

10
1968

Sommaire

Recherches

- Prêtre dans la vie ouvrière
M. B. Page 5
- Responsabilité sacerdotale et situation professionnelle
Jean Deries Page 15
- Points de repères pour les catéchistes
Georges Croissant Page 39

Etudes

- Catéchisme, sacramentalisation, évangélisation
Jean Rémond Page 53

Chronique

- En mai, perspectives sur l'Eglise (J.-F. Six) —
Ils ont tué la non-violence (J. Desbois)
Page 61

Officiel-Prélature

- Mgr Gufflet, prélat — Nominations — Carnet
de la Mission Page 69
- Ouvrages reçus Page 73

Prêtre dans la vie ouvrière

M. B.

Depuis octobre 1966, c'est-à-dire depuis un an et demi, je travaille dans une Entreprise de Bâtiments et Travaux publics de plus de 500 ouvriers, dont plus de la moitié sont étrangers : espagnols, portugais, italiens, algériens. Peu portés à se syndiquer mais tous faisant confiance au Syndicat. Toutes les grèves petites ou grandes sont suivies à 100 % sur tous les chantiers.

Cotée en Bourse, ayant des chantiers en France et à l'étranger, elle comporte beaucoup de patrons et de chefs. Dans la vie concrète du chantier, comme dans la vie générale de l'entreprise, chacun se renvoie l'un à l'autre la responsabilité, sans jamais savoir qui, en fait, est vraiment responsable.

L'action ouvrière dans l'entreprise

Personnellement, je suis embrayé presque dès le début avec les copains militants syndicalistes (1).

D'abord, d'une manière plus générale, avant même de travailler à plein temps, je connaissais un certain nombre de copains du bâtiment — militants syndicalistes — et suivais de près avec eux toute l'action ouvrière dans le monde du bâtiment (dans la suite d'ailleurs de mon action syndicale des années passées, avant d'être prêtre). Je casse la croûte tous les jours depuis le début du chantier avec plusieurs délégués de l'entreprise. Pratiquement dès le départ, ils m'ont senti comme un des leurs, prenant conscience avec eux de la situation de l'entreprise, de l'éveil des copains pour une prise de conscience de leur dignité et de l'action à mener.

(1) Ce texte a été rédigé avant les événements de mai... Il est certain que je l'aurais « complété », et qu'il aurait un autre tonus s'il avait été écrit en cette fin du mois de juin.

**De novembre 1966
à mai 1967**

**mai 1967 :
Election
des délégués
du personnel**

Ils m'ont toujours fait partager leurs échanges, leurs décisions et leurs actions, me demandant mon avis.

Surtout que, pratiquement, le syndicat était en redémarrage, ayant été réduit au minimum par suite du manque de travail dans l'entreprise (voici 2 ans, il n'y avait plus que 50 ouvriers), et de la volonté de la direction de démanteler l'organisation syndicale au moment des licenciements collectifs.

Dans l'entreprise, climatisation et prise de conscience pour remettre sur pied une organisation syndicale qui se tienne. Je prends ma carte syndicale.

Je participe à toutes les grèves (suivies à 100 % dans l'entreprise) et je vais à tous les rassemblements et meetings (où on ne se retrouve que quelques-uns de l'entreprise). Je donne un coup de main aux copains militants dans de petits services.

D'un autre côté, au sein même du chantier et dans un climat d'une course effrénée aux heures supplémentaires (le chantier est en retard et pressé), éveil à la manière d'être toute simple et discrète des copains, à un travail collectif pour ne pas devenir des hommes abrutis par un travail imposé, et réaction contre beaucoup d'injustices, de conditions de travail, et l'exploitation que la direction et les chefs de chantier font de nous.

Difficulté des copains pour constituer une liste complète : du fait que le milieu du bâtiment est un milieu pauvre, dans tous les sens du mot, et qu'il y a peu de gars qui acceptent de se « brûler » même si d'instinct ils font confiance au syndicat et comptent sur lui ; du fait que beaucoup sont pris surtout par une course à l'argent (en faisant des heures) ; du fait qu'il y a beaucoup d'étrangers qui peuvent difficilement s'engager officiellement dans une action directe.

Automatiquement, en raison de mon attitude antérieure, les copains me demandent de me présenter comme délégué, ça semble logique et normal.

Je refuse, pour rester fidèle à ce qu'on nous avait demandé au démarrage de notre envoi au travail, avec l'ouverture à la recherche.

J'invoque, en fait, mon manque d'ancienneté, mais j'ai bien conscience que ce n'est qu'un argument « à la petite semaine » qui ne résout en rien la question.

octobre 1967 :
Elections au Comité
d'entreprise

Nouvelle démarche de quelques copains délégués pour que je me présente.

Une fois de plus, je dis non, mais toujours, personnellement, en très mauvaise conscience, car j'ai vraiment l'impression de me « dérober » à un appel qui n'est pas seulement un appel d'opportunité.

Devant l'incompréhension de mon refus, explications franches avec le copain délégué principal (en même temps que je lui révèle ce que je suis).

Essayant d'être loyal et vrai, je n'ai donné aucune raison spirituelle et religieuse de mon non-engagement, car personnellement, je n'en voyais pas.

La seule raison que je lui ai dite est mon rattachement à l'Eglise, et la prise de conscience et l'engagement de l'Eglise là-dedans.

- je ne suis pas seul,
- il faut qu'en même temps que moi, il y en ait d'autres aussi dans l'Eglise qui s'engagent,
- et cela n'est pas encore au point. Il a compris ce qu'il a pu...

novembre 1967 :
Important
« mouvement »
sur les chantiers

Il s'agit cette fois-ci des revendications particulières à l'entreprise. Mouvement « dur », avec de nombreux débrayages et une attitude intransigeante de la direction.

J'y prends une place à côté des copains délégués, de la même manière que nous avons travaillé ensemble auparavant et dont j'ai parlé au début.

C'est peut-être particulièrement à ce moment-là, lié à toute une collaboration franche et une amitié au jour le jour sur le chantier que, pour eux, j'ai fait la preuve que j'étais un des leurs et non pas un espion.

mars 1968 :
Le chantier
se termine

L'entreprise a « raté » un certain nombre d'adjudications et n'a plus de travail pour reclasser les 265 ouvriers des deux chantiers. 60 licenciements ont déjà été faits, une autre vague début mai, d'autres suivront (pour l'instant, je ne suis pas touché, probablement à cause d'une bonne « cote » au plan professionnel).

Climat de panique générale sur les chantiers avec peur du licenciement toujours sur nos têtes, et réduction d'horaires.

La direction profite de ce licenciement collectif (comme elle l'a déjà fait à deux reprises déjà dans les années précédentes) pour démanteler toute l'organisation syndicale — licenciement de six délégués titulaires et suppléants, dont le plus actif.

Il reste cependant qu'au mois de mai de nouvelles élections de délégués du personnel auront lieu. La question, pour moi, d'être sur la liste reste posée en permanence d'une manière ou d'une autre par les copains. Elle m'a été posée d'une manière précise par le délégué la semaine dernière.

Elle semble être plus cruciale par suite de la situation présente.

— d'un côté, un assainissement du climat de suspicion vis-à-vis de l'Eglise que je représente, à cause je crois de toute mon attitude depuis ces derniers mois ;

— d'un autre côté, le climat de peur de la part des copains avec en plus le départ (obligé par licenciement) de plusieurs délégués, fera qu'il sera très difficile de présenter une liste complète. De plus, il me semble qu'un refus de ma part apparaîtrait comme un moyen de ne pas me « mouiller » pour la défense des travailleurs afin de ne pas me compromettre aux yeux des chefs, et de ne pas être licencié. Enfin, dans cette période de licenciement, l'affaiblissement de la représentation des travailleurs risque d'être catastrophique pour les copains de l'entreprise.

Réactions de conscience

A l'intérieur de toute cette situation, comment je réagis profondément dans ma propre conscience.

Actuellement sur les chantiers, il y a un climat désastreux : licenciement qui pèse chaque jour sur nos têtes ; insécurité totale quant à l'avenir (venant d'un sous-emploi qui pèse fortement dans notre région) ; peur de réagir sur quoi que ce soit, car on sait que la sanction (la porte) sera inévitable suivant l'humeur ou le « pifomètre » du chef.

Dans ce climat, je sens qu'il y a un appel pour moi de rendre un service fraternel à tous mes camarades :

- vis à vis d'eux pour qu'ils reprennent confiance en eux et qu'ils puissent se sortir de cette insécurité qui semble s'abattre sur eux et les écraser (et ceci à travers une quantité de petits détails pratiques).
- vis à vis de l'entreprise pour lutter contre la tendance à ne considérer les ouvriers que comme des « capacités de travail » et non des hommes.

Ceci je le ressens très fort en cette période de licenciements, mais je l'ai ressenti presque quotidiennement à partir des événements du chantier tout au long de l'année.

Or on me demande aujourd'hui de rendre service à l'intérieur d'une responsabilité de délégué de base, sinon ce service ne pourra être réalisé.

Est-ce que je peux laisser sans réponse cet appel à ce service ? C'est pour moi aujourd'hui la manière la plus voyante et la plus concrète d'aimer ceux avec qui je vis, et de leur manifester à travers mon action et celle des autres, l'Amour du Seigneur et de l'Eglise pour eux.

A travers tous ces licenciements collectifs, il y a un démantèlement de l'organisation syndicale qui semble nettement voulu par la direction. Les travailleurs de l'entreprise seront encore plus sans défense qu'avant.

Alors que j'ai essayé, à ma place, d'être un peu éveilléur à cette conscience collective, ai-je droit de me dérober et de rester sur la touche ?

Dans un milieu d'une grande pauvreté militante, les copains comptent sur ceux qui leur semblent les plus conscients ; est-ce que je peux me refuser à leur appel ? (d'autant qu'il me semble que je ne serai pas licencié de suite et que je risque de rester à l'entreprise si d'autres chantiers s'ouvrent dans les mois qui viennent).

Ce n'est pas d'ailleurs une situation et un problème de conscience qui sont cruciaux aujourd'hui uniquement à cause de la situation de l'entreprise.

Elle vient de ce que j'ai essayé d'être au jour le jour avec les copains par mon attitude, mes réactions, que je ne pouvais pas ne pas avoir devant certaines injustices, à l'occasion de services rendus ou de participation à des mouvements collectifs

(certains de mes camarades de chantier pensaient même que j'étais délégué). Et depuis un an, la question m'a été posée. Depuis un an, je me débats avec elle, par fidélité à la recherche demandée par l'Eglise. Il me semble impossible aujourd'hui de l'élucider dans l'entreprise.

Elle vient aussi de mes rapports avec des camarades incroyants et syndicalistes, autres que ceux de l'entreprise, rencontrés avant mon entrée au travail, qui pensent (et certains même me l'ont dit) « Toi qui nous fais réfléchir et nous pousse à l'action... Qu'est-ce que tu attends aujourd'hui pour faire naître quelque chose, et prendre un peu de responsabilité dans la défense de la classe ouvrière ? ».

Après la suspicion de la part de certains copains, il semble qu'aujourd'hui, tout se soit assaini, que les copains « m'attendent au tournant », et attendent l'Eglise dans mon engagement à l'intérieur de la classe ouvrière. Un refus de ma part leur semblerait sans doute bien marquer que je suis là en amateur au sein de la classe ouvrière, relié à une organisation qui s'appelle l'Eglise, pour faire des rapports (comme le pensaient certains, au début), et ceci du fait que je ne paierai pas un peu de ma peau, dans le service apporté aux travailleurs de l'entreprise, par la responsabilité de délégué.

J'ai peur que ma présence et ma vie au milieu d'eux qui veut être, de la part de l'Eglise, un témoignage, ne devienne un contre-témoignage.

Au plan de ma conscience sacerdotale, liée à celle de toute l'Eglise, je sens qu'un service de ce genre à la base traduirait en « actes », par son corps sacerdotal, aujourd'hui et dans une situation concrète, les « paroles » de l'Eglise ; retransmettrait les exigences du Seigneur dans son Evangile pour tous les hommes.

L'Eglise nous a demandé, pour l'évangélisation de la classe ouvrière, de partager les aspirations de celle-ci. J'ai répondu d'autant plus généreusement à son appel que j'étais moi-même de famille et de mentalité ouvrières, et que l'évangélisation de la classe ouvrière a toujours été pour moi une hantise et le but même de ma réponse à l'appel du Seigneur dans le sacerdoce.

J'ai conscience de plus en plus que partager la vie ouvrière, c'est aussi partager les aspirations de la classe ouvrière à plus

de justice et de dignité d'homme. Ce partage total est un des canaux (bien qu'il ne soit pas le seul), par lesquels se transmettra le message de l'Evangile.

Partage de la vie et des aspirations qui doit se traduire en actes pour être vrai aux yeux du Seigneur et de nos camarades ouvriers. J'ai souvent médité cette invitation de saint Jean : « Petits enfants, n'aimons ni de mots, ni de langue..., mais en actes véritablement ».

Etre prêtre

Ce qui m'a le plus marqué durant ces derniers mois, face à une telle situation et aux exigences qu'elle semblait me demander, ce qui a retenu le plus toute ma réflexion et mon approfondissement devant le Seigneur : c'est le fait d'être prêtre, d'être responsable d'Eglise, d'agir au nom de l'Eglise, qui doit donner une dimension particulière à toute ma vie y compris à toute responsabilité de base qui pourrait être prise dans mon entreprise.

Comment être prêtre dans cet engagement ? quelles sont les dimensions sacerdotales qui puissent être entrevues en conscience et être vécues dans le concret de l'engagement de tous les jours ?

Quels sont les points de repère, les exigences que nous avons sans cesse à nous poser les uns aux autres, en Eglise, pour ne pas être simplement un militant de plus, mais un responsable d'Eglise partageant, au nom de l'Eglise, la totalité de la vie ouvrière ?

Ce qui suit est certainement très mal dit, trop rapide, trop systématique. Ce n'est qu'un balbutiement, qui doit s'approfondir en le vivant, dans un dialogue vrai en Eglise. Ce n'est qu'un certain nombre d'éléments relevés dans ma propre conscience sacerdotale, en équipe, dans les dialogues avec nos évêques, nos frères prêtres et laïcs.

Une des dimensions sacerdotales qui apparaît, c'est le fait pour l'Eglise de vivre très concrètement dans ses prêtres, dans sa « Tête », la réalité de la vie ouvrière et les aspirations du monde ouvrier.

C'est à la fois à la suite du Christ et en son nom :

- la manifestation permanente concrète de l'amour de Dieu pour tous les hommes, allant jusqu'au plus profond de leurs aspirations ;
- le rassemblement de toute cette vie et de toute cette lutte pour être « Homme complet », en offrande à la Gloire du Père.

D'où l'importance de l'Eucharistie qui est le centre de la vie sacerdotale.

Dans notre responsabilité sacerdotale, être les « Actes » de la « Parole » de l'Eglise, de ce qu'elle a à dire sur l'homme et sur ce qu'il a à devenir. Traduire en « actes » ce qu'elle « dit » en union avec tout le peuple chrétien ;

C'est aussi à l'intérieur de la classe ouvrière d'aujourd'hui un des moyens de réaliser ce « service humble et fraternel » que l'Eglise a toujours voulu mettre en actes.

Dans tout ce qui fait notre vie et nos responsabilités, être au nom du Seigneur des hommes qui éveillent les consciences. Eveil pour que les copains prennent eux-mêmes leurs responsabilités ; éveil qui doit aller jusqu'au plus profond : que tout homme est concerné par Jésus-Christ et qu'il doit y répondre d'une manière ou d'une autre ; éveil de la foi.

C'est à ce titre que nous n'aurons jamais à être ceux qui font tout, qui « dirigent », mais ceux qui, dans l'action, aident les hommes à monter.

Nous devons être les hommes, à la suite du Christ, qui aident les camarades au dépassement dans leur responsabilité d'homme, dans leur être de Fils du Père.

Une autre dimension sacerdotale est notre visée essentielle : le Royaume à construire.

Le Royaume de Dieu s'enracine tous les jours dans la réalité concrète de la vie, y compris dans cette lutte de la classe ouvrière pour plus de dignité, de vérité et de justice. Mais il ne peut jamais se confondre, s'identifier totalement à une action précise d'être homme. Responsables d'Eglise, responsables de la foi, nous aurons toujours à le manifester dans tout engagement.

Dans ce sens, il me semble que nous n'avons pas à trouver uniquement dans l'engagement, dans le service rendu à la classe ouvrière, notre « réalisation », notre épanouissement personnel. Nous n'avons pas à « prendre le pouvoir » (si petit soit-il). Ce qui exclut toute prise de responsabilité importante qui cacherait, aux yeux de nos camarades ouvriers, notre vie essentielle.

J'ai souvent médité l'attitude du Christ lors de la multiplication des pains. Le Christ a répondu à des besoins précis : les gens avaient faim, il fallait faire quelque chose pour apaiser leur faim, pour qu'ils vivent. Il n'a pas seulement « dit », il a « fait ».

A partir de cet engagement, il leur révèle cette autre faim, qu'ils ont en eux, et cette « autre » nourriture.

Et il a refusé d'être « Roi », de « prendre le pouvoir » pour ne pas enfermer dans une unique réalisation précise sa mission essentielle.

Prêtres, nous sommes, au nom du Christ, les hommes qui rassemblent, qui unissent. Etre des passionnés d'unité à travers tout notre engagement ; l'attention aux petits, à ceux qui ne sont pas dans la « ligne » du syndicat ou de l'organisation.

Rassembler pour construire l'Eglise au sein même du monde ouvrier. Une des dimensions qui est pour moi essentielle à ma responsabilité sacerdotale est cette « Révélation », cette explication de la Foi, de l'amour de Jésus Christ à la classe ouvrière et aux non-chrétiens.

C'est dans ce sens que je tiens très fort au « catéchuménat », comme recherche, approfondissement et explication de la foi, dans la langue et la vie des hommes concrets (même si cette recherche apparaît encore aujourd'hui comme parallèle à la découverte de la foi au sein même du monde ouvrier dans son ensemble).

A travers les engagements particuliers, être l'homme de tous, non pas l'homme de tous les compromis, mais celui qui fait repérer toutes les valeurs vraies, évangéliques, vécues par les hommes quels qu'ils soient.

Nous ne sommes pas seuls : nous sommes engagés en Eglise, et ce partage de vie et des aspirations de la classe

ouvrière doit être porté par toute l'Eglise dans un dialogue, sans cesse renouvelé, et toujours exigeant. — Nous avons conscience dans tout cela que ce balbutiement est bien imparfait et qu'il est loin d'être complet.

Ce que nous demandons au Seigneur et à tous nos frères c'est de nous aider à y voir plus clair dans le concret de nos engagements et, en les vivant, d'être exigeants pour nous permettre de toujours être fidèles à nos responsabilités sacerdotales au cœur de la vie et des aspirations du monde ouvrier.

28 avril 1968.

Responsabilité sacerdotale et situation professionnelle

Jean Deries

La « Recherche Commune » nous mobilise, cette année, sur un sujet qui n'a pas fini d'être exploré : en quoi consiste et comment s'exprime la responsabilité sacerdotale dans une situation professionnelle ?

Si diverses que soient nos expériences, nous sommes tous engagés dans cette recherche, et conscients de nos limites. Personne n'a de réponse définitive à cette question aujourd'hui. Elle est posée à l'Eglise et par elle, de façon plus urgente que jamais. Elle requiert un effort difficile de discernement et d'invention, qui relève de la conscience chrétienne. Les prêtres sont directement et solidairement concernés, du fait de leur responsabilité spécifique et collective. Mais les laïcs ne pourront rester étrangers à cette recherche. Prêtres ou laïcs, tous ceux qui participent à la fonction missionnaire de l'Eglise en connaissent l'enjeu et s'y trouvent conviés à un titre spécial.

Voici la contribution personnelle d'un prêtre au travail, qui exprime simplement ce que c'est pour lui qu'être prêtre dans la situation qui est maintenant la sienne.

« Je suppose que chacun répondra à la question posée en fonction des accents qu'il donne à sa propre vocation sacerdotale. En abordant la vie professionnelle, les miens étaient assez précis. Il est possible que cette vie me conduise sinon à les modifier, du moins à les approfondir. Car la vie ouvrière n'est pas seulement une expérience qui s'ajoute à d'autres ; le seul fait que nous l'abordions sans envisager d'autres issues entraîne de nombreuses mutations intérieures. Par ailleurs, il est évident que cette vie nous limite à tel point qu'il faut bien s'en remettre à d'autres pour accomplir des tâches qui nous paraissent indispensables à la mission de l'Eglise ; nous sommes ainsi conduits à mieux voir la co-responsabi-

lité du presbyterium. Enfin, combinée à la méditation de l'évangile, personnelle ou en équipe, cette vie de travailleur nous engage à mieux découvrir le mystère du Christ, mort et résurrection. Nous en sommes aux premiers pas. Il ne s'agit pas de développer aujourd'hui cet aspect de notre vie qui retient pourtant nécessairement notre attention au jour le jour. N'est-ce pas d'ailleurs un cheminement normal dans le ministère, si on en croit saint Paul ?

Quoiqu'il en soit, cette réflexion qui garde volontairement le style du témoignage, se déroulera en trois temps : les accents les plus marqués de mon attitude de départ, confrontés à ces quinze mois de vie professionnelle, pour essayer de dégager enfin comment je vois actuellement un rapport possible entre sacerdoce et vie professionnelle ».

Attitudes de départ : ministère et travail manuel

Ministère

Je ne suis pas né prêtre. Je le suis devenu. Non seulement par la décision de l'Eglise qui m'a donné part à sa responsabilité ministérielle, mais en raison des événements de ma vie et de la réflexion sur le donné doctrinal, plus particulièrement scripturaire. A ce point de vue, le travail sur saint Paul des années 61-63 entraîne une sorte de clivage dans la conception de ma charge. Volontiers contemplatif jusqu'alors, et à la limite du monastique, j'envisageais le sacerdoce comme une présence priante et de charité dans un partage simple de la condition la plus commune des hommes. Proposer la foi, sans doute, mais par l'exemple, en la vivant simplement au contact des frères. Les premières années ont été marquées pour moi par l'hypothèse « petits-frères ». Ceci d'autant plus que la situation cléricale à laquelle semblait nous vouer l'arbitraire pizzardien, me paraissait en contradiction avec le caractère d'appel intérieur du message chrétien : Comment proposer l'appel de Dieu à la liberté de l'homme en étant abstrait de la terre commune et, selon toutes les apparences, le fonctionnaire d'un appareil contesté, — et contestable ?

Découvrant saint Paul, l'essentiel de cette intuition demeure, mais elle prend un accent nouveau, celui de l'urgence apostolique. *La parole de Dieu* demande à être dite, prononcée. C'est elle qui est efficace, et cette efficacité se traduit précisément par

l'adhésion vigoureuse, entière et joyeuse de ceux qui l'entendent et l'accueillent ; par la *communion* qui se crée entre eux et qui fait apparaître, en raison de l'originalité humaine entièrement assumée de ces hommes, *une dimension nouvelle de l'Eglise*.

Bien sûr le comportement du ministre peut éveiller la conscience d'autrui et avoir part ainsi au cheminement de la Parole. On se demande même jusqu'à quel point la Parole de Dieu peut rejoindre l'homme si cet exemple vécu n'est pas donné. Mais le témoignage ne peut se limiter à cet exemple. Le comportement chrétien traduit autant qu'il peut, et souvent bien mal, le retentissement dans l'homme de l'Evangile. Mais c'est cette Bonne Nouvelle qui importe, c'est elle qui rejoint l'homme le plus intérieurement, sur le terrain de sa liberté. Quelle dimension inconnue ne va-t-elle pas prendre dans la conscience et dans la vie de ceux qui la reçoivent ? (1). Ministres, nous sommes au service de cette Parole.

Voilà, en quelques mots l'accent le plus fort concernant ma vocation sacerdotale.

Travail manuel

Un chrétien, très engagé dans le mouvement ouvrier, me demandait ces jours-ci pourquoi j'ai voulu être prêtre-ouvrier. Je me suis découvert pris de court pour y répondre. Non qu'en ma conscience ce ne soit pas à peu près clair, mais ma réponse serait-elle valable aux yeux d'un camarade ouvrier ? Quoi qu'il en soit je lui ai répondu au plus près, en essayant de lui expliquer comment de fait, s'est posé ce choix il y a vingt mois.

Je n'ai pas « voulu » être prêtre-ouvrier. J'ai été volontaire pour l'être, me refusant à faire de cette orientation une question de vocation personnelle. Il m'apparaît nécessaire que l'Eglise, jusque dans sa charge ministérielle, témoigne d'une solidarité réelle avec la condition humaine. Il s'agit moins, paradoxalement, de rejoindre un milieu donné, que de témoigner de la portée *universelle* de la Parole de Dieu. Car partager la condition de ceux qui vivent le destin de l'homme sans pouvoir s'affranchir de ses plus dures et quotidiennes nécessités, c'est permettre à la Parole de rejoindre tout homme et toute communauté, dans ce que l'un comme l'autre a de plus fondamental et de plus dépouillé.

(1) Cf. Péguy : « la métaphysique des curés a pris possession de nos êtres à une profondeur que les curés eux-mêmes se seraient bien gardés de soupçonner ». *Pléiade, Prose II*, 1120.

L'indifférence du « peuple » — je préfère ce mot à celui de « pauvre » — à la Parole de Dieu est un scandale, un scandale pour tous. Sans doute cette indifférence est-elle susceptible de signification ambiguë : elle peut laisser apparaître que les hommes, dans leur spontanéité et leur simplicité, se détournent ou se désintéressent de la « Vérité », qu'ils n'ont cure des « paroles de vie éternelle », qu'ils sont « enfermés dans le péché ». Mais elle peut tout aussi bien laisser croire que la Parole de Dieu est vaine, qu'elle ne rejoint pas l'homme sur le terrain réel de la vie, dans le combat singulier et collectif qu'il mène pour une existence humaine. L'Eglise ne peut se laisser prendre dans cette alternative car pour la Gloire de Dieu, l'Evangile est une manifestation inverse : l'amour du Père rejoint l'homme sur sa terre et dans le concret de sa vie, mais aussi l'homme se découvre dans cette rencontre prodigieusement concerné par cet amour, assoiffé des paroles de vie éternelle. Le ministère est responsable de cette manifestation. Pour que le monde redécouvre sa faim et sa soif, et la proximité de celui qui la comble, il importe comme au premier jour que l'homme le plus simple, le pauvre, soit évangélisé.

Ce caractère universel de la Parole de Dieu ne me conduit pas pour autant à négliger la notion de milieu. La situation ouvrière est commune à toute une part de la société et la communion de ceux qui se découvrent concernés par la Parole de Dieu s'exprime justement dans le fait d'assumer filialement ce qu'ils ont en commun et en partage avec leurs frères. Le ministre, non seulement propose la Parole, mais par sa fonction même permet à cette communion de trouver son caractère ecclésial.

Je reconnais pourtant qu'au départ, cette notion de milieu si elle n'est pas secondaire, est à mes yeux seconde. C'est la rencontre essentielle de Dieu et de l'homme en Jésus-Christ (tout homme, tous les hommes, tout l'homme), qui m'a conduit à revendiquer la possibilité du travail pour le prêtre. Plus précisément, pour les raisons que j'ai dites, du travail manuel.

Quinze mois sur les chantiers

Au point où je me trouve, en ce janvier 1968, il me paraît difficile d'analyser la relation que je vois entre sacerdoce et profession en m'écartant par trop du simple témoignage. On

pourra essayer de prendre recul sur la fin, mais il faut d'abord poursuivre en confrontant ces accents de départ avec quinze mois de vie professionnelle.

Nulle Eglise n'a miraculeusement jailli à l'ombre des baraques sur les chantiers de la ville. Ai-je une fois, deux fois, trois fois parlé de Jésus-Christ ? Suis-je même frère, ou encore étranger ? Chrétien ? Sans doute, mais de quelle façon aux yeux des camarades ? Positive ou négative ? Ne suis-je pas simplement le bon homme qui boit peu et s'abstient des plaisanteries grossières ou de gestes discourtois ? En quoi cela est-il appel ? En quoi mon attitude, mes paroles, peuvent elles rejoindre mes frères au point précis où se joue la vérité de leur vie ?

Je ne veux pas décrire ici par le menu tout ce qui s'est passé au cours de cette année, mais simplement sous trois titres, grouper les questions qui se sont posées à moi. Déjà à leur propos indiquer la réponse que leur donne mon « intuition sacerdotale ». Compétence, relations, syndicalisme.

Compétence professionnelle

Dans ma démarche, j'ai d'abord visé à récupérer ma **compétence** professionnelle. Je reconnais que cela n'est pas tout à fait sans importance. J'ai bénéficié, il y a 14 ans, d'une formation d'adulte ; aussi ai-je prétendu d'entrée de jeu accomplir les tâches et toucher la paye d'un compagnon. Là se joue quelque chose de sérieux concernant la vérité de l'homme. L'ouvrier conteste le régime économique car il devine que le produit de son travail lui profite peu, mais un travailleur ne peut pour autant être inférieur à sa tâche, ni à sa fonction. Dans ma corporation il n'y a pas de ségrégation entre manœuvres et professionnels : chacun respecte l'autre à la place qui est la sienne. Au manœuvre il revient d'être courageux à la tâche, mais le compagnon ne peut rater son coup.

Compagnon, il importait donc que je reprenne l'œil et que j'assouplisse mon poignet. Mais je pourrais être manœuvre et je ne crois pas que l'effort que j'ai fait pour retrouver une compétence ait grand rapport avec ce que plus ou moins implicitement mes camarades sont en droit d'attendre du prêtre. Car finalement, je suis prêtre et ils le savent. Plus que le métier, c'est ce qui marque à leurs yeux, je le devine, ma personnalité. Peut-être s'interrogent-ils à ce sujet ? L'un ou l'autre a pu penser à un prêtre loupé ou défroqué. Que veut d'ailleurs dire « défroqué » pour des hommes peu à la coule des affaires

écclésiastiques, particulièrement en ces temps où rien n'est comme avant dans l'Eglise ? D'ailleurs, l'histoire des prêtres-ouvriers suggère autre chose, et ils la connaissent de mémoire collective : on peut être ouvrier et prêtre. Le prêtre-ouvrier pourrait, on s'en doute, faire mieux que d'assembler trois planches sous la pluie avec les copains. Pourtant ce prêtre, il est ouvrier, on ne le conteste pas, et on ne s'en étonne pas outre mesure.

Finalement, cette compétence n'a, je pense, qu'un rapport indirect avec mon ministère. J'ai choisi de la retrouver pour avoir un équilibre de vie personnelle suffisant et ainsi pouvoir durer. Je craignais qu'à la longue des tâches trop mineures ne deviennent occasion de tensions difficilement supportables. Ce travail correspond assez bien à ce que je suis spontanément : homme d'équipe, homme de grand air et d'activité physique. Bien que notre participation soit parcellaire, je trouve intérêt à la création commune.

Pourtant cet accord de surface ne suffit pas à assurer la vérité de vie qui me paraît importante. On ne « choisit » pas une telle activité en espérant gagner par elle les sommets de l'épanouissement. Elle est pauvre au regard d'autres que j'aurais pu pratiquer. Elle est même appauvrissante, car je suis soumis au contexte commun de monotonie, de répétition, de soumission, de « minorisation », si on peut dire, car « le métier se perd ». De toute façon, elle ne suffit en aucune façon à rendre compte de mes diverses possibilités et du projet qui m'anime.

C'est par un autre aspect que ces retrouvailles avec le métier assurent la vérité de vie que je cherche. L'ayant choisi à une époque où l'ordination sacerdotale était moins que sûre, j'orientais ma vie sans trop de crainte vers le manuel. Acceptant tout à la fois l'intérêt et les limites du registre professionnel, j'étais bien décidé à ne rien négliger des registres complémentaires. Prêtre ou pas, j'ai envisagé la vie sous l'angle de la pauvreté, espérant bien n'en pas réduire le sel à la seule poursuite d'un salaire. Ces perspectives, que seraient-elles devenues si j'étais demeuré laïc ? Je ne sais pas. Je ne veux pas en faire serment. Je remarque seulement que mes amis les plus solides, je les trouve parmi ceux qui ont fait un choix de ce genre, par exemple dans la vie agricole. Serait-ce impossible ?

Cette orientation personnelle me donne en tout cas pour l'heure une plateforme saine : je ne suis pas seulement sur les

chantiers à la recherche des brebis errantes. Ce m'est un carrefour assez naturel pour reconnaître et essayer d'assumer les liens multiples qui me relient au monde.

**Relations
personnelles
et
contexte commun**

Comment parler, et finalement que dire ? Après la profession de foi du début, la question peut manifester dans ce témoignage une sorte de contradiction interne. Je ne le pense pas cependant.

Les camarades de chantiers sont là, 8 ou 10 heures par jour, en apparence tout à fait étrangers à ce que je porte. En fait, c'est moi l'étranger.

Le milieu ouvrier, comme tout autre, a ses conventions et son langage. Celui-ci n'est pas forcément plus pauvre qu'un autre. (Je devine la saveur de certaines « niorles », le matin dans la baraque). Mais ce langage est différent. Une bonne claque sur le dos peut être plus fraternelle qu'un sourire ; l'amitié s'exprime par mille plaisanteries, même si certaines sont un peu choquantes pour une oreille tendre. Mais c'est l'amitié et la fraternité qui derrière tout se cherche. Parfois d'ailleurs on désespère de la trouver, car le travailleur moins qu'un autre se laisse prendre à l'illusion. Les rapports entre hommes sont rudes et obscurs. Quels peuvent être les chemins d'une véritable rencontre ? Les mots sont trompeurs. L'ambiance généralement plaisante du chantier me paraît ainsi camoufler l'impossibilité d'une rencontre vraie.

Je suis là, donc, généralement silencieux, ne pouvant pour l'instant participer à un langage qui n'est pas le mien, espérant aussi une vraie découverte d'homme à homme. C'est quand l'homme s'accepte nu en face de lui-même, tout autant qu'en lien avec les autres, que la Parole de Jésus-Christ lui permet de se reconnaître. Jésus a su dépouiller de leur personnage Zachée, Pierre ou Nathanaël. Ne sachant pas comme lui ce qui est au fond de l'homme, je ne peux que respecter les étapes, et attendre que l'homme mon frère se découvre lui-même. Cela suppose d'être simple moi-même ; mes camarades m'invitent, sans mot, au dépouillement.

Rien de systématique dans ce silence, bien sûr. En pointillé quelque chose de plus intérieur se dessine. « Je te dis cela comme si tu étais de la famille », me disait G. l'autre jour. Ou, comme M. « Je te le dis parce que je sais que tu es prêtre ». Mon jeune

copain A. m'explique ce qu'il n'a pas encore dit à un autre : à peine entré dans un bordel avec des copains militaires, son dégoût l'en a fait sortir.

Ce qui me rend heureux dans ces conversations, ce n'est pas tant qu'on s'adresse à « l'homme de Dieu », comme dit L., mais qu'entre hommes on accepte de se regarder en face, de prendre la vie comme elle est, avec sérieux, même si c'est avec humour. « Crois-moi, me disait R. en se lavant les mains un jour particulièrement rude, crois-moi, la vie... il vaut mieux pas approfondir ». Je me suis tu, mais je devine que pour R. aussi, tout ne se résout pas dans le salaire.

Je ne me vanterais pas de pouvoir multiplier les témoignages de ce genre. Au jour le jour nos conversations sont pauvres, d'ordre technique, ou comme je l'ai dit, sur le registre plaisant. Mon attention est simplement en alerte, en interrogation. Jésus-Christ s'adresse à chacun de ces hommes, il appelle chacun à une réponse. Comment cette parole peut-elle rejoindre ces libertés ?

Pourtant, parler de ces amorces d'un dialogue personnel ne suffit pas. La dimension communautaire (en tout cas « collective ») doit être relevée.

Mes camarades arrivent sur le chantier de tous les coins de la ville, et même de plusieurs communes des environs. Mais quelque chose fait de ces hommes un ensemble, et ce n'est pas seulement l'occasion du chantier. *Une sensibilité commune*, qui provient du terroir mais surtout de la condition identique : on ne multiplie pas les préalables pour s'entendre et se comprendre entre ouvriers.

Il y a des signes d'individualisme, et on peut les déplorer. Mais une *communauté* réelle existe, essentiellement créée, me semble-t-il, par la *nécessité* du travail, en un sens par la *fatalité* de cette situation ouvrière qu'ils n'ont pas choisie. On ne regarde nulle part le maçon avec grand honneur, mais sa vie paraît à lui-même particulièrement brutale. « Pas la peine de vivre cent ans, si c'est pour tirer cent ans la vie qu'on mène » dit R., M. fait ressortir la même chose : « Tout le monde ici voudrait être ailleurs. Toi, et toi aussi. Lui aussi. Et moi je voudrais être ailleurs ». (Il m'a pointé du doigt et, prêtre, en toute honnêteté, ça me pose une question : si je voulais, n'est-ce-pas, je pourrais être ailleurs...).

Ce qui découle immédiatement de cette conscience commune évidente, c'est la fraternité, simple et finalement détendue, car

la vie de chantier n'est pas morose. C'est aussi le sens de la *solidarité*, pas forcément bien active, mais que je sache, jamais contestée. Plus qu'ailleurs, si j'en crois mon expérience, ce sens du collectif me paraît ici marqué dans le Bâtiment. On fait des heures supplémentaires, mais non sans mauvaise conscience : « on est en train de perdre ce que nos pères ont gagné ». De telles réflexions sont courantes, elles reviennent à propos de tout : travail noir, congé payé, etc...

Chez M., communiste et militant, mais, me semble-t-il, assez représentatif du milieu rural des environs, j'ai cru découvrir davantage lors de grandes fêtes religieuses traditionnelles *le sens de l'histoire et du progrès*. Nos pères nous ont sorti de l'obscurantisme par la lutte ouvrière et politique. La religion est dépassée. On la laisse derrière soi, sans aigreur, mais résolument. Pour le camarade qui me parle je sens bien que cette attitude n'est pas très facile. Il est du terroir, et à ce titre, comme aucun autre peut-être, religieux et attaché aux traditions de sa terre. Mais *ce qu'il est de meilleur* se détourne de ces régions obscures de lui-même pour aller de l'avant. S'il y a là un trait de la conscience collective, c'est une question profonde qui est posée à celui qui espère voir ces hommes participer au regard de la foi.

Si j'exprime ici ces notes encore toutes éparses, c'est qu'elles m'obligent à corriger une tentation première : un dialogue d'homme à homme est nécessaire, mais il ne peut se suffire à lui-même. Il se noue dans un contexte. Parole de Dieu et liberté de l'homme ne peuvent se rejoindre sans tenir compte de cet enracinement culturel, mais aussi de cette solidarité dans la fatalité ou dans l'espoir. La Parole de Dieu atteint bien les personnes, mais les personnes ne sont elles-mêmes que dans cet enracinement. Je ne sais pas si l'homme de mon chantier, mon camarade, sera un jour chrétien, s'il sera chrétien *avec* ses frères. Mais je pense qu'il ne peut l'être que *comme* ils sont, sans rien renier de ce qu'il est avec eux. (2)

Je suis conduit moi-même à une longue et respectueuse attention.

(2) 1 Co 7, 20, « Que chacun demeure dans l'état où l'a trouvé l'appel de Dieu ».

Syndicalisme et responsabilités syndicales

Mouvement ouvrier

Je ne veux pas reprendre ici les motifs qui m'ont fait accepter la carte syndicale. Seulement insister sur deux aspects.

Le premier, c'est que même dans un contexte de syndicalisme sommeillant, le mouvement ouvrier me paraît bien « homogène » à ce que mes camarades de chantiers sont intérieurement. La fatalité qui leur pèse et la solidarité qui en découle leur fait reconnaître comme *normale* une organisation collective. Davantage : j'ai dit que le « sérieux de la vie » n'est pas toujours facile à repérer dans une vie de chantier. Il m'a semblé reconnaître en diverses occasions que la question des *droits* ouvriers et des moyens de les faire reconnaître est regardée en commun comme une chose grave, même quand on hésite devant une responsabilité à prendre.

Ce n'est pas qu'une question de droits. Un événement m'a paru révélateur de la qualité du lien qui secrètement existe sur un chantier. Le maire venait d'en poser la première pierre. J'ai senti à cette occasion la colère qui s'emparait de mes camarades. Cette cérémonie, toute conventionnelle qu'elle puisse être, veut tout de même signifier la grandeur et l'utilité d'un travail. Ici, notre travail. Que des dames fardées et des messieurs en cravatte se soient fait des manières pendant trois quart d'heure, comme à une sortie de messe, à vingt pas de nous qui restions dans notre boue, crottés jusqu'au menton, puis qu'ils aient porté des toasts en dehors de nous, comme si nous n'existions pas, et comme si le travail était leur chose... cela n'a pas passé. Ce n'est pas seulement le droit du travailleur qui est méconnu, c'est sa dignité. Il est frustré de la fierté même que lui vaut sa compétence et son efficacité. Cette sensibilité immédiate et commune d'une situation d'irrespect ressentie jusqu'à la violence m'a paru très significative d'une dimension « spirituelle » de notre communauté ouvrière. Je ne pense pas qu'on puisse partager en vérité la vie ouvrière sans reconnaître cette dimension qu'exprime aussi le syndicalisme.

Je n'ai pas dit à mes camarades les raisons de mon appartenance syndicale - qui ne les étonne pas - ni la conviction intérieure qui l'anime. Les événements se sont chargés de leur faire comprendre que je ne suis pas indifférent à ce sujet. La grève d'octobre, que j'ai finalement faite... seul. Le fait qu'un délégué me transmette publiquement, dans la baraque,

diverses brochures syndicales que j'avais demandées. Le fait encore que je demande aux camarades ce qu'on pourrait répondre à une enquête organisée par le syndicat. L'étranger que je suis toujours, le prêtre, n'en est pas moins concerné par le mouvement ouvrier. C'est le premier aspect que je voulais souligner.

Délégué syndical

Le deuxième concerne ma réserve présente en ce qui concerne *les responsabilités syndicales*. Je l'ai déjà exprimée (et rédigée) au carrefour de Lormoy 67. Mais ce que j'essaye de découvrir en écrivant ce témoignage me conduit à préciser un peu ma réflexion.

Disons tout de suite combien il me sera difficile de faire comprendre cette réserve à mes camarades de travail. Juste avant Noël, L., qui me sait prêtre, évoquait l'éventualité de ma candidature aux élections de délégués du personnel. Selon lui, on en parle. Je lui réponds immédiatement que la question ne se pose pas : « ma place est avec les copains, comme les copains ». « Le délégué aussi », m'a-t-il simplement répondu, manifestant ainsi que mon objection n'en était pas une. Sentant le terrain difficile, j'ai préféré parler d'autre chose. Voilà bien où j'en suis, et le risque que je cours : parmi des camarades peu empressés de prendre des responsabilités qu'ils jugent pourtant utiles et normales, me conduire comme celui qui se défile. J'ai pour seule consolation d'être en cela « comme la plupart ». Pourtant, intérieurement, ce n'est pas la volonté d'être « comme » qui m'entraîne à cette réserve, mais plutôt la volonté d'assumer ce que je suis, c'est-à-dire différent.

Cette différence est évidente au point de vue culturel. Ma sensibilité présente n'est ni celle du terroir, ni encore « ouvrière ». Tout prêtre a de par sa formation un bagage qui pourrait être utile à l'organisation ouvrière. Faut-il accepter un « mandat » pour le mettre à la disposition de mes camarades ? Je ne crois pas que ce soit ni la seule ni peut-être la meilleure attitude. Leurs possibilités à eux sont moins orientées vers une abstraction parfois nécessaire. Mais ils peuvent en acquérir ce qui est utile au combat commun. C'est un respect élémentaire de les en croire capables (3). Par ailleurs ce qu'ils portent en eux de

(3) Je crois important de souligner cet aspect des choses. Cette difficulté est d'ailleurs ressentie, me semble-t-il, par des militants qui ont reçu un bagage culturel exceptionnel et qui deviennent qu'ils découragent de ce fait les autres de les relayer : « je ne pourrai jamais faire comme lui ».

vie et d'expériences ouvrières, et que je n'ai pas, a un autre poids dans le mouvement ouvrier que mes qualités personnelles. Je ne puis être « comme » ils peuvent l'être eux-mêmes un responsable de la collectivité.

Mais il ne suffit pas de mentionner les différences qui ont un caractère personnel ou qui relèvent de la notion de « culture ». La difficulté est plus profonde ; elle tient à mes yeux autant à la nature du mandat syndical qu'à ce que je suis comme prêtre. *Ce sont ces deux réalités qu'il s'agit de confronter, et, s'il se peut, d'harmoniser.*

Accepter un *mandat syndical* ne me paraît pas identique au fait de reconnaître et d'assumer au jour le jour la solidarité qui joue entre travailleurs et à laquelle nous participons : ce qu'expriment l'adhésion et la discipline syndicale. Si le fait d'être délégué ne m'engageait qu'à aider les copains de chantier à percevoir leurs besoins et leur droit, à les exprimer et à les promouvoir, j'envisagerais d'accepter un mandat syndical, me préoccupant seulement du respect élémentaire dont j'ai parlé plus haut. Mais le fait d'être délégué a un caractère *institutionnel* qui nous réfère de façon beaucoup plus radicale, me semble-t-il, au projet syndical. Celui-ci déborde les besoins et les droits de mon seul chantier.

Prêtre

Par ailleurs je suis *prêtre* ? Ce qui me définit le mieux à mes yeux, comme, je pense, aux yeux des camarades, ce n'est pas ma compétence ou le fait que je tire comme eux ma subsistance de mon travail. C'est que cette vie de travailleur soit celle d'un *prêtre*. Comme le mandat syndical réfère au mouvement ouvrier et à son projet, ma fonction ecclésiastique me réfère à l'Eglise et à son projet. Autant qu'il dépend de moi, j'ai charge de le signifier et de le mettre en œuvre.

Si cette analyse est juste, elle n'introduit une difficulté que dans la mesure où les projets de l'Eglise et du syndicat s'opposent ou en tout cas se distinguent. Qu'en est-il ? Je ne pense pas qu'ils s'opposent, sinon l'action militante des travailleurs chrétiens, bénie par l'Eglise, ne se justifierait pas. Mais ils se distinguent et *il est de ma fonction de manifester cette distinction*. Je vois cette *distinction* sous deux aspects : le projet de l'Eglise est universel ; c'est un projet « de grâce ».

Je vis le ministère en référence immédiate à *l'universel*, à *l'homme* si on veut plutôt qu'à « l'ouvrier ». Cet homme, il est

bien là sur le chantier, et au delà dans tous les travailleurs de la ville et du monde. Mais *tout ce qu'il est* m'interroge et me concerne (4) et pas seulement ce qu'il est par son milieu et sa condition de travail. Je sais pourtant combien il en est marqué. Cet homme il est encore ailleurs et partout, quelle que soit sa condition. J'ai dit que mon travail manuel lui-même, dans sa simplicité, me paraît une authentique manière de le rejoindre. Le projet que je porte se satisfait mal d'un qualificatif qui le limiterait. Ce n'est pas un projet ouvrier mais un projet catholique.

Ces choses ne sont pas faciles à soutenir, parce qu'elles paraissent soit dire qu'un chrétien ne peut être membre d'un peuple particulier, ou qu'il ne serait pas alors membre de la communauté universelle, soit encore que le laïc serait par rapport au « projet catholique » dans un rapport différent du prêtre. J'avoue mon embarras, mais je crois que le prêtre est en tout cas *fonctionnellement* dépositaire d'un message qui rejoint l'homme dans *toutes* les dimensions de son être, *fonctionnellement* prophète aussi d'un peuple sans frontière. Cela rejoint me semble-t-il le « refus dans l'évangile de confondre jamais le Royaume de Dieu avec aucune communauté familiale, tribale, ou nationale » (5).

Le projet ouvrier est aussi un projet universel puisque la justice qu'il revendique est fondée sur l'égalité et la fraternité de tous les hommes. Mais cet universalisme joue, et doit jouer je pense, à travers un relais important — que certains disent dialectiquement nécessaire — celui de la promotion de la classe ouvrière. C'est le rôle immédiat du syndicalisme, qui ne s'intéresse d'ailleurs qu'inégalement, et c'est aussi bien, à *tous* les aspects de la promotion humaine. Cela ne l'oppose pas au projet de l'Eglise, mais cela l'en distingue.

La distinction la plus radicale entre les deux projets n'est pourtant pas là. Le prêtre a pour charge de constituer *le peuple de la grâce* : ce n'est en aucune façon la perspective du mouvement ouvrier ; ce n'est en tout cas pas le rôle du syndicat, fut-il « chrétien ». Même si l'opposition entre grâce et justice, qu'a

(4) Interroge et concerne la parole de Dieu dont j'ai la charge.

(5) Pasteur Roland de PURV, *Esprit*, Oct. 67, p. 411. (Il est évident que cette vocation à l'universel serait sans doute plus difficile encore à exprimer dans un contexte pluri-syndical, qui n'est pas le mien. Le fait, non seulement de choisir mais encore de promouvoir un syndicat en concurrence à d'autres paraît à l'un de nos interlocuteurs, ouvrier, chrétien, très lucide et très engagé, une situation ambiguë pour le prêtre, en raison justement de sa vocation universelle).

fort bien décrit Michelet, n'est pas comme il l'a pensé définitive et nécessaire (6), même si nous travaillons avec l'Eglise à la réduire, je redoute qu'on ne croie la faire disparaître à trop bon compte : il ne peut y avoir homogénéité absolue entre un projet humain et le projet chrétien (7). Je crains que le cumul de la fonction ecclésiale et de la fonction syndicale laisse croire à cette homogénéité. Je crois surtout qu'il revient au prêtre de signifier cette distinction car elle est au cœur du message. Ce qu'annonce et réalise spécifiquement l'Eglise est de la plus haute importance pour l'homme et pour le mouvement ouvrier lui-même. C'est une perspective de foi, bien sûr, dont nous ne voyons peut-être que difficilement l'articulation avec la réalité quotidienne. A notre charge de découvrir avec l'Eglise cette articulation et de la faire apparaître. C'est dans cette perspective que je crois devoir me « réserver » à cette annonce et à son accomplissement.

Je veux souligner enfin une dernière raison à ma réticence devant l'éventualité d'une responsabilité syndicale. Elle tient encore au fait qu'étant prêtre je suis plus particulièrement représentatif de l'Eglise.

Cette Eglise est historiquement, sociologiquement, très loin du monde ouvrier. Elle a béni dans son histoire combien de situations injustes, et ce n'est pas forcément un fait du passé. Les perspectives du mouvement ouvrier sont par bien des côtés proches de son message, mais il se les est forgé sans elle, sinon malgré elle. L'Eglise a beaucoup à se faire pardonner et je suis non seulement solidaire mais représentant de cette Eglise. Partageant aussi loyalement que possible la condition ouvrière, je crois devoir le faire « dans l'ombre », essayant d'être témoin de l'amour universel, heureux de mon ministère, mais sans trop vite penser qu'« on attend après moi » pour jeter les bases du droit et de l'équité. Mounier ne pensait pas pouvoir être de la communion des pauvres mais seulement de leurs Tiers-Ordre (8). Participant au nom de l'Eglise à la vie ouvrière, je voudrais savoir être moi-même, en son nom, de ce Tiers-Ordre, sans demander ni prendre voix au chapitre. D'autres, ouvriers, chrétiens, ont acquis cette voix, il est bon qu'ils s'en servent.

(6) Cf MICHELET, *Histoire de la Révolution Française*, Introduction.

(7) « Nous ne pouvons opposer Dieu et la croissance humaine, mais nous ne pouvons non plus identifier cette mystique terrestre avec la mystique surnaturelle ». E. SCHILLEBEECKX, *Approches théologiques* 3, p. 77.

(8) A. DEPIERRE, *Esprit*, 1960, décembre, p. 917.

Motifs personnels, motifs d'Eglise. Faut-il aller chercher si loin les raisons de ne pas être — sur mon petit chantier — délégué du personnel ? Une question aussi simple me remet les pieds par terre ; la réponse évidente semble être : non. Je me rappelle pourtant qu'il y a un lien entre chantier et classe ouvrière, entre syndicalisme et politique, entre ce que je fais ici et ce qui se cherche dans le monde. Ce ne sont pas les syndicalistes les plus conscients qui me contrediront.

Toutes les raisons que je me donne sont d'ailleurs hésitantes, elles appellent la critique. On peut se demander a priori si elles ne sont pas qu'une mauvaise justification de mon in-engagement. Je me dois pourtant de me poser la question, en admettant fort bien que d'autres puissent la résoudre autrement. Il paraît simplement nécessaire de prendre le temps de voir assez à fond ce qui est engagé dans l'affaire. Non pas notre action seulement, mais le message dont nous sommes responsables et l'Eglise elle-même.

Les raisons invoquées pourraient-elles tenir devant l'urgence qui naîtrait d'une situation trop injuste ? J'en suis moins que sûr. Le message peut tout aussi bien nous engager à n'en pas tenir compte, et l'Eglise elle-même.

Sacerdoce et profession

Effort de recentrage

Le fait que l'Eglise dans son ensemble « ne voit pas les raisons » d'une situation professionnelle pour le prêtre peut provenir pour une part de sa difficulté à aborder le temps présent. Mais cela peut indiquer qu'elle ne s'y retrouve pas dans nos motifs, en raison du « sens » qu'elle a du sacerdoce. Même si ces motifs ne sont pas mauvais, sont-ils déterminants ? Peut-être les exprimons-nous mal parce que nous les concevons mal, ou peut-être ne mettons-nous pas assez en relief ce que l'Eglise, d'instinct, met au premier plan : moins la spécificité théorique du sacerdoce que le dynamisme spirituel dont il est porteur et que, par flair plus que par raisonnement, l'Eglise considère comme le meilleur de ce qu'elle porte. Mieux que la Sorbonne, n'est-ce pas, elle s'y connaît en prêtres.

Le fait qu'on nous laisse faire, pour des motifs contestables ou insuffisants, n'est pas bien meilleur. Par exemple : « pour

être en position pour évangéliser ». Bien sûr, bien sûr. Mais cette recherche d'une place stratégique dans le monde pour accomplir notre mission me laisse sur la réserve. (Ad-extra et, pour nous, ad-inferiora... pourquoi cette extériorité, pourquoi cette supériorité ?). Cette attitude est-elle compatible avec la solidarité, et plus encore avec le respect qui doivent bien être des composantes de la charité théologale. Au plan théologique, ce motif stratégique (cf. Schillebeeckx : « les troupes de choc de l'apostolat » (9)), se retrouvent quand on concède le travail du prêtre pour des motifs de « suppléance », « parce qu'il n'y a pas de laïcs chrétiens ». C'est un « moyen exceptionnel », une « méthode para-sacerdotale », « un travail provisoire » (10). Cette conception qui justifie le prêtre au travail comme « représentant de l'inquiétude religieuse » en arrive à le décrire comme mettant « provisoirement en veilleuse sa tâche proprement sacerdotale pour exercer uniquement l'apostolat de la présence » (11). Je me satisfais mal d'être un prêtre en veilleuse.

A l'opposé, le ministère selon Illich « œuvre de temps de loisir » (12) indique la même extériorité et me laisse sur ma faim. Ayant de bons titres pour refuser de considérer le ministère comme un travail parmi d'autres il en arrive à souhaiter des « prêtres à titre provisoire » (13) n'étant « qu'exceptionnellement des envoyés qui constituent autour d'eux une nouvelle Eglise » (14). Pauvre saint Paul, éternelle exception.

L'analyse qui précède est bien hâtive. Elle veut simplement indiquer dans quel climat de confusion se pose cette question, vitale pour nous. Je ne crois possible de s'en sortir qu'en recentrant le débat. Pour rester modeste et garder le genre « témoignage » de ce papier, j'en resterai à la façon dont je centre personnellement mon débat.

L'énoncé de la recherche commune m'incite à reprendre ses termes et à risquer une proposition scandaleuse : *ma profession c'est le ministère*.

Je comprend bien Illich : « Il n'y a pas de danger plus redoutable que de permettre que la Parole de Dieu justifie l'existence d'une profession au sens moderne du terme » (15). Je ne

(9) E. SCHILLEBEECKX, *Approches théologiques* 3, p. 127.

(10) *Id.*, p. 119-120.

(11) *Id.*, p. 127.

(12) *Esprit*, oct. 67, p. 588.

(13) *Id.*, p. 591.

(14) *Id.*, p. 589.

(15) *Id.*, p. 599.

cherche pas à récupérer ce qu'on a tant de mal à faire disparaître, la *situation sociologique* du prêtre (l'abbé, le curé), le personnage qu'il est devenu, notable parmi les notables. Par ailleurs je renonce à faire du ministère mon *gagne-pain*. Saint Paul n'a pas voulu « vivre de l'Evangile », parce que son ministère le référerait aux païens et qu'il voulait que son désintéressement et son indépendance soient manifestés de cette façon : ses raisons peuvent être les nôtres. Je comprend encore Illich quand il refuse de voir la responsabilité ecclésiale assimilée à celle d'un *fonctionnaire* au service d'une administration centrale — un parmi le million huit cent mille travailleurs à plein temps de ce remarquable organisme. Même si cette présentation ne correspond guère à la réalité, c'est sans doute ainsi qu'on risque de nous voir. Les motifs de mon travail rejoignent donc pour une part ceux que présente Illich, pourtant cette orientation ne m'entraîne pas à faire du ministère une œuvre pour temps de loisir. Quand à son « prêtres à titre provisoire » il me paraît en contradiction radicale avec le sens que l'Eglise a du sacerdoce.

Je me dis « professionnellement prêtre », comme Lénine, je pense, parlait de « révolutionnaires professionnels », ou comme Péguy se présente comme professionnel de la justice et de la vérité (16). Des hommes dont la vie est entièrement unifiée par un projet (par une « mystique » ?). Le sacerdoce est pôle unifiant de vie (17). C'est le sacerdoce qui exprime le mieux, non pas mon « personnage sociologique » (puisse-t-il se « démasquer » pour parler encore comme Péguy), mais la façon dont je désire m'insérer dans l'histoire. Cette formulation peut paraître ambitieuse, mais l'histoire ne se fait pas que par les grands hommes, tout aussi bien par les petits et la vie de tout homme peut, à un certain niveau de profondeur, être regardée sous l'angle de son « insertion historique ». Mon travail de maçon n'a que peu d'intérêt à ce niveau, le fait que je sois ouvrier davantage, mais bien plus le fait que cet ouvrier soit prêtre et s'efforce de mettre en œuvre le ministère de l'Eglise, l'Evangile.

Si cette perspective ne me paraît pas pécher par excès d'ambition, elle n'est pas pour autant confortable. On n'est pas sans risque « professionnellement » un proposant de la Parole de Dieu. Le risque couru est celui du fanatisme ou d'un mysticisme

(16) Dans, *Notre Jeunesse*.

(17) Cf. *Presbyterorum ordinis*, 3 ; « totalement consacré à l'œuvre... ». Selon Frisque, Vatican II nous propose « une spiritualité de prêtre à plein temps ». (*Lettre aux Communautés*, n° 6, 1967, p. 15).

exagéré. On l'évite déjà pour une part en se rappelant qu'on est en cela un parmi beaucoup d'autres, au service d'une Parole que l'Eglise dans son ensemble porte beaucoup mieux qu'on peut le faire soi-même. Mais on l'évite très concrètement quand on est quotidiennement douché par l'indifférence vécue — apparente ? — de ceux auxquels on est destiné à la proposer ; quand on découvre sa propre pesanteur dans l'activité des jours. Cet obstacle de la réalité quotidienne nous rappelle utilement qu'on ne possède pas la Parole de Dieu mais qu'on la cherche et qu'on espère. Je crois qu'il est finalement possible d'être un « professionnel » de la Parole de Dieu avec humour et sérénité, sans doute parce que cette Parole a tout de même fait preuve de sa « bonne qualité » humaine. L'inconfort de cette « profession » vient finalement beaucoup plus des exigences qui en découlent : connaître la parole de Dieu avec sérieux, mettre notre vie personnelle en accord avec elle, interroger tout ce qui fait notre connaissance du monde et des hommes pour y découvrir l'actualité de l'Evangile, travailler avec conséquence au développement normal de cette Parole, l'Eglise.

J'ajoute ici une remarque : penser que notre « insertion historique » puisse se faire essentiellement au titre de la Parole de Dieu, c'est évidemment avoir une certaine conception du monde, qui inclut la dimension « religieuse » comme une de ses dimensions essentielles. Sinon, bien entendu, on cherchera cette insertion d'abord dans une profession « profane ». C'est bien ainsi en effet que je vois les choses. La Parole de Dieu s'est inscrite dans l'histoire, et l'histoire n'a pas manqué d'en garder l'empreinte. Je crois qu'il manquerait à l'histoire que nous vivons, et aux hommes qui de par le monde la vivent avec nous, si le retentissement de cette parole n'était pas assuré. Il ne me paraît pas scandaleux que les ministres de l'Eglise s'y consacrent avant tout.

Voilà comment je suis tenté de recentrer les affaires : ma profession c'est le sacerdoce. Reste à dire ce que ça donne dans l'exercice d'une « profession au sens moderne du terme ».

***Pourquoi
telle
profession ?***

Etant donné ce que je viens d'exprimer, la situation ouvrière me paraît tout à fait normale.

Elle est essentiellement vécue comme *gagne-pain* par ceux qui la partagent. Prêtre, ma vie d'homme n'est pas polarisée par un projet humain, mais elle n'en est pas pour autant délivrée

de la nécessité commune. Il faut vivre. Je trouve dans le travail ouvrier le moyen de *vivre*. Je gagne ma vie. Il faut gagner son pain. C'est simple et élémentaire.

« Tu pourrais faire autre chose qui correspondrait mieux à tes capacités personnelles ». Peut-être, mais mon ambition n'est pas d'utiliser au mieux mes capacités dans le travail. Je désire mettre ces hypothétiques capacités au service de ce qui se passe *dans* le travail, et plus largement dans ma vie : j'ai besoin de tout ce dont je suis capable pour assumer sacerdotalement ma relation aux hommes et au monde. Le travail ouvrier me paraît correspondre à cette recherche : son utilité sociale me donne la liberté tout court, quant à la pauvreté et la simplicité de cette vie elle assure la liberté de l'esprit. Je ne peux guère faire de grands projets avec les bénéfices que je tire de mon travail, c'est un souci que je n'ai pas. J'aime mon travail, et un travail bien fait, mais il n'exige pas de moi la « passion de l'œuvre à accomplir ». Je ne m'identifie pas à lui. Pauvre, mais libre.

Je sais bien que beaucoup risquent de ne pas me comprendre. Leur vie trouve toute sa valeur dans les projets qu'ils font et qu'ils réalisent soit par le travail, soit grâce aux moyens — financiers — que leur donne ce travail ; ne serait-ce que de fonder un foyer et d'élever une famille. Je sais et, Dieu, que leur part me paraît belle ! Mais la valeur de ces vies, comme de tout projet humain, ne trouve sa plénitude que dans l'éclairage et l'efficacité de la Parole de Dieu. Il faut même pour les plus « riches », je veux dire pour les plus « valeureux », pour ceux qui sont les plus sensibles aux valeurs humaines, il faut que cette ouverture soit manifestée radicalement, justement dans la pauvreté. Le ministère de l'Eglise dans le monde me paraît exiger cette référence manifeste à l'« unique nécessaire ». Je participe à ce ministère, donc à la vocation de pauvreté. Il est difficile de parler sans rougir de l'« unique nécessaire » quand votre vie n'est pas en souci du pain quotidien. Je le gagne, et je souhaite que l'Eglise parle d'autant plus librement de Dieu qu'elle ne triche pas avec le souci de l'homme.

Gagner son pain dans la vie ouvrière, c'est participer à la communauté des ouvriers. C'est vrai, et c'est vrai aussi que j'ai voulu m'embaucher dans une entreprise importante, meilleur carrefour de vie ouvrière. J'ai à assumer les solidarités qui en découlent. J'ai dit que cette situation ne me paraît pas un obstacle à la vocation universelle du sacerdoce. Au contraire, car il ne s'agit pas d'un peuple parmi d'autres, circonscrit géogra-

phiquement comme les Zoulous ou les Esquimaux. C'est « le peuple » même, dans sa base. Les hommes que je rencontre ont comme les autres qualités et défauts. S'ils me paraissent parfois plus « humains », c'est qu'ils sont en affrontement radical avec la vie, ils ne peuvent pas tricher car ils n'en ont pas les moyens. N'ayant pas à conserver je ne sais quelle aura sociale, leurs défauts eux-mêmes ont droit de cité dans la vie commune et s'expriment sans détour. Ils n'ont pas d'artifices verbaux pour noyer leur faux-semblant. Ayant peu, ils n'ont rien à perdre. Je ne m'étonne pas que le Christ se soit adressé aux plus simples et aux malades : il venait à la rencontre de l'homme, où le trouver avec autant de vérité ? Je crois que vivre le ministère dans la situation ouvrière, c'est un bon moyen de lui assurer sa dimension universelle. Vécu avec profondeur et vérité il ne peut pas ne pas rejoindre les hommes de toutes sortes soucieux de profondeur et de vérité. Viendraient-ils la nuit, comme Nicodème.

Ceci dit, je n'ai pas l'idée de critiquer ceux qui ont en vue des professions non-ouvrières comme celles qui supposent des compétences de techniciens ou de scientifiques. Il y a des dangers, à mon sens. Celui de ne pas assez « centrer » sa vie sacerdotale sur l'essentiel, celui de se référer à un projet de l'homme, ou à une catégorie d'hommes, plus qu'à l'homme lui-même. Celui de se laisser prendre aux avantages — tout simplement pécuniers, ou de considérations sociales — de ces nouvelles situations. C'est finalement ce que je redoute le plus si l'Eglise acceptait une profession pour la majorité des prêtres. Diable, on n'est pas des anges. Les candidats plombiers, fraiseurs ou débardeurs ne seraient pas légion.

Des dangers plus subtils se révèlent à l'expérience si on en croit le peu qu'on sait de l'*Opus Dei* en Espagne. Il y a une « logique de la profession » bien difficile à renverser quand cette profession a une certaine densité. Ou bien on s'y adonne entièrement, « mettant en veilleuse » le ministère, ou bien on « utilise » cette profession à des fins apostoliques ce qui est tout à fait équivoque. Le « prestige professionnel » peut attirer les âmes, indique Monseigneur Escriva. Il suffit de lire ce qu'en écrit D. Artigues dans *Esprit*, nov. 67, pour se poser de sérieuses questions, quand les cheveux ne se dressent pas sur votre tête.

Quoiqu'il en soit, il est normal que la question d'une compétence professionnelle plus haute puisse aussi se poser pour des prêtres. Les problèmes que les hommes d'aujourd'hui affrontent sont difficiles, et l'Eglise, pour les réfléchir à la lumière de la

Parole de Dieu, ne peut se contenter de « missionner » les laïcs. Que des prêtres compétents conjuguent leurs efforts à ceux qui sont aux avant-postes, pourquoi pas ? Par ailleurs il est des situations où les « capacités personnelles » doivent être immédiatement investies pour le bien de tous. Par exemple dans les pays en voie de développement. J'ai dit qu'en situation ouvrière l'urgence pouvait aussi nous engager à mettre nos capacités personnelles au service de la promotion collective, bien que ce ne soit pas directement notre mission.

***Comment
ne pas vivre
un sacerdoce
au rabais ?***

Le ministère ne consiste pas dans la totalité et la générosité de l'engagement de celui qui le reçoit. Il s'accomplit dans des tâches propres, celle de proposer la Parole de Dieu, celle de lui assurer son développement sacramentel, en constituant organiquement l'Eglise. Il ne peut donc se réaliser par la seule présence.

Ce que j'ai dit de cette première année montre bien que les caractéristiques essentielles du ministère ne peuvent être investies du jour au lendemain dans notre vie ouvrière. Peuvent-elles d'ailleurs l'être dans le cadre du travail ? Pour une part, car il peut se trouver des occasions de proposer la Parole de Dieu, mais il est clair que sous sa forme sacramentelle, notre ministère semble devoir être laissé au vestiaire 48 heures par semaine. Comment éviter concrètement de n'être alors qu'un prêtre en veilleuse, ou un prêtre à mi-temps ? Je reprends ici la réponse que j'ai déjà essayé de donner à cette question.

Je suis prêtre d'abord par participation à l'unique ministère, qui peut s'accomplir de façon apparemment plus active ici et qui dans mon cas est pour l'heure, espérance d'accomplissement (18). Cette participation fondamentale au ministère unique me fait réclamer un lien organique avec tous les prêtres, quelle que soit la part de la mission apostolique qu'ils ont en responsabilité (paroisses, action catholique, intellectuels, etc.), et dont certaines peuvent très bien motiver à mes yeux le fait de ne pas travailler ou de ne travailler qu'à mi-temps. Les visites que je me suis efforcé de faire aux vicaires, curés, etc., ne sont pas des actes diplomatiques pour que notre originale vocation ne soit pas bientôt torpillée par incompréhension. Elles voulaient manifester ce lien. Des « structures de dialogue » plus stables se cherchent. C'est une nécessité d'autant plus ressentie que nous

(18) Cette espérance est d'ailleurs éminemment acte, et acte sacerdotal, essentielle.

sommes précisément dans une apparente « jachère » au plan sacerdotal. Je refuse toute justification « missionnaire » d'une inévitable cassure entre les autres et nous sous prétexte que nous sommes sur un continent neuf où l'Eglise n'est pas. Raison de plus s'il en est ainsi pour vivre fermement notre lien avec tous ceux qui ont en partage l'unique ministère.

Ma réflexion sur saint Paul me fait penser qu'il y a là un des ressorts essentiels de la vocation apostolique qui s'exprime en deux aspects, envers et endroit d'une même réalité : 1. — Je suis apôtre et j'y tiens, sinon la mission en terre nouvelle ne se fera pas. Il faut le charisme apostolique-hiérarchique pour que se constitue le corps du Christ. 2. — Mais je ne suis apôtre que par participation au collège apostolique et ma communion au dit collège (par la médiation de l'évêque et du presbytérium) est la seule manière d'authentifier la croissance du corps du Christ dont j'ai la charge en contexte païen. Dans l'hypothèse extrême où nul acte « spécifiquement » ministériel ne serait actuellement possible — et c'est à peu près ma situation — ces actes s'accomplissent dans le monde par l'Eglise, et j'en suis solidaire. Davantage, ils expriment totalement ce que je suis. C'est le premier aspect que je souligne au crayon archi-gras.

Le deuxième en est la conséquence immédiate. Si l'un ou l'autre de ces actes est dès à présent possible, je suis heureux de l'accomplir car il m'exprime en effet totalement. Je souhaite que, dans une connaissance profonde et une liberté entière, des frères de travail se découvrent un jour concernés par cette activité sacerdotale. Au jour le jour il n'est pas impossible qu'une parole et même une attitude puisse être un appel en ce sens. Mais par ailleurs dire la messe, prêcher, accompagner de notre réflexion une équipe d'A.C.O., percer par un effort de lucidité et de conscience le mystère du Christ dans le monde d'aujourd'hui, tout ce que tant d'autres accomplissent quotidiennement dans la forme devenue traditionnelle du ministère sacerdotal, tout cela me concerne immédiatement. Je ne le fais pas « malgré — que — je — sois — missionnaire », mais parce que la mission réclame cette capacité sacerdotale. Je me réjouis donc si l'occasion d'accomplir ces actes m'est donnée.

Le troisième aspect n'est pas moins spécifique de « l'unique ministère », mais nous avons mission de le mettre en œuvre de façon plus radicale, et c'est pourquoi nous devons éviter d'être comme distraits de cette tâche par les aspects que je viens de

relever : découvrir les voies d'une Eglise devenant homogène aux « nations », pour nous plus particulièrement dans le monde ouvrier. Comment les camarades que je rencontre dans cet enracinement ouvrier et que je découvre au fil des jours dans leurs réactions originales, dans cette espèce de virilité abrupte, dans ce réalisme foncier, dans cette allergie au mysticisme, ...comment ces camarades et la « multitude » qu'ils représentent pourront-ils répondre par une conversion du cœur, mais sans abandonner leur peau — leur prépuce pour parler comme saint Paul — à l'amour du Père en Jésus-Christ ? Cette question est celle de mes heures, c'est d'abord mon bréviaire et de fait, par quelque côté, c'est adoration d'un Seigneur qui ne manque pas d'agir. C'est invention aussi, ou échec car toute fausse piste se révèle immédiatement vaine. C'est l'espérance sacerdotale dont je parlais tout à l'heure, communion à celle de l'Eglise.

Ayant clairement affirmé notre solidarité avec tous les prêtres comme je l'ai fait précédemment, je peux à l'occasion leur rappeler qu'ils ne sont eux-mêmes prêtres que par participation à un ministère qui s'étend aux « nations ». Ils ne sont prêtres qu'en solidarité avec ce que nous représentons de la fidélité de l'Eglise à sa mission. Et c'est parce que le premier aspect que j'ai souligné rejoint le troisième en renversant les termes (tous solidaires de nous et pas seulement nous solidaires de tous) que je me dis que cette présentation fragmentée a peut-être quelque chose d'unifiant.

Il reste qu'à mon avis, nous vivons en France et aujourd'hui une période transitoire. Notre Eglise est assez riche pour spécialiser ses prêtres, qui aux paroisses, qui aux aumôneries, qui au travail... Le temps viendra sans doute où le travail ne sera pas une « mission » mais ce qu'il est, la condition commune. On ne s'en dégagera, s'il le faut, que parce que la mission peut aussi réclamer notre « permanence ». On retrouvera simplement le sens des choses. Mais aussi, le prêtre travailleur ne sera pas le préposé exclusif « à ceux du dehors ». Il aura comme chacun à vivre le lien essentiel qui l'unit à la communauté chrétienne. Il sera de ses pasteurs. Mais, avec cette communauté, il vivra cette fatalité qui leur incombe en commun : annoncer l'Evangile.

23 janvier - 23 février 1968

Points de repère

pour le dialogue et le cheminement des catéchistes avec les familles

Georges Croissant

Nous publions ici la première d'une série de 22 fiches qui seront éditées dans quelques mois sous le titre : Dialogues et cheminements avec les familles.

Cette publication est le point actuel d'une recherche (1), menée en commun par des prêtres, des religieuses et des catéchistes - laïcs, entre 1962 et 1968.

Pendant six ans, deux cents personnes ont rencontré plus d'un millier de familles à propos du catéchisme d'un ou plusieurs enfants.

On a cherché à susciter le dialogue avec les parents de ces enfants. Il est arrivé que ce dialogue se poursuivre pendant un certain temps, et qu'il se continue aujourd'hui encore. Alors, ensemble, catéchistes et parents cheminent dans leur rencontre du Seigneur.

Nous avons voulu résumer dans une première fiche quelques réflexions qui sont devenues pour nous des points de repère importants, compte tenu à la fois des rencontres, échanges et dialogues avec les familles, et d'autre part compte tenu de l'effort pastoral de l'Eglise tel qu'il nous est apparu en ces dernières années.

(1) Les grandes lignes de cette recherche ont été présentées à l'Ecole Régionale des Catéchistes de Marseille et à la sous-commission des parents du C.N.E.R., groupe de travail « collaboration catéchisme-famille ».

Le dossier lui-même, présenté par G. Croissant, sera édité par les Directions de l'Enseignement Religieux de Paris, Toulouse et Marseille.

D'hier à aujourd'hui...

Une préoccupation essentielle

Cela fait maintenant de nombreuses années... Des laïcs ont pris une responsabilité à part entière dans l'institution catéchistique : ce ne sont plus de simples répétiteurs. En même temps s'est posé le problème de leur formation. Jusqu'ici on l'a surtout envisagée sous deux aspects :

- une formation doctrinale = quoi transmettre ?
- une formation pédagogique = comment le transmettre ?

Ces deux pistes sont loin d'être épuisées. Les données de la psychologie des profondeurs, par exemple, n'ont pas fini d'éclairer le problème de l'éveil au sens du péché et celui de l'éducation au sacrement de Pénitence. On a beaucoup à faire encore pour avoir une pédagogie qui convienne à une psychologie d'enfants ou à une psychologie d'adolescents. Les événements de mai 1968 rappellent que les jeunes n'ont pas la même manière d'aborder le monde, et que les dialogues jeunes-adultes peuvent être pleins d'illusions. Pour leur part, les textes du Concile sont loin d'être connus et « digérés ». Dans un monde où le matérialisme se répand sous des formes diverses, il est nécessaire d'étudier avec un soin particulier les points de la doctrine les plus remis en cause (2).

L'expérience montre que la formation des catéchistes n'est jamais terminée. On parle de plus en plus de « formation permanente » : là aussi, elle est nécessaire. D'autre part, les catéchistes paroissiales se renouvelant en partie chaque année, il faut mettre en route la formation des nouvelles. Ce renouvellement des catéchistes est du reste une très bonne chose car, en ce domaine très particulièrement, il ne saurait y avoir d'engagement à vie (catéchistes professionnelles mises à part), d'autant plus que celui de « catéchiste » ne peut à lui seul tenir lieu d'engagement dans la vie du monde.

Une préoccupation essentielle

Sans oublier l'importance de la formation pédagogique et doctrinale, nous avons porté une attention particulière au milieu adulte auquel appartiennent le plus grand nombre des enfants du catéchisme. Nous nous sommes rendus compte à l'expérience que les efforts doctrinaux auprès des catéchistes et pédagogiques auprès des enfants ne recouvrent pas toute la réalité. En regard des problèmes posés par la situation religieuse globale du monde dans lequel baignent ces enfants, ces efforts ne peuvent à eux seuls apporter une réponse à tous les problèmes posés par l'éducation de la foi. Aussi n'est-il pas étonnant de les voir sans lendemains.

De cette constatation est né le besoin, quasi unanimement ressenti, de rencontrer les parents eux-mêmes pour entrer en dialogue avec eux,

(2) Décret sur l'Apostolat des Laïcs, n° 31, a.

et finalement mettre en œuvre une catéchèse globale des familles à l'intérieur de laquelle on situerait la catéchèse et le catéchisme des enfants. On ne considère pas séparément enfants et adultes ; on s'adresse à la famille pour, à l'intérieur d'elle-même, respecter les cheminements propres de chacune des personnes qui la composent.

D'autres que nous ont cherché dans le même sens et sont parvenus aux mêmes constatations. Toutes ces recherches trouvent un écho dans le *Directoire de Pastorale Catéchétique* paru en janvier 1964. Il y est dit que les catéchistes « doivent garder une préoccupation essentielle : la collaboration régulière avec les parents. On ouvrira ces catéchistes aux problèmes d'évangélisation des milieux déchristianisés ; on affinera en eux les aptitudes au dialogue avec les familles » (3). Ce texte parle très clairement d'une préoccupation « essentielle ». Cela veut dire qu'il ne s'agit pas d'un effort facultatif, ni d'une entreprise de moindre intérêt ou de seconde zone.

La tâche est difficile

Dès que fut perçue l'urgente nécessité de rencontrer les familles, les catéchistes s'y mirent courageusement, prenant sur leur temps, retournant voir les parents absents, etc. Certaines ont pensé que les dialogues seraient assez faciles et qu'en peu de temps les parents reprendraient intérêt au catéchisme de leur enfant. C'était méconnaître l'épaisseur du paganisme, la densité des croyances qui survirent, ou tout simplement l'enjeu des questions qui se posent aujourd'hui à la conscience de l'homme moderne.

Plus simplement, les catéchistes ont remarqué comme une double extériorité : les parents restent très souvent extérieurs à tout ce qui est chrétien à proprement parler ; les catéchistes, de leur côté, restent extérieures à ce que sont profondément les parents :

● Nous voyons vivre les parents ; ils nous parlent. Notre connaissance pourrait se limiter à cela, alors qu'ils sont encore bien autre chose. Il n'est pas facile de discerner à travers leur langage et leur mode de vie ce qui se cache de profond en eux et qui les « fait vivre ». A ne pas les rejoindre jusque-là, on risque fort de ne faire qu'une chose : saupoudrer de « religieux » la surface d'eux-mêmes. Alors le moindre souffle se charge de tout balayer (4).

● La plupart des parents voient le catéchisme comme un ensemble de choses qu'il faut apprendre quand on a 9-12 ans..., mais qui ne disent absolument rien quant au sens de la vie ni quant à la manière de vivre une vie d'homme ou de femme, d'époux, de travailleur, de citoyen. Pour eux, d'un côté il y a leur vie réelle, et de l'autre la religion avec des actes religieux (5).

(3) *Directoire de pastorale catéchétique*, n°s 160 et 172.

(4) J. HONORÉ, *A l'écoute des parents*, dans *Catéchèse* n° 11, avril 1963, pages 196-197.

(5) M. SAUDREAU, *La catéchèse face aux mentalités*, dans *Catéchèse* n° 7, avril 1962, pages 164-168.

On ne s'improvise pas

La difficulté est encore plus grande quand il s'agit, comme c'est très souvent le cas, d'un dialogue avec des familles dont la mentalité religieuse est au niveau d'une religion naturelle ; ou avec des familles non croyantes. Avec ces dernières tout spécialement, nous devons nous garder de toute annexion qui consisterait à dire trop facilement que ce sont des chrétiens qui s'ignorent parce qu'on découvre dans leur vie des gestes d'humanité, un sens de la solidarité, des générosités remarquables, et que tout cela nous laisse souvent, nous, chrétiens, tout pantois ! Inversement, les respecter pleinement ne signifie pas constater seulement leurs bonnes dispositions, mais aussi faire appel à leur libre conscience : nous avons mission de leur révéler la Parole de Dieu de façon intelligible, pour qu'ils puissent, en toute liberté, s'interroger et répondre personnellement. Nous croyons que tout homme a un droit strict à entendre le message chrétien, mais nous devons croire avec la même force que chacun, dans sa conscience et dans sa liberté, reste le seul maître de ses choix. L'évangélisation n'est pas le prosélytisme, pas plus d'ailleurs que la constatation muette d'une situation d'incroyance (6).

Alors, nous nous interrogeons. « Cette rencontre des familles, sommes-nous capables de l'assumer ? Sommes-nous préparés à rencontrer des hommes et des femmes éloignés de notre langage, de nos perspectives ? L'ensemble des catéchistes doit se préparer à entrer en dialogue, en adulte, avec des adultes peu chrétiens ; à les respecter jusque dans leur incroyance sans cesser pour autant de croire en leurs aptitudes éducatives et en leur mission » (7).

« Il importe de connaître, de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique ; en un mot, la consistance de la vie quotidienne. Il s'agit de rendre les catéchistes capables de s'adapter aux problèmes concrets et, en particulier, aptes à recevoir le langage des autres afin de l'utiliser à leur tour. Ils le feront s'ils ont découvert les valeurs d'une expérience vitale, même si elle n'est pas encore assumée par le Christ » (8) .

Pour établir un dialogue authentique, il s'agit donc d'être à l'écoute des parents tels qu'ils sont, de tout ce qui constitue leur vie et de tout ce qu'ils portent au fond de leur conscience. Il s'agit aussi de faire continuellement une réflexion apostolique et même une « révision de vie » sur le contenu et la qualité de nos dialogues avec eux. Dès les premières interrogations posées à nos consciences de catéchistes par la rencontre des familles, nos réunions de catéchistes ont pris un tour nouveau. Elles sont devenues en grande partie le lieu d'une recherche

(6) G. CROISSANT, *Cheminements de Parents dans Catéchèse* n° 25, octobre 1966, page 455.

(7) G. DUPERRAY, *Plaidoyer pour la famille*, dans *Catéchèse* n° 25, octobre 1966, page 414.

(8) B. VIOLLE, *Catéchèse* n° 27, avril 1967, page 167.

commune qui vise à la formation des participants. A cela nous engage précisément le Décret sur l'Apostolat des laïcs : « En ce qui concerne l'apostolat d'évangélisation et de sanctification, les laïcs doivent être spécialement préparés à entrer en dialogue avec les autres, croyants ou non-croyants, afin de manifester à tous le message du Christ » (9).

Une volonté de dialogue

Ainsi, si l'on ne s'improvise pas catéchiste d'enfants, on s'improvise encore moins catéchiste d'adultes, surtout en milieu non chrétien ou peu chrétien. La formation au dialogue est aujourd'hui aussi essentielle et urgente que ne l'était hier la formation pédagogique et doctrinale. En ce domaine, la bonne volonté ne peut absolument pas tenir lieu de compétence, même si cette bonne volonté est suffisante pour se mettre en route ; et même si la compétence s'acquiert en grande partie par la réflexion sur l'expérience. Certes, il faut vouloir dialoguer, mais pas n'importe comment.

Une nécessaire conversion

Depuis quelque temps, on parle beaucoup de contestation. Dans un autre langage on parlerait de « remises en cause » et, en termes religieux, on dirait « se convertir ». Voilà ce à quoi les catéchistes sont nécessairement appelés : ne pas rester sur leurs positions.

S'il fallait faire le bilan des dernières années, on pourrait dire ceci :

- Certaines catéchistes ont dû abandonner une attitude plus ou moins consciente de « *dame patronesse* » ou de « *pieuse personne* ».
- D'autres ont pris conscience qu'elles avaient l'*habitude de monologuer* et qu'il leur était très difficile de dialoguer véritablement. Elles poursuivaient leur propre pensée, écoutaient peu les familles et ne cherchaient pour ainsi dire pas à comprendre leurs manières de voir et de faire (10).
- Quelques-unes prenaient les familles de front et entraient dans une *polémique stérile*. Tout dialogue vrai devenait impossible. Non seulement les rencontres étaient totalement dépourvues de la moindre efficacité, mais les « *blocages* » produisaient l'effet contraire de ce qui était recherché : ils allaient à rebours de l'évangélisation.
- En certains cas, on n'a pas davantage évité une attitude apolo-

(9) Décret sur l'apostolat des laïcs, n° 25, a.

(10) « Au lieu de faire de longs monologues où l'on s'écoute soi-même, savoir écouter afin de comprendre et de saisir par l'intérieur la pensée et les positions de l'interlocuteur ». R. SCHUTZ, Prieur de Taizé, *Vivre l'aujourd'hui de Dieu*, page 88.

gétique qui consiste à vouloir tout prouver, tout expliquer en deux mots, et donc se présenter comme « la catéchiste qui a et qui apporte la vérité ». Le résultat de cette attitude est évident : les familles ne peuvent plus exprimer leurs questions ; le dialogue est rompu, les cheminements sont devenus impossibles.

● Enfin, nous nous sommes rendus compte que nous risquons de laisser croire que nous, catéchistes prêtres, religieuses ou laïcs, sommes des gens « bien ». Certes, on attend de nous le témoignage de la charité. Mais à passer pour des gens trop parfaits, ne ferme-t-on pas la porte à une vie chrétienne possible pour tous ? « Ce n'est pas pour nous », pensera-t-on. « Regardez tout ce qu'elle fait... Moi, je n'en suis pas capable ». Sans cacher ce que nous sommes, et en même temps que nous devons sans cesse nous convertir à la Charité de Dieu, nous devons nous situer dans la lumière du Christ et de son Eglise. Elle seule peut transformer notre charité, souvent un peu sentimentale, en un authentique témoignage et un dialogue sérieux.

Dans la lumière du Christ et de son Eglise

Les dialogues du Christ dans l'Evangile sont le modèle de nos dialogues avec les familles : pour évangéliser les autres, il faut soi-même passer par l'Evangile.

Dans tous ses dialogues, le Christ se situe à la fois avec une extrême indulgence et une extrême exigence. Il est présent à ce qui fait la vie réelle des personnes, à ce qui les intéresse profondément. Il les écoute avec patience, les prenant là où elles en sont. Il leur parle avec des signes qu'elles peuvent comprendre. Il prend l'autre au sérieux ; sa rencontre avec lui est profonde ; il le rejoint dans ce qu'il a de meilleur.

Mais la présence du Christ aux personnes n'est pas une quelconque et banale présence ; ses dialogues ne sont pas n'importe quels dialogues. Ses contacts sont toujours éducatifs : il chemine progressivement, use de pédagogie interrogative et fait approfondir les questions posées en les renvoyant à la conscience de celui qui les pose ; il explique profondément et peu à peu qui il est ; il appelle ceux qu'il rencontre à un éveil, à un dépassement ou à une responsabilité missionnaire avec lui. Jamais il ne force la liberté ; mais toujours il lui fait appel (11).

Le Concile a mis en évidence la nécessité du dialogue entre l'Eglise et le monde. Il en a donné les raisons et précisé le contenu. Bien des textes indiquent aussi dans quelle attitude d'esprit doivent se mettre ceux qui veulent dialoguer avec les autres, et plus particulièrement avec les frères séparés, les non-croyants ou les peu-chrétiens. Une annexe à la fin de cette fiche indique plusieurs références aux textes conciliaires qui invitent Evêques, prêtres, religieux, laïcs, tout le peuple de Dieu

(11) On peut voir par exemple les dialogues du Christ avec : la Samaritaine (Jn 4), la pécheresse chez Simon (Lc 7,37-50), le docteur de la loi et le bon samaritain (Mc 10,29-37), Zachée (Lc 19,1-10), etc.

au dialogue avec le monde et au dialogue avec le Seigneur et son Eglise.

Dès sa première encyclique, *Ecclesiam Suam*, Paul VI définit l'attitude que l'Eglise veut et doit prendre dans le monde d'aujourd'hui : « On ne sauve pas le monde du dehors... Il faut partager les usages communs, pourvu qu'ils soient humains et honnêtes, spécialement ceux des plus petits, si on veut être écouté et compris. Il faut, avant même de parler, écouter la voix et plus encore le cœur de l'homme ; le comprendre et, autant que possible, le respecter et, là où il le mérite, aller dans son sens. Il faut se faire les frères des hommes du fait même qu'on veut être leurs pasteurs, leurs pères et leurs maîtres. Le climat du dialogue, c'est l'amitié. Bien mieux, le service. Tout cela, nous devons nous le rappeler et nous efforcer de le pratiquer selon l'exemple et le précepte que le Christ nous a laissés » (12).

Les dialogues des catéchistes avec les familles nécessitent d'autres dialogues : les réunions de catéchistes sont en partie devenues, dès l'instant où l'on a accentué notre effort de rencontre des parents, des lieux d'échange et de réflexion sur ces rencontres, leur contenu et les nouvelles questions qu'elles ne manquent pas de poser. Acceptant d'aller à la rencontre des personnes dans leur univers propre, ces catéchistes ont dû sans cesse puiser à la source vivante les paroles de la foi car, pour pénétrer le cœur, elles ont besoin de leur plénitude évangélique, inséparable de leur source.

Ces deux sortes de dialogues, avec les familles et entre catéchistes, qui s'appellent et se conditionnent, ont fait naître peu à peu un esprit nouveau.

Pour acquérir un esprit nouveau

Les différentes fiches de cette publication apportent le témoignage de nombreuses catéchistes. Chacune, à sa manière, traduit ses nouveaux comportements et le renouvellement de son état d'esprit. La recherche les a conduites à découvrir ensemble les conditions spirituelles qui sont la base d'un dialogue « vrai » et d'un authentique cheminement avec les parents.

Tout d'abord, on s'est aperçu qu'il fallait apprendre à écouter sérieusement. Spontanément, on en reste à ce qu'on voit et entend, sans chercher à savoir le « pourquoi » des choses, des événements, des réactions, des paroles entendues, etc. Pourtant, toute parole et tout geste veulent dire quelque chose. Il n'est pas indifférent d'offrir un cadeau pour une fête et de l'accompagner d'un bouquet, quand on est marié et qu'on s'aime. Que le père participe à l'éducation des enfants ou qu'il en laisse le soin à sa femme, cela aussi veut dire quelque chose. Mais gardons-nous d'interpréter à notre manière. Ecouter sérieusement veut

(12) *Ecclesiam suam*, n° 90.

dire *entrer dans l'interprétation* qu'en donne l'autre, celui qui fait ce geste ou qui prononce cette parole. Entrer dans la réflexion et la recherche de l'autre, et donc renoncer à nos propres théories.

Une autre exigence d'une écoute sérieuse, c'est de croire que toute personne est conditionnée par sa vie passée et présente. Chaque être a son « *histoire* ». Elle a commencé dans une famille, avec une éducation qui laisse sa marque. On ne se dépouille pas totalement des valeurs acquises pendant l'enfance. Le sens que l'on attribue aux choses et aux personnes est en dépendance, plus ou moins étroite, avec la pensée et la vie du milieu dans lequel on a été élevé. Ainsi en est-il du sens de l'amour, du travail, de l'argent, du bonheur, de la souffrance, de la mort, etc. Cette « *histoire* » nous devons nous efforcer de la connaître pour situer les événements présents comme l'un de ses éléments actuels. « Connaître les mentalités et les respecter, c'est pratiquer la politique de Dieu qui depuis toujours révèle le mystère à travers une histoire. Aujourd'hui encore, il traverse les mentalités, respecte la situation vitale de chacun, et le Christ éclaire tout homme venant dans ce monde. C'est ce qui s'est passé pour chacun de nous : où en étions-nous quand Dieu nous a fait signe ? Où a-t-il été nous ramasser ? C'est cette sorte d'optimisme qui nous fait croire que nous devons nous aussi, chez tout être rencontré, introduire notre doigt sous l'écorce et toucher l'arbre là où passe la sève » (13).

Ecouter sérieusement ne veut pas dire se taire. *Le dialogue* n'est pas à sens unique. Il y a dialogue à la fois quand nous recevons de l'autre une question qui nous fait réfléchir et évoluer, et quand nous posons à l'autre une question vraie et fraternelle qui peut le faire réfléchir et évoluer. « Lorsque nous allons vers quelqu'un, à la rencontre d'une personne, à la recherche d'un dialogue, nous ne pouvons négliger (ni pour nous ni pour l'autre) cette question de notre propre identité, nous ne pouvons renoncer à la conscience de ce que nous sommes » (14). Cela suppose plusieurs choses :

- Chercher la part de vérité exprimée par l'autre, sachant que l'erreur, si grande soit-elle, contient toujours un noyau de vérité ; chercher aussi l'erreur possible dans notre propre vérité (15).

- Dire ce que nous croyons et la manière dont nous envisageons les choses, en expliquant les raisons qui nous font voir ainsi.

A ne pas suffisamment tenir compte de ces deux exigences, on ne peut pas dire qu'on parle et qu'on s'aime. On ne fait que discuter, parlementer ou polémiquer.

Un tel renouveau de l'esprit ne peut exister sans un renouveau du

(13) J. LYON, *Eglise et mentalité*, dans *L'Eglise et les hommes d'aujourd'hui*, Région apostolique Midi-Pyrénées, avril 1966, page 23.

(14) R. CRESPIN, *L'originalité de la foi*, dans *Lettre aux Communautés*, n° 5, 1966, page 42.

(15) On peut lire Hans Küng dans le Concile, *épreuve de l'Eglise*, page 176.

cœur. De nombreuses catéchistes pourraient sans doute signer ces réflexions de quelques-unes : « J'ai appris à voir avec les yeux du Christ, et non plus avec les miens critiqueurs » — « Souvent, mes premiers jugements étaient hâtifs et faux » — « J'ai une mauvaise tendance : celle de ne pas écouter les autres et de faire ce que je juge bon. Cependant, bien des fois, j'ai été obligé de m'incliner devant telle réflexion ou explication. Dans nos réunions, je suis moins catégorique ; je finis par découvrir, à travers la mise en commun, bien des richesses que je ne soupçonnais pas ».

Dans certains cas, le silence n'est-il pas aussi une forme de dialogue ? Même si la catéchiste ne dit rien, dans la mesure où elle a donné le témoignage d'une écoute, d'une compréhension et d'une sympathie, un lien est créé ; il pourra se prolonger et s'intensifier. L'important n'est pas de rencontrer des gens, mais de toucher des personnes. Et cela demande une grande patience.

Le passage d'une mentalité païenne à une mentalité chrétienne est une œuvre de longue haleine. La pédagogie de Dieu dans l'Ancien Testament, du Christ envers les Apôtres est progressive et lente. La patience est exigée des catéchistes comme de tout missionnaire. Une catéchiste parmi d'autres dit comment elle a appris à être patiente : « les réunions m'aident à perdre du temps pour une conversation en l'air, dans la rue, où cela se présente, pour écouter et essayer de faire avancer ces familles en face de leurs responsabilités humaines ». Celui qui veut « apprivoiser » une mentalité non-croyante ou peu chrétienne, doit accepter, avec l'amour fraternel, cette autre « règle du jeu » qu'est la patience.

« Le véritable missionnaire se reconnaît à sa patience. Première patience : ne pas penser qu'on est arrivé à connaître l'athéisme. Respect et prise au sérieux de l'athéisme... Il sait que ce n'est pas rien un cœur d'homme athée et la liberté d'un être... Deuxième patience : être sans cesse prêt à annoncer l'Evangile, être « veilleur »... Là est l'erreur : identifier présence au monde athée et évangélisation, Nazareth et présence humaine aux hommes... Il ne suffit pas d'être présent ; il doit avoir la patience d'aller plus loin, d'annoncer en soi l'Evangile. Troisième patience : après toute une série d'annonce de l'Evangile, quand il a perçu la résistance qu'oppose l'athéisme... le missionnaire sera séduit par l'idée d'offrir à l'athéisme des réductions de l'Evangile et de l'Eglise ; des valeurs chrétiennes purement humaines qui ne sont plus reliées au Christ (« déchristianisées ») ou des structures communautaires humainement efficaces, mais qui n'ont plus rien à voir avec l'Eglise... S'il va jusqu'au bout de sa mission il est nécessairement « persécuté pour la justice », c'est-à-dire rejeté, refusé en tant qu'annonceur de l'Evangile et de l'Eglise, mis dans l'impossibilité d'avancer encore, acculé à une impasse. Il s'agira alors de durer, d'accepter d'être comme brisé par l'athéisme sans jamais minimiser l'Evangile » (16).

(16) J.-F. SIX, *Cheminements de la Mission de France*, Seuil, pages 194-96. Sur cette question, on peut lire aussi : J. Loew, *Comme s'il voyait l'invisible*, pages 211-216.

Sans vouloir résumer ce qui précède, mais pour situer plus clairement ce qui peut être au point de départ de nos contacts avec la plupart des familles, disons que sans une écoute sérieuse et sans dialogues vrais, la question de Dieu ne peut pas se poser sérieusement, ni se préciser. Il faut être en effet dans une certaine ouverture de cœur et d'esprit pour que les questions spirituelles affleurent à la conscience. Tout apostolat auprès des peu chrétiens, qui se soucierait seulement d'apporter des réponses sans s'efforcer en même temps de rendre les personnes capables de se poser des questions, serait voué à l'échec. Évangéliser, ce n'est pas d'abord apporter des réponses. Celui qui est chargé de transmettre l'Évangile doit en témoigner par une vie qui fasse question. Alors, les personnes demeurent perméables au Message, ou du moins peuvent-elles peut-être le devenir, s'interroger sur elles-mêmes, ce qu'elles font et ce qu'elles sont dans l'existence. Le message chrétien peut intervenir à ce moment pour éclairer les interrogations (17).

Un triple effort

Les familles des enfants du catéchisme ne sont, en maintes régions, qu'une partie de la multitude d'hommes et de femmes, plus ou moins christianisés, déchristianisés, indifférents, croyants ou non-croyants, de toutes catégories socio-professionnelles, voire de diverses nationalités. Comme beaucoup de ces hommes et de ces femmes, ces familles ont contact avec des prêtres, et de plus en plus avec des laïcs associés aux activités pastorales, au moment d'un mariage, d'un baptême, du catéchisme. Par ailleurs, les laïcs et, avec eux, un nombre de prêtres toujours plus grands rencontrent ces mêmes familles dans les quartiers, les loisirs, les entreprises et les bureaux, les associations syndicales ou de tout genre (par le travail ou toute autre forme de partage de vie). Ainsi, le visage que l'Eglise donne d'elle-même par ses divers membres dépasse de beaucoup le catéchisme des enfants et la rencontre de leurs parents dans des réunions, même si l'un et l'autre ne sont pas à négliger.

Il est donc nécessaire de situer la pastorale catéchétique à sa juste place dans l'ensemble de la mission de l'Eglise, dont elle n'est qu'un élément particulier. En fonction du signe que l'Eglise doit donner d'elle-même, à travers toute sa vie, on va s'efforcer de chercher les points de convergence et de rencontre entre les divers éléments relatifs aux grandes

(17) Ceci ne veut pas dire qu'il faut absolument suivre cet ordre : témoigner d'abord, et seulement ensuite parler. Ce qui reviendrait à dire : témoignage, sans plus ! Nous devons sans cesse découvrir les questions que les familles nous posent inconsciemment à travers ce qu'elles disent. De même il nous faut répondre aux questions qu'elles peuvent poser en clair, par exemple sur notre propre foi. Il y a une marge entre ne rien dire et faire croire qu'on a la vérité.

fonctions de l'Eglise dans sa mission de salut : fonction d'évangélisation, fonction catéchétique, fonction sacramentelle. Sans un tel effort dont l'un des aspects essentiels, surtout en secteur de mission ouvrière, est de mettre en œuvre une pastorale de cheminement vers (ou dans) la foi, les aspects particuliers de la mission de l'Eglise risquent fort de donner, de l'Eglise et de sa mission dans le monde, des signes à l'envers les uns des autres.

Dans cette perspective, la formation des catéchistes, outre leur nécessaire compétence doctrinale et pédagogique, se présente comme un triple effort dont les aspects particuliers sont nécessairement complémentaires. Cette formation cherchera délibérément :

- à promouvoir l'habitude d'une lecture des événements, situations, etc., à la lumière de la foi chrétienne ;
- à élargir l'esprit ecclésial ;
- à faire découvrir la nécessaire présence des chrétiens à la vie du monde.

Un regard sur la vie humaine

« Le Concile ne saurait donner une preuve plus parlante de solidarité, de respect et d'amour à l'ensemble de la famille humaine, à laquelle le peuple de Dieu appartient, qu'en dialoguant avec elle sur ces différents problèmes, en les éclairant à la lumière de l'Evangile, et en mettant à la disposition du genre humain la puissance salvatrice que l'Eglise, conduite par l'Esprit-Saint, reçoit de son Fondateur » (18).

Le 7 décembre 1965, dans son discours à la veille de la clôture de Vatican II, Paul VI parle à nouveau du lien étroit entre la foi et la vie : « La religion catholique et la vie humaine réaffirment ainsi leur alliance, leur convergence vers une seule réalité humaine : la religion catholique est pour l'humanité ; en un certain sens, elle est la vie de l'humanité... par l'explication que notre religion donne de l'homme... Pour connaître l'homme, l'homme vrai, l'homme tout entier, il faut connaître Dieu... Pour connaître Dieu, il faut connaître l'homme... Apprendre à aimer l'homme afin d'aimer Dieu ».

Regard clérical..., regard païen...

Si nous étions attentifs à la mentalité des personnes, uniquement d'après le critère de leur appartenance à l'Eglise, nous risquerions de ne regarder les hommes et les femmes qu'à partir de nous, à partir de leurs manières de se situer par rapport à l'Eglise : il y a là le danger d'un « regard clérical », qui n'est pas le seul fait de prêtres (19).

(18) Gaudium et Spes, n° 3.

(19) « L'important est de ne pas s'enfermer dans des préoccupations « ecclésiastiques », mais de rester attentifs aux événements qui font la trame de cette vie humaine

Mais, inversement, vouloir être attentif à la vie de travail, de famille, de quartier, etc., sans prendre également au sérieux la foi, les croyances ou l'incroyance dans cette vie, ce serait s'exposer à un « regard païen », qui mutilerait une partie de la personne : la foi et les croyances font aussi partie de la vie réelle des gens.

Regard sur l'homme tout entier, dans toutes ses dimensions.

Il est très important de ne pas rétrécir notre connaissance des parents : en fait, ces personnes ne sont jamais uniquement des parents. Ils sont aussi des adultes avec leur vie personnelle ; ils sont dans la force de l'âge ; ils ont des responsabilités qui comprennent, certes, l'éducation des enfants, mais sont beaucoup plus larges. Jamais nous n'insisterons assez sur « l'homme familial » (20), mais en même temps il nous faut prendre au sérieux tout l'être de l'homme qui est, d'une manière indissociable et indivisible, l'homme professionnel-familial-culturel-social-politique-religieux. C'est tout cela qui constitue la vie réelle de l'homme que nous rencontrons.

Regard éclairé par la lumière transmise par l'Eglise.

Les deux premières séries de fiches :

- notre attention à la vie des familles (numéros 2 à 7 bis : vie familiale, vie de quartier, vie de travail, vie syndicale, vie culturelle et de loisirs, vie politique) ;
- notre attention aux mentalités religieuses (numéros 8 à 10 : rencontre de l'incroyance, rencontre des croyances, le renouveau de l'Eglise étonne),

veulent nous aider à porter un regard de foi sur la vie. C'est la raison pour laquelle chaque fiche est ainsi composée :

- On commence par regarder, chercher à comprendre... et s'interroger ;
- On puise ensuite dans le bien commun de l'Eglise, Evangiles et grands textes de son histoire ;
- On s'efforce enfin de découvrir les exigences pour nous (conversion de nos mentalités, efforts nouveaux, etc.).

que les pasteurs ont pour mission de christianiser. Le Décret sur la vie et le ministère des prêtres ne fait-il pas un devoir aux prêtres « d'aider les laïcs à devenir capables de lire dans les événements, petits ou grands, ce qu'ils doivent faire, ce que Dieu leur demande » ? Comment pourraient-ils y arriver, s'ils n'ont eux-mêmes l'expérience vécue de cette découverte merveilleuse du langage de Dieu à travers les événements de l'existence quotidienne ». Mgr Guyot aux prêtres de son diocèse, dans *Foi et Vie de l'Eglise du diocèse de Toulouse*, 1^{er} octobre 1967, pages 26-28.

(20) Dans *Catéchèse* n° 25, octobre 1966, les articles de G. Duperray : *Plaidoyer pour la famille*, et de F. Mourvillier : *En dialogue avec les familles* mettent ce point très en relief.

Un élargissement du sens ecclésial

La formation des catéchistes doit aussi tendre à élargir leur sens ecclésial, en leur donnant une conscience toujours plus vive :

- de l'unique Signe d'Eglise qui doit être recherché et donné à travers tous les aspects de la pastorale ;
- et d'un dialogue (à faire naître ou à poursuivre) qui doit viser au cheminement vers (ou dans) la foi de l'Eglise.

C'est pour répondre à cette nécessité qu'a été rédigée la troisième série de fiches (numéros 11 à 19 : Catéchuménat, pastorale du baptême des enfants, pastorale des fiancés, travail des prêtres, finances et évangélisation, catéchisme et action catholique, etc.). Elles ne sont pas une présentation exhaustive de tout ce qu'il y a de plus vivant dans l'Eglise. Elle veut être seulement une information susceptible d'aider la réflexion des catéchistes.

Une nécessaire présence à la vie du monde

Loin d'enfermer les catéchistes dans des structures ecclésiastiques, la formation qu'on aura soin de leur donner doit viser à faire découvrir leur nécessaire présence dans le monde d'aujourd'hui. Ceci n'est pas que théorique. Le fruit de l'expérience est là pour ceux qui ont pris cela au sérieux : les fiches en rendent compte.

• Par cette formation, l'on a vu des militants d'A.C.O. ou d'A.C.I. découvrir que leur mission n'est pas seulement de construire le monde par leurs engagements temporels, mais de chercher aussi par quels chemins « révéler » Jésus-Christ aux frères d'aujourd'hui. Dans plusieurs secteurs on a vu naître, à partir des réunions de catéchistes, des équipes d'acheminement vers diverses formes d'Action catholique spécialisée.

• Ici, ce fut un engagement dans la Confédération Syndicale des Familles ; là une participation active à l'Association des Parents d'Elèves, etc. « Tous ces dialogues au niveau du catéchisme, écrit une catéchiste, m'ont conduite au Mouvement de la Paix, à l'échelon départemental ».

Les chemins sont divers... Le catéchisme peut en être un... Il semble qu'il ne faille pas le négliger, ni le sous-estimer.

En un mot, veiller au contenu et à la qualité du dialogue des catéchistes avec les familles des enfants, surtout en milieu peu chrétien, fait partie intégrante de la mission des prêtres et de la formation d'un « laïc missionnaire », sans pour autant négliger tous les autres efforts de l'Eglise pour engager le dialogue avec les non-croyants par une présence plus directe (21).

« Nous croyons aussi que les efforts directement relatifs aux non-chrétiens seraient incomplets ou compromis, si celui qui nous occupe ici (... catéchisme) était négligé, ou s'il était conduit dans une perspective de chrétienté à ranimer, non dans celle de l'évangélisation » (22).

(21) *Catéchèse* n° 25, octobre 1966, *Chemineurs de parents*, pages 464-465.

(22) *Ils demandent le Baptême pour leur enfant*, Cerf, pages 15 et 184.

**Annexe :
Le Concile
en termes
de dialogue**

Dialogue de Dieu avec les hommes

Constitution sur l'Eglise, n° 1, 2, 4.

Constitution sur la Révélation divine, n° 2.

Dialogue des hommes avec Dieu par la liturgie

Constitution sur la Liturgie, n° 14.

Dialogue de l'Eglise tout entière avec les hommes

Constitution sur l'Eglise, nos 13, 17.

Décret sur l'action missionnaire de l'Eglise, n° 11.

Constitution sur l'Eglise dans le monde de ce temps, n° 1,
n° 3 § 1 ; n° 21 § 6 ; n° 34, § 3 ; n° 84 § 3 ; n° 90 § 2.

Dialogue des évêques avec les hommes

Constitution sur l'Eglise, n° 24.

Décret sur les Evêques, n° 13.

Décret sur l'action missionnaire de l'Eglise, n° 20.

Dialogue des prêtres avec les hommes

Constitution sur l'Eglise, n° 20.

Décret sur le Ministère et la vie des prêtres, nos 4, 5, 9, 19.

Constitution sur l'Eglise dans le monde de ce temps,
n° 45, § 5.

Dialogue des séminaristes avec les hommes

Décret sur la formation des prêtres, n° 11, 15, 19.

Dialogue des religieux avec les hommes

Constitution sur l'Eglise, nos 44, 46.

Décret sur la Rénovation adaptée de la vie religieuse,
n° 2, § 6.

Dialogue des laïcs avec les hommes

Constitution sur l'Eglise, nos 31, 35.

Décret sur l'Apostolat des laïcs, nos 14, 31.

Discours de clôture de Vatican II, de Paul VI.

Catéchisme, sacramentalisation, évangélisation

Jean Rémond

Les directions de la Catéchèse de la région parisienne ont, du 2 au 4 janvier, réuni 110 prêtres, les responsables de doyennés de la catéchèse et quelques confrères, pour réfléchir aux problèmes posés par la Catéchèse et la Sacramentalisation des jeunes. Au cours de cette session, à la suite de carrefours, Jean Rémond fit l'exposé suivant qui avait été réfléchi et étudié avec l'équipe responsable de la session (1).

Sacrements - Catéchèse - Evangélisation

Pour analyser la situation dans laquelle nous nous trouvons actuellement en ce qui concerne les sacrements, la catéchèse et l'évangélisation, nous avons sans doute avantage à les distinguer comme « fonctions » d'Eglise, des institutions et structures qui les portent et en assurent la mise en œuvre.

(1) Cet article paraîtra simultanément dans la revue *Catéchèse*.

Trois "fonctions" d'Eglise distinctes et liées entre elles

Comme fonctions d'Eglise, sacrements, catéchèse et évangélisation ne sont pas réductibles l'une à l'autre.

LES SACREMENTS, autour desquels est organisée toute la vie culturelle, font participer les chrétiens, de façon active, à la vie du Christ-

ressuscité. Ils s'adressent à ceux qui croient au Christ-ressuscité et qui, instruits par l'Eglise de ce qui se réalise dans les sacrements, y adhèrent explicitement (même si leur niveau de connaissance est élémentaire).

LA CATECHESE ne s'adresse pas à des non-chrétiens, mais à des gens qui sont déjà « convertis » : soit des nouveaux convertis qui désirent être baptisés et devenir chrétiens (catéchumènes), c'est alors une catéchèse d'initiation ; soit des chrétiens qui désirent approfondir leur foi, sur tel ou tel point particulier, ou sur l'ensemble.

Elle a trois caractéristiques essentielles. Elle repose sur une sorte de contrat, qui n'est pas autre chose que l'acceptation explicite d'être enseigné par l'Eglise sur Jésus-Christ et le contenu de la foi en Jésus-Christ. Elle suppose une conversion globale à Dieu et au Christ. Elle consiste en un exposé détaillé du contenu de la foi, pour en découvrir, en approfondir et en vivre tous les différents aspects.

L'EVANGELISATION s'adresse à des non-chrétiens (croyants déjà en Dieu ou non) auxquels il s'agit d'annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Elle comporte de multiples aspects et démarches dont il n'est pas question, ici, d'exposer la complexité (2). Nous comparons seulement ici l'annonce explicite de Jésus-Christ que l'évangélisation comporte à son aboutissement, à celle qui existe dans la catéchèse.

Les caractéristiques n'en sont pas les mêmes.

Dans l'évangélisation l'annonce de Jésus-Christ

(2) On pourrait se reporter, sur ce point, au décret *Presbyterorum ordinis*, § 4 : « Les prêtres se doivent à tous les hommes : ils ont à leur faire partager « la Vérité de l'Evangile » dont le Seigneur les fait bénéficier. Soit donc qu'ils aient parmi les païens une belle conduite pour les amener à glorifier Dieu, soit qu'ils prêchent ouvertement pour annoncer aux incroyants le mystère du Christ, soit qu'ils transmettent l'enseignement chrétien ou exposent la doctrine de l'Eglise, soit qu'ils étudient à la Lumière du Christ les problèmes de leur temps, dans tous les cas il s'agit pour eux d'enseigner, non pas leur propre sagesse, mais la parole de Dieu, et d'inviter tous les hommes avec insistance à la conversion et à la sainteté ».

Voir l'article de R. SALAÜN, *Evangeliser, c'est faire quoi ?* dans la *Lettre aux Communautés*, n° 1, janvier-février 1967.

est liée aux situations et aux événements. Elle se fait à des moments inattendus et imprévisibles, à l'occasion de tel ou tel événement de vie à propos duquel un laïc, ou un prêtre, est provoqué à rendre compte de sa foi. Elle se limite à une annonce globale et succincte, dans laquelle l'essentiel de la foi doit être dit en quelques mots, quelques phrases et en quelques instants.

Ces trois tâches sont essentielles à l'Eglise pour l'accomplissement de sa mission, mais leur nature et leurs exigences propres font que leur cadre d'accomplissement n'est pas le même.

Sacrements et catéchèse sont des tâches d'Eglise dont le lieu d'accomplissement est intérieur aux structures propres de l'Eglise.

Le cadre de l'évangélisation, c'est la vie de tous les jours, le monde. C'est une tâche d'Eglise dont le lieu d'accomplissement est extérieur aux structures propres de l'Eglise.

Si les diverses tâches de l'Eglise ont un objet propre qui les distingue les unes des autres, elles sont complémentaires et s'articulent les unes sur les autres.

L'évangélisation doit viser la catéchèse et l'accession aux sacrements. Mais ce lien de l'évangélisation avec la catéchèse et les sacrements, au niveau de la « visée » n'est pas le seul. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que l'évangélisation s'enracine très profondément dans la catéchèse et la vie sacramentelle. Ce qui est annoncé de Jésus-Christ dans l'évangélisation ne peut être autre chose que ce qui est connu de Lui et vécu en Eglise.

La catéchèse, non seulement suppose l'évangélisation et s'appuie sur elle, mais doit garder une dimension évangélisatrice (une dimension permanente d'appel à la conversion). D'autre part, elle doit non seulement viser l'accession aux sacrements mais y initier et y introduire.

Quant aux sacrements, s'ils supposent l'évangélisation et la catéchèse, ils doivent aussi, eux-mêmes, être accompagnés d'une parole qui soit appel à la conversion et rappel de la catéchèse. Ils sont accomplissement de ce qui a été annoncé (3).

(3) Décret *Presbyterorum ordinis*, § 4.

Institutions et structures d'Eglise

Les institutions et structures que l'Eglise met en place pour assurer la mise en œuvre de ces trois tâches ne seront jamais parfaites et donc toujours à adapter et à réformer.

On peut pourtant se donner quelques points de repère pour leur fonctionnement. D'abord, à chaque tâche doivent correspondre des institutions et structures distinctes correspondant à son objet propre. Les institutions et structures doivent viser à être cohérentes avec la tâche propre qu'elles sont chargées de mettre en œuvre. Elles ne doivent pas être étrangères les unes aux autres, mais s'articuler entre elles.

En outre, si la fonction sacramentelle et la fonction catéchétique ont chacune un objet propre,

qui les distingue de l'évangélisation, elles sont aussi toutes deux, à différents titres, des fonctions mixtes (Cf. ce qui a été dit à la fin du paragraphe précédent). Ce qui comporte que les institutions qui les mettent en œuvre en tiennent compte dans leur fonctionnement.

Exemple : l'Eucharistie. La Messe, toute entière centrée sur le sacrement, comporte une liturgie de la Parole qui est à la fois catéchétique et appel à la conversion.

Il ne faut donc pas s'étonner si, en participant à une liturgie sacramentelle ou à une catéchèse bien faites, des gens qui ne croient pas encore au Christ y trouvent la révélation du Seigneur et « se convertissent ». Nous connaissons tous des exemples de ce genre... mais nous ne nous appuyons pas sur des cas isolés pour dire que c'est là la manière normale et la plus adéquate, pour l'Eglise, d'annoncer aux non chrétiens la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ !

Eléments pour un diagnostic

Dans l'état actuel des choses, les gens qui s'adressent à l'Eglise pour les sacrements (baptême, communion, mariage) sont des gens qui, pour leur grande majorité, ne croient pas au Christ-Ressuscité.

Certes, ils sont allés au catéchisme, mais ils n'ont jamais adhéré, ou n'adhèrent plus depuis longtemps, au contenu de la catéchèse qu'ils y ont reçu.

Il y a un malaise, chez un très grand nombre de prêtres, en raison du décalage qu'ils constatent entre ce qu'est la réalité objective des sacrements et la mentalité de ceux qui viennent les demander et qui les reçoivent. Les sacrements sont demandés, et reçus, pour des raisons étrangères à la foi chrétienne ; ils sont vécus la plupart du temps comme des « rites de passage », avec un vague esprit religieux. Ce sont, pourtant, presque tous des « baptisés » !

En raison de ce décalage, on s'est bien rendu compte que, bien que baptisés, ces gens ne relèvent pas immédiatement des sacrements et qu'il fallait créer pour eux quelque chose pour les y préparer. C'est dans ce but qu'on a organisé des étapes catéchétiques préparatoires (catéchuménat des adultes pour les non-baptisés — préparation des parents au baptême de leurs enfants — réunions de parents, accompagnant le catéchisme des enfants et préparatoires à la « communion solennelle » — préparation au mariage).

Plus on avance dans cette mise en œuvre, plus on constate que les gens qui viennent à ces réunions, n'y viennent pas pour ce qu'on prétend leur faire : ils n'y viennent pas pour recevoir une catéchèse. L'intention qu'on avait en créant ces étapes préparatoires était, au départ, catéchétique. On se rend compte qu'elle est impossible à mettre en œuvre immédiatement, soit parce que les gens n'en sont pas encore là, soit parce qu'une caté-

chèse véritable comporte des exigences (au point de vue durée) auxquelles les gens ne sont pas prêts à se soumettre. De toute évidence ces gens relèvent, dans leur grande majorité, d'un effort d'Eglise préalable, qui est celui de la première annonce de Jésus-Christ et de l'appel à la conversion.

Quelle attitude prendre ?

UN REMEDE ASSEZ SIMPLE

Pour assainir les choses, on pourrait envisager un effort dans deux directions.

D'une part, on va s'efforcer de limiter la « clientèle » de l'institution sacramentelle à ceux-là seuls qui relèvent réellement des sacrements : c'est-à-dire aux convertis, qui ont reçu une catéchèse à laquelle ils adhèrent et qui s'efforcent de vivre la foi en Jésus-Christ Ressuscité.

D'autre part, on va s'efforcer de limiter la « clientèle » de l'institution catéchétique à ceux-là seuls qui relèvent réellement de la catéchèse, c'est-à-dire ceux qui sont déjà des convertis et sont explicitement d'accord pour être enseignés sur Jésus-Christ et le contenu de la foi.

Les critères de cette distinction, remarquons-le, ne sont pas à chercher ailleurs que dans l'objectivité des attitudes prises par les « candidats ». Ce n'est pas aux prêtres à faire cette distinction en fonction d'un jugement de valeur qu'ils auraient à porter sur le degré de foi des gens !... C'est la libre prise de position des gens qui en décide : d'une part l'affirmation explicite qu'on adhère au contenu de la foi en Jésus-Christ, présenté dans la catéchèse : « Je crois » (Cf. Ac. 8, 37) et la triple interrogation du rituel du baptême « Crois-tu... ». D'autre part l'accord explicite pour être enseigné, par l'Eglise, sur la foi en Jésus-Christ (Cf. Ac. 8, 34) et le rituel du baptême « que demandes-tu à l'Eglise ? - La Foi ».

C'EST BIEN DANS CETTE VOIE QU'ON S'EST ENGAGE EN CE QUI CONCERNE L'AC-

Par rapport à la « clientèle » qui est la sienne (soit que les gens s'adressent eux-mêmes à elles, pour leurs enfants — soit que nous y renvoyions, nous-mêmes, ceux qui demandent les sacrements sans y être préparés) l'institution catéchétique porte à faux tout autant que l'institution sacramentelle.

ACCESSION AUX SACREMENTS (Cf. Baptême des adultes, après un temps de catéchuménat variable pour chacun — Participation à la préparation au mariage, préalablement au mariage, et, de plus en plus, le conditionnant — Participation aux réunions de parents préparatoires au baptême des enfants, etc. La distinction, au catéchisme, entre catéchèse et sacramentalisation va dans le même sens).

Mais on se rend compte que c'est pas à pas, avec beaucoup de prudence et de patience, qu'il faut avancer dans cette voie car les difficultés sont considérables.

Difficultés psychologiques du côté des gens et de l'opinion publique, habitués pendant des générations à d'autres manières de faire. Si nous voulons que cette évolution se fasse en respectant au maximum la liberté des gens, en ne brimant pas les pauvres, en ne faisant pas porter aux gens des choses qu'ils ne comprennent pas et qu'ils risquent de voir comme des tracasseries administratives, il faut beaucoup d'amour et de temps.

Difficultés du côté de l'Eglise, qui, reconnaissons-le, n'est pas encore prête, ni organisée, pour assumer une véritable catéchèse préparatoire aux sacrements.

Difficulté objective due à la disparition, dans nos pays, de tous rites de religion naturelle, et qui fait que lorsqu'on refuse aux gens l'accession aux sacrements chrétiens sous prétexte qu'ils les vivent comme des « rites de passage », on les prive de toute possibilité d'exprimer par des rites la foi qui est la leur. Si nous avons raison de

ne pas vouloir jouer au prêtre païen (au « druide » disent certains), nous n'avons pas encore trouvé ce que pourrait être la juste attitude de prêtres de Jésus-Christ en face de cette question !

Si, malgré ces difficultés, nous pouvons nous engager dans cette voie en ce qui concerne les sacrements, c'est parce que, en renvoyant à l'institution catéchétique les candidats aux sacrements lorsqu'ils n'y sont pas encore préparés, on ne les « laisse pas tomber », mais on les prend en charge d'une façon plus adéquate à leur état. Si l'institution catéchétique n'est pas encore tout à fait organisée pour cette prise en charge, elle existe !

PAR CONTRE, ON NE PEUT SONGER, A L'HEURE ACTUELLE, A S'ENGAGER DANS LA MEME VOIE EN CE QUI CONCERNE L'ACCESSION A LA CATECHESE.

La raison en est fort simple : l'Eglise n'a pas, à l'heure actuelle, les moyens de prendre en charge d'une autre manière, qui serait plus adéquate à leur état, les gens qui forment la plus grosse partie de la « clientèle » de l'institution catéchétique et qui ne relèvent pas de la catéchèse...

La fonction d'évangélisation n'est pas mise en œuvre, à l'heure actuelle, avec l'ampleur requise, dans le cadre qui devrait être le sien en accord avec sa nature propre : c'est-à-dire le monde et les réseaux de vie des hommes.

DES ATTITUDES NUANCEES ET COMPLEMENTAIRES

La complexité de la situation demande, semble-t-il, des efforts complémentaires qu'on pourrait définir ainsi :

UN EFFORT PRIORITAIRE POUR METTRE EN ŒUVRE L'EVANGELISATION (annonce de la Bonne Nouvelle) **DANS UN CADRE QUI SOIT HOMOGENE A SA NATURE PROPRE.**

Il s'agit que cet effort rejoigne directement, et de façon habituelle, les non-chrétiens dans le cadre de vie qui est le leur : la vie de tous les jours (un grand nombre de non-chrétiens ne fréquentent pas les structures propres de l'Eglise ; la minorité qui les fréquente ne le fait que par accident, pour des raisons qui sont totalement étrangères à la

recherche de la foi, et qui grèvent leur présence des plus lourdes ambiguïtés).

Là-dessus on ne peut pas dire que rien n'est fait !

Les laïcs qui, au nom de leur baptême, vivent leur foi et l'annoncent, font bien de l'évangélisation, mais il faut reconnaître que rares sont ceux qui savent annoncer Jésus-Christ de manière recevable par les hommes d'aujourd'hui.

Les mouvements d'Action Catholique sont faits pour aider les laïcs à prendre conscience de leurs responsabilités apostoliques et à les mettre en œuvre, autant dans le domaine de la transformation des structures de vie que de l'annonce de la foi. En liaison avec les laïcs, responsables de ces mouvements, il faut reconnaître qu'il y a encore beaucoup de progrès à réaliser par les prêtres pour que les mouvements d'Action Catholique prennent toute l'ampleur souhaitable et remplissent bien leur rôle.

Cependant, l'évangélisation ne sera pas vraiment une fonction d'Eglise, assumée comme telle, tant que le sacerdoce n'y sera pas engagé lui aussi directement (autrement que « par procuration »). Il y a un effort commencé dans ce sens (prêtres au travail), mais est-il suffisant ?

UN EFFORT, prudent et progressif, d'assainissement de la pastorale sacramentelle et de la pastoral catéchétique (4).

UNE SUPPLEANCE PAR L'INSTITUTION CATECHETIQUE

Dans l'état actuel des choses, l'institution catéchétique doit non seulement assumer la tâche propre pour laquelle elle est faite (la catéchèse), mais aussi assumer une certaine suppléance en ce qui concerne l'évangélisation.

Accepter et s'efforcer d'adapter l'institution catéchétique à une tâche pour laquelle elle n'est pas directement faite, et par rapport à laquelle elle se trouve en porte-à-faux.

On peut prendre comme exemple ce qui se passe

(4) Voir par exemple sur ce sujet : *Ils demandent le baptême pour leur enfant*, Cerf.

pour le catéchisme des enfants et les réunions de parents à propos du catéchisme de leurs enfants.

Qui dit « catéchisme » dit « programme »... Qui dit « programme » dit exposé systématique et progressif des différents aspects de la foi en Jésus-Christ. Or ces enfants, autant que leurs parents, ne sont pas préparés à cela. De toute évidence ce n'est pas adapté à ce qu'il faudrait faire pour eux (et qui ne devrait, d'ailleurs, pas être fait dans un tel cadre). Que faire alors ? Les renvoyer, ne pas les accepter au catéchisme ? Nous savons bien que nous ne pouvons le faire. Alors nous essayons de leur annoncer Jésus-Christ à partir des réalités et événements de leur vie.

Cà ne « colle pas » puisque nous devons faire cela dans le cadre pré-établi d'un programme de catéchisme. Il faudrait se laisser guider par le fil, imprévisible, des événements, alors qu'il nous faut essayer de le faire en suivant les chapitres successifs d'un exposé systématique.

Mais ce n'est pas parce que nous savons qu'il ne sera jamais possible d'accorder totalement ces deux démarches, qu'il ne faut pas tenter un effort dans ce sens. Nous n'avons pas encore réalisé tous les progrès possibles.

Nous sommes acculés à assurer cette suppléance le moins mal possible..., donc à faire des règlements de catéchisme, à mettre au point des instruments de travail, autant qu'à former des catéchistes, en tenant compte de cette suppléance nécessaire.

Il faut veiller, cependant, aux dangers que comporte ce rôle de suppléance.

Parce qu'on ne peut pas éviter la suppléance, il faut la vouloir. Mais seulement comme telle, en sachant bien qu'elle ne résoud rien au fond des choses, et donc qu'on ne doit pas se dispenser de l'effort nécessaire de mise en place de la fonction d'évangélisation.

Par ailleurs, étant donné le caractère massif que doit avoir cette suppléance à l'heure actuelle (puisque 90 % des gens relèvent plus immédiatement de l'évangélisation que de la catéchèse), on risque de détourner l'institution catéchétique de son objet propre et finalement de ne faire bien ni l'évangélisation, ni la catéchèse.

En effet, sentant tellement la nécessité de faire

de l'évangélisation (parce qu'on sent l'impossibilité de faire de la catéchèse) on risque de faire des « programmes » qui ne seront plus des programmes de catéchèse, sans pouvoir jamais devenir des programmes d'évangélisation (parce que c'est contre nature).

Ce danger a plusieurs aspects, auxquels il faut rester attentifs.

Son premier aspect c'est une dénaturation progressive du contenu même de la catéchèse.

On le sent bien à travers certaines tendances actuelles. Dans le but légitime de rejoindre les gens dans la vie et de ne leur donner que ce qu'ils peuvent porter, on risque fort de limiter le message à une révélation de la dimension « religieuse » de ce qu'ils vivent ou de se limiter à une annonce très sommaire de Jésus-Christ (surtout de l'aspect humain du mystère de sa personne).

D'avantage encore : parce qu'on est devenu très sensible aux exigences de l'évangélisation, qui ne comporte l'accession aux sacrements que sous forme de visée, on risque de perdre de vue que la catéchèse doit initier et introduire aux sacrements. Ainsi, en retrouvant ce sur quoi la catéchèse doit toujours s'appuyer et qu'elle doit continuer à proclamer (la conversion), on risque de l'amputer de ce vers quoi elle doit toujours tendre et à quoi elle doit préparer (les sacrements).

L'autre aspect c'est qu'on risque de ne pas répondre aux besoins de ceux, parmi les usagers de l'institution catéchétique, qui relèvent réellement de la catéchèse, à son stade de catéchèse d'initiation, car il y en a. Si on n'y prend garde ces gens là seront privés de la catéchèse à laquelle ils ont droit, et qu'ils n'iront jamais chercher dans des réunions de militants où ils ne trouveraient d'ailleurs pas ce qui leur convient (parce que ce ne sont pas des chrétiens qui ont besoin d'approfondir leur foi).

Exemple : dans les rencontres de parents (catéchisme ou baptême) ou de fiancés, il y a toujours un certain nombre de gens qui « accrochent », qui se posent des questions et qui désirent « aller plus loin ». On arrive, actuellement, à ce paradoxe que c'est dans le cadre de l'institution catéchétique que ces gens sont éveillés au besoin d'une catéchèse

dans le même temps où l'institution catéchétique, à cause des autres qui sont la grande masse, ne peut plus les assumer.

Il faudrait donc prendre les dispositions minimum pour parer à ces dangers, à la fois en diversifiant les instruments de travail que l'institution catéchétique se donne (certains plus destinés à l'évangélisation — d'autres plus destinés à une catéchèse) et en étant très attentifs aux besoins manifestés par les gens pour y répondre par des moyens adéquats à inventer. (Certains moyens se cherchent : réunions complémentaires de style plus catéchétique ou plus orientée vers la préparation aux sacrements ; tentatives de regroupements de « catéchumènes » d'origines diverses).

Cependant, il ne faut pas croire qu'une telle suppléance ne comporte que des dangers ! Elle comporte aussi des avantages.

D'abord il faut dire qu'un tel effort n'est pas de soi contre-nature, ni sans bénéfice pour la caté-

chèse elle-même. A condition de rester fidèles à l'essentiel de ses exigences propres, elle y gagne de se ré-enraciner dans la vie et de retrouver une dimension qu'elle n'aurait jamais dû perdre : l'appel permanent à la conversion qu'elle doit toujours véhiculer.

D'autre part, par cette suppléance, nous n'empêchons pas l'effort nécessaire d'assainissement mais nous faisons un pas dans sa direction. Le développement de la pratique des réunions préparatoires aux sacrements rend plus universelle la prise de conscience de l'impossibilité de faire de la catéchèse à ceux qui sont invités à ces réunions. La nécessité d'un effort d'évangélisation apparaît mieux.

Les efforts qui sont faits, dans ce cadre, pour dialoguer avec les gens afin de mieux découvrir ce dont ils ont besoin, permet une première découverte des exigences de l'évangélisation. L'évangélisation y trouve des éléments pour le langage et les attitudes qui doivent être les siennes.

En mai, perspectives sur l'Eglise

Il ne s'agit pas, en ce bref témoignage, de raconter, par le détail, les multiples rencontres, contacts, réunions, ateliers de travail qui ont eu lieu en mai avec des hommes ou des groupes qui se réfèrent à des convictions d'incroyance en tant que telle. Mais de donner un bref aperçu de leurs « perspectives » sur l'Eglise telles qu'ils les ont exprimées, la plupart du temps au cours d'une conversation qui ne portait pas sur l'Eglise en elle-même mais sur les événements. Qu'on me permette de donner ce témoignage relatif en quelques indications un peu sèches.

I. — L'attitude des incroyants envers l'Eglise m'a paru très différente dans les réunions nombreuses et dans les rencontres ou réunions, soit chez moi, soit ailleurs, où nous nous trouvions à une douzaine au plus. Dans les premières jouaient constamment, m'a-t-il semblé, une sorte d'ironie froide envers l'Eglise, une volonté d'afficher une indifférence envers « une réalité dépassée » et qu'on ne pouvait pas décemment considérer comme valable sans être vu comme inintelligent. En réunion publique, si l'Eglise a été, à mon sens, moins qu'auparavant, présentée avec les deux compères avec lesquels on a coutume de la montrer : l'armée et l'argent, les policiers et les banquiers, on voulait pourtant garder envers elle une réserve marquée. Une critique plus profonde s'est exprimée, non plus sur le terrain de l'ordre établi, mais sur le terrain de la « révolution culturelle », de la liberté : l'Eglise est un monde qui ne se remet jamais en cause, une institution qui, par nature, dogmatise. Ce que disait d'un mot une inscription que j'ai lue sur le mur d'une église : « Comment penser librement à l'ombre d'une chapelle ? ».

II. — Dans les rencontres « privées », ce fut différent : il y avait véritable dialogue, confrontation réelle entre partenaires. La critique diffuse contre l'Eglise allergique à la

conscience et à la liberté a été alors exprimée en interrogation : cette Eglise si profondément empêtrée dans des institutions n'a-t-elle pas montré ces dernières années par un homme libre, Jean XXIII, et par un concile, c'est-à-dire une contestation interne, qu'elle était capable d'une « dialectique » (terme souvent repris) de mutation ? « Que peut-on espérer de l'Eglise ? » comme disait un jeune membre d'une loge maçonnique et il ajoutait : « Je dis ça dans les deux sens : impression qu'on ne peut plus rien espérer d'elle ; impression qu'on peut espérer beaucoup d'elle », mais il demandait aussitôt : « Si par hasard on peut attendre quelque chose d'elle, il faudrait savoir quoi ». Un militant marxiste est venu poser la même question : « qu'est-ce qu'on peut attendre de l'Eglise ? » Et un groupe d'étudiants venu apporter une pétition pour que Notre Dame de Paris soit ouverte au cas où la police prendrait la Sorbonne ; l'un d'entre eux : « Dans ce monde où le droit de parler est étouffé, est-ce que l'Eglise accepterait de re-devenir un lieu où on a la liberté de parole ? »

III. — Bien des incroyants — de ceux avec qui je me trouve en lien depuis un bon bout de temps — interrogeaient comme désespérément l'Eglise, cherchaient des signes de sa part. Non pas qu'ils attendaient une déclaration de l'épiscopat : ils la redoutaient au contraire : « Vos évêques vont encore faire une grande déclaration de principes (au pluriel), donner des règles a priori. » Ils ont été soulagés de ne pas la voir arriver, cette déclaration a priori ; et heureux de lire la déclaration en neuf points, qui venait après les événements et tentait de les lire. (Ils ont été un peu énervés par certains points où les Evêques semblaient dire que l'Eglise avait tout prévu à l'avance (n° 3) et donc essayait de récupérer Mai à son profit ; j'ai dû souvent commenter ce point...). Ils ont trouvé courageux que l'Episcopat aille — « pour une fois » — à contre-courant politique : la déclaration arrivait au moment du reflux de la révolution, au moment où l'ordre se rétablissait : « C'est extraordinaire, cette fois-ci, l'Eglise n'a pas pris le train de l'ordre en marche ; elle a essayé au contraire d'aiguiller ce train de l'ordre sur une voie de garage. » Et dans ce sens, beaucoup d'incroyants, de toutes tendances politiques, ont été extrêmement bouleversés (le mot n'est pas trop fort) par le « Dieu n'est pas conservateur » de Mgr Marty. Le papier de Mgr Vial à ses prêtres, pour la Pente-

côte, papier qui n'a pas été rendu public mais que de nombreux incroyants ont réussi à se procurer et ont diffusé les a aussi profondément touchés, particulièrement le dernier paragraphe : « Nous sommes pleins d'espérance à la pensée de tous ceux qui, dans tous les milieux, paient de leur personne pour construire un monde plus humain. Nous nous sentons solidaires de tous leurs efforts, aujourd'hui et demain. »

IV. — En même temps, bien des incroyants, même marxistes, ont été gênés par le « confusionnisme » de certains prêtres et laïcs : « Je préférerais que X (tel prêtre) dise carrément sa position : qu'il n'a pas d'abord la foi dans l'Eglise mais d'abord dans la politique. En le voyant agir, je vois bien qu'il met sa carte de prêtre dans sa poche ; et puis, quand il parle, il la ressort, comme par magie ; je n'aime pas cette prestidigitation. » « La foi ne me dit rien. Mais quand je vois un prêtre devenir passionnellement un partisan, je sens qu'il y a quelque chose qui cloche et que c'est l'ensemble de l'humain et de l'humanité qui en souffre. C'est un manque à gagner. » « Je trouve un peu curieux la foi des chrétiens : avant, on ne pouvait pas être chrétien si on n'était pas royaliste ; maintenant, on ne peut pas être chrétien si on n'est pas marxiste ou si on n'est pas gaulliste. L'Eglise ferait bien de nous dire en clair à quoi ça rime vraiment la foi. »

V. — Des hommes libres, des hommes d'espérance et de paix, voilà ce que les incroyants demandaient, au cours de ces conversations, aux chrétiens. Les références allaient constamment à Jésus, François d'Assise, Jean XXIII, M. Luther King.

Le Jésus proudhonien, « premier révolutionnaire » est une image qui est souvent revenue, le Jésus qui pousse des hommes à refuser le monde tel qu'il est, qui invite l'homme à dépasser l'homme, qui propose de mourir pour établir un monde meilleur. Tout cela n'était pas des vains mots. (Quatre incroyants à la sortie d'une rencontre avec Mgr Marty à qui ils avaient dit ce qui inspirait leurs recherches et leur action ; l'un d'entre eux : « Dans ces semaines-ci, moi je comprends celui qui a donné librement sa vie, à 33 ans, pour que ce monde sans amour soit marqué de son amour et change »).

VI. — Une sorte de joie, chez des incroyants, à dire : « Vous savez bien que nous, les incroyants, nous avons, depuis

cent ans, rendu un fier service à votre Eglise. » — « Comment ça ? » — « Oui, nous avons refusé ce que vous nous disiez de votre Dieu, un Dieu-Providence qui dirige tout et opprime la liberté de l'homme. Maintenant on vous oblige à nous montrer que votre Dieu est bien autre chose : la démonstration n'est pas facile à faire. On vous attend au tournant. A vous de jouer. Mais si on n'avait pas résisté à vos formules magiques d'un père-qui-conduit-les-hommes-par-la-main, vous auriez continué de nous seriner cette incantation ; l'Eglise était une sirène et on se cassait la gueule sur les rochers. Nous vous avons acculé à revoir tout ça. Bonne chance ! »

Jean-François SIX

Ils ont tué la non-violence

Un prêtre du diocèse d'Orléans a renvoyé ses papiers militaires. Peu après le décès du pasteur M.-L. King, dans un journal entre prêtres de ce diocèse, il explique les raisons de cet acte. C'est ce texte que nous reproduisons ici. (J. Desbois vient de faire l'Année sacerdotale à Fontenay).

Au lendemain de l'assassinat de Martin-Luther King, une religieuse m'écrivait pour me dire son émotion devant « ce deuil qui atteint le monde entier et semble un défi à la non-violence. A vues humaines, du moins ! Car aux yeux de la foi un tel drame, à quelques jours du Vendredi Saint, ressemble étonnamment à la victoire du Seigneur ».

La mort de M.-L. King est survenue alors que les chrétiens s'apprêtaient à annoncer la mort de Celui qui voulait réunir tous les hommes en un peuple de frères en les libérant de la servitude. « Victoire ! Tu régneras ! O Croix, tu nous sauveras ! ».

Beaucoup de prêtres, à cette occasion, firent leur homélie en rapprochant les deux événements. Fallait-il en conclure qu'ils avaient fait un acte de foi personnel pour reconnaître la vérité de cette non-violence que prêchait et vivait M.-L. King ? Certainement pas. Et comme le faisait remarquer dans sa revue diocésaine Mgr Boillon, Evêque de Verdun, une chose est de comprendre et admirer la générosité d'un homme qui joue sa vie pour la justice, et autre chose de faire de son message la ligne de notre propre comportement. Or, après avoir dit leur respect, leur admiration, après avoir rendu hommage au Prix Nobel de la Paix et avoir reconnu que c'était la voix de la raison qui s'était tue, beaucoup avouèrent que le meurtre de l'apôtre de la non-violence a révélé l'échec de son « action »... qu'aujourd'hui les pauvres n'ont d'autres ressources que d'utiliser la violence qui, dans certaines situations, est seule efficace...

Essayant d'apporter ici quelques éléments de réflexion, peut-être pourrions-nous rendre espoir à ces « disciples d'Emmaüs » qui désespèrent de voir le salut des pauvres réalisé par le sacrifice du prophète mort par fidélité à sa foi... Et par le fait même nous pourrions lever certains malentendus qui planent encore sur la non-violence.

L'efficacité est évidemment un terme qui, pour nos contemporains, est d'un effet magique et fascinant. Et si l'on pouvait faire admettre à l'opinion publique ce seul point que la non-violence est immédiatement efficace — comme l'est la Technique ou l'Economie — elle l'adopterait aussitôt sans réserve.

Mais son efficacité est celle de la vérité. Elle est de même nature que celle de la Rédemption, basée sur la justice et l'amour. Elle assure le salut de l'homme et de tout l'homme non seulement au niveau de ses problèmes individuels mais aussi des réalités collectives qu'il vit. Et nous pensons qu'aujourd'hui encore pour ne pas vider le contenu de l'acte de foi en la mort salvatrice du Christ de toute efficacité dans le temps, il nous faut réaliser en Eglise ce salut total personnel et collectif, dans une action qui soit à la fois capable de s'insérer dans le domaine politique et de ne pas ignorer les exigences évangéliques.

Si la spiritualité est la recherche d'une cohérence entre nos vies privées, personnelles et le message de Jésus-Christ, la non-violence, elle, se veut une force « politique », cohérente avec l'Evangile et capable d'apporter un mode opératoire engagé dans la lutte contre la guerre, l'armement nucléaire, la faim et tout ce qui opprime l'homme.

Sollicités par les événements, poussés par les nécessités de ce monde, de nombreux chrétiens, même parmi les plus militants, incapables de voir le lien entre leur désir de lutter pour la justice et leur vie de foi, s'éloignent de l'Eglise — comme d'autres refusent d'y entrer car on ne leur apporte qu'une espérance pour l'au-delà, un salut reporté hors du temps et donc totalement désincarné.

Bien sûr, la dimension surnaturelle est essentielle mais les deux perspectives ne doivent pas être séparées comme l'affirmait Mgr Ancel au nom des évêques des neuf Régions apostoliques à la dernière rencontre nationale de l'A.C.O. : « Pour nous, chrétiens, la contestation des pauvres réclame un monde qui soit autre. D'une façon plus ou moins consciente, cette contestation des pauvres met en cause la cité terrestre au nom du royaume promis à la fin des temps ; elle nous oblige, nous, les hommes, à parfaire sans cesse notre société, à en faire comme une ébauche jamais achevée du royaume de Dieu ». Facilement d'accord sur ces principes, il reste à chacun à les mettre en œuvre. Et le choix primordial que nous devons faire aujourd'hui, rapidement, n'est-il pas au niveau des moyens ?

Martin-Luther King avait choisi la non-violence. Mgr Camara aussi. La presse, rendant compte de sa conférence à la Salle de la Mutualité, a surtout retenu son analyse de la société capitaliste et des injustices plus ou moins cachées mais immenses qu'elle entraîne. Elle a peu parlé de son choix personnel de non-violence, alors que c'était la réponse même qu'il faisait à la question qui lui était posée : « La seule option : la violence ? ». En attendant le texte intégral de cette conférence (1), je citerai ce passage relevé sur magnétophone :

(1) N.D.L.R. : Le texte intégral de Dom Helder Camara est paru dans le n° 312 (15 mai 1968), des I.C.I.

« Toute une vie d'efforts pour comprendre et vivre l'Evangile, m'amène à la conviction profonde que l'Evangile, s'il est, s'il doit être appelé révolutionnaire, c'est dans le sens qu'il exige une conversion de chacun de nous... Mais il suffit de penser aux Béatitudes, quintessence du Message évangélique, pour découvrir que le choix pour nous chrétiens est clair : nous sommes du côté de la non-violence, qui n'est nullement un choix de faiblesse et de passivité. La non-violence, c'est croire davantage plutôt qu'à la force des armes, des meurtres, de la haine, à la force de la vérité, de la justice, de l'amour ».

Mgr Camara n'a pas simplement dit qu'il respectait Camilo Torrès, Che Guevara, M.-L. King, pour les renvoyer dos à dos, mais qu'il faisait un choix personnel.

Il est trop facile d'assimiler purement et simplement les uns et les autres du seul fait qu'ils luttèrent pour la même justice. Ceci ne fait qu'augmenter la confusion. Ainsi, un journaliste qui écrit facilement sur la non-violence sans avoir rien lu sur Gandhi et sans avoir ouvert les œuvres de M.-L. King, m'avoua ne reconnaître aucune différence entre Che Guevara et le pasteur noir tué à Memphis.

Pour moi, je dirais en bref que toute la différence est entre le héros, figure païenne aujourd'hui célébrée dans les églises, et le martyr qui a eu le privilège — qu'on ne mérite jamais — de finir comme Jésus. Ceci n'est aucunement juger des mérites respectifs de chacun, mais porter un jugement de foi. Le premier meurt en voulant tuer, le second en se refusant à blesser l'amour.

Actuellement nous ne sommes pas aux points les plus chauds de la planète, mais, si un conflit éclatait, les chrétiens seraient encore totalement désemparés et démunis comme ils l'ont été en ces événements de mai. Et je suis persuadé que s'il y avait une mobilisation, beaucoup de prêtres (c'est à eux que je m'adresse ici) refuseraient d'obéir à tout ordre militaire, à moins que, de droite ou de gauche, on ne les persuade qu'ils s'engagent dans une « juste » guerre — ce qui serait assez facile en ce moment en la qualifiant de révolutionnaire. Mais, en fait, que feront-ils ? Que proposeront-ils ? En resteront-ils à un refus pur et simple, dont le sens sera fort équivoque ? Comment expliciteront-ils les raisons de leur geste ? En reviendrons-nous aux slogans pacifistes ?

Refusant une réflexion collective sur ces sujets, ou l'Eglise sera sur la « touche », ou elle bénira encore les armées des deux camps.

C'est pourquoi, pour notre part, en renvoyant nos papiers militaires, nous voulons donner un contenu positif au Statut des Objecteurs de conscience. Nous ne voulons pas nous situer dans une morale de conviction personnelle, mais, conscients de notre solidarité avec tous les hommes et spécialement nos concitoyens, dans une morale de responsabilité.

Actuellement nous sommes dans l'illégalité, car nous avons refusé de reprendre nos livrets. Pour ce qui est des conséquences personnelles de ce geste nous ne pouvons rien prévoir, car l'opportunisme de la justice peut amener le pouvoir à éviter tout recours à la contrainte à notre égard.

Mais, avant tout, ce que nous espérons c'est une prise de conscience collective et un dialogue avec tous. Nous n'avons pas le monopole de la non-violence, pas plus que les chrétiens n'ont le monopole de l'action charitable, mais nous voulons sortir de l'empirisme en interpellant à la fois l'Etat et l'Eglise.

— A l'Etat, nous demandons de renoncer progressivement à l'armement nucléaire, de prendre en considération les moyens de défense que peut offrir la non-violence, de ne plus regarder les objecteurs de conscience comme des cas anormaux mais comme des citoyens à part entière.

— A l'Eglise, nous demandons de reconnaître que l'Evangile est animé de l'esprit de non-violence, de rompre ou d'éviter des compromissions qu'elle a trop facilement avec la violence illégitime des régimes établis, ou la violence injuste des révolutions justes. Qu'elle ait le courage d'enseigner la non-violence comme l'Evangile l'enseigne.

Enfin, la logique même de la vérité nous entraînera à d'autres actes. Renoncer à la violence, c'est nécessairement abandonner les désordres qu'elle protège et rechercher d'autres moyens de lutter pour la justice. Pour enrayer la course aux armements de guerre et soutenir les révolutions justes d'autres engagements sont déjà obligatoires .

Jean DESBOIS.

**Monseigneur Gufflet,
prélat**

**LETTRE DE MONSIEUR MARTY, AUX PRETRES DE
LA MISSION DE FRANCE, A L'OCCASION
DE LA NOMINATION DU NOUVEAU PRELAT**

Chers amis,

Comme vous vous en doutez, ma nomination à Paris m'a posé une grave question. Est-il possible que je reste votre Prélat, votre évêque, tout en étant archevêque de Paris ?

Pour mener à bien les recherches actuelles de la Mission de France relatives à la révision des implantations et à l'association avec des diocèses, il faut un Prélat qui soit plus disponible que je ne le suis. Il faut un Prélat qui ait davantage de temps pour travailler régulièrement avec le Comité épiscopal et le Conseil, pour suivre les différents aspects du travail collectif de la Mission de France et faire qu'elle soit davantage située dans la vie actuelle de l'Eglise de France, selon sa responsabilité missionnaire et sa fonction inter-diocésaine.

Conscient de tout cela, j'ai remis ma démission au Saint Père.

Je reste cependant très attaché à la Mission de France et tiens à maintenir avec elle les liens établis depuis de nombreuses années. J'ai pris la responsabilité des recherches en cours avec les diocèses pour répondre aux demandes de nombreux évêques et mettre en œuvre la vocation de la Mission de France au service de l'effort missionnaire de l'Eglise. Je suis convaincu de l'importance de ces recherches. Pour continuer à les assumer, je reste membre du Comité épiscopal, avec l'accord de mon successeur et des autres évêques de ce Comité.

Le nouveau Prélat vient d'être désigné. C'est Monseigneur GUFFLET, évêque de Limoges.

Cette nouvelle sera communiquée à la presse incessamment. J'ai tenu à vous informer moi-même auparavant.

Je vous assure, chers amis, de mon union fidèle dans le Christ.

Paris, le 18 juillet 1968.

† François MARTY,
Archevêque de Paris.

Nominations

Georges DURAND quitte le Conseil de la Mission. Arrivé au terme de son mandat de cinq ans, Georges a demandé à ne pas le renouveler. Néanmoins il continuera, cette année, à être responsable de la rédaction de la Lettre aux Communautés.

Nous tenons à lui dire notre reconnaissance pour tout le travail qu'il a fait avec nous au service de la Mission.

A. L.

LE PRELAT DE LA MISSION DE FRANCE A NOMME :

au Conseil, Bernard AUDRAS.
au Séminaire, Bernard TURQUET.
à l'année sacerdotale, René SALAUN, responsable ; Jean GARNIER.
à l'équipe des « Services », Maurice LASSAUX.
à l'équipe du Secrétariat Tiers-Monde, Pierre JUDET.
à l'équipe hôtelière, Daniel RICADAT.

AVEC L'AGREMENT DE L'ORDINAIRE DU LIEU, SONT NOMMES DANS LES DIOCESES SUIVANTS :

AGEN : à Miramont, Michel BLONDEAU, responsable ; Charlie GENOUD.
ANGOULEME : à Angoulême, Bernard PROVOT.
BORDEAUX : à Lormont, Georges JOUSSE.
BOURGES : à Gracay, Joseph FABIEN, responsable.
CLERMONT : à Montferrand, Jean MILLET.
CRETEIL : à Vitry, Pierre MACQUART, responsable ; Jean-Louis CHARDOT et Jean GABORIAU.
DIGNE : à Cadarache, André BOUSQUIE.
EVREUX : à Saint-André-de-l'Eure, Jean-Marie FALLOUX, responsable ; Jacques PREVOST.
LANGRES : à Saint-Dizier, Michel CLAUDE, responsable.
LIMOGES : à Sainte-Thérèse, Jean GALISSON.
MARSEILLE : à Saint-Louis, Joseph CHERBONNIER.
MEAUX : à Villiers-Saint-Georges, Louis GAUDIN et Jean PANCHOUT.
MOULINS : à Lurcy-Lévis, Jacques MARIN.
à Montluçon, Louis MESNIER.
NANTERRE : à Gennevilliers, Etienne CHEVALIER, responsable ; Michel COUTAUX.
PAMIER : à Tarascon, Bernard CLAP.
PARIS : à Saint-Hippolyte, Raymond LE BARS.
à l'équipe scientifique, Michel BOULET.
REIMS : à Reims, Claude MILLET.
ROUEN : au Havre, Norbert CRAMATTE, responsable.
SENS : à Migennes, Thierry RENARD.
SOISSONS : à Père-en-Tardenois, Henri CUVELIER et Alain SERGEANT.
TOULON : à La Seyne-sur-Mer, Jean VINATIER, responsable ; Pierre LETHIELLEUX.
TOULOUSE : à Toulouse, Edouard PIVOTSKI.
TOURS : à Savigné-sur-Lathan, Joseph LEHU, responsable.
TULLE : à Bugeat, Bernard ROZIER.
ABIDJAN (Côte-d'Ivoire) : Hubert TRENTESSEUX.
DOUALA (Cameroun) : Gonzague DAMBRICOURT.
AVELLANEDA (Argentine) : Louis ALDAITS.

Pierre GERBE, au titre de la Mission de France et en collaboration avec l'Enseignement religieux du diocèse de Paris, se consacrera à la rédaction de la 7^e adaptation du catéchisme national. Il est en même temps nommé à mi-temps adjoint à cette même Direction de l'Enseignement religieux de Paris.

Le Prélat de la Mission de France a mis temporairement à la disposition du diocèse de Créteil Francis LE SAOUT qui a été nommé responsable de l'équipe diocésaine d'Arcueil.

En accord avec le Prélat de la Mission de France, Mgr SIMONNEAUX, évêque de Versailles, a nommé Pierre BUGA-RET aumônier de la Communauté des Oblates de l'Assomption et adjoint au Curé de Mesnil-Saint-Denys.

POUR ETUDES, SERONT CETTE ANNEE :

à l'année sacerdotale, à Fontenay :

Paul COLLET, Pierre LEBOULANGER, Bernard PAUC,
Jean-Robert TEURLINGS, Georges ZAIRE.

à Paris, Avenue de Choisy :

Georges DURAND et Michel TILLOY.

à Paris, au Secrétariat Tiers-Monde :

Louis DUCROS.

en résidence :

à Vénissieux, Paul DELADCEUILLE.

à Gennevilliers, Jacques MEUNIER.

à Fontenay-sous-Bois, Jean-Marie PLOUX.

Carnet de la Mission

La mère de Henri BOURDEREAU, le père de Luc ALS-TEENS, la sœur de Henri DU PUTYSON, le frère de Georges DURAND sont décédés cet été ; que leurs familles et leurs amis trouvent ici l'assurance de notre amitié et de nos prières.

Ouvrages reçus

El bautismo de los niños
en ambientes desecristianizados

L'Eglise et son mystère au deuxième
Concile du Vatican (t. II)

Marxisme et christianisme

Les prêtres au Journal Officiel 1887-1907
(t. I et II)

L'expérience de la foi

Morale du développement

Court traité sur la Vierge Marie (édition
post-conciliaire)

La foi en crise

Le Christ devant nous

Eglise et communauté humaine

La Lettre aux Ephésiens

La première lettre de l'apôtre Pierre

La Première lettre aux Thessaloniciens

GERBE, MARCUS, POTEL, REMOND, SALAUN
Coll. « Christus pastor », Madrid, Marova, 1968, 246 pages.

Mgr PHILIPS
Paris, Desclée, 1968, 376 pages.

J. GIRARDI
Coll. « L'athéisme interrogé », Paris, Desclée, 1968, 318 pages.

X. DE CHALENDAR
Coll. « Chrétiens de tous les temps », Paris, Cerf, 1968, 224 et
244 pages.

I. HERMANN
Trad. de l'allemand, Lyon, Xavier Mappus, 1968, 128 pages.

L. VAN BAELEN
Trad. du Néerlandais, Lyon, Xavier Mappus, 1968, 176 pages.

R. LAURENTIN
Paris, Lethielleux, 1968, 222 pages.

M. THURIAN
Taizé, 1968, 124 pages.

MUSSNER, NOROS, KOLPING, DUQUOC, SCHNACKEN-
BURG, WINKLHOFER, JOURNET, REMBERGER, RO-
GUET, BETZ
Coll. « Remise en cause », Paris, Desclée, 1968, 198 pages.

DE LA TORRE, ENDRES, FORNOVILLE, HARING,
HORTELANO, HUMBERT, KOCH, MURPHY, O'RIORDAN,
REGAN, VEREECKE
Coll. « Questions actuelles », Paris, Desclée, 1968, 300 pages.

Expliquée par M. ZERWICK, s.j.
Trad. de l'allemand, Coll. « Parole et prière », Paris, Desclée, 1968,
192 pages.

Expliquée par B. SCHWANK, o.s.b.
Trad. de l'allemand, Coll. « Parole et prière », Paris, Desclée, 1968,
142 pages.

Expliquée par H. SCHURMANN
Trad. de l'allemand, Coll. « Parole et prière », Paris, Desclée, 1968,
112 pages.

Notre Père qui est aux cieux
La prière œcuménique

Assemblées du Seigneur
(Tables de la 1^{re} série)

Assemblées du Seigneur — La prière eucharistique (deuxième série).

Je crois en Jésus-Christ aujourd'hui

Les Psaumes (4)

La Sainte Bible

A la recherche d'une théologie de la violence

Freud et la religion

La relation pastorale

Conseils évangéliques et maturité humaine

Le signe de la foi
Essai sur le baptême

L'engagement de la foi

P. BONNARD, J. DUPONT, F. REFOULE
Cahiers de la Traduction œcuménique de la Bible (3), Paris, Cerf et Les Bergers et les Mages, 1968, 118 pages.

Présentées par Th. NEVE et P. SIMSON
Publications de Saint-André, Paris, Cerf, 1968, 120 pages.

R. LLEWELLYN, A.-M. ROGUET, P. TIHON, P. ROUIL-LARD, L. LIGIER
Publications de Saint-André, Paris, Cerf, 1968, 104 pages.

A. MANARANCHE
Paris, Seuil, 1968, 192 pages.

M. MANNATI
Cahiers de la Pierre-qui-Vire, Paris, Desclée, 1968, 308 pages.

Equipes monastiques de Maredsous et Hautecombe
Paris - Turnhout, Brepols, 1968, 1630 pages.

P. BLANQUART, L. BEIRNAERT, P. DABEZIES, A. DUMAS, CASAMAYOR, P. LECOCQ
« Avenir de la théologie », Paris, Cerf, 1968, 156 pages.

A. PLE
« Avenir de la théologie », Paris, Cerf, 1968, 144 pages.

L. BEIRNAERT, C. DARMSTADTER, A. GODIN, R. HOSTIE, A. LEDOUX, E. LEMAIRE, J. POHIER, A. VERGOTE
« Cogitatio fidei », Paris, Cerf, 1968, 260 pages.

J.-G. RANQUET, o.p.
Paris, Desclée, 1968, 202 pages.

P. TALEC
Paris, Seuil, 1968, 130 pages.

E. MOUNIER
Coll. « Livre de vie », Paris, Seuil, 1968, 256 pages.

Numéros disponibles

1965 - n° 6 : Assemblée générale : rapport d'orientation ; rapport Tiers-Monde.

1966 - n° 1 : Assemblée générale : rapport urbain.

n° 3 : Pauvretés et pauvres dans la société.

n° 6 : L'expérience chrétienne de la foi et le dialogue avec les non-chrétiens ; tables générales 1952/1966.

1967 - n° 2 : Une embauche qui a changé ma vie — Non dans la chair, mais dans l'esprit (R. Salaün).

n° 3 : Demain, quelle paroisse ? (R. Crespin).

n° 5 : « Cheminement de la Mission de France » (J.-F. Six) — Connaître le monde ouvrier (M. David).

n° 6 : Le prêtre dans le peuple de Dieu (R. Crespin) — Son rôle dans les institutions et les événements (E. Deschamps).

1968 - n° 8 : Trois prêtres font le point. — Le phénomène de la déchristianisation [1] (R. Salaün).

n° 9 : Les événements (mai 1968) — Le phénomène de la déchristianisation [2] (R. Salaün, J. Rémond).

Tirés à part : R. Crespin — L'originalité de la foi (5/1966) (2 F).

R. Salaün — Évangéliser, c'est faire quoi ? (1/1967) (2 F).

J. Dimnet — Presse, Radio, Cinéma, Télévision, Publicité (4/1967) (1 F 50).

M. Massard — Foi et religion (7/1968) (1 F 50).

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à

Lettre aux communautés

Prélature

B.P. 38 - 94 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veuillez servir gratuitement un n° spécimen à

M _____

M _____

de la part de M _____

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M _____

adresse : _____

Ci-joint dans la même enveloppe un
mandat, chèque bancaire, chèque postal
de Fr. _____

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.o.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle

CONSIGNES IMPORTANTES POUR LE DON ORDRE DE L'ASSEMBLEE.

La maison est pleine "comme un œuf". Aussi pour des raisons de sécurité et pour le bon déroulement de cette assemblée, veuillez tenir compte des consignes suivantes :

1 - Interdiction de fumer en séance plénière.

Nous vous demandons de ne pas fumer en assemblée plénière. L'air y deviendrait irrespirable. De plus vous savez combien le nylon et autres matières synthétiques prennent rapidement feu... Mieux vaut prévenir tout accident.

2 - Evacuation de la grande salle.

Pour évacuer cette salle, ne stationnez pas dans les couloirs qui permettent d'y accéder. Vous empêchez les autres de sortir. GAGNEZ IMMEDIATEMENT LE JARDIN par les premières portes sur votre gauche, ou par le petit escalier si vous sortez par le fond de la salle.

3 - Utilisation du vestiaire.

L'exiguïté de la grande salle impose à chacun de venir en assemblée plénière avec un minimum d'affaires. Ceux qui sont venus en voiture ou qui ont une chambre à Fontenay, nous rendront service en y entreposant manteaux, valises, documents non essentiels... Pour les autres, un vestiaire est installé dans l'appentis couvert de tuiles à droite du chemin menant au parking.

CARREFOUR

Vous participez
au carrefour
N°

LOGEMENT

Si vous avez demandé
à être logé ici
vous habitez
+ à l'ETAGE
+ CHAMBRE N°

La commission qui a préparé l'A.G. te demande de bien vouloir accepter d'être le secrétaire du carrefour e, tu es affecté.

Ce travail concerne essentiellement le carrefour de samedi après-midi.

Il consistera à ramasser les points qui auront été débattus et les positions qui se seront affirmées sur ces différents points.

Des précisions seront données sur le contenu du travail. et sur la méthode lors d'une réunion des secrétaires de carrefours, ce soir Vendredi à 21 heures dans la grande salle vitrée à côté du bureau d'accueil.

Dans le cas où tu aurais un empêchement majeur, veux-tu avoir l'obligeance de prévenir Louis Ducros qui se trouvera dans cette même salle vitrée proche du bureau d'accueil, aujourd'hui vendredi à 17 h (au moment de détente avant les carrefours de cet après-midi).

Assemblée Générale 1969

PROGRAMME
○○○○○○○○○○○○○○

VENDREDI 24 OCTOBRE

- 13 h.30 passage indispensable au bureau d'accueil
- 14 h. OUVERTURE DE L'ASSEMBLEE
- . "Présences et recueillement....
- . Rapport d'ouverture, par Norbert Guillot :
- Contexte, originalité, esprit de cette assemblée générale.
- . Présentation du programme, par Charles Rousseau.
- 15 h.30 1° TEMPS
- "Ce que nous découvrons, ce que nous expérimentons, en partageant la vie des hommes, dans la diversité de nos engagements....
- Première série d'interventions.
- 17 h. Détente
- 18 h. CARREFOURS : quelles questions importantes
- (Foi - Eglise - Sacerdoce)
- discernons-nous à partir de notre propre expérience du partage de la vie des hommes?
- 19 h.30 Repas

SAMEDI 25 OCTOBRE

- 9 h. Présentation de la journée
Bref rappel du travail de la veille
rapport d'ouverture - Interventions - carrefours.
- Deuxième série d'interventions
- 11 h. Détente
- 11 h.30 RÉFLEXION THEOLOGIQUE, par Maurice Bellet (équipe de rédaction
de "Christus")
- . identification des INTERROGATIONS adressées
aujourd'hui à la Foi, à l'Eglise, au Sacerdoce ;
. signification d'une telle recherche ;
. ses exigences.
- 12 h.30 Repas

• / • •

14 h. 2° TEMPS

COMMENT VIVRE ENSEMBLE CETTE RECHERCHE ?

Analyse des exigences concrètes pour mettre en œuvre un tel effort missionnaire.

TEMOIGNAGES : - expériences de rencontres avec d'autres chrétiens (laïcs et prêtres)
- René Salaün, témoin d'une recherche vécue entre prêtres, rend compte de son expérience et de sa réflexion.

Présentation des carrefours : ayant ainsi étudié la NATURE DE LA TACHE, il faut aborder ce qui est requis pour la VIVRE EN EGLISE

15 h.30 CARREFOURS : Chacun de nous (M.D.F. ou non) a une expérience - positive ou négative - concernant le besoin d'une certaine organisation pour vivre ensemble cette fonction missionnaire et la situer dans l'Eglise. A partir de ces expériences diverses :

1) - Quels sont les BESOINS ressentis, auxquels devrait correspondre l'organisation souhaitée?
. à quoi devra-t-elle servir ?
. et, par suite, quelles caractéristiques devrait-elle avoir ?

2) - Comment pourrait-on dès maintenant - sous des formes provisoires - continuer de réfléchir sur ces besoins, à partir des situations et des tâches qui sont les nôtres ?

3) - Comment cette recherche pourrait-elle être rassemblée? Quelles étapes peut-on envisager pour sortir du provisoire ?

19 h. Repas

VEILLEE EUCHARISTIQUE

- 9 h. 3° TEMPS
 présentation du travail de la journée :
 PREVOIR L'AVENIR
- Compte rendu synthétique des carrefours de la veille
 . sur quoi doit porter la recherche
 (ce qui semble acquis - ce qui reste en question)
 . formes et étapes de cette recherche
 (ce qui semble acquis - ce qui reste en question)
- 10 h Temps de réflexion (en carrefours ou par groupes informels)
 but: préparer le débat autour des points qui font question
 afin de permettre aux requêtes diverses d'être
 exprimées et discutées.
- moyen : les groupes désignent un porte-parole qui remet au
 secrétariat un papier indiquant : qui intervient, sur
 quoi, au nom de combien.
- 11 h. DEBAT EN ASSEMBLEE GENERALE
 Au cours du débat, le Comité épiscopal intervient lui-même pour
 répondre aux éventuelles questions, donner son propre point de
 vue sur les problèmes soulevés, faire état de ses propres
 projets.
- 12 h.30 Repas
- 14 h. Présentation d'une première ébauche de texte final -
 discussion de ce texte.
 Ce texte devra exprimer ce que l'assemblée a dégagé jusque-là
 comme :

 . repères pour réfléchir à l'avenir
 (objectifs de la recherche à suivre)
 . Formes de travail à se donner dès maintenant.
 étapes à se fixer.
- 15 h.30 Détente
- 16 h. Présentation du texte final dans son ultime rédaction
 Vote de ce texte.
- 17 h. CLOTURE DE L'ASSEMBLEE GENERALE.

EMPLACEMENTS DES CARREFOURS

- N° 1 Réfectoire
- N° 2 Bibliothèque
- N° 3 Salle adjacente, à droite, de la Bibliothèque
- N° 4 Orangerie (rez-de-chaussée)
- N° 5 Orangerie (étage)
- N° 6 Grande Salle de l'assemblée générale
- N° 7 Sacristie (au fond de la grande salle de l'A.G.)
- N° 8 Salle de cours Palier F.
- N° 9 Salle de lecture Palier F.
- N° 10 Salle de cours Palier H.
- N° 11 Salle n° 4 Palier H. (fond du couloir)
- N° 12 Procure auprès du réfectoire
- N° 13 Boucicaut, rez-de-chaussée, salle gauche
- N° 14 Boucicaut, rez-de-chaussée, salle à gauche après vestibule.
- N° 15 Boucicaut, rez-de-chaussée, salle à droite
- N° 16 Boucicaut, salle au rez-de-chaussée, à gauche
après hall d'entrée.
- N° 17 Prélature (salle du bas)
- N° 18 Salle du Conseil - Palier H.
- N° 19 Salle des revues adjacente de la grande salle de l'A.G.
- N° 20 Salle d'équipe Palier E, n° 5
- N° 21 Salle d'équipe Palier E. n° 24
- N° 22 Salle d'équipe Palier G. n° 3
- N° 23 Salle d'équipe Palier G. n° 22
- N° 24 Salle d'équipe Palier I. n° 3
- N° 25 Salle d'équipe Palier I. n° 22

ASSEMBLEE PLENIERE du SAMEDI MATIN

ANTIENNE par l'Assemblée : VIENS, SEIGNEUR, VIENS, SEIGNEUR, VIENS, SEIGNEUR,
IL EST TEMPS,
VIENS, SEIGNEUR, LE MONDE ATTEND,
POURQUOI TARDER PLUS LONGTEMPS ?

Meneur : "Même si une mère oubliait son enfant, moi je ne t'oublierais pas".

PSAUME 77 (dialogué en 2 Chœurs)

Ma voix monte vers Dieu - vers Lui monte mon cri.
Je cherche le Seigneur - mes mains tendues vers Lui.
Je cherche dans l'angoisse - sans vouloir de repos.
Je n'ai plus de sommeil - je ne peux plus parler.
Je songe au temps passé - mon esprit s'interroge...
Seigneur as-tu changé. - Vas-tu m'abandonner ?
Ton amour est-il mort? - ta promesse, perdue ?
N'est-il plus de pardon - Seigneur as-tu changé ?
Pourtant je me souviens - de toutes tes merveilles
Je médite en mon cœur - ton œuvre d'autrefois.
Seigneur que tu es grand - que saintes sont tes voies!
Toi le Dieu qui fait merveille - les peuples ont connu ta force.
Tu as sorti de l'esclavage - les enfants de ton peuple.
Tu as fait se dresser les flots - s'agiter les abîmes
La tempête grondait - les éclairs illuminaient le monde
Sur la mer fut ton chemin - ton sentier sur les eaux
Et personne ne vit - la trace de tes pas.
Tu conduisis ton peuple - par la main de Moïse.
Gloire au Père et au Fils - et gloire au Saint-Esprit,
Au Dieu qui est qui était et qui vient - pour les siècles des siècles

ANTIENNE : VIENS, SEIGNEUR...

Meneur : "On verra le Fils de l'Homme venir dans les nuées avec puissance et grande gloire."

PSAUME 63 (dialogué en 2 Chœurs)

Seigneur mon Dieu c'est Toi que je cherche - mon âme a soif de toi.
Tout mon être te désire - je suis comme un désert aride et desséché.
Chez toi je suis venu - pour contempler ta force et contempler ta gloire.
Je sais que ton amour est meilleur que la vie - je veux te chanter.
Tout au long de ma vie je voudrais te bénir - je voudrais te chanter.
Les mains levées vers toi - je serai dans la joie
La nuit je pense à toi - toi qui fus mon secours
Je me tiens près de toi - tu me prends dans tes bras.
Que personne ne m'entraîne - qu'à toi personne ne m'arrache
Heureux celui qui te cherche - il sera dans la joie.
Gloire au Père et au Fils - et gloire au Saint-Esprit,
Au Dieu qui est qui était et qui vient - pour les siècles des siècles.

ANTIENNE : " VIENS, SEIGNEUR

Lecteur Oui, je viens bientôt, apportant mes rétributions pour rendre à chacun selon ses œuvres. C'est moi l'Alpha et l'Omega, le premier et le dernier, le principe et la fin.

Viens" disent l'Esprit et la Fiancée. Que celui qui entend dise aussi : "Viens". Que celui qui a soif vienne et que celui qui le désire prenne de l'eau de la Vie gratuitement. "

Celui qui atteste ces choses le déclare : "Oui, je viens bientôt."

Assemblée : NOTRE PERE

Président: Le Seigneur soit avec vous....

PRIONS... SEIGNEUR JESUS-CHRIST,
SOLEIL QUI ECLAIRE TOUT HOMME VENANT EN CE MONDE,
ACCORDE-NOUS DE PREPARER DEVANT TOI
LE CHEMIN DE LA JUSTICE ET DE LA PAIX.
TOI QUI VIS...

QUE LE SEIGNEUR NOUS BENISSE
QU'IL NOUS GARDE DE TOUT MAL
ET NOUS CONDUISE A LA VIE ETERNELLE. AMEN.

BENISSONS LE SEIGNEUR
NOUS RENDONS GRÂCE A DIEU.

ASSEMBLÉE PLENIERE du DIMANCHE MATIN

ANTIENNE par l'Assemblée SEIGNEUR, NOUS AVONS ETABLI NOTRE VIE SUR TOI,
GARDE-NOUS TOUT AU LONG DU CHEMIN,
DANS LA PAIX ET LA JOIE DE TON FILS.

Meneur : "C'est lui, la pierre que vous, les bâtisseurs, vous avez dédaignée,
et qui est devenue la pierre d'angle."

PSAUME 118 (dialogué en 2 Chœurs)

Proclamez que le Seigneur est bon - que son amour est éternel.
Qu'il le chante le peuple de Dieu - son amour dure toujours.
Qu'ils le proclament les prêtres du Seigneur - son amour dure toujours.
Qu'ils le crient les amis du Seigneur - son amour dure toujours.
Dans mon angoisse j'ai crié vers le Seigneur - Il m'a donné du large.
Le Seigneur est pour moi - que pourrait-on me faire ?
Sur lui j'ai misé toute ma vie - que pourrais-je redouter ?
Mieux vaut s'abriter dans le Seigneur - que de compter sur les hommes
Mieux vaut s'abriter dans le Seigneur - que de compter sur les
puissants.
Le Seigneur est ma force - et il est mon sauveur.
Avec tous ceux qui l'aiment - je lui dirai merci.
C'est toi mon Dieu, je te rends grâce - je proclame ton nom.
Proclamez que le Seigneur est bon - que son amour est éternel.
Gloire au Père et au Fils - et gloire au Saint-Esprit
Au Dieu qui est qui était et qui vient - pour les siècles des siècles.

Antienne : SEIGNEUR, NOUS AVONS ...

Meneur : "Nul ne peut servir deux maîtres... Vous ne pouvez servir Dieu et
l'argent."

PSAUME 62 (dialogué en 2 Chœurs)

Le repos de mon âme, le salut de ma vie - de Dieu seul je l'attends.
Lui seul est mon rocher - la citadelle qui me défend.
Il est mon espérance - avec lui je tiens bon.
Mon refuge c'est lui - et c'est lui mon salut.
A lui on peut tout dire - on peut tout lui confier.
Moins qu'un souffle les hommes - à côté du Dieu vivant.
Laissez donc la violence - laissez donc les richesses.
Gardez libres vos cœurs - gardez libres vos vies.
Sachez à tout jamais - que la force est à Dieu
Sachez à tout jamais - que l'amour est à Dieu.
Et Dieu sans reconnaître - les efforts de chacun.
Gloire au Père et au Fils - et gloire au Saint-Esprit
Au Dieu qui est qui était et qui vient - pour les siècles des siècles.

Antienne : SEIGNEUR, NOUS AVONS...

./...

Lecteur "Mes bien-aimés, si Dieu nous a tant aimés, nous devons à notre tour nous aimer les uns les autres. Personne n'a jamais contemplé Dieu ; si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour en nous é:st parfait. Et nous connaissons que nous demeurons en lui et lui en nous, à ce qu'il nous a donné de son Esprit. Pour nous, nous avons contemplé, et nous attestons que le • Père a envoyé son Fils comme Sauveur du Monde. Celui qui confesse que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu. Et nous, nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru. Dieu est amour qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui.

Assemblée : NOTRE PERE ...

Président : Le Seigneur soit avec vous....

PRIONS...

QUE TA GRACE INSPIRE NOTRE ACTION, SEIGNEUR,
ET LA SOUTIENNE JUSQU'AU BOUT,
POUR QUE TOUTES NOS PRIERES ET NOS ACTIVITES
PRENNENT LEUR SOURCE EN TOI ET RECOIVENT DE TOI LEUR
ACHEVEMENT,
PAR JESUS-CHRIST....

QUE-LE SEIGNEUR NOUS BENISSE,
QU'IL NOUS GARDE DE TOUT MAL
ET NOUS CONDUISE A LA VIE ETERNELLE. AMEN

BENISSONS LE SEIGNEUR
NOUS RENDONS GRACE A DIEU.

DES TÉMOINS

(1) Cardinal Suhard

Méditation sur Paris - 1949

"A perte de vue, voici PARIS! Paris la ville "achevée" et la ville inhumaine. Paris, ville de graves désordres et ville des saints. Sous ces toits qui fument, près de 6 millions d'habitants vivent et meurent, s'aiment et se combattent, prient ou se désespèrent. Voilà la cité géante que Dieu m'a confiée en partage. Pourquoi? Pour la sauver !

Sauver les âmes de Paris, telle est la première tâche. C'est de cette foule que j'aurai à répondre au jour du jugement. Comprend-on alors l'angoisse que j'éprouve? C'est une hantise, une idée fixe qui ne me quitte pas. Quand je parcours ces banlieues aux usines mornes, ou les rues illuminées du centre ; quand je vois cette foule, tour à tour raffinée ou misérable, mon cœur se serre jusqu'à la douleur... Je n'ai pas à chercher loin le sujet de mes méditations. C'est toujours le même : il y a un mur qui sépare l'Eglise de la masse. Ce mur, il faut l'abattre à tout prix, pour rendre au Christ les foules qui l'ont perdu."

(2) L'Abbé H. Godin - 1943

France; Pays de Mission ?

(Cerf)

Qu'est-ce qu'une mission ?

"Une mission, c'est le renouvellement du geste du Christ qui s'incarna _et qui vient sur la terre pour nous sauver, une mission, c'est l'annonce de la Bonne nouvelle à des hommes qui l'ignorent.

"Ainsi, l'Eglise doit mettre le levain dans toutes les pâtes...

Est-ce à dire que toujours, les petits, les pauvres, les humbles, les prolétaires seront sacrifiés malgré la préférence que le Christ leur a témoignée ?

N'est-ce pas la preuve qu'il faut sans cesse reprendre à la base l'évangélisation du peuple afin de ne laisser jamais dans l'ignorance et à l'abandon tout un milieu social aussi large ?"

(3) Madeleine Delbrel - 1938

Nous autres, gens de la rue

(Seuil)

" Nous autres "gens de la rue " croyons de toutes nos forces que cette rue, que ce monde où Dieu nous a mis, est pour nous le lieu de notre sainteté...

Nos pas marchent dans une rue, mais notre coeur bat dans le monde entier."

./..

(4) P. Lebbe - 1917

Lettres du P. Lebbe

(Casterman)

"Pour connaître quelqu'un, il faut l'aimer d'abord. J'aime les chinois avec passion, je suis un des leurs, je suis plus Chinois qu'eux."

"Je brûle de savoir leur langue".

"Vous savez que je suis toujours chinois, à l'intérieur et à l'extérieur, avec ma peau".

"Depuis 3 semaines, je suis nommé à Scholing, directeur de toute une préfecture : 3.000 chrétiens et 3 prêtres. Dieu soit béni, tous chinois (moi y compris, ça fait 4)."

"Un clergé national seul peut comprendre, pénétrer, convertir l'âme du peuple."

"L'art chinois est fort beau : mon rêve serait de le baptiser et de doter l'église chinoise d'un art chrétien dans la ligne de son art national."

(5) L'abbé Monchanin - 1955

Ermites du Saccidânanda

(Casterman)

"Chaque nation, chaque peuple, chaque terre, a sa place réservée, son rôle irremplaçable, dans l'œuvre de la Providence, dans l'économie du Salut."

"Qui n'a pas rencontré l'âme religieuse indienne, qui n'a pas eu avec elle communion dans les profondeurs, ne saurait soupçonner les exigences de l'Inde envers les hérauts du Christ."

"Là, surtout où comme en Inde, primauté est donnée à l'éternelle sur le temps, à l'Absolu sur le contingent, la déficience de la fonction contemplative altérerait l'image de l'Eglise, au point de là faire blasphémer."

(6) **P. Theillard de Chardin** - 1926

Accomplir l'Homme.

Vous connaissez ma foi : Je pense que le christianisme ne reprendra la force de contagion, qui est la seule manière de se propager digne de la Vérité, que lorsqu'on aura aperçu, plus distinctement, le monde à travers le Christ, ou mieux le Christ au terme du monde."

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

RAPPORT D'OUVERTURE

Norbert Guillot
Secrétaire Général
de la Mission de France

580 prêtres sont inscrits à cette Assemblée.

Nous portons tous en commun une seule question. C'est aussi la seule capable de donner sens et avenir à l'Eglise

"Comment annoncer Jésus-Christ aux hommes de notre temps ?".

Cette question est un appel.

Cet appel nous l'avons entendu souvent. Nous l'avons partagé avec bien des laïcs et des prêtres.

Cet appel a l'âge même de l'Eglise. Il s'enracine dans les écrits apostoliques et les lettres de Paul. Il traverse l'histoire de l'Eglise comme le fil conducteur de sa fidélité.

Cet appel, nous l'entendrons à nouveau au cours de cette Assemblée,

*

La Mission de France connaît un passage difficile de son histoire. Elle entreprend une recherche qui met en jeu sa propre existence, mais qui la dépasse.

C'est notre rôle commun de prêtres voués à l'annonce de Jésus-Christ qui donne son sens à cette Assemblée. C'est parce que la Mission de France a rencontré des difficultés pour la mise en œuvre de cette vocation dans l'Eglise que le Conseil et les Régionaux ont démissionné en mars dernier.

Ces difficultés doivent être resituées au sein de la crise de l'Eglise. Ce n'est qu'en les restituant à ce contexte plus large que nous pourrons les éclairer, les comprendre et les surmonter

Voici donc les trois parties de ce rapport d'ouverture :

La première situera le contexte actuel de crise du monde et de l'Eglise,

La deuxième nous permettra de découvrir l'originalité et l'objet de notre Assemblée,

et la troisième nous en indiquera l'esprit.

I CONTEXTE ACTUEL MONDE ÉGLISE

A/ - Une remarque préalable

Il importe de bien situer le sol sur lequel nous marchons. C'est un sol qui se dérobe sans cesse sous nos pas. Mais c'est à partir de son terreau que nous découvrirons l'enracinement de nos interrogations et recherches.

Il ne s'agira que d'une simple évocation par quelques touches et quelques rappels. NOUS ne tentons ni un diagnostic, ni même une interprétation. Nous ne proposons qu'une description à grands traits, en dégageant les courants plus significatifs qui traversent tout à la fois l'Eglise et le monde.

Ces courants interfèrent sans cesse. Le Concile nous le rappelle "L'Eglise n'ignore pas tout ce qu'elle reçoit de l'histoire et de l'évolution du genre humain..." (1). Des connivences profondes relient monde et église. Souvent l'évolution de l'Eglise n'est que l'écho en elle de l'évolution du monde. Ses crises en sont également ses reflets. Et, ensemble, elles manifestent une même tension, un même devenir et elles s'expriment par les mêmes contrastes.

B/ - Quelques aspects du contexte actuel de crise

A la manière des cubes-gigognes, ces divers aspects s'emboîtent en quelque sorte les uns dans les autres. En évoquer un, c'est du même coup suggérer les autres.

En voici donc les principaux ;

- 1) Crise d'identité
- 2) Crise des rapports entre les hommes et les organismes
- 3) Crise du langage
- 4) Crise des modèles
- 5) Crise des institutions.

1°) Crise d'IDENTITE

Comme les autres aspects de la même crise, celui-ci atteint tout à la fois le monde et l'Eglise, mais à leur niveau le plus radical. L'homme et le chrétien recherchent ce qu'ils sont.

L'homme d'abord. "L'homme, cet inconnu" ne serait aujourd'hui demeuré qu'une banalité d'humaniste si l'irruption des graffiti de Mai 68 ne nous avait jeté aux visages tant d'interrogations paresseusement latentes ou terrées en nous? - L'affiche de la Sorbonne : "je n'ai rien à dire, mais je le dis" manifeste ce cri de l'homme moderne ; la recherche impossible de son visage. Elle trahit sa quête, violente ou voilée, du SENS. Les films de Jean-Luc Godard nous en ont livré l'illustration éclatante depuis une dizaine d'années.

(1) Gaudium & Spes, N° 44, 1

Le chrétien, le prêtre s'interrogent aujourd'hui, eux aussi, et selon des formes qui surprendront peut-être nos historiens.

Tout y passe : l'Eglise, la mission, le prêtre, la foi, Dieu. Les interrogations se multiplient comme des réactions en chaîne et se resserrent, comme un étau, autour de ce qui hier était encore intouchable, autour du noyau lui-même : la foi, Dieu.

Le processus irréversible de la sécularisation et de la démythisation semble réduire, comme une peau de chagrin, le champ de la foi. Les bruyantes "théologies" de la mort de Dieu engendrent, comme par une implacable osmose, ce doute fondamental ensemencé au siècle dernier par les maîtres du soupçon : Marx, Nietzsche, et Freud.

Les avalanches d'interrogations ne concernent plus le "comment être chrétien, mais le "pourquoi être chrétien". "Qu'est-ce qu'être chrétien dans le monde moderne ?" - "quelle différence entre un chrétien et un non-chrétien ?" - "Est-il possible de croire aujourd'hui" "Qu'est-ce donc que la foi?" - "Que mettre sous le mot de "Dieu ?"

L'Eglise n'échappe pas à ce raz de marée. Elle paraît au contraire toute première visée et la crise actuelle semble localisée sur elle.

Le titre de ces quelques livres récents en est suggestif : "Au milieu des orages", du Père Congar - "Tempête sur l'Eglise", de Robert Serrou - "Eclatement d'une Eglise", de François Routard - "Décomposition du catholicisme" du Père Bouyer.

Quant au prêtre, il demeure "à la une"; il continue à "faire recette". Témoin séculaire des repères traditionnels dans l'Eglise, voilà aujourd'hui que ses interrogations se font agressives et radicales. Mal à l'aise dans sa fonction, il remet en cause ce qu'il est. Du "Comment" être prêtre aujourd'hui, il passe à la question désormais banale : "Qu'est-ce qu'un prêtre?" et "pourquoi faire?".

2°) Crise des RAPPORTS entre les hommes et les organismes

Parmi bien d'autres indices, notons quelques traits plus cruels des contrastes actuels, et d'abord l'incommunicabilité croissante entre les hommes. Cette incommunicabilité semble en effet s'accroître en proportion même de la multiplication et des progrès des moyens de communication.

Et pourtant "dialogue", mot du jour, est au menu de toutes les rencontres humaines aujourd'hui, mais il exprime une attente et une aspiration. La solitude devient le pain quotidien et l'expérience fondamentale de beaucoup d'hommes et souvent des hommes rassemblés dans la "foule solitaire".

Le passage des relations "face à face" aux relations fonctionnelle, se fait mal et beaucoup se réfugient dans des relations sélectives, Nous vivons une crise de la communication.

./..

Au niveau des organismes, même symptôme. Les cloisonnements se multiplient au fur et à mesure que naissent et se multiplient les organismes. La cause de la Paix, pour ne citer qu'un exemple, semble s'enliser dans l'incroyable quantité de structures nées pour la défendre. Le cas de l'O.N.U. est, hélas, typique !

Dans l'Eglise, les choses ne vont pas mieux.

Trois notes caractérisent la manière dont les rapports à l'intérieur du Peuple de Dieu peuvent se "gripper" ou même se dégrader :

- a) une accumulation de structures,
- b) un parallélisme entre elles, qui provoque leur incohérence,
- c) un cloisonnement des membres du Peuple de Dieu.

a) Une accumulation croissante de structures dans l'Eglise.

Il est aujourd'hui banal de dénoncer ce mal. Son diagnostic date déjà de quelques années, Il importe cependant de le situer comme un élément d'une situation globale,

Nous continuons d'assister en effet à une multiplication des structures. Le nombre de réunions, de secrétariats, de commissions, de sous-commissions croît sans cesse au plan local et national en passant par les secteurs, les diocèses et les régions. Un jeune prêtre de l'agglomération lyonnaise me disait l'an dernier qu'il était invité à 32 types de réunions par mois ! C'est ainsi que pour résoudre un problème, trop vite peut-être, qualifié de nouveau, on crée une structure nouvelle. Mais souvent sans tenir compte de ce qui existe déjà. Par ailleurs, ces rencontres ainsi multipliées mobilisent en fait toujours les mêmes et aboutissent à un contenu appauvri. Chacun ayant peu de temps pour préparer ces rencontres, la loi des "auberges espagnoles" est alors fatale. Les incessantes réunions de préparation et de compte rendu n'accumulent souvent que des répétitions fatigantes et débililitantes.

b) Un parallélisme entre les structures qui provoque leur incohérence.

Autre danger : ces rencontres multiples naissent et se développent parallèles les unes aux autres, Leur mitoyenneté se durcit d'autant plus que quelques-unes d'entre elles - à juste titre quelquefois - se déclarent prioritaires et normatives. Mais alors qui va garantir et manifester leur nécessaire complémentarité et cohérence ? "Les prêtres se trouvent de ce fait écartelés entre des références multiples, Pour leur fidélité personnelle, ils sont tentés de s'en remettre au fonctionnement des organisations. Ils sont ainsi menacés de renoncer à la liberté d'initiative indispensable à une recherche missionnaire." (1)

(1) Déclaration de la Mission de France à propos du Statut du Prêtre (décembre 1968)

c) Un cloisonnement des membres du Peuple de Dieu

Episcopat - Presbytérat - Laïcat apparaissent souvent aujourd'hui comme des "corps constitués", juxtaposés, trop étanches - pour ne pas dire étrangers - les uns aux autres. Malgré de récents efforts pour reconstituer cette nécessaire unité "organique" du Peuple de Dieu, trop de cloisons demeurent ! "Les prêtres, les laïcs, les évêques, les religieux vivent dans des catégories et des couloirs séparés. Chaque catégorie "habite" un étage différent, et à l'intérieur du même étage, combien de couloirs parallèles sans communication !" (L.A.C., n° 15 "Le Forum de Lyon").

Cette convergence de difficultés crée aujourd'hui une impression de malaise et de lourdeur qui atteint tout le monde : autant les évêques, les laïcs, les religieux que les prêtres. Cette "énorme machine" risque d'étouffer les consciences chrétiennes. Elle risque de les aveugler sur le nécessaire discernement des graves enjeux actuels. Comment sauver et promouvoir ce qui est si urgent dans l'Eglise d'aujourd'hui, l'invention et la créativité ?

Car l'Eglise est COMMUNION,

Cette communion manifeste et signifie son être le plus profond. Mais c'est justement là - en son cœur même - qu'elle risque aujourd'hui d'être atteinte par une insensible mais réelle asphyxie. Si la créativité en elle s'affaiblit et disparaît, du même coup la communion se rétrécit, car la créativité est condition de la communion.

3°) Crise du LANGAGE

Si l'homme d'aujourd'hui s'ignore lui-même ; s'il recherche souvent en vain la communication avec autrui, c'est peut-être parce qu'il ne sait plus parler ni à lui-même ni aux autres. La crise du langage - le mot est actuellement en vogue - apparaît à la fois comme la cause et la conséquence de la crise d'identité évoquée plus haut.

Les mots sont malades : plus ils sont à la mode, moins ils expriment un contenu précis et universel, Les conférenciers le savent bien car beaucoup d'entre eux n'entreprennent leur discours qu'après, une terminologie méticuleuse.

N'est-il pas significatif aussi que la "prise de parole" ait voulu être une des conquêtes les plus décisives de Mai 68

La crise du langage et des mots se situe, on le devine, bien au-delà d'une affaire de compréhension, de traduction et d'adaptation. Elle concerne le contenu, et la réalité mêmes des choses,

./..

Du côté de l'Eglise, la crise du langage de la foi révèle une même remise en cause sur l'essentiel. Déjà on pressent quelque chose de cette crise dans les avatars mêmes du mot "mission". Quel éventail de conceptions différentes données à ce mot depuis quelques décennies. On est parti de la "conquête", puis du-souci "d'apporter" quelque chose. On est passé ensuite au "témoignage personnel" et à la révélation aux hommes de ce qu'ils sont déjà. On arrive peut-être aujourd'hui à mieux entrevoir la notion de témoignage collectif et d'explicitation du Mystère du Christ à partir des interrogations des hommes.

De même, depuis l'origine de l'institution Mission de France, les hommes auxquels nous étions envoyés ont commencé par être les gens déchristianisés, ils sont devenus le monde païen, les non-chrétiens, les incroyants, .pour en arriver maintenant à la sereine expression des "hommes d'aujourd'hui" !

Le mal est plus grave : les mots les plus simples, ceux mêmes de l'Evangile, les voilà eux aussi "habités par le soupçon" de sorte que "le croyable disponible" dont parle Ricœur, se rétrécit considérablement.

Deux pistes pourtant paraissent se dessiner aujourd'hui, mais comme en pointillés encore bien légers :

a) Une recherche de "re-formulation" de la foi

La réponse de la Conférence épiscopale française au Cardinal Ottaviani en juillet 66 est éclairante, car elle situe bien la difficulté : "la philosophie moderne pose des problèmes nouveaux, l'acception des mots comme "nature" et "personne" est aujourd'hui différente de ce qu'elle était au V^e Siècle ou dans le thomisme. On se trouve là, devant une équivoque de langage qu'il faut absolument lever SI NOUS VOULONS NOUS FAIRE ENTENDRE NE NOTRE GENERATION".

b) Une compréhension renouvelée de la foi

C'est à partir des interrogations nouvelles des hommes de notre temps que la foi est invitée à s'explicitier. Énorme tâche à peine. Ebauchée ! Et pourtant les questions des hommes qui contestent le plus l'Eglise d'aujourd'hui sont peut-être celles aussi qui peuvent la régénérer le mieux. C'est sa loi de croissance, et la mission en est le lieu privilégié. Jacques Dournes, avec ses Joraï, a constamment tenté de porter le témoignage à cette qualité-là,

4°) Crise des MODELES

On parle beaucoup aujourd'hui de la crise des modèles sociaux. On veut, semble-t-il, indiquer par là que les "rôles" sont souvent en réévaluation, que les statuts tant professionnels que sociaux sont en train de craquer. Cette situation nouvelle souligne la disparition ou l'évolution profonde de beaucoup de professions aujourd'hui... mais en même temps, on ne voit pas quel nouveau modèle il faudrait promouvoir. Il faut inventer, mais l'invention est difficile et lente, et les linéaments d'un avenir sont encore fragiles.

C'est à l'intérieur de ce contexte qu'il faut situer, entre autres, la crise du statut social du prêtre. Pourquoi s'étonner en effet de ce que cette séculaire institution presbytérale soit aujourd'hui mise en cause et invitée à d'urgentes et substantielles transformations ?

Mais la crise des modèles va plus loin. Elle se traduit notamment par un vide grandissant dans l'esprit de beaucoup de prêtres actuellement. Et ce vide augmenté eu fur et à mesure où se multiplient les prises de conscience. Les responsables de la Formation permanente du clergé le savent bien. Très souvent, ces prêtres ne retrouvent pas sur le terrain ce minimum de réalisations et de "modèles" capable de mettre en œuvre et de stimuler les exigences découvertes.

Et pourtant cette impression de vide ne doit pas nous conduire à refaire des modèles anciens, ou à recopier ce qui existe déjà. On ne sortira de la crise que si les modèles nouveaux que l'on recherche ne sont pas le décalque des modèles d'hier. C'est peut-être une des lois actuelles : croire à la "fécondité" de la nuit !

5°) Crise INSTITUTIONNELLE

C'est peut-être à ce niveau-là que se noue, de la manière la plus éclairante, l'ensemble des aspects de la crise.

Témoin, eu plan politique, ces deux constats suivants :

Le premier concerne l'étonnante prolifération des "clubs" et des groupes d'affinité de toutes sortes. Cette prolifération manifeste avec éclat la désaffection à l'égard des grandes formations politiques traditionnelles. L'institution "officielle" des partis ne paraît plus le lieu de la créativité politique pour beaucoup de jeunes notamment.

Le deuxième constat - et Mai 68 l'a mis en singulier relief - concerne la résurgence du "gauchisme" comme manifestation d'une suspicion grandissante contre tout ce qui aujourd'hui est classé sous le nom d'appareil. Les organisations au service de la révolution n'y échappent pas.

Dans l'Eglise, on assiste en même temps depuis quelques années à un décalage croissant entre l'Institution et les recherches qui se veulent nouvelles. Une tension grandissante se manifeste entre créativité et institution. La dialectique normale et saine entre prophétisme et structures paraît se casser,

L'"appareil", le Système, voilà l'ennemi !

Ces mots, brusquement chargés de tous les péchés d'Israël, provoquent distance, suspicion et agressivité. Et pourtant leur contenu réel demeure flou : s'agit-il de la sacramentalité de l'Eglise, du collège épiscopal, de l'exercice de l'autorité dans l'Eglise, ou de leurs caricatures ?

./...

Quoi qu'il en soit, l'opposition devient maintenant classique entre l'informel et l'institutionnel, entre l'implicite et l'institutionnel, entre le "souterrain" et l'institutionnel.

Des recherches et des expériences sont tentées ici ou là, dont l'une des réalisations les plus typiques aux Etats-Unis nous est connue sous le nom "d'Eglise souterraine". Mais aux Pays-Bas, en France et ailleurs, nous assistons à la naissance en flèche de "groupes informels de base". Cette recherche porte des visages divers, mais elle est vécue un peu partout de manière sporadique, les "eucharisties domestiques" en sont une des manifestations les plus familières.

Où faut-il chercher le fondement de ce malaise et de cette recherche tant chez les prêtres que chez les laïcs ? Il semble que nous assistons à un phénomène de "rejet" des institutions à cause de leur insuffisance actuelle à porter une véritable liberté. Beaucoup d'entre elles manifestent en effet souvent une inaptitude réelle à promouvoir inventivité et initiative.

--*--

II. - L'ORIGINALITE & L'OBJET de cette ASSEMBLEE GENERALE

C'est sur ce fond de tableau, esquissé à grands traits, qu'il est possible maintenant de situer notre Assemblée dans son originalité,

- en indiquant son origine,
- en situant ses participants,
- en précisant son objet et en proposant sa dynamique.

1) Origine de cette Assemblée

En mars dernier, comme signalé au début, le Conseil et les régionaux ont remis leur démission au Prélat et au Comité épiscopal. La gravité de cette décision n'a échappé à personne. Elle a provoqué une prise de conscience commune des motivations profondes de cet acte. C'est en rappelant ces motivations que nous découvrirons que notre assemblée ne pouvait pas être celle des seuls membres de la Mission de France.

Ce qui a motivé la démission du Conseil, ce n'est pas d'abord les difficultés qu'il a rencontrées dans sa tâche. C'est la conscience des ENJEUX, que beaucoup d'entre nous ont découverts et vécus, dans l'activité missionnaire de l'Eglise. Ces enjeux, les voici :

- . Tous les membres de l'Eglise sont concernés par son activité missionnaire et les prêtres le sont selon leur fonction propre.
- . Cette fonction propre dans la mission, les prêtres ne peuvent pas l'exercer isolément, chacun pour leur compte. Aussi divers qu'ils soient, ils co-opèrent au ministère de l'Eglise.
- . Ce ministère engage la responsabilité de l'Eglise proposant la Foi et dont les évêques sont - en commun - les premiers dépositaires.

La Mission de France a permis à beaucoup la prise de conscience de ces enjeux et elle a donné les moyens pour les mettre en œuvre. Il est apparu que la fonction de l'institution Mission de France devait être clairement reconnue dans les faits et plus concrètement articulée à la responsabilité collégiale de l'Episcopat. Est-ce majorer l'importance des questions d'institutions ? Il semble que non quand on sait les difficultés concrètes que rencontre la tâche missionnaire sur le terrain.

Et pourtant cette interrogation, nous nous la sommes tous posée un jour ou l'autre. Et il faut le dire clairement : beaucoup ici se la posent encore.

En fait, ces difficultés concrètes et objectives se sont manifestées à tout instant. Elles ont atteint de manière très directe l'institution Mission de France. Qu'il s'agisse de l'articulation entre organismes qui se réclament d'un comité ou d'une commission épiscopale, qu'il s'agisse de la mission des prêtres-ouvriers et des appartenances diverses dont relevaient ceux de la Mission de France, qu'il s'agisse de la création d'un séminaire national... Bref, la Mission de France se trouvait constamment en marge ou en parallèle de ce que l'Eglise mettait en place dans sa démarche missionnaire. Elle devenait ainsi de plus en plus un groupe particulier dans l'Eglise alors même qu'elle portait une requête fondamentale qui ne la concerne pas seule : témoigner de la responsabilité collective des prêtres en référence à la responsabilité collégiale des évêques dans l'activité missionnaire de l'Eglise.

Témoins de cette requête fondamentale et des difficultés à la satisfaire, Conseil et Régionaux ont pensé devoir démissionner. Ils ont voulu que leur acte ne soit pas seulement un constat, mais un appel. Appel à tous les membres de la Mission de France pour qu'ils déterminent, dans les difficultés actuelles, les orientations d'avenir. Mais appel aussi aux prêtres engagés dans la recherche missionnaire et concernés par cette même responsabilité collective.

Beaucoup de prêtres discernent en effet les mêmes enjeux et tentent de vivre les mêmes exigences requises par la mission. Mais combien de difficultés rencontrées sur cette route encore neuve ! Ces difficultés sont notre lot commun. C'est ensemble que nous pourrions les cerner et les surmonter. C'est dans cette perspective qu'est née l'idée de cette Assemblée. Une Assemblée extraordinaire ouverte aux prêtres avec lesquels nous travaillons et qui tentent les mêmes recherches.

2) Les participants de notre Assemblée

Nous sommes très nombreux aujourd'hui. Presque la moitié d'entre vous n'appartiennent pas à la Mission de France. Ce fait est neuf et riche.

Vivant des engagements et des ministères différents, nous arrivons tous ici porteurs de questions, d'aspirations et d'attentes. Celles-ci ne sont pas les mêmes pour tous. Notre Assemblée aura à les dévoiler et à les confronter.

./...

Beaucoup d'invités, présents ici, espèrent que la mise en commun de recherches diverses permettra d'éclairer et de baliser une route difficile et bien souvent solitaire. Mais, comme plusieurs nous l'ont dit, non sans une pointe d'humour, "nous ne venons pas à Fontenay pour renflouer une institution en crise. Nous ne voulons pas être récupérés ni être utilisés". L'objet même de notre Assemblée devra dissiper leur crainte...

Quant aux prêtres des équipes engagées dans l'Association, ils représentent parmi nous une nouveauté et une espérance qui dépasse, ils en sont conscients, leur réalisation encore récente. L'Association entre diocèses et avec la Mission de France permet en effet aux prêtres engagés dans l'effort missionnaire d'établir entre eux une référence mutuelle dont ils ont besoin dans l'exercice de leur mission. La Mission de France tente de rendre possible cette référence interdiocésaine, à partir d'engagements missionnaires réels et divers. Mais "cette fonction ne lui appartient pas... Il s'agit là, pour la Mission de France, d'un service qui dépasse le groupe de ses membres et qui constitue sa raison d'être fondamentale" (1).

Les prêtres des équipes engagées dans l'Association ont pu craindre un moment que les événements de la Mission de France ne perturbent leur recherche trop nouvelle sur le terrain. Certains d'entre eux nous ont déclaré : "Ne vous sabordez pas: on a besoin de vous". Il est clair en effet que la recherche que nous amorçons aujourd'hui dans cette Assemblée ne saurait être étrangère au développement de l'Association. Les convergences sont manifestes.

Quant à nous, prêtres de la Mission de France, c'est la première fois que nous sommes réunis tous ensemble depuis la démission du Conseil. Nous savons les causes de cette démission, parce que nous les avons vécues. Voici en quels termes Mgr Gufflet, notre Prélat, s'adressait à nous le 30 juin dernier, pour nous inviter à cette Assemblée générale :

"Vous avez réfléchi, dans vos diverses rencontres, aux causes de la situation actuelle. Ces causes concernent la place de la Mission de France dans l'Eglise. Mais elles tiennent aussi à la profonde évolution du monde et de l'Eglise. Elles nous invitent à une ouverture plus large et à un partage plus effectif de nos expériences entre nous et avec d'autres. La recherche missionnaire vécue, à laquelle nous sommes consacrés en France et dans le Tiers-Monde ne peut aboutir que si elle s'élargit et si des mises en commun se multiplient.

(1) Note d'information sur l'Association (décembre 1968)

" Des prêtres, autour de nous, sont engagés dans le même effort missionnaire avec les laïcs. Ils tentent de répondre aux exigences essentielles de la mission, telles que l'insertion du prêtre dans le monde, la vie d'équipe, la confrontation, l'invention d'un langage nouveau de la foi....

Mgr Gufflet ajoute encore

" Cette Assemblée générale nous convie à nous engager ensemble (Comité épiscopal, équipes des diocèses et de la Mission de France participant à l'Association, autres équipes sacerdotales, autres prêtres diocésains ou religieux) dans une même recherche à partir de notre connaissance de l'homme d'aujourd'hui et de l'appel qu'il adresse à notre Foi et à notre Sacerdoce."

Cette invitation de notre Prélat est claire. Nous devons être plus attachés au service de la fonction missionnaire qu'à l'institution qui actuellement nous constitue comme groupe dans sa forme actuelle. L'institution n'a de sens que comme service de cette fonction. C'est pourquoi nous avons très conscience de n'avoir ni le monopole ni le privilège de cette fonction missionnaire. Bien d'autres chrétiens - qu'ils soient laïcs ou prêtres - partagent le même souci et tentent des recherches semblables et convergentes.

A travers 25 ans d'histoire, nous avons fait l'expérience du bien-fondé considérable d'un organisme de recherche sacerdotal - lié à l'épiscopat et en solidarité avec les laïcs - qui instaure une confrontation habituelle en équipe et entre équipes engagées dans des secteurs et des milieux très divers. Mais nous sommes prêts à promouvoir avec d'autres un renouvellement profond des structures existantes dans la mesure où la mission le requiert.

- une autre ambiguïté à lever : celle de l'absence des laïcs.

Nous nous sommes longuement interrogés sur la portée et la signification de la participation de laïcs à cette Assemblée générale.

Il est clair pour tous que c'est le Peuple de Dieu tout entier qui est engagé dans l'évangélisation. La tâche missionnaire ne saurait être le monopole des clercs, ni celui, des laïcs. Elle est au contraire le fruit patient de leur responsabilité à la fois commune et complémentaire.

Sur le terrain, nous travaillons tous avec les laïcs. Nous apprenons ensemble, dans un coude-à-coude fraternel, à lire les signes de Dieu parmi les hommes et à construire un témoignage commun dans la diversité de nos fonctions au sein de la même mission.

./..

Et pourtant les laïcs ne sont pas là aujourd'hui. Nous avons craint que leur présence soit plus ambiguë que leur absence. D'une part, nous voulions à tout prix éviter qu'il s'agisse de "nos laïcs" : l'invitation en effet de ceux avec qui nous travaillons habituellement aurait pu le laisser croire. D'autre part, quels laïcs inviter ? Etant donné la diversité des milieux où nous sommes engagés, quels pouvaient être nos critères de choix ? Fallait-il en privilégier certains ? et lesquels ? Eux-mêmes auraient-ils pu le dire ?

Nous nous trouvons là devant un dilemme grave. Un dilemme révélateur d'une situation ecclésiale appelée à un dépassement et à un progrès. Mais ce dilemme, nous aurons à l'éclairer pour aider .à le résoudre.

Notre Assemblée sans laïcs garde cependant un sens aujourd'hui à la condition qu'à aucun moment nous ne perdions de vue cet horizon véritable du Peuple de Dieu.

Notre rôle sacerdotal dans la mission nous confère pourtant de toutes manières une exigence propre : vivre et signifier sans cesse, au sein même du Peuple de Dieu, notre participation à la responsabilité hiérarchique. C'est à ce titre que nous avons à nous confronter ensemble dans la foi à partir de nos engagements divers. Mais il est clair que cette nécessaire confrontation sacerdotale suppose et appelle en même temps que notre co-responsabilité prêtres-laïcs soit sans cesse mieux vécue et mieux manifestée.

3) Son objet et sa dynamique

Cette Assemblée n'est pas une Assemblée ordinaire de la Mission de France. Elle engage une recherche à partir d'enjeux communs qui dépassent l'institution actuelle M.D.F. Cette recherche concerne donc tous les participants.

Son objet ne peut pas non plus se réduire à une simple session d'études sur les problèmes missionnaires aujourd'hui, car ces enjeux appellent des expérimentations, des mises en route, des décisions. Et cependant, il ne peut s'agir - au cours de cette Assemblée - d'aboutir à la création d'un nouveau modèle institutionnel. Nous n'en avons ni le temps, ni les moyens, ni la compétence. Et tous les partenaires ne sont pas là.

Nous devons plus modestement tracer ensemble les premiers linéaments et repères des routes de demain, et manifester les exigences fondamentales qui les conditionnent.

Les ambiguïtés de départ étant ainsi levées, notre Assemblée se dévoile d'elle-même : ce qui pouvait tout-à-l'heure paraître obstacle devient chance et fécondité. La rencontre de nos diversités - d'engagements, de sensibilités, de ministères et même d'interrogations face à cette Assemblée - est une richesse. Richesse aussi que la variété de nos points de départ et de nos cheminements dans le partage de la vie des hommes.

L'originalité profonde est donc constituée d'abord par le fait de notre rassemblement. Ce fait de cette assemblée est déjà un événement. Cet événement est un don de Dieu. Il provoque un processus mobilisateur pour une véritable recherche commune.

La Mission de France ne nous invite pas, en effet, à sa recherche : elle entreprend, avec d'autres, une recherche qui la concerne et la dépasse. Elle ne veut pas élargir les frontières de son groupe. Elle vise beaucoup plus en profondeur à inaugurer une nouvelle étape de son existence. Elle s'en explique elle-même dans le document du 12 juin issu de son Conseil presbytéral : "Cette étape nouvelle appelle une réelle ouverture de notre groupe dans sa forme historique (ouverture déjà commencée par l'Association) et une remise en cause de notre expression et de nos attitudes collectives."

C'est au cœur même de cette loyale remise en cause que nous voulons situer l'avenir des 400 prêtres de la Mission de France et de leur institution.

Si telle est la nature de notre Assemblée, quelle en sera la dynamique ? Dans une même démarche, elle s'appliquera dans une recherche de foi et une recherche d'Eglise; -et cela en trois temps.

1er temps : les INTERROGATIONS

A partir de nos engagements divers dans le partage de la vie des hommes, nous tenterons d'exprimer et de nous rendre compte les uns aux autres des questions majeures posées à la foi, à l'Eglise et au sacerdoce. Ces questions ainsi identifiées sont le terrain même de notre recherche missionnaire.

2ème temps : COMMENT VIVRE ENSEMBLE CETTE RECHERCHE ?

Nous découvrirons les impératifs et exigences que comportent ces interrogations. C'est à partir de ces impératifs que nous tenterons de pressentir quel type d'organisation ecclésiale serait en mesure aujourd'hui d'assumer impératifs et exigences d'une manière efficace et significative.

3ème temps : L'AVENIR.

Nous dégagerons les repères de fidélité pour Construire nos collaborations et nos solidarités pour l'avenir.

Nous ne sommes pas seuls dans cette tâche difficile.

Comme nous le rappelle Mgr Gufflet dans sa lettre d'invitation du 30 juin : "Vous pouvez compter sur mon engagement personnel et celui de tout le Comité épiscopal. Cette recherche est la nôtre à tous".

Nous savons aussi que l'Assemblée plénière de l'épiscopat l'a mis à son programme de novembre prochain.

-==*-

./..

III. - L'ESPRIT de cette-ASSEMBLEE

Il est bon de nous rappeler l'esprit dans lequel nous vivrons ensemble cette Assemblée : réalisme - liberté - créativité et docilité à l'Esprit.

1) Réalisme

Notre projet d'Assemblée est ambitieux. Nous avons à parcourir une trajectoire impressionnante en un peu plus de 48 h. Il importe de baliser notre route et de serrer sans cesse l'objet précis de notre recherche. Nous ne sommes pas tout et nous ne ferons pas tout. Notre Assemblée n'est pas un synode !

Nous devons aboutir à des conclusions claires, simples et mobilisatrices. Des conclusions dont nous soyons capables de rendre compte tant auprès de nos frères chrétiens que de ceux qui ne partagent notre foi.

Autre visage de notre réalisme : nous situer - sans rêver - devant le contexte ecclésial tel qu'il est. Ni politique du pire, ni optimisme béat; mais un regard qui a le courage de sa lucidité. Nous avons en effet à réévaluer sans cesse, avec discernement, mais aussi avec espérance, les obstacles objectifs qui handicapent les progrès de la mission.

2) Liberté

Notre Assemblée est un chantier ouvert. Son architecture n'a été tracée que pour soutenir notre recherche et la stimuler. Tous sont invités à s'exprimer, à participer activement. Nous avons à nous rendre compte de la richesse inédite du vécu et de tout le vécu.

Cette Assemblée permet donc à tous une expression égale ; les carrefours nous y aideront. Leur rôle sera décisif. Tout peut être dit à travers même des approximations, des tâtonnements. Pas de complexes ni autocensure. Il n'y a pas ceux qui savent parler, et les autres, Il n'y a pas les missionnaires et... les autres. Le proverbe arabe s'adresse à chacun de nous : "plus est en toi."

3) Créativité

La route n'est jamais tracée d'avance. L'esprit de recherche et d'invention est nécessaire pour dégager de nouveaux repères. Nous y serons provoqués par le choc fécond de nos sensibilités et de nos expériences diverses. Un climat d'écoute et d'interpellation mutuelle nous en donnera les conditions.

Trop souvent dans le passé nous avons dû mobiliser nos forces pour que soit reconnu le rôle missionnaire du prêtre. Il l'est généralement aujourd'hui, et beaucoup le vivent dans l'Église. Nous sommes donc au pied du mur : c'est le contenu même de la mission et de ses exigences qui nous appelle à l'invention. Nous ne pouvons pas échapper aux questions nouvelles et difficiles que nous nous posons dans notre volonté d'annoncer Jésus-Christ aux hommes de notre temps.

"Quelque chose se passera" au cours de notre Assemblée si nous manifestons ensemble cet esprit d'invention et de créativité.

L'Esprit Saint qui conduit le cours des temps et qui rénove la face de la terre est présent à cette recherche. C'est "encore Lui, comme le dit le décret sur la vie et le ministère des prêtres, qui pousse l'Église à ouvrir des chemins nouveaux pour aller au-devant du monde d'aujourd'hui." (P. 0. 22).

---*---*---*---*---*---*---*---

UNE ETAPE NOUVELLE:

SON SENS & SON OBJECTIF

++++=====

1 Les événements qui ont amené le Conseil à démissionner, mais aussi l'évolution du monde et le contexte missionnaire de l'Eglise, nous font prendre conscience de la nécessité d'une étape nouvelle pour la Mission de France. Cette étape doit permettre avant tout un développement et un approfondissement des divers engagements missionnaires des membres de la Mission. Cette nouvelle étape appelle en outre une réelle ouverture du "groupe" dans sa forme historique. Cette ouverture est d'ailleurs déjà commencée par l'entrée dans l'Association avec des diocèses. Cette étape appelle aussi une remise en cause de l'expression des prêtres de la Mission de France, de leurs attitudes collectives et de leur style de relations et de communications entre eux et avec les autres.

2 La réalité aujourd'hui de 400 prêtres engagés en équipe dans divers milieux, dans diverses cultures, dans divers pays,

l'expérience déjà longue de leur partage de vie avec les hommes, la confrontation habituelle, en équipe et entre équipes, de ce qu'ils vivent, la pratique d'une responsabilité sacerdotale collective, les solidarités contractées avec des laïcs et des organismes qui participent à la même recherche dans l'unique responsabilité de l'Eglise, peuple de Dieu, bref, plus de 20 années d'histoire et de fidélité communes, tout cela constitue un fait et une référence fondamentale pour inventer d'autres formes.

3 Ce fait n'appartient pas à la seule Mission de France : il appartient à toute l'Eglise, évêques, prêtres et laïcs. Il rejoint l'espérance et la recherche de nombreux prêtres, en France et hors de France, en particulier des équipes diocésaines engagées dans l'Association.

4 C'est avec ces autres prêtres, autant qu'avec les évêques, qu'il nous faut continuer d'inventer une structure nouvelle de vie sacerdotale. Celle-ci correspondrait pour sa part aux exigences de l'effort missionnaire, en réponse aux appels des hommes d'aujourd'hui et aux questions les plus fondamentales qui se posent à l'Eglise : signification de la foi en Jésus-Christ, fonction missionnaire de l'Eglise, ministère du prêtre...

./..

5 Ainsi, après le 15 juillet 1969, s'ouvrira la nouvelle étape. Au cours de celle-ci :

I - Les prêtres de la Mission de France poursuivront et développeront leur engagement missionnaire, leur solidarité avec les non-chrétiens, par une insertion dans des groupes humains marqués par l'incroyance, en priorité dans le monde ouvrier.

6 II - Ils chercheront, à partir de ce qui est vécu, à promouvoir une expérience et une structure de vie sacerdotale collective et à en découvrir les modes possibles de réalisation.

7 Cet objectif poursuivi pendant cette étape aurait les caractéristiques suivantes :

1° Relier, sous des modalités variées, des équipes de prêtres réellement engagés dans la vie des hommes, en particulier par le travail.

2° Permettre à ces équipes de prêtres de rechercher et d'expérimenter - par la confrontation de ce qu'ils vivent en divers milieux, cultures et pays - la dimension catholique de leur sacerdoce et de la mission de l'Eglise.

3° Donner le moyen à ces prêtres d'exprimer et de mettre en œuvre la responsabilité collective et universelle des évêques et des prêtres. Et pour cela établir une référence à l'épiscopat par des relais à définir.

4° Revoir la situation ecclésiale d'un Presbyterium et d'un séminaire interdiocésains. Dans les liens et la recherche indiqués ci-dessus (§§ 1, 2, 3) ils assureront en priorité le service de la fonction missionnaire de l'Eglise et assumeront la dimension "catholique" de la responsabilité propre des prêtres participant pour leur part au ministère des Apôtres (cf. Décret sur le ministère et la vie des prêtres, n° 2).

8 Toutes les équipes : celles de la Mission et celles des diocèses engagés dans l'Association, feront cette recherche avec tous les partenaires (prêtres, laïcs, religieux et religieuses) qu'elles ont déjà ou qu'elles trouveront dans leur diocèse ou leur région.

-----000*000-----

SOMMAIRE DES INTERVENTIONS

Document A	- Vivre avec les travailleurs étrangers.
Document B	- Rencontre des hommes dans leurs loisirs.
Document C	- Les affrontements de mentalités provoqués par la mutation du monde rural, comment réfléchir et proposer la foi ?
Document D	- Cheminement d'une équipe en milieu ouvrier : d'une ouverture à la vie des gens à une exigence de partage.
Document E	- Exigence du lien entre notre vie de tous les jours et notre manière d'être dans l'Eglise (Expression de jeunes prêtres).
Document F	- Rapport des équipes du Tiers-Monde.
Document G	- Chrétiens dans une commune marxiste : découvertes et interrogations réciproques.
Document H	- Pour une Eglise au service de la foi interview d'une équipe de la banlieue ouvrière parisienne.
Document I	- Expression nouvelle de la foi à l'intérieur des espérances et du combat de la classe ouvrière Témoignage d'un prêtre au travail.
Document J	- Travail - Eucharistie : deux moments d'une même action.
Document K	- En relation avec les étudiants : une année d'expérience.
Document L	- Le monde des hôpitaux, miroir de la civilisation moderne. Comment notre foi est interpellée.
Document M	- Communauté de vie et questions posées dans le monde du Grand Déplacement.
Document N	- Accueillir à travers les mass-médias, un nouveau visage de l'homme ? (expression d'un groupe de recherche)
Document O	- Recherche scientifique et interrogations sur la foi.

AVEC LES TRAVAILLEURS ETRANGERS

Ce qui me semble très important à noter d'abord, c'est que je ne rencontre qu'un tout petit nombre de ces hommes que nous essayons de comprendre. Je vis avec eux, je travaille avec eux, je dors avec eux ; nous faisons le même boulot, nous avons le même salaire. Et là, je me trouve à ma place. Je pense que la réciproque est vraie, quand on parle entre nous, qu'eux ont la parole et que je suis avec eux, ils disent : "nous les étrangers".

Cette minorité d'hommes avec qui je travaille, il y en a quelques centaines, mettons un millier ici et presque 3 millions en France. Le petit échantillon que je connais, je ne peux pas le prendre à témoin de l'ensemble, mais il m'en donne une idée du reste. J'ai échangé, écouté, parfois dialogué avec beaucoup d'entre eux et noté quelques réflexions au fur et à mesure que les idées venaient. Encore une fois, il ne peut s'agir d'une photographie type de ce genre d'hommes.

- * -

I. - QUE CHERCHENT-ILS ? QUI SONT - ILS ?

- Gagner de l'argent pour leur famille

Voilà, ce qui est le plus frappant quand on dialogue avec les camarades étrangers c'est que tous, à part quelques exceptions, en particulier parmi les jeunes d'Algérie, sont là pour gagner de l'argent. Ils sont venus pour ça et ils le disent. Ils sont venus en France parce que le "change" était intéressant, avant la dévaluation, pour les Algériens, parce que la vie coûte beaucoup moins cher en Algérie et que les besoins sont beaucoup moins grands dans une famille algérienne que dans une famille française. Ces hommes, avec un peu de chance, espèrent gagner de l'argent et permettre à leurs enfants de faire des études, C'est une promotion formidable pour les enfants. Un homme jeune qui lit et écrit correctement l'arabe et le français a d'avance une situation assurée dans son pays.

- La différence entre le "fric" et "l'argent".

J'avais fait cette distinction en essayant d'analyser le monde des travaux publics, qui n'est pas exactement celui des travailleurs étrangers en France. J'avais fait la différence entre le fric et l'argent parce que, dans l'esprit d'un ouvrier français, le fric c'est la monnaie qui rentre toute seule, par exemple l'argent qu'on a gagné au tiercé, dans un "coup de pot" ou un héritage... On parle de fric à ce moment-là. Mais je n'ai jamais entendu le mot fric dans la bouche d'un camarade quand il s'agit de paye, ou de l'argent qu'il a gagné perdant l'année. Le "fric" du travail est respectable d'abord parce que c'est le fruit du travail et ensuite parce que c'est une nécessité pour pouvoir vivre et pour pouvoir faire vivre ceux qu'on aime. L'argent, ça coûte cher. Quand je me paye de la viande saignante une fois par semaine et que je donne 3 francs pour un morceau, je sais que ces 3 francs représentent presque une heure de travail.

./...

Ce qui explique très bien pourquoi mes camarades du cantonnement ne mangent presque jamais de viande, parce que eux savent qu'un petit bout de viande c'est une heure de travail qui va disparaître très vite... Ils ne mangent jamais de viande, parce que, à la fin du mois, quand ils auront gagné 820 Fr., au maximum 1.000 avec le travail des dimanches, il y en a 680, peut-être 700, qui vont partir dans la famille. Il ne leur restera que 200 - 300 Fr pour vivre le mois.

- Leur famille Exactement, il n'y a pas un seul camarade que je connais, aussi bien Algériens que Portugais (c'est encore plus flagrant quand il s'agit des Turcs), qui n'ait que sa femme avec deux ou trois enfants à entretenir. Ils ont tous au moins une maman, quelquefois le père et la mère, quelquefois une grand'mère impotente, un ou deux frères : le frère qui s'occupe des enfants, avec les enfants du frère, le frère qui a la responsabilité de l'ensemble de la famille. Certains n'écrivent jamais à leur femme, ils écrivent à leur frère et le frère transmet à la femme. Ils traînent derrière eux un minimum de 20 personnes. Quelquefois, dans les familles plus favorisées, il y a deux hommes de la famille en France, deux hommes pour vingt personnes, ça fait un homme pour dix...

- Leur situation en France Il y a quelques semaines, j'ai fait ce dessin représentant un bonhomme dont les pieds ne reposent pas sur le sol, parce que la plupart de nos camarades ne savent pas où poser les pieds. Comme preuve : dans l'équipe avec qui je travaillais dans l'autre entreprise qui nous a envoyés en déplacement à St Brieuc, à St Nazaire, à Caen, ça leur était bien égal de s'en aller en déplacement. Ils n'avaient aucune raison de rester. Il n'y avait personne à qui ils soient attachés, personne qui les ait reçus, ils étaient là vraiment comme des étrangers au sens étymologique du mot : des gens absents du sol sur lequel ils sont. Ils n'ont aucune attache ; j'insiste parce que cela explique profondément leur mentalité. Dans les banlieues autour de Paris ça doit être à peu près pareil ; cependant dans les collectivités de Portugais, les femmes sont présentes ; c'est différent. Tandis qu'ici, il n'y a pas de femme, il n'y a pas d'enfants. Et, comme ils n'ont pas de moyens de locomotion qui les rapprocheraient d'un endroit où il y a des femmes et des enfants, ils n'en voient jamais. Moi je garde ma mobylette, je pourrais m'en séparer, mais cela me permet d'aller aux réunions, de dire la messe le soir... Ça me permet de croiser de temps en temps une femme et des enfants, d'adresser la parole à l'un ou à l'autre ; il m'arrive quelques fois de m'asseoir dans un café, de prendre un journal pour savoir ce qui se passe un peu dans le monde. Je rencontre des gens, je rencontre des hommes qui me connaissent un peu ou avec qui on travaille. Je me rends compte de mon privilège.

J'ai la même peau que ceux avec qui je parle, je peux m'adresser aussi bien à un Algérien qu'à un Français, tandis que mes camarades Algériens, quand ils viennent au café avec moi, il ne leur vient même pas à l'esprit qu'ils pourraient adresser la parole à des camarades français qu'ils rencontrent pourtant habituellement au boulot dans USINOR. Ils sont vraiment d'une autre race. Je pense que le complexe de supériorité d'être d'une autre race existe autant chez les Français que chez les Algériens. Mais c'est un fait et, à un certain moment, c'est dramatique. Le drame n'aura pas de solution avant des années, avant que les enfants des familles de Harkis qui sont implantées ici et qui vont à l'école avec les enfants d'ouvriers d'Usinor, fondent des foyers entre eux. Pour l'instant,

je ne vois pas de solution. Il n'y a que des solutions d'attente comme celle que j'ai moi-même adoptée.

Ces hommes sont des hommes de nulle-part. Ils sont là simplement pour l'entreprise.

- Leur mentalité. Dans ce qu'ils disent, deux réalités dominent : le sexe et le travail. Pour beaucoup, ceux qui ont une famille, qui ont leur femme et leurs enfants, il y a là un souci permanent : c'est le travail qui prime. Un de mes camarades était seul dans la chambre quand je suis arrivé un soir, un peu plus tôt que d'habitude. Il pouvait avoir une quarantaine d'années, je l'ai surpris allongé sur le lit avec les deux mains à 10 cm des yeux. Quand il m'a entendu, il a posé ses mains sur sa poitrine et quand il a vu que c'était moi, il a souri, il a déplacé ses mains de sa poitrine et il m'a montré ce qu'il avait dans les mains, il me l'a montré avec un grand sourire, un grand sourire d'émotion : c'était la photo de sa femme. Et je pense que pour la plus grande part de ces hommes, c'est la femme, ce sont les enfants qui sont le plus grand souci. Quand ils se sont arrachés de leur pays pour venir travailler ici, ils ont laissé là-bas leur femme et leurs enfants. Ce sont des hommes qui sont exactement faits comme nous, ils ont un souci énorme de leur femme et de leurs enfants. Voici encore une petite histoire ; le Ramadan était terminé, un de mes amis avait fait le Ramadan avec beaucoup de conviction ne mangeant qu'à 11 heures du soir et 4 heures du matin, passant la journée sans boire une goutte d'eau. Le Ramadan terminé, il continuait à jeûner. Respectant son jeûne, je ne lui posais aucune question : il jeûne durant 3 jours et il recommence à manger. Nous nous retrouvons tous les deux, je m'adresse à lui et lui dis : "Hamed pourquoi as-tu continué à jeûner, le Ramadan était terminé..." Et il me dit, en me regardant dans les yeux, "parce que sur la dernière lettre que j'ai reçue de la famille, ils ne m'avaient pas nommé l'avant dernier de mes enfants, alors pendant 3 jours j'ai demandé à Dieu qu'il guérisse, (il était malade)".

Le sens de la famille les marque profondément. Ils ne sont là que pour ça. Ils ont quitté leur femme et leurs enfants sans aucun espoir de les faire venir un jour en France. Ils sont venus avec le souci principal de les servir. Quand on a la chance comme moi de rencontrer quelquefois des femmes et des enfants, une femme qui a le sourire, un enfant qui vous tend les bras, vous dit bonjour et vous raconte des histoires enfantines, amusantes, pleines de fraîcheur, on se rend compte à quel point c'est indispensable à l'équilibre d'un homme. Ceci est le côté noble de la sexualité et j'affirme que beaucoup de mes camarades se tiennent à nette manière de vivre, c'est-à-dire dans une chasteté totale, absolue, pendant tout le temps où ils sont en France. Ils ne cherchent pas à s'évader de la situation de bagnards dans laquelle ils sont.

./..

Mais il y a les autres, et c'est le côté moins noble de la sexualité. Ici nous nous trouvons tout proches d'un port. Il y reste des "boîtes" avec pas mal de femmes qui font le trottoir, il y a aussi tout proche de nous, dans une cité faite uniquement d'immeubles, des jeunes filles qui se manifestent avec des jupes "extra-mini" et les cils peints en noir, etc., etc. Les garçons qui sont ici sont naturellement excités par ces spectacles. Le dimanche, ils feraient n'importe quoi pour pouvoir aller dans des bals où il y a un peu d'obscurité; où la musique est un peu fascinante et où des jeunes filles se laissent peloter. Ils y vont et ils commentent leurs succès dans leur langue. Je ne comprends pas tout ce qu'ils disent, mais je le devine, Et je ne peux pas leur en vouloir, je ne leur en veux pas d'ailleurs, je les comprends bien. Il n'y a personne d'autre que ces femmes et ces filles pour les accueillir.

Dans un ensemble d'immeubles peuplés de familles dont le mari travaille à Usinor, il y a beaucoup de femmes qui sont seules pendant 2 postes de suite et des ménages qui marchent plus ou moins bien... Je ne veux pas défendre ces femmes et ces ménages, je ne dis pas que c'est la majorité qui profite de ces histoires, mais il y en a.

Il y a ça, mais il y a quantité d'autres choses qui les fabriquent ces hommes, et qui sont la conséquence de la situation dans laquelle ils vivent. Je pense que la nourriture est importante, d'abord parce qu'ils se nourrissent assez bien, c'est nécessaire. On fait sa cuisine le soir quand on revient du travail. Et quand on a la chance de pouvoir faire quelques kilomètres, on va faire les courses dans un magasin collectif, c'est fascinant... On achète de l'épicerie, mais, quand on revient, le premier souci c'est de faire cuire, on met beaucoup d'huile parce que ça leur est nécessaire... En ce moment, on ne mange que des patates nouvelles : elles sont à 85 centimes le kilo, c'est presque le tiers d'une heure de boulot. On mange aussi des pois chiches, du couscous, de la volaille.

Sur cette nourriture, on pourrait donner pas mal de détails : par exemple, je ne bois plus du tout de vin, pour des raisons de santé et aussi parce que mes camarades n'en boivent pas du tout, c'est normal que je n'en boive pas non plus. Ils boivent des boissons sucrées, orangeade ou citronnade... sur lesquelles les petites épiceries font un bénéfice scandaleux... moi je trouve préférable de boire de l'eau du robinet, elle n'est pas mauvaise. Le soir, on se fait donc une gamelle de patates avec quelquefois un peu d'harissa, du poivre, de la tomate quand c'est pas trop cher. On partage en deux, on met la moitié dans la gamelle pour le lendemain et on mange l'autre moitié le soir même. On en garde quelquefois quand il y a trop, mais comme on n'a rien pour conserver les aliments, il arrive que ce soit blanc dessus le lendemain, alors on retire le blanc, on fait réchauffer, on met un peu plus de poivre et ça marche.

- Les loisirs, l'évasion...

Ils n'ont pas de loisir, à soins de dépenser de l'argent pour cela, Il n'y a pas moyen de s'en aller, il faut faire 10 kms à pied pour aller jusqu'à la mer et c'est un des endroits les plus inhospitaliers de la côte : rien que du sable, des dunes, pour y arriver, etc. Il faut faire 5 kms pour aller au cinéma le plus proche, dans une petite salle où on tourne des films de troisième zone, des films cochons, sans intérêt. Ce cinéma est le rendez-vous des jeunes marlous, des petites putains... une salle désagréable, laide, malpropre; en fait, les gars n'y vont pas.

Alors le dimanche les jeunes vont au bal. Ils vont au bal dans un village voisin, le seul qui fait bal le dimanche sans augmenter le prix des consommations. Ils prennent une voiture et ils montent à 12 dedans, 12 dans une vedette, une 403. C'est parfois dramatique. Des jeunes Français viennent avec des filles du coin, et ça fait des bagarres. Le lendemain dans les journaux on voit en 3^e page "des algériens qui étaient au bal à Petit-Port, Fort-Philippe ont déclenché une bagarre..", alors que moi, je sais très bien que ce n'est pas vrai, Des gars sont jaloux de voir des Algériens bien habillés qui risquent de leur faucher leur petite amie et la bagarre démarre à partir de là, bien souvent. Malgré tout, on vit des espoirs pour dimanche prochain, ou des commentaires sur le dimanche passé.

Les plus vieux, qui ne savent pas lire le français, cherchent dans les journaux les bandes d'images, par exemple dans France-Dimanche, Ici-Paris, des canards de ce genre, Ils cherchent les horoscopes, les pronostics du tiercé, ils palabrent là-dessus. Ils veulent absolument s'évader, ils rêvent de gagner un jour de l'argent... certains jouent au tiercé, pas tous, et quand ils ont un cheval dans la combinaison, c'est la chance qui leur a un peu souri.." Peut-être qu'un jour on aura les 3".

Ils ont aussi un jeu, une sorte de loto, Je pourrais raconter sur ce jeu de loto des histoires sordides. Le bonhomme qui a acheté le jeu de loto prend 20 % des recettes de chaque jour; c'est-à-dire que depuis 6 mois maintenant que le jeu de loto est en service, il a dû probablement gagner plus de cent mille anciens francs. Et si on fait partir cet homme, les gars qui n'ont pas le droit légalement d'être dans le cantonnement m'auront plus droit à leur plumard. C'est lui qui les fait payer directement et il met très probablement l'argent dans sa poche. L'argent, il n'a pas à le donner g son patron puisque le patron ne veut pas qu'ils soient là. Tout ça construit une atmosphère, une atmosphère où le rêve, l'horoscope, le tiercé sont des espèces d'évasion.

- Les différentes collectivités

Les collectivités se fabriquent un jour et se défont le lendemain quand il y a un déplacement de chantier. Chez les Portugais il y a un sentiment de peur, chez les Algériens il y a une haine secrète, il y a un espoir et il y a un respect.

Les Portugais. La grande partie des Portugais qui sont là sont arrivés jeunes en France. Rares sont parmi eux ceux qui ont fait leur service militaire, ils ont 25, 27 ans, sont en France depuis l'âge de 18 ans, ils ont franchi la frontière sans papiers, grâce à des passeurs qui leur ont fait payer des sommes énormes. Ils ont régularisé leur situation à l'ambassade portugaise en Belgique. Ils ne sont pas en France légalement, alors ils ont fait un voyage en Belgique, se sont déclarés là-bas et sont revenus en France pour travailler. Mais arrivés jeunes, ne sachant pas un mot de français, ils vivent dans la peur.

./..

Peur de retourner au Portugal (ils voudraient bien retourner, mais s'ils retournent là-bas, ils vont être pris pour le service militaire et on les enverra en Angola) et s'ils restent ici en France, en usine, ils ne reverront pas leur famille: femme, enfants, mère..., peur de se faire coincer par la police française si jamais elle apprenait... Ils sont bons ouvriers pour la plupart, bons coffreurs, bons serruriers, bons maçons... et les entreprises ont extrêmement besoin d'eux.

Les Algériens. Pour mes amis Algériens, je note trois points : respect, haine secrète et espoir, Les Algériens sont des gens qui ont réussi à reconquérir leur pays. Ils sont en train de le bâtir eux-mêmes. Avant ils étaient chargés de tâches pour les colons, mais depuis la révolution, ils savent bien que c'est à eux de bâtir. La plupart veulent gagner de l'argent pour y retourner. D'autres, les Harkis, ont ramené leurs femmes et leurs enfants et ne peuvent que rester sur place. Mais ils ont le respect de la nation française, qui a réussi à se créer elle-même, à bâtir des écoles, etc.... ils estiment qu'elle n'a pas eu besoin des autres. Oui, quoi qu'on puisse en penser, ils respectent la France.

Nous avons parlé du respect, il y a aussi la haine secrète des jeunes Algériens, ils ont presque tous été torturés par l'armée française. Ils faisaient tous partie de familles algériennes. Tous les soirs, pour éviter les bombardements, les razzias, venant tant de l'armée française que du côté Fellagas, ils allaient dormir dans les bois. Quand la troupe française arrivait et voyait des Algériens dans les bois, elle pensait tout de suite qu'il s'agissait de Fellagas... De nombreux Algériens m'ont raconté qu'ils ont été suspendus par les bras et qu'on leur avait passé des électrodes dans les doigts de pieds et dans les testicules, sur la langue, jusqu'à ce qu'ils parlent ; comme ils ne pouvaient pas parler avec les électrodes sur la langue, on les battait à coup de nerfs de bœufs, etc... Quand ils en avaient assez, on les détachait, on les laissait rentrer chez eux, Ils fuyaient comme ils pouvaient et veillaient à ne pas être repris.

Eh bien, ce qui est assez extraordinaire, c'est que cette haine secrète dont je parlais n'est pas adressée à des Français, ni à l'armée française. Quand ils m'ont raconté ça, ils m'ont expliqué que ça ne pouvait pas être des Français qui se conduisaient comme ça, que ça ne pouvait pas être des officiers français qui les avaient suspendus par les bras, ou les avaient fait suspendre, que ça ne pouvait pas être des officiers français qui avaient fait déshabiller leur mère pour leur faire subir le même sort en attachant les électrodes à leur sexe et à leurs tétons, ça ne pouvait pas être des Français, mais certainement des étrangers à qui on avait mis l'uniforme français pour venir faire la guerre. Et je leur demandais pourquoi ça ne pouvait pas être des Français. Ils me disaient: "parce que toi, tu es Français"... Moi j'espérais être pour eux le témoin du Christ, et non le témoin de la France...

Ils ont aussi un espoir, c'est de gagner de l'argent pour pouvoir rentrer chez eux, pour avoir une situation stable. Ceux qui ne sont pas mariés - et ils sont nombreux - ont un grand espoir de se marier, d'acheter une épicerie, d'avoir un commerce, de rentrer dans une des usines qui se construisent aussi bien à Assi-Messaoud qu'ailleurs, de pouvoir gagner en Algérie le même salaire qu'en France pour faire vivre normalement leur femme et leurs enfants... Avec cet argent rapporté de France, ils veulent tout de suite faire construire ou construire eux-mêmes un logement, Ils ont conscience d'être une génération sacrifiée pour que leurs enfants, un jour, aient du travail et qu'ils puissent, eux, faire vivre leur famille. Je ne suis pas un bonhomme extrêmement sensible, ça devait faire quelques dizaines d'années que je n'avais pas pleuré, et pourtant ça m'est arrivé ici après avoir entendu les confidences de camarades. Il m'arrive alors de partir à quelques centaines de mètres de là pour mettre ma tête dans les mains et pour prier. Ils racontent ça avec calme, avec beaucoup d'humour quelques fois. Cet espoir, ils le vivent, ils veulent arriver un jour à s'en sortir. Ils sont menacés par le percepteur français. Il faut qu'ils trouvent un endroit où le percepteur les aura oubliés et ils vivent dans l'anxiété de ne plus être repérés comme travailleurs célibataires. On ne les reconnaîtra jamais comme soutien de famille, jamais ils n'auront de procès pour cela, mais ils ont besoin d'entretenir les leurs. Si le percepteur leur demande de 250 à 400 Frs, ils doivent les prendre sur leur nourriture. Ils ne peuvent pas diminuer l'argent qu'ils envoient chez eux. Ils ne sont pas imposés parce qu'ils ont fait eux-mêmes une déclaration, mais à cause des déclarations de leur entreprise. La filière s'étend, on finit par les reconnaître. On sait que telle ou telle entreprise, qui a tant de bonshommes, travaille pour Usinor sur le grand Dunkerque. Alors quand il leur faut par trimestre payer de 250 à 400 frs....

-*-

II. - VIE AU CANTONNEMENT ET AU TRAVAIL

- Promiscuité. Nous sommes forcés, par les circonstances, à vivre avec l'autre. Cela suppose proximité et promiscuité. Nous n'allons pas entrer dans les détails de mœurs, parce que ce n'est pas un problème général. Mais, vivre avec l'autre, cela suppose énormément de "liant", on ne peut pas employer un autre mot : si on veut que la vie soit possible avec l'autre, quand on est quatre par chambre, après un travail qui est souvent rude, qu'on se retrouve dans la même pièce pour faire tous ensemble notre cuisine, qu'on se frotte les uns aux autres, qu'on dort la fenêtre fermée à cause des égouts qui sont survolés par une foule de moustiques... Alors quatre bonshommes à transpirer, à suer dans la même pièce la fenêtre fermée. Il ne faut pas sortir une fois dans la nuit et rentrer : il y a une drôle d'atmosphère là-dedans... Enfin, à la vérité, ça marche très bien, Mais cette promiscuité est à certains moments pas ordinaires, et les systèmes nerveux sont un peu à bout. C'est le problème de l'autre, des autres, qu'on peut analyser, tant sur le plan humain que sur le plan collectif, et sur le plan religieux.

./...

Il faudrait arriver à faire prendre conscience à ces hommes de la valeur .de l'autre, de l'autre avec un A majuscule ou un a minuscule. C'est très joli pour un homme qui est tout le temps chez lui, qui a sa voiture, un poste de télévision, une table, qui peut s'asseoir avec sa femme et ses enfants, ou qui est célibataire et peut rencontrer des copains. C'est très joli de parler des autres quand on n'est pas forcé de vivre avec l'autre, mais quand tous les soirs on se cogne, ou on s'envoie de l'eau de vaisselle (il n'y a que 2 éviers pour 40), et quand les épluchures de l'autre bouchent la vidange de l'évier, quand on est obligé de ramasser la merde des autres... quand les urinoirs sont bouchés et que ça vous tombe sur les pieds... Certains sont coupables, d'autres las, d'autres viennent pour se laver ou faire la lessive, d'autres puant... Bon, parler des autres sur le plan religieux, demander aux gens de se supporter, de vivre avec délicatesse... moi, je ne me sens plus la force de faire un sermon là-dessus. On le fait, on se supporte avec beaucoup de délicatesse, mais on n'en parle pas... ça, c'est de l'ascèse. Et il y a des jours où ce n'est pas simple du tout.

- Le racisme. Oui, il y a du racisme entre eux ! Par exemple, il n'y a que les Algériens qui jouent ensemble au Loto. Il n'y a que les Portugais qui entre eux jouent à d'autres jeux. Ils ont un jeu qui ressemble à un jeu de cartes françaises, un genre de belotte, mais c'est plus de la bataille que de la belotte.

J'ai cherché, avec un a priori très favorable, à rentrer en relation avec des groupes de Portugais, aussi bien qu'avec des groupes d'Algériens. Je peux me permettre de dire que je les connais tous individuellement, mais je n'en ai jamais rencontrés en groupe. Quand ils sont en groupe, ils parlent arabe ou Portugais, et ils n'abordent pas les problèmes qui sont sous-jacents à leur existence ici en France. Je voudrais bien qu'ils arrivent à en prendre conscience, à trouver les moyens de s'en libérer, par exemple adhérer à un syndicat commun, afin qu'il puisse prendre un peu leur existence au sérieux, mais il est très difficile de les persuader par groupe, surtout les Portugais.

Les Algériens ont beaucoup de mal à supporter les Portugais parce que les Portugais font la guerre en Angola et - on le sait ou on ne le sait pas - cette guerre est extrêmement brutale, elle dure depuis 30 ans, c'est une guerre coloniale... Alors les Algériens se sentent solidaires des Angolais et ont beaucoup de mal à supporter les Portugais... D'autre part les Portugais ont beaucoup de mal à supporter les Algériens parce qu'ils sont musulmans : les musulmans ont envahi le Portugal, comme l'Espagne d'ailleurs. C'est une part de leur histoire et ils leur en veulent à mort à cause de cela. Alors ils se supportent, ils vivent dans des baraquements voisins, mais habituellement les Algériens n'adressent pas la parole aux Portugais et réciproquement. Leurs aspirations sont les mêmes, mais ils ne se retrouvent pas, pas du tout. Quand je réfléchis à certaines questions claires qui se posent à eux, que ce soient aussi bien les problèmes familiaux que les questions argent, salaire, etc... je m'aperçois que les soubassements de leur intelligence collective sur le monde d'aujourd'hui viennent de leur histoire et que cela marque terriblement leur mentalité actuelle. Ce que je ne comprends pas : c'est qu'ils devraient avoir la même réaction, les uns et les autres, au moins les Algériens, à l'égard des Français. Mais cela n'existe pas. De même que nous, nous avons été marqués aussi bien par la révolution de 89, que par Louis XIV, ou Napoléon... S'il n'y avait pas eu de Gaulle, on ne serait pas exactement ce qu'on est aujourd'hui et, maintenant que de Gaulle est parti, on en porte

la cicatrice, qu'on le veuille ou non. L'histoire ne se reproduit jamais, mais elle existe, Et si dans les très .humbles perspectives (j'ai une ambition énorme, mais probablement impossible) je rêve de tolérance entre les Algériens et les Portugais et entre eux et les Français, je me rends compte que ce n'est qu'un rêve, Or peut prendre une comparaison. J'imagine qu'un camarade marié sait qu'il est cocu par un de ses bons camarades, bien que ces deux hommes travaillent ensemble, que ces 2 hommes aient fait leur service militaire ensemble, ils auront beaucoup de mal à se serrer la main. La communauté algérienne et la communauté portugaise sont dans la même situation, bien que mes camarades du cantonnement disent "nous les étrangers" en parlant de moi comme d'eux. Mais quand, un. Algérien dit "nous les étrangers", il parle des Algériens et quand un Portugais le dit, il parle des Portugais. Ils ne parlent pas de l'ensemble. Alors mon rêve, c'est de créer des liens entre ceux-là comme entre les Français et les deux groupes, de faire naître l'amitié. Et je sais bien que ça ne passera probablement que par des gestes spectaculaires, que je redoute, par exemple par une révolte contre leur condition d'exploités>

- Le travail et leur condition d'exploités

Il n'est pas tolérable d'avoir aujourd'hui un salaire tel que celui que j'ai, ce n'est pas normal : si tu veux envoyer chez toi 80.000 fr par mois et que tu en gagnes 72.000, ça ne colle pas. Quand on sait que le travail que l'on fait est un travail dégueulasse et épuisant, on est tout le temps couché à plat ventre dans du sable gras bourré d'acide, quand on en ressort, on n'a pas bu et on est complètement saoul, on tousse et on crache pendant une heure.... Quand on sait que ce travail a été payé 2.000 fr de l'heure, il y a une injustice, atteinte portée à la morale collective. D'où une espèce de révolte, de colère...Je ne prends pas parti pour ceux qui sont Kriviniens et qui veulent cette révolte pour demain, mais je ne leur en veux pas. Je tolère leur baratin, bien que ce baratin vienne de petits Français qui gagnent davantage d'argent que les autres, je les entends avec complaisance et je trouve normal qu'ils soient dans une situation de révolte, de révolte quelquefois brutale. Je vais essayer de donner un exemple : j'ai travaillé pendant quelques semaines en nacelle, un plancher de 2 m. de long, 80 cm. de large, suspendu à deux câbles, avec une barrière de sécurité à la hauteur des reins. Dans cette nacelle, que nous montons nous-mêmes avec des treuils (ce qui est très fatigant et très douloureux) nous faisons tomber au marteau piqueur 2 cm. de ciment sur les poteaux de soutènement de la toiture. Quand on a fait ce travail toute la journée ut que «le chef de chantier, un jeune merdeux de 25 ans, qui vient s'assurer du travail en fin de journée vient nous dire : "il me semble, messieurs, que vous avez oublié le haut", alors que nous on sait très bien que le travail est terminé (on a passé la jauge tout le long)... on a envie de lui flanquer les pointes du marteau piqueux dans les tibias, Il y a un lourd climat d'exaspération à certains moments. On peut donc trouver ici les conditions qui pourraient permettre, peut-être, un jour, un soulèvement, une révolte qui ne mènera à rien, qui sera tout de suite arrêtée par la police. Mais un jour l'exaspération arrivera et les jeunes prendront conscience de leur situation et en arriveront peut-être à la violence. Mais à qui en sera la faute ?

(1) par Usinor au patron et que nous touchons 3.25 fr1 ou 3,45 de l'heure

./...

III. - LEURS ESPERANCES, LEURS RAISONS DE VIVRE

MA PRESENCE DE PRETRE AU MILIEU D'EUX

Là, je prends une expression des camarades d'Amérique Latine qui font la différence entre misère physique et pauvreté pensante, pensante dans la mesure où, à l'intérieur de leur misère, ces gens-là prennent conscience d'une raison de vivre, du sens de leur histoire. Même si ce n'est pas véhiculé par des arguments bien raisonnés, il n'empêche que ça donne quand même à ces hommes une possibilité. Je lisais récemment un gros bouquin de O. Lewis, un anthropologue, qui a vécu dans les bidonvilles d'Amérique Latine. Il disait : "J'ai visité Cuba avant la révolution. J'y suis retourné depuis, dans les mêmes lieux. Les conditions de vie sont sensiblement les mêmes, mais, parce qu'il y a eu la révolution, parce qu'il y a quelque chose, je me suis rendu compte que les gens n'étaient plus dans le désespoir". Alors je me demande si l'espérance ne fait pas partie de l'homme, soit par humanisme, soit par la révolution.

Ces hommes-là ont donné un sens à leur vie. Et je dis ça pour tous, aussi bien pour les Portugais qui ont quitté le Portugal pour ne pas aller en Angola que pour les Algériens qui, tout en gardant une haine secrète, ont un espoir profond celui de construire un jour un monde nouveau et de voir leurs enfants vivre en sécurité chez eux. Dans leur subconscient existe cet espoir, mais ce serait extrêmement mesquin de vouloir le formuler auprès d'eux qui m'écoutent avec bienveillance. Oui, ces hommes ont des raisons de vivre, ils ont l'espoir de sortir de leur subordination, de l'esclavage dans lequel ils vivent. Ils veulent arriver à s'en sortir, à gagner de l'argent, à voir leur maman heureuse... Ils savent que pour eux, être là c'est une espèce de possibilité de s'en sortir. Mais tous n'ont pas cette maturité. Ceux qui peuvent découvrir ça, c'est ceux de notre âge et aussi quelques jeunes.

- Ma présence de prêtre

Leur aspiration ici, en France, c'est de trouver une société dans laquelle ils pourront s'épanouir, s'épanouir apparemment. Ils veulent trouver la possibilité de respirer en homme. Pour cela, il faut créer des liens, pour ma part, c'est le problème. J'en ai eu l'occasion il y a 4 ans, au cours d'une conférence sur le racisme au théâtre de Dunkerque. J'avais fait une intervention dans ce sens, J'avais affaire à de braves gens et quelques personnes se sont déclarées prêtes à recevoir des étrangers chez eux, à rencontrer ces hommes. Ces hommes se sont serties moins seuls. Il y avait quelqu'un dans la société française qui les prenait en considération, qui les aidait dans leur démarche. Certains les ont invités à manger, ont créé des liens humains. Parmi ces personnes, un est libre-penseur, ouvrier, un autre est notaire, un troisième est chrétien peut-être. Un autre est chef de fabrication dans une usine, un autre chef du personnel dans une autre usine. Ça a fait naître une espèce d'esprit de révolte dans la Mission ouvrière, et dans l'Action catholique de savoir que ce n'était pas l'ACO - alors que l'ACO était présente à cette conférence sur le racisme - qui avait eu le privilège de rencontrer ces frères. Elle ne s'est pas montrée volontaire pour inviter chez eux des Algériens ou des Portugais. Tant pis pour eux, tant mieux pour les autres, je n'en sais rien, mais n'empêche que ça a fabriqué une espèce de rencontre de la société française. Je crois que ça a été très bénéfique pour quelques-uns... mais c'est difficile de trouver ces hommes.

Hier, pour la première fois, dans un café où je vais quelquefois, j'ai rencontré 4 Portugais qui m'ont reconnu, je n'en connaissais qu'un par son prénom. Je suis allé m'asseoir à côté d'eux. Ils ont démarré comme ça : "Bernard, est-ce que c'est vrai que tu es prêtre ? On a vécu pendant 2 ans au cantonnement ensemble ; au début a entendu dire que tu étais prêtre mais est-ce que c'est vrai?". Alors, je leur explique comme je peux ma situation, Il s'avère que les 4 sont catholiques. Depuis qu'ils sont en France, jamais ils ne sont allés à la messe, alors qu'ils sont pratiquants dans leur pays. Ensuite, ils m'ont demandé : "Mais alors, quelle est ta situation, quelle est ta place ?". Ils ne me l'ont pas demandé dans ces termes-là, mais n'est cela que ça voulait dire. A quoi tu sers ? ... Alors je leur ai parlé comme j'ai pu, j'ai comparé avec leur propre famille. Je leur ai dit : si tu es marié et que tu coures avec toutes les filles en France, ton mariage n'a pas beaucoup de valeur, et tu pourras me raconter tout ce que tu veux sur ta femme et tes enfants, je saurai... Ce n'est pas le baratin que je peux faire sur Jésus-Christ qui compte... puisque tu m'as vu vivre pendant deux ans, est-ce que tu penses que ma vie est le reflet du Seigneur que je sers, J'ai pris des exemples dans le travail pour leur montrer. Alors là, 3 sur 4 m'ont fait des confidences (le 4° est parti) me disant que, dans leur famille, lorsqu'ils sont chez eux, souvent, quand leur maman vient les visiter ils disent le chapelet le soir ensemble avant de se coucher. Ils ont un climat religieux qui les aide. Ils m'ont dit ça avec beaucoup de sérieux.

Ces gars-là m'ont parlé sans fausse pudeur, de leurs femmes et de leurs enfants, conversation que je rêvais d'avoir un jour avec eux depuis que je suis au cantonnement. Ils m'en ont parlé avec beaucoup de simplicité et presque de tendresse. Je pense que cette conversation est l'aboutissement de 2 ans de présence parmi eux. Il y en a un qui m'a dit : "merci qu'on ait pu te dire ça", à la fin. Ils n'en parlent jamais entre eux, parce qu'il y a des choses qu'on n'aborde pas. On parle du fils, mais jamais de la femme. Ça leur manque et ils le savent très bien. Ils m'ont dit hier que s'ils rencontrent un aumônier, un prêtre, on parle de chapelet, du mois de Marie, de l'occasion de poser des actes religieux, mais pas de la femme et des enfants. Cela nous paraît un peu scandaleux, on est habitués à un autre climat de prière, à d'autres conversations avec les Français, mais pour eux ce n'est pas naturel du tout de pouvoir exprimer ce qu'on a sur le cœur. Tout ce climat que je t'indiquais auparavant, en particulier ce sol qui manque sous les pieds, explique bien la situation de ces camarades

Il serait très orgueilleux de ma part de dire que ma présence donne un sens à leur vie. Mais j'ai la possibilité de dire que je ne suis là que parce que je les considère comme mes frères et que leur vie, je la trouve belle et que je veux la partager. Pour eux c'est un réconfort. Je me souviens d'un jeune qui a perdu son père pendant qu'il était au cantonnement. Il est tombé dans mes bras quand il a reçu la lettre qui annonçait cette mort. Il m'a dit des choses qu'il ne me redira jamais, moitié en français, moitié en Portugais, mais je comprenais très bien... Je pense que tout ce qu'il m'a dit, il ne pouvait pas le dire à un autre. Je pense, en fait, pouvoir dire que nous nous aimons tous beaucoup.

* * * * *

RENCONTRE DES HOMMES DANS LEURS LOISIRS

I.- VISAGE DE L'HOMME RENCONTRE DANS SON "LOISIR VACANCES"

Je ne voudrais pas tirer de conclusions générales trop rapides. Je dis ce que j'ai vu, à partir de ce que j'ai vécu, chaque été, avec des gens en vacances, à l'intérieur de divers campings, et ceci depuis 1957.

Le temps des congés est évidemment un temps de loisir privilégié. Il m'apparaît qu'à l'intérieur de ce temps privilégié de loisirs, les gens expriment et vivent de façon beaucoup plus profonde, plus réelle et donc plus tangible, leur mentalité générale par rapport à tout ce qui est loisir dans leur existence.

A. Qu'expriment-ils ?

Avant tout, la joie de la certitude d'être des hommes libres pendant le temps des congés. Ils sont libres, ou du moins ils ont l'impression d'être libres par rapport à ce qu'ils vivent habituellement, par rapport aux contraintes de l'horaire fixe du boulot, de la vitesse avec laquelle il faut vivre, du milieu social aussi. Ils ont l'impression qu'ils vont avoir l'initiative de ce qu'ils vont faire pendant ces quatre semaines. Ils ont l'impression de se trouver davantage eux-mêmes. Ils ont l'impression de pouvoir enfin vivre.

Je dis, impression, car de fait, si on fuit avec allégresse les contraintes habituelles, on retombe très vite sous le joug d'autres contraintes, ne serait-ce que celles de la mode (comme tout le monde on va à la mer... ou en Espagne), ou de l'habitude (on revient dans le même coin : on était si bien), ou encore de la publicité.

Mais du moins, ces contraintes nouvelles, on se les choisit. Et c'est déjà beaucoup... Et j'affirme que tous ces gens que j'ai ainsi rencontrés, depuis douze ans, dans les conditions où je les ai rencontrés, respirent tout de même une réelle liberté qui leur permet de vivre chaque fois quelque chose d'assez neuf et d'assez épanouissant par rapport à leur vie habituelle.

B.- Que vivent-ils donc ?

Il y a plusieurs plans...

1. Au plan familial.

Il n'y a pas de moments pendant l'année, étant donnés les horaires de l'école et du travail, où se vivent autant de richesses familiales, de rencontres, d'échanges entre mari et femme, entre parents et enfants. Il y a un amour familial vécu, parce qu'il a le temps de se vivre.

Il y a une reconstitution, je dirais même une restructuration de la cellule familiale qui se fait pendant ce temps des vacances.

2. Au plan collectif.

Il y a des rencontres entre gens qui, du jour au lendemain font connaissance, venant d'horizons géographiques différents, de milieux sociaux différents, de tendances politiques et religieuses très diverses. Mais on

n'en parle pas au début. On discute de pluie et de beau temps. On se prête ses affaires. On joue à la pétanque. On s'invite à l'apéritif. Tout commence comme cela. Et cela revêt un caractère facile et assez superficiel.

Même des militants très engagés, sauf exceptions, ont peu envie d'aborder les grands problèmes. Tout le monde a besoin de se détendre.

Et pourtant il est vrai qu'à partir de ces rencontres si banales de véritables amitiés se créent et durent. Il est vrai aussi qu'il suffit de peu de choses pour que des militants expriment ce qu'ils sont fondamentalement et retrouvent un certain engagement. Il est même vrai que tel ou tel campeur pris au jeu des responsabilités qu'il a accepté d'assumer autour de quelques activités à l'intérieur du camp, devienne conscient des responsabilités qu'il devrait assumer aussi dans sa vie habituelle et en particulier dans sa vie de travail,

3. Au plan de la mentalité.

Je reste chaque année très frappé par l'atmosphère, le climat général qui se dégage dans un camping, surtout si on aide un tout petit peu, comme on le verra plus loin, ce climat à prendre davantage corps. C'est un certain climat de vie de village. Quand je vois les gens côte à côte, se retrouvant aux points d'eau, à la vaisselle, aux commissions, dialoguant ou papotant sur les derniers événements du coin, j'ai souvent eu l'impression de retrouver un village d'autrefois.

Et je suis persuadé que dans une société devenue de plus en plus anonyme, entre autres au plan de l'habitat, il reste au cœur des individus le besoin à la fois très instinctif et très profond d'une communauté de base, de relations et de vie.

Dans la mesure où ce besoin trouve un commencement de réponse parce que la collectivité s'organise et tend à devenir de plus en plus communauté, alors on n'en finit pas d'entendre des réflexions de ce genre : "Ce camp, c'est formidable. Je n'ai jamais rien vu de pareil".

C'est la joie du partage qui s'exprime. Ça se répercute même dans les camps voisins d'où l'on vient voir "ce qui se passe ici".

C.- Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Restructuration de la cellule familiale... Ouverture, dialogue, création de liens pouvant aller d'un superficiel facile à du très-sérieux. Partage, désir et mise en route de communauté... Que signifie tout cela par rapport à la vie habituelle ?

S'agit-il d'une reprise sérieuse pour recommencer mieux la vie ordinaire ? S'agit-il au contraire d'une fuite, d'une évasion ? S'agit-il d'une nouvelle manière d'être ? Pour employer de grands mots, va-t-on vers une "Civilisation du Loisir" qui serait en réaction et en opposition avec ce que l'on a appelé la "Civilisation du Travail" ?

Je pense qu'il est bien difficile de répondre de-façon catégorique. Tout ce que j'ai pu lire jusque-là appuyant sur l'une ou l'autre des hypothèses, ne m'a jamais satisfait. J'ai toujours eu l'impression que dans l'un comme dans l'autre cas, on partait d'une théorie préétablie qu'il fallait défendre à tout prix.

Je dirai seulement pour ma part. : "Je suis sûr dans tout cela il se passe quelque chose." Mais, pour éviter de faire à mon tour de la théorie préétablie, je voudrais simplement essayer de pousser plus loin l'analyse de ce qui se tasse lorsqu'une collectivité de vacances tend à devenir une communauté, et dire les questions que cela me pose.*

II.- COMMUNAUTE ET EPANOUISSEMENT HUMAIN.

C'est un fait... Dans tous les campings où j'ai vécu, il s'est toujours fait de vastes rencontres, sous la forme de veillées. J'en ai toujours été l'initiateur, mais avec le souci permanent que cela devienne l'affaire des gens, ce qui se fait d'ailleurs assez vite. Veillées sans prétention. On chante. On rit. On écoute chanter un copain ou une équipe de jeunes accompagnés par des apprentis guitaristes... Mais c'est extraordinaire de voir comment les gens sont heureux de se trouver ensemble de faire quelque chose ensemble et quelque chose de sympathique et fraternel. Lorsque quelqu'un exprime alors que c'est formidable ce qu'on vit ensemble dans le camping, venant de partout, ou lorsqu'un chant exprime, de façon sérieuse ou humoristique, cette vie vécue ensemble dans la simplicité et le partage, tout le monde applaudit très fort. Il y a communion.

Apartir de là, il est facile de susciter des initiatives de toutes sortes. Et voilà que se créent des activités communes prises en charge par les uns et les autres : concours de pétanque se terminant par l'apéritif collectif, concours de volley-ball, de badminton, etc. Initiatives nombreuses qui peuvent aller par exemple jusqu'à la création d'une "Amicale des Campeurs", ayant pour but et l'animation des loisirs du camp, et l'organisation du camp en relation avec la direction, et la défense du terrain, dans la mesure où l'aménagement du littoral pose question aux campeurs sur l'avenir du camping dans le coin.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que dès qu'il y a réalisation communautaire quelconque les gens deviennent autres. Le lendemain d'une veillée, par exemple, on se retrouve avec une joie nouvelle. On le sent. On se le dit. On a partagé quelque chose : on se sent encore davantage en relation de simplicité et de fraternité.

Tout cela se réalise parce que d'abord on est en partage de vie... sur le même pied d'égalité. Tout cela prend corps parce qu'on part de cette réalité de vie vécue ensemble et qu'ensemble on essaye de lui donner son maximum d'intensité.

C'est là, à mon avis, qu'intervient le problème "culturel". Je suis convaincu que les gens, d'une manière générale, auraient possibilité de se développer intellectuellement, moralement, spirituellement, si les moyens leur en étaient donnés.

Malheureusement, trop souvent, ce qui se fait ou s'entreprind en direction d'une culture dite "populaire", part complètement à faux. Les "Maisons de la Culture", n'en parlons pas. Mais même les "Maisons de Jeunes et de la Culture" n'arrivent pas, me semble-t-il, à mettre réellement en route, au niveau culturel, de véritables collectivités, soit de jeunes, soit d'adultes. Pourquoi ? Parce que les activités culturelles proposées dans ces organisations sont préfabriquées et ont toujours tendance à partir d'en haut. Elles profitent alors à quelques individus qui relèvent déjà d'un minimum de culture et d'une certaine forme de culture intellectuelle... elles ne profitent pas à la collectivité.

Pour qu'une collectivité puisse vraiment être mise en route en tant que collectivité par un effort culturel, deux conditions s'imposent. La première, c'est cette démarche qui demeure essentielle, et qui consiste à accepter, avant tout, d'être en partage de vie avec ceux auxquels on prétend apporter un développement culturel. La deuxième c'est qu'étant en partage de vie avec eux, on puisse, à partir d'eux, à partir de ce qu'ils sont et vivent, et avec eux, se mettre en route vers quelque chose qui va être un développement. Et moi je dis qu'une veillée ou une partie de pétanque organisée dans un camping par les gens eux-mêmes, grâce à une tout, petite initiative à la base, ça, c'est déjà de la culture populaire, à condition que ça reste bien l'affaire des gens eux-mêmes et que ça reste bien vécu dans un climat de rencontre, de partage et de fraternité.

En effet, dans la mesure où des gens ont l'occasion de vivre une réalité de ce genre, si petite soit-elle, je pense que ces gens-là sont en train d'apprendre à vivre leur vie de loisirs, je dirais même leur vie tout court. Demain, lorsqu'ils retrouveront leurs tâches habituelles, ils les reprendront avec quelque chose de neuf dans leur être. Le loisir ainsi vécu peut devenir apprentissage d'une prise en main de toute l'existence, de façon active et personnalisante. Le dilemme "Civilisation du Travail" ou "Civilisation du Loisir" s'évapore, au bénéfice d'une "Civilisation de l'Homme" cherchant à se construire et à s'épanouir dans tous les compartiments de son existence.

Si le Loisir peut revêtir cette richesse - et je suis convaincu qu'il le peut - il présente un enjeu qui en vaut la peine. Par le fait même, il présente un appel urgent à tous les hommes de bonne volonté, mais spécialement aux chrétiens, donc à l'Eglise. En effet, toute la démarche nécessaire dont je parlais tout à l'heure - partage de vie au ras de terre, mise en route progressive d'une collectivité - ne doit-elle pas être la démarche essentielle des chrétiens ? Or les militants chrétiens engagés sur le plan culturel et des loisirs, où les trouve-t-on le plus souvent pendant cette période des congés ? Dans des Maisons familiales de Vacances, Villages de Vacances ou organisations similaires, où il se fait certes un excellent travail. Les gens qui sont là "avancent". Mais déjà ils étaient en route, relevant d'un certain niveau culturel, voire même social. Pendant ce temps, les collectivités de masse sont ailleurs...

III. FRATERNITE : " SIGNE DU ROYAUME " ?

Passer près de .deux mois en camping, dans les conditions où je les vis, ça n'est pas -toujours de tout repos. Et pourtant, apparemment, que de temps passé à ne rien faire...Temps perdu ? Je ne pense pas. Valeur du temps perdu, quand il devient temps d'écoute et de partage, temps de remise en cause aussi. Les questions se posent...

Il y a ces gens qui sont là, qui vivent... Qui vivent .un épanouissement humain parfois magnifique et qui ont l'air heureux. Je suis sûr que ce qu'ils vivent dans cette situation de vacances, ça vaut la peine. Et moi aussi je suis heureux d'être au milieu d'eux, parce que j'aime rencontrer des gens qui vivent simplement, qui ont envie de partager quelque chose, de fraterniser "au ras do terre".

Plus je vis cela, et plus je prends conscience que cette fraternité a quelque chose à voir - avec toutes ses insuffisances - avec le Royaume de Dieu. Quand je partage quelque chose avec des gens : rire, "tailler bavette", me faire du souci avec eux, etc., je suis parfaitement heureux, parce que je croie fondamentalement que la "pauvreté évangélique" - ou l'"enfance spirituelle" - peut être vécue dans cette simplicité de vie. Le fait du partage me semble avoir une résonnance évangélique des plus essentielles.

Mais comment permettre aux gens, chrétiens ou non, de réaliser que cette richesse humaine vécue par eux n'est pas indifférente au Royaume de Dieu, mais qu'au contraire, c'est cela ce à quoi Dieu nous appelle. Cela vécu de façon de plus en plus vraie, avec LUI, en Lui... présent, au milieu de nous ... avec nous ?

C'est de cela que j'aide les chrétiens à prendre conscience, soit par conversations personnelles, soit par proclamation collective dans l'Eucharistie. Et ce n'est pas rien de voir parfois des chrétiens prendre subitement conscience d'une dimension nouvelle et enfin réelle de leur Foi.

Les non-chrétiens... Tel ou tel m'a dit : "Tout ce que vous affirmez de Dieu, je le remplace par amour des autres, et cela suffit". Comment faire saisir l'amplitude, la profondeur et la valeur d'éternité que donne à l'amour vécu la réalité du Dieu vivant, du Dieu amour ?

A la suite de conversations loyales et fraternelles où je n'étais pas parvenu à expliciter clairement ni pourquoi je croyais, ni ce que, de fait, la Foi apportait de neuf, d'autre, à tout ce que je vis, je me suis senti plusieurs fois très bousculé. J'ai même eu peur, parfois, de n'être finalement, dans ce que j'appelle ma Foi, que le jouet d'un mythe. Et pourtant je sais bien que la Foi anime mon existence, et qu'elle donne à toute existence sa raison d'être, sa vérité. Mais comment, diable, le saisir plus clairement moi-même, et comment, par-dessus le marché, le dire à d'autres qui ont tellement l'air de pouvoir se passer de tout ça, ce qui ne les empêche pas de vivre quelque chose de très grand et de très fort ?

Par ailleurs, cependant, je suis sûr que le fait de me savoir prêtre et aussi de voir agir quelques chrétiens sérieux au milieu d'eux, pose question aux non-chrétiens. On m'a dit souvent : "L'Eglise comme ça, j'en veux bien. Mais ton Evêque est-il d'accord avec ce que tu fais ?" Et c'est alors une autre question pour moi : "Comment se fait-il que l'église n'arrive pas à donner un visage authentique d'elle-même aussi facilement que le donnent, dans un camping, quelques pauvres types " ?

Il y a nécessité de simplicité vécue par l'église sur tous les plans, qui devrait être première dans nos préoccupations. Je sais bien que pour tout le monde, autre est la vie pendant les vacances et autre pendant le reste de l'année. Mais quand je pense à la multiplicité des choses que je dois accomplir dans la vie courante, y compris la préparation de l'Assemblée Générale, et tout l'arsenal de Pastorale par lequel il me faut passer, je me demande : « Reste-t-il place pour du temps perdu, pour du gratuit" ? Ne sommes-nous pas encore trop des technocrates ?

Je me demande aussi: comment ce besoin de liens, de communauté, qui s'exprime si fort et parvient à se réaliser si facilement pendant le temps des vacances, pourrait aussi se réaliser mieux dans le cours ordinaire de l'existence ? à partir de toutes les dimensions de la vie concrète ? Comment permettre à une masse de devenir un peuple ? Il y a certes déjà beaucoup d'efforts entrepris dans ce sens. Mais il ne faudrait pas trop vite prendre nos désirs pour des réalités, ce qui aurait entre autres, comme inconvénient, de tarir les recherches et les sources d'invention.

CONCLUSION

J'ai parfaitement conscience que le domaine du loisir couvre une superficie autrement vaste que celle toute petite que j'ai pu explorer. Ce qui me porte d'autant plus à penser à l'importance qu'il a déjà et qu'il risque d'avoir de plus en plus, dans la perspective d'une "Civilisation de l'homme".

D'autres, sans doute, à partir d'une expérience similaire, et à plus forte raison à partir d'expériences vécues dans d'autres conditions de Loisir pourraient poser bien d'autres questions et apporter des points de vue différents. Il ne me reste qu'à souhaiter que mes questions et ces points de vue s'expriment davantage pour permettre de s'éclairer mutuellement.

=====

III.- INTERROGATIONS FACE AUX CHANGEMENTS

DE MENTALITE DU MONDE RURAL

Je suis depuis 12 ans, prêtre sur le Plateau de Millevaches. L'évolution générale du monde a des répercussions pesantes sur cette région. Un monde et un type d'homme disparaissent, quelque chose d'autre naît douloureusement. C'est une part de moi-même qui meurt et qui se cherche, et ma foi est prise dans ce mouvement, elle ne peut s'exprimer que par des questions. Ce sont ces questions que je voudrais préciser.

I.- "Sagesse" d'un monde passé, contraintes de la société moderne : les difficultés auxquelles nous sommes affrontés.

Les gens de cette région menaient une vie simple, pauvre et souvent dure, mais où la joie n'était pas exclue. On savait prendre le temps de vivre, de se rencontrer, le temps de se dépanner mutuellement, de s'entraider, le temps de partager les joies et les deuils des autres. Le passage d'une économie de subsistance à une économie d'échange a rompu cet équilibre. Attirés par les salaires de la ville, dans l'impossibilité de vivre au rythme de la vie actuelle en restant au pays, la plupart ont quitté leur village. Parmi ceux que nous rencontrons, beaucoup sont restés, parce que attachés à l'ancien mode de vie. Nous les jugeons malheureux parce que pauvres, en dehors de la vie moderne, comme peuvent l'être des clochards. Comme eux, ils refusent la société actuelle et organisent leur vie en dehors d'elle, indépendamment de son mouvement. Mais les clochards sont-ils heureux ? Il y a tellement de richesses humaines dans leur mode de vie que je me prends à regretter ce monde qui meurt. Toutes ces richesses d'accueil de partage, d'entraide, de fidélité au rythme naturel, de simplicité, de sens du sacré, sont si proches de notre compréhension de l'Evangile ! Nous avons si vite fait de les baptiser valeurs évangéliques ! Peut-on sans crainte tourner la page. Tout cela correspond tellement à une certaine dimension de l'homme !

Nous qui recevons de plus en plus de "vacanciers" ; nous les voyons redécouvrir ces composantes de l'homme : simplicité de vie et de contacts sur un terrain de camping, besoin du calme et de la lenteur au contact de la nature, admiration quasi sacrée devant la beauté et la grandeur des sites... etc. Et nous constatons les déformations aliénantes qui surgissent dans notre monde lorsque ces besoins de l'homme cherchent à s'exprimer : profusion des sectes, liturgie autour des vedettes, astrologie... •

Bien sûr, techniciens, économiste souriront devant cette évocation. Ce monde passé est mort. Il n'est plus économiquement possible. Un monde nouveau est déjà né, et toute une jeunesse en est déjà, si je puis dire, le produit... Je suis frappé de retrouver parmi elle un grand nombre de ce que j'appellerai encore des clochards, ces hippies et beatniks refusant

de s'intégrer à cette société et en même temps recherchant entre eux ces mêmes valeurs qu'ils vivent de manière exubérante : retour à la nature, simplicité, petits groupes vivant fraternellement dans le partage.

Comment pouvoir retrouver tout cela dans une fidélité aux lois économiques ? Comment faire revivre l'homme dans toutes ses dimensions à l'intérieur d'une économie moderne ? Et nous ajoutons dans une réflexion d'équipe :

que peut nous dire l'évangile sur cette question ?
l'Evangile a-t-il quelque chose à dire en ce domaine ?

La question se précise en réfléchissant avec une autre partie de la population, population minoritaire sans doute mais porteuse de l'avenir de la région. Nous rencontrons quelques agriculteurs qui sont sortis des habitudes ancestrales pour créer des exploitations valables, quelques hommes compétents pensant l'avenir de la région dans une vaste forêt, quelques autres engagés municipaux ou au Syndicat d'Initiative pensant l'avenir touristique. Nous rencontrons des responsables d'organismes d'études et d'interventions qui essaient de donner un autre visage à cette région.

Chacun poursuit sa propre réflexion dans le cadre de son option, mais au fond chacun est en butte aux mêmes difficultés, il faudrait presque dire à la même difficulté : le frein d'une mentalité d'une autre époque, d'une mentalité qui refuse de se laisser entraîner dans un autre monde. En refusant de mourir, ce vieux monde enterre le pays. Le foncier est figé, l'étranger n'est pas intégré, l'homme qui réussit devient un "gros" et, sans des qualités humaines exceptionnelles, finit par se couper du milieu. Tout novateur est voué à la solitude, voire à l'échec.

Comment rompre ce carcan ? Comment faire éclater cette mentalité pour que germe quelque chose de nouveau ? Faut-il prendre des décisions d'autorité qui vont libérer les hommes les plus entreprenants mais écraser les autres en détruisant tout ce qui faisait leur vie. Peut-on même bâtir quelque chose contre la mentalité générale d'un pays ? Dans d'autres circonstances j'ai entendu cette réaction bien typique. "On veut tout nous enlever, mais il nous reste une force, la force d'inertie, et nous saurons nous en servir".

Ou bien il faut faire évoluer cette mentalité, faire prendre conscience que le monde ancien est mort et qu'il faut laisser à d'autres le soin d'inventer, de recréer, aider à situer les problèmes locaux dans une évolution plus générale; et en même temps il faut permettre à cette population de pouvoir finir leur vie dignement

II.- Notre situation et notre choix.

Certains hommes cherchant à créer cette évolution se tournent vers nous, prêtres, pour nous dire : "Vous pouvez nous aider dans cette tâche ; pour ouvrir les mentalités. Nous avons besoin de vous". Et cela nous pose plus à fond la question formulée plus haut. Non seulement "que nous dit l'Evangile ?" mais "comment l'église doit-elle vivre cet Evangile au cœur de ces problèmes ?"

L'Eglise jusqu'à présent a fait corps avec ce monde qui est en train de s'écrouler. Elle s'était si bien moulée dans ce monde qu'elle a du mal à s'en libérer. Les anciens journaux paroissiaux d'avant la dernière guerre luttait avec énergie contre les idées nouvelles. En luttant contre les exagérations qu'elles pouvaient véhiculer, l'Evangile s'est enfermé dans le passé.

Nous avons pris une autre voie : par le choix de notre engagement au travail, par ce que nous écrivons dans notre publication locale, par nos contacts

personnels et nos conversations, nous sommes liés avec les novateurs - nous cherchons avec eux et nous le disons, et pourtant nous ne voudrions pas nous couper de l'ensemble. C'est peut-être pour cela que nous ne travaillons qu'à mi-temps (dans une exploitation agricole valable, dans la reforestation), afin de pouvoir maintenir un contact personnel avec des gens plus traditionnels, les "gaulois" comme certains les appellent, n'hésitant pas à travailler parfois pour un coup de main chez eux. Nous voudrions par cette attitude pouvoir incarner une église porteuse d'une espérance humaine. Nous avons songé, en ce sens, à nous engager plus à fond en créant notre propre entreprise agricole afin de témoigner de cette espérance, et de pouvoir dialoguer plus concrètement avec ceux qui cherchent l'avenir de cette région. Cela n'aurait-il pas masqué l'originalité de l'église et du prêtre ? nous a-t-on répondu... C'est possible.

III.- Les novateurs et les "gaulois" : l'affrontement des mentalités.

Actuellement ce dialogue avec les novateurs se poursuit à l'occasion du travail, mais surtout de contacts personnels, et nous découvrons la distance croissante qui existe entre ces novateurs et les "gaulois". Un nouveau type d'homme semble se dessiner dans cette région. Un type d'homme que l'on rencontre un peu partout maintenant dans le monde agricole : un homme qui ne se définit plus par ses relations de voisinage, Mais qui est intégré à des réseaux de relations très divers au niveau de sa profession et même parfois d'une spécialité dans sa profession, au niveau de sa vie familiale et de l'éducation de ses enfants, au niveau de son engagement politique. Cet homme peut être un inconnu dans le petit monde des gens traditionnels vivant surtout au niveau local - c'est un homme également qui se sait intégré à des ensembles plus vastes et donc qui accepte d'être dépendant de centres de décision extérieures à son entreprise; mais qui par contre accepte d'élaborer d'autres décisions qui débordent le cadre de son entreprise. Tout ce travail de groupe en C U M A, groupement de producteurs etc... transforme peu à peu sa mentalité. Il me semble important qu'un membre de notre équipe essaie de s'intégrer à ces circuits. Là aussi c'est un élément nouveau. L'homme ancien voulait et veut encore rester maître chez lui, et il suivra son produit jusqu'à pouvoir débattre lui-même de son prix. Les meilleurs exploitants ont agi longtemps de la même manière malgré une productivité accrue ; actuellement ils sentent que c'est dépassé et dans les groupements de producteurs le prix de la bête est fixé par une commission d'experts acceptés par tous. Un dernier aspect souligne le changement de mentalité, c'est la recherche d'une amélioration continue de la production. Un jeune agriculteur possède un des plus grands troupeaux bovins de la région, et il cherche à créer une étable d'engraissement. Parlant de ce projet, un homme âgé me dit : "il faut qu'il soit bien gourmand pour ne pas se contenter du troupeau qu'il a", il réagissait encore dans une mentalité d'économie de subsistance. Cette recherche du plus grand rendement possible est neuve pour la mentalité du pays. On améliore facilement ses conditions de travail en se mécanisant, mais la mentalité ne suit pas forcément.

IV.- Notre foi au carrefour de ces mentalités.

Un homme différent est donc en train de se forger, un homme qui a rompu le cadre local de ses relations pour vivre à un plan régional, national ou même Européen ; un homme qui essaie de se rendre maître non seulement de la nature, mais également de son produit, un homme qui calcule, organise, prévoit et cherche à rester maître de sa vie, sans se laisser enfermer dans sa seule profession. Mais malgré l'aspect rationnel de sa vie,

et l'élargissement du champ de sa conscience, cet homme garde souvent en lui un domaine qui sent le vieux, c'est le domaine de sa "croyance", de sa foi. Il cherche parfois à l'évacuer, ou cela disparaît sans bruit; certains refusent d'y réfléchir : "on y perdrait la foi" ; d'autres le situent dans l'ordre du merveilleux, ou de cet inexplicable qu'est l'occultisme. Cette foi n'étant plus utile à leur vie, ou bien ils s'en débarrassent ou bien ils la cloisonnent dans l'irrationnel, du moins semble-t-il.

Le père Jolif disait que dans la conscience de l'homme se sont déposés au cours des âges, comme des couches de sédiments, vestiges des civilisations successives. Il n'est pas étonnant de retrouver cela dans la conscience des hommes en cette époque de mutation. Nous sommes de ces hommes, nous prêtres ; j'en suis.

Ma foi a été modelée d'abord dans un univers de chrétienté, j'étais et je suis encore pour une part un Gaulois christianisé, et je le serai sans doute bien davantage, si je n'avais fait mon séminaire à la Mission, et je crois même que je le serai redevenu si je n'avais été constamment provoqué par les copains de la Mission, par les Sessions et autres rencontres. Actuellement je ne peux plus me satisfaire du langage traditionnel de l'Eglise. Certaines prières, certaines publications, certaines interventions de l'Eglise ou d'évêques me sont insupportables. Je trouverai encore des mots pour exprimer la foi dans le langage d'hier. Les mots viendraient sur les lèvres, mais le cœur n'y serait pas. Il me faut chercher autre chose. Plus loin que la maladresse des mots, c'est ce que je veux exprimer qui n'est pas clair. Beaucoup d'homme évolués ont évacué la foi, ou l'ont cloisonné parce qu'elle n'est plus utile à leur vie. Pour moi, la foi, le Christ me semble l'axe de ma vie, quel sens aurait-elle sans cette réponse quotidienne et trébuchante à l'amour du Père ? et pourtant je ne sais le dire ; comment est-ce vrai ? et même, est-ce bien vrai ?

Je m'aperçois que je suis parti de questions très larges posées à l'Eglise et à son engagement dans la situation concrète du plateau de Millevaches pour aboutir à une question plus personnelle sur le sens de la foi dans ma vie. Cela correspond, au fond, à la façon dont j'essaie de vivre mon Sacerdoce, Ma tâche me semble être de comprendre et d'exprimer la Parole de Dieu dans le langage et pour les hommes d'aujourd'hui. La tâche me semble être de rassembler les hommes conscients de l'importance de la lumière apportée par le Christ et conscients de la nécessité de témoigner de cela au cœur de la recherche des hommes d'aujourd'hui.

VI.- QUESTIONS POSEES A LA FOI

Dans un pays aussi marqué par ses difficultés, comment sont vécues les questions posées à la foi, à notre foi ?

On peut commencer par citer cette réflexion d'un jeune agriculteur, célibataire : "Moi, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Toi, tu as au moins l'Eglise à construire". Cette réflexion situe bien le problème : sans avenir humain défini dans l'immédiat, qui pourrait polariser toutes les forces, que peut signifier la foi en Jésus-Christ aujourd'hui ?

I.- L'attitude religieuse traditionnelle.

- Ainsi vivons-nous notre propre foi en contradiction avec l'attitude religieuse traditionnelle de ce pays qui est essentiellement attachés au passé.

S'il y a des athées, la majorité des gens se réfèrent dans leur vie à un absolu qu'ils nomment Dieu. Et beaucoup ne se posent aucun problème au sujet de leur appartenance et au Parti Communiste et à leur religion.

'Ainsi un secrétaire de mairie, appartenant au Parti : "Tu sais qui je suis, mais ça ne m'empêche pas d'être croyant et de faire baptiser ses enfants". On se démarque bien mieux dans un "pour" ou dans un "contre" l'Eglise. "Moi, quand j'ai besoin du curé, je le paie".

De l'extérieur cette religion apparaît attachée au rite, au passé :

... Attachement au rite : le plus visible bien sûr c'est l'enterrement. Ne pas sonner la cloche, oublier le drap, voilà quelque chose de grave surtout si l'idée vous prend de modifier la cérémonie pour en faire une provocation à la prière. Alors on change les habitudes et du coup l'enterrement n'est pas valable.

... Aspect folklorique de la religion: deux chrétiens viennent nous trouver à l'occasion d'une fête hippique, pour réclamer une messe de plein air avec la présence des chevaux. Comme disait le maire de la commune, non-chrétien : "ça n'a aucune importance. Ceux qui vont d'habitude à la messe ne seront pas gênés et les autres pourront toujours aller y voir". C'est le spectacle folklorique.

Plus profondément la relation à un absolu apparaît connue une

... Attitude moralisante.

Etre religieux, c'est avoir une morale qui se résume à l'honnêteté, ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se mêler des affaires des autres : "Les voisins, je ne rien occupe pas". Et les prêtres ce sont ceux qui doivent enseigner cette morale. "Si ça va mal, si les jeunes se conduisent si mal, c'est parce que vous prêtres, vous n'enseignez plus la morale. Vous ne les tenez pas."

... Attachement au passé

Tout cela enraciné dans un bon conservatisme qui exclut la plus large part de la responsabilité personnelle. Quand il arrive de poser la question de l'engagement propre des parents pour le baptême, c'est le silence. Pour deux jeunes qui reconnaissent n'avoir aucune relation avec l'Eglise, n'avoir rien à faire avec Jésus Christ : le mariage à l'Eglise c'est plus beau et il est impensable d'aller contre la tradition.

Chacun a sa croyance... qui est du domaine du privé.

Si "chacun est libre de faire et de penser ce qu'il veut", il est impensable d'aller contre la tradition. Quelque choix que l'on ait pris dans l'orientation de sa vie, il existe quelque chose de figé qui ne peut pas, qui ne doit pas être remis en cause. C'est peut-être là un des aspects les plus nets des contradictions que nous avons envisagés : le refus du changement.

II Divorce entre la religion et la vie des hommes.

Nous trouvons-nous plus en accord avec ceux qui sont entrés dans l'évolution et dont nous disions que le décalage entre eux et l'homme traditionnel du pays allait s'accroissant ?

Du côté des chrétiens qui se-reconnaissent comme tels, on entend la réflexion : "Moi, je refuse de chercher à comprendre, j'y perdrais la foi", ou "Vous nous entraînez trop loin". Si l'on change quelque chose dans sa vie, on ne change pas toujours quelque chose à sa foi. La foi ne serait-elle pas le meilleur moyen d'intégrer dans une vie de plus en plus exigeante, par sa rationalité, un peu de "merveilleux" ?

Pour d'autres hommes, la foi en un Absolu n'est-elle pas transférée dans un monde infra-rationnel ? Un technicien de la SAFER chargé d'une enquête sur 3 communes du canton, nous avait entraîné avec lui dans une longue discussion sur l'avenir du pays et ceci à plusieurs reprises. Engageant la conversation sur une autre piste il disait son refus de l'Eglise traditionnelle et son interrogation plus que dubitative sur la manière dont nous emplissions encore nos tâches habituelles : "Le catéchisme, vous ne pouvez pas y croire"; ou sur la manière dont nous vivions "le célibat...". Et pourtant il s'intéressait aux transmissions de pensée, aux influences astrologiques, etc. Il ne s'expliquait pas l'inexpliqué et il ne parvenait pas à garder une attitude critique suffisamment rationnelle.

III.- Il nous est facile de dénoncer les manières déficientes ou perverses de vivre la foi. Il est plus difficile de préciser un aspect positif :

a) De la révolte à l'espérance : la difficulté de discerner le terrain où la foi s'enracine. Avec eux dans la difficulté.

Nous pensons bien que notre foi nous engage à vivre aussi profondément que possible ce que vivent les hommes qui aujourd'hui sont dans cette Haute-Corrèze, reconnaissant d'ailleurs les limites du partage que nous pouvons en faire. Mais avec eux, nous sommes en pleine interrogation, désespérant parfois et même souvent d'aboutir, de définir un avenir. Avec eux nous pouvons devenir accusateurs d'une société qui se préoccupe de technique mais qui ne permet pas à l'homme de vivre, tout particulièrement à celui qui n'a pas le plan Vedel ? Mais devenir simplement accusateurs sans aucune autre perspective, ce serait tomber dans ce fatalisme, dans cette désespérance qui mène parfois à la révolte. Et, nous savons combien cela peut être déshumanisant quand il n'y a pas d'issue.

"Avec eux pour changer".

Notre foi nous engage donc à percevoir tout le changement d'une société qui trouve son centre de gravité autour de la ville. Elle nous engage à percevoir que la possibilité d'évoluer, de changer définit l'homme et que tous les hommes ont droit à cette évolution, à ce changement et qu'ils ont, à la mesure de leurs moyens, le devoir de l'assumer. Il ne peut y avoir pour nous de sous-hommes, soit parce que, techniquement, humainement, pour ainsi dire, ils sont finis, soit aussi parce que on a l'impression parfois qu'ils sont réduits à n'être qu'une masse de manœuvre pour la révolte.

Avec eux vers un but.

Notre foi veut être dans la vie, engagée dans une solidarité effective avec des hommes, une solidarité tournée vers la définition d'un but à proposer, d'un dessein à construire. Notre foi nous engage à élaborer une réponse, à la question de l'homme d'ici : qui nous aimera ?

Ce ne peut pas être une réponse d'individu, ni un témoignage personnel : "Si l'Eglise a toujours dit de changer son cœur, ne faut-il pas aussi, le cœur changé, changer les structures ? Ne pourrait-on retourner cette citation : pour que le cœur des hommes puisse changer, ne faut-il pas changer aussi les structures ? Ainsi notre foi nous engage-t-elle à porter attention à tout ce qui, aux yeux de gens de l'extérieur, peut apparaître comme pauvrement vivant, ridiculement vivant, soit à un niveau personnel, soit, surtout, à un niveau collectif.

b) Tout homme a droit à Jésus-Christ.

Mais notre foi ne peut seulement nous engager à définir un avenir pour l'homme de ce pays. Dans ce pays où il n'y a rien pour nous aider, ni ressorts humains, ni forces d'Eglise, le pourquoi de notre présence ne saurait uniquement s'expliquer, se définir par la simple volonté de sortir les hommes de leurs difficultés, pour les mener à de meilleures conditions de vie, à un épanouissement humain plus conséquent. Elle nous amène à affirmer qu'il y a un avenir possible pour tout homme, quel qu'il soit, le plus défavorisé soit-il. Notre présence ici n'est-elle pas le signe que pour tout homme le salut est annoncé ? Notre foi nous engage coup à reconnaître que l'avenir de l'homme nous dépasse, que le dynamisme de notre foi, qui se veut en permanence engagée dans la vie, vient d'ailleurs.

Nous sommes ainsi conduits à redécouvrir plus profondément que si notre foi a un retentissement surtout sur l'avenir humain c'est qu'elle a sa source et son aboutissement en Jésus Christ lui-même ; Nous ne pouvons nous enfermer ni dans nos constatations ni dans nos projets. Une autre espérance est à dire qui ne cesse d'ouvrir à la possibilité d'un avenir pour ce pays et ces hommes.

=====

Une équipe diocésaine de la Somme en milieu ouvrier

"ACCOMPAGNER LES HOMMES DANS LEUR EXISTENCE

D'UNE OUVERTURE A LA VIE DES GENS A UNE EXIGENCE DE PARTAGE"

=====

1) Etapes de la vie de l'équipe

Au point de départ : trois paroisses ouvrières, mais sans liens spéciaux, confiées, d'un côté à deux prêtres diocésains de l'autre à une équipe de 4 Jésuites.

Devant le renouvellement de l'équipe jésuite, la question se pose d'un travail coordonné et en harmonie totale. Volonté affirmée des deux côtés qui aboutit à la mise en place d'un secteur pastoral comprenant 2 diocésains et 3 Jésuites, dont 1 Frère.

- Dès le début : travail d'équipe systématique, repas communs, matinée de réflexion et de prière hebdomadaire, prédication par roulement dans toutes les paroisses, répartition des responsabilités d'aumônerie de mouvements, unification des principaux actes pastoraux.

- Deuxième étape : extension du secteur par rattachement d'un groupe de paroisses non-voisines, avec deux nouveaux diocésains. Seul point commun : une même homogénéité ouvrière. Cet agrandissement du secteur sera complété par une dernière extension à deux paroisses à majorité ouvrière, mais baignant dans un contexte de petite commune issue du rural. Un autre prêtre s'adjoindra à l'équipe.

- Troisième étape : projet d'association avec la Mission. Le passage régulier du Vicaire Général de la Mission, conjointement avec le Supérieur de la Fission Ouvrière de la Province du Nord, nous aide puissamment à dégager les priorités.

Ceci renforce la conscience vive que nous avons depuis le début notre visée pastorale n'a de sens que si elle rejoint la réalité collective, très sensible sur le secteur.

2) Une réalité collective ouvrière semblable à bien d'autres

Ce secteur est d'abord marqué par une majorité de cheminots qui donne le sentiment d'une grande uniformité. Mais au-delà du fait "cheminot", l'ensemble du monde ouvrier qui constitue la presque totalité du secteur nous est apparu comme un donné qui réclamait une pastorale collective. Ce n'était pas une théorie, mais la constatation permanente d'un fait qui surgissait à chacune de nos rencontres, lorsque nous essayions de discerner les événements qui marquaient le secteur. Force nous a donc été de réfléchir notre projet d'évangélisation en référence constante à ce collectif, que venait, d'ailleurs, renforcer l'influence de municipalités marxistes, fortement implantées sur une grande portion de notre territoire. Les réalités collectives perçues n'ont rien de sensationnel par rapport à ce que tout prêtre en milieu ouvrier perçoit : conditions de travail, pression du quartier, influence marxiste, pesanteur de la vie économique sur des budgets étroits, soucie de scolarisation, abandon des personnes âgées, isolement des étrangers, difficultés des jeunes à trouver leur place au travail etc...

3) Accompagner les hommes dans toutes leurs démarches.

Le projet fondamental était et reste que la foi ne soit pas vécue en vase clos, mais comme un dynamisme qui pousse ceux qui en vivent et en sont porteurs à rester constamment au contact des hommes, dans les activités collectives qui marquent la vie du pays. Cela s'est traduit dans notre travail pastoral,

- d'abord, en négatif, par l'élimination de tout ce qui pouvait faire apparaître l'Eglise comme une organisation concurrente dans la cité ou un groupe de pression, faisant contrepoids aux institutions ou activités locales : mise en sommeil d'une Association d'Education Populaire qui recouvrait des activités de loisir (belotte) ou de ramassage d'argent en vue de mettre sur pied une Maison de Jeunes "chrétienne" ; fermeture d'une Garderie qui renforçait l'idée que l'Eglise n'occupe d'abord des enfants et créait une certaine ségrégation dans une concurrence de fait entre la Garderie S.N.C.F. et celle des Sœurs. Contre les apparences, également, nous avons jugé utile de supprimer les aubes de Communion Solennelle.

- En positif, tous ces changements au point de départ - évidemment mal acceptés par les "habitués" - ont été expliqués comme une invitation aux chrétiens à sortir de leur ghetto et à prendre largement leur place dans les structures locales Associations de parents d'élèves, groupement de commerçants, fête des fleurs, syndicalisme... chacun selon ses possibilités et ses aspirations.

L'équipe sacerdotale pour se porter, s'est efforcée de trouver pour ses membres des pistes de participation qui puissent exprimer concrètement le projet de l'Eglise d'accompagner les hommes dans toutes leurs démarches communes, et de montrer que le Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu passe par toutes les aspirations à la Justice et à la Paix.

4) Participer à la vie de la cité et des gens

Concrètement nous avons participé à ce qui se présentait d'accessible et nous permettait de nous mêler à la vie et à l'activité locale dans ce sens : mise sur pied, avec le Mouvement de la Paix de plusieurs manifestations pour la Paix au Vietnam ; démarrage et animation d'un groupe local de Papillons Blancs ; entrée dans une Société musicale ; contacts fréquents et présence aux manifestations des Vieux de France ; présence à une semaine de la Pensée Marxiste. Les événements de Mai ont renforcé cette attention à la dimension collective de la vie ouvrière : l'un de nous a pu prendre part à des débats à la Maison de la Culture. Nous nous sommes pourtant refusés à participer aux défilés organisés par les Centrales Syndicales, trop conscients que nous étions de notre absence habituelle de la vie de travail des ouvriers. Les militants nous ont encouragés vivement dans cette abstention.

Mais nous sentions de plus en plus la difficulté insurmontable d'annoncer correctement Jésus Christ au monde ouvrier, tant que nous resterions étrangers à l'essentiel : sa vie de travail.

Restant une équipe pastorale, nous n'avons pas envisagé le travail de P.O. pour nous. Nous en sentons la nécessité, mais dans notre activité en paroisse nous pensons qu'il faut que se transforme de l'intérieur notre langage et notre mode de vie. Nous avons donc opté lucidement pour le travail à temps partiel - sans exclure des évolutions postérieures vis à vis du travail à plein temps pour l'un ou l'autre. Deux membres de l'équipe sont actuellement au travail à mi-temps et un troisième s'apprête à y partir.

5) Plus que jamais, la distance...

A travers leur regard, leur partage de la vie de travail, nous percevons plus que jamais la distance qu'il y a entre la façon dont l'Eglise propose Jésus Christ et les possibilités d'accueil des travailleurs. En particulier, la croissance de l'homme que poursuit le Mouvement Ouvrier nous apparaît comme une dimension de l'Amour et de l'Action de Dieu, qui n'a pas encore été prise au sérieux par l'ensemble de l'Eglise. Notre premier souci reste donc de rendre visible une Eglise qui vive à plein et essentiellement les dimensions d'unité et d'amour fraternel ; cela :

- par la proximité avec les ouvriers au travail,
- par le partage des soucis concrets des personnes rencontrées en quartier,

- par la cohésion avec les militants chrétiens,
- par le souci de trouver les moyens d'aider les autres prêtres d'Amiens à rejoindre les exigences de l'évangélisation
- par le témoignage que nous essayons de donner en vivant fraternellement en équipe.

6) L'équipe, lieu de découvertes et de recherches

L'équipe nous est apparue, à l'expérience, comme la cheville ouvrière de toutes nos découvertes et de toutes nos remises en cause.

Pour voir clair, pour faire des choix et pour les mettre en œuvre avec persévérance - malgré les résistances que l'on rencontre inévitablement - l'équipe s'est montrée absolument indispensable. De plus, nous avons toujours pensé que l'équipe témoignait pour l'Eglise comme Communauté fraternelle. Une difficulté peut apparaître pourtant, que nous avons ressentie : celle de verser dans l'autosuffisance, vis à vis du clergé d'alentour, vis à vis des laïcs qui se sentent en état d'infériorité s'ils ne sont pas consultés en tant que délégués d'un Mouvement sur lequel ils peuvent s'appuyer, vis à vis d'une communauté chrétienne qui s'essouffle vite. Nous n'avons sans doute pas échappé à un certain cléricalisme. Mais nous avons aussi constaté que la complémentarité des points de vue et des exigences pouvait efficacement compenser ce risque, à condition que chacun s'efforce de donner son avis sans complexe tout en acceptant de ne pas l'imposer. Ce qui suppose, bien entendu, que chacun soit d'accord sur les options fondamentales et que celles-ci ne soient pas remises en cause à tout bout de champ.

C'est la vie d'équipe, par ses rencontres hebdomadaires, qui nous a permis t'assurer le choix des priorités par l'examen de la réalité du secteur ; c'est l'équipe qui nous a permis d'avancer dans la prise de conscience des conditions de l'Evangélisation d'un secteur où le collectif est une dimension capitale. C'est l'équipe qui a rendu possible l'exigence et la réalisation des différents essais en cours, de partage de vie, sans trop de risque de se laisser aller à un pur besoin d'équilibre personnel. En particulier, le travail à temps partiel n'a de sens et n'est possible qu'au sein d'une équipe ; Dans la remise en cause permanente, c'est l'équipe qui nous paraît seule capable de nous faire découvrir les moyens de mieux incarner la foi, même si parfois, elle a pu paraître à l'un ou l'autre d'entre nous une limite abusive à la liberté personnelle. Enfin, il nous semble bien aussi que le dialogue avec les laïcs chrétiens bénéficie de l'expérience diverse partagée en équipe.

+

+ +

COMMENT JE SUIS PASSE, AVEC L'EQUIPE, D'UNE RECHERCHE

D'OUVERTURE A UN PARTAGE DE VIE, PAR LE TRAVAIL.

=====

1°) Evangéliser

80% de ceux dont nous avons la charge sont des travailleurs manuels. Lorsque nous dépassons le niveau des contacts d'information ou, des échanges sur des réalités• qui ont des points communs dans tous les milieux (éducation des enfants, harmonie conjugale...) nous percevons bien que nos interlocuteurs vivent une réalité ouvrière qui commande leur sensibilité et leurs réactions. Si je reprends des dialogues prolongés avec quelques catéchumènes ouvriers, je remarque que j'ai pu percevoir avec eux la valeur de telle ou telle expérience humaine (puisque j'aime ma fiancée, ça me rend heureux ; c'est normal que je sois plus chic avec les autres" ou encore : "ce qui fait vivre, ce n'est pas la justice, mais c'est l'amour"). - Et pourtant, chez les mêmes, j'ai relevé cette réflexion "Quand on est ici ensemble, c'est bien, mais, ailleurs, on entend le contraire d'ici". Au bout d'un certain temps, on s'aperçoit qu'on a pu peut-être se faire comprendre sur l'un ou l'autre point, mais on se rend bien compte qu'on n'a pas CONSTRUIT selon les cheminements de la sensibilité et de la pensée ouvrière... pire, on découvre que des questions essentielles n'ont jamais été abordées : ce constat fondamental : ON NE PEUT PAS EVANGELISER CE QU'ON NE CONNAIT PAS.

2°) Evangéliser le réel collectif.

Nous côtoyons un monde marqué par la vie de travail. Le poids ou le soutien du collectif commande souvent inconsciemment les réactions des personnes. Etranger à ce monde, nous n'arrivons pas à discerner entre ce qui est important, ce qui marque ou ce qui reste sans écho. Par exemple, dans nos réunions d'équipe sacerdotale, nous réfléchissons en partant des événements vécus par les hommes qui nous entourent. Pour nous qui ne sommes pas "prêtres au travail", c'est une conversation saisie au vol, ou ce sont les nouvelles du journal, de la télé ou - au mieux - des échanges en réunion d'Action Catholique qui nous font réagir : dans ce contexte, il nous arrive assez souvent de tomber à côté de ce qui a marqué le monde ouvrier qui nous entoure. Peu à peu, presque irrésistiblement, nous nous voyons à côté de la plaque... Faute de coller au réel, nous sentons alors que notre ministère tourne à vide.

Si par ailleurs, nous situons notre tâche à partir de l'Eglise, nous constatons que nous sommes sous employés par rapport au nombre imposant de nos paroissiens.

Une autre perspective s'impose alors à nous : passer de l'autre côté de la barrière : PARTAGER la condition ouvrière par le travail.

3°) Evangéliser le réel collectif du monde ouvrier

Finalement, c'est l'approfondissement de notre "mission" qui commande notre désir d'un partage plus étroit de la vie ouvrière.

Il faut se "naturaliser" avec ceux dont on est responsable. Personnellement, je constate que 9 ans de séjour en Afrique avec étude de la langue m'ont permis une certaine naturalisation africaine dont je perçois les effets lorsque je me retrouve au contact d'africains résidents en France... cela m'incite à faire un réel effort de naturalisation ouvrière par le travail.

Par ailleurs, le monde ouvrier, même lorsqu'il accepte Dieu, Jésus Christ ou l'Evangile, rejette habituellement le projet de l'Eglise telle qu'elle vit actuellement ou telle que nous la lui présentons : nous le constatons et notons, parallèlement, la minceur de nos contacts avec les incroyants. Un partage dans une vie de travail tend à changer les données du problème ne serait-ce qu'en permettant des rapports plus vrais, plus spontanés... et les militants chrétiens s'en réjouissent et ils pressentent que le travail du prêtre l'amène à mieux "qualifier" tout le reste de son ministère.

En équipe ACO, quelques militants ont constaté très humblement qu'ils sont loin de la masse ouvrière ; ces militants se veulent solidaires du monde ouvrier, mais ils savent qu'ils ne sont pas présents en bien des secteurs de la vie ouvrière : la présence de prêtres au travail leur paraît complémentaire de leur projet. C'est ce qui leur a fait apprécier que Paul, notre responsable travaille comme manœuvre dans le bâtiment et qu'Hervé soit manutentionnaire dans un grand entrepôt d'alimentation. Pour moi, en tenant compte de mes possibilités physiques et professionnelles et avec l'avantage d'un travail partiel tout à fait naturel et normal dans la corporation des chauffeurs, je dois faire du transport en commun d'ouvriers (souvent main-d'œuvre à tout faire) au service d'une société qui emploie 160 chauffeurs souvent en changement d'employeurs parce que mal rétribués.

4°) Evangéliser le réel collectif du monde ouvrier et l'Eglise

Tout en témoignant au monde ouvrier de l'ouverture fraternelle voulue par l'Eglise, notre vie de travail nous amène à un changement de style personnel. Nous ne pouvons plus apparaître comme des hommes exercent une "profession libérale" et disposant de leur temps avec une totale liberté

(ou avec fantaisie ?). C'est un peu ce que m'a exprimé un maçon lorsque je lui ai annoncé ma prochaine entrée au travail "je ne voudrais pas vous vexer... mais je crois que c'est bon que les curés puissent comprendre ce que c'est qu'être commandé et travailler par tous les temps".

Par cette pauvreté du travail et cette dépossession de soi-même, c'est tout le style de vie du prêtre qui est appelé à se transformer. Certes le travail à temps plein permet un partage plus radical de la condition ouvrière, mais le travail à temps partiel nous semble très indiqué pour stimuler la transformation interne de l'Eglise et de sa pastorale.

Nous croyons en effet que l'Eglise ne peut se renouveler et se développer que par un effort missionnaire adapté aux hommes de ce temps et par l'évangélisation des pauvres. Comme prêtres-ouvriers, avec les militants laïcs, nous devons aider toute l'Eglise à mieux se situer par rapport au 60 % d'ouvriers qui peuplent la ville.

Un groupe de Jeunes prêtres

"LIEN ENTRE NOTRE VIE DE TOUS

LES JOURS ET NOTRE MANIERE D'ETRE DANS L'EGLISE"

- : - : - : - : - : - : - : -

Cette intervention est faite au nom d'une dizaine de prêtres. Nous sommes dans des situations très diverses.

Ce qui nous réunit et ce qui fonde notre intervention, ce n'est donc ni une réflexion commune sur un milieu de vie donné, ni une insertion identique dans l'Eglise (certains parmi nous sont vicaires, d'autres dans des équipes de prêtres au travail, nous avons même en magasin, un permanent des services !...).

Si nous avons travaillé ensemble c'est parce que, à travers notre travail, nos engagements politiques ou syndicaux, à travers notre participation aux événements de Mai 68, nous vivons finalement un même cheminement : Ce que nous vivons a transformé notre regard sur le monde, mais aussi notre regard sur l'Eglise et la foi, notre manière d'être membres de l'Eglise et ministres de cette Eglise.

Ce qui nous a réunis finalement, c'est une certaine manière de lier notre manière d'être aujourd'hui dans l'Eglise à ce que nous vivons au jour le jour dans notre travail et nos engagements.

Pour être plus clair, le plus simple est de reprendre ici ce qu'a dit l'un ou l'autre d'entre nous au cours de nos échanges.

C'est à travers ces cheminements que nous avons essayé de voir ce en quoi ils nous engageaient collectivement et de préciser ce qui en découlait dans notre manière de vivre la Foi et d'être prêtre dans l'Eglise.

- * -

I. - Des faits qui nous interrogent et qui nous engagent
Parce qu'ils nous ont transformés

A/ Deux d'entre nous ont fait le constat des changements qui se sont opérés en eux depuis qu'ils travaillent.

* Michel est frappé par la manière dont le phénomène de sécularisation qui marque son milieu est devenu aussi une réalité pour lui qui le fait participer de l'intérieur" aux questions de l'incroyance ; au point de se demander - constatant le "nettoyage par le vide" qu'il vit - si lui aussi n'est pas l'un de ces incroyants.

./..

Un des signes majeurs de cette évolution étant l'impossibilité de continuer à exprimer le sens objectif du christianisme de la même manière que précédemment.

Or, face à cette transformation, la réaction de Michel est faite non d'inquiétude mais du sentiment d'arriver ainsi aux vraies questions et d'avoir ainsi accompli, par rapport à sa foi personnelle, par rapport à sa conception de l'Eglise, un véritable travail de désaliénation, de libération.

* Ce constat de libération rejoint l'analyse de Pierre

"Depuis que je suis au boulot, ce qui me frappe c'est de voir à quel point les gens sont conditionnés par leur culture et leur formation : ils projettent sur la réalité ce qu'ils ont dans le crâne, et c'est ça qui motive leur action.

Sur ce qui se passe autour d'eux, les gens ne disent finalement... que ce qu'ils sont!

Or pour moi le principal apport du boulot, c'est d'abord de me mettre à nu, de me forcer à un effort d'objectivité. Et tout cela se répercute directement sur ma manière de regarder l'Eglise où le conditionnement est total érigé en système, en "religion".

Le regard que, chrétiens, nous portons sur la réalité humaine n'est-il pas le plus souvent filtré par une pseudo-théologie ? c'est-à-dire par tout ce qu'on a reçu, en fonction de quoi on lit ou on analyse une réalité humaine, en fonction de quoi finalement on agit.

Le fait de travailler m'a obligé à me désencombrer de beaucoup de choses, et en particulier de ce regard a priori qui dispense de toute analyse, de toute objectivité, parce qu'il donne les réponses avant même qu'on ait eu le temps de discerner les questions! "

B/ Une bonne part de la réflexion de Jo est sous-tendue par sa situation de membre d'une Eglise de riches face aux pays du Tiers-Monde.

"Huit ans de présence dans le Maghreb, plusieurs années de nombreuses relations avec des hommes de tous les continents, deux ans d'études et de réflexion sur le sous-développement m'ont appris :

- que les pays en voie de sous-développement sous l'agression de l'Occident riche, n'ont pas de modèle qui soit réellement opératoire pour franchir le cap du développement et entrer dans croissance ;

- que la seule issue pour eux réside dans la violence et l'imagination : la violence pour détruire l'agression permanente ; l'imagination pour créer un monde autre ;

- que l'Eglise officielle - celle que l'on voit et entend - constitue sur le plan d'une stratégie mondiale de révolution, un puissant appui pour les forces de la "réaction" ;

E 3.

- que la foi des Chrétiens est malade jusque dans sa racine, car ils ne savent plus, ils ne peuvent plus dire l'Evangile en Eglise; or il n'est pas de chrétien sans Eglise, pas plus qu'il n'est d'homme sans communauté.

Ces années de situations, de solidarités actives dans des engagements précis, aux cités d'hommes croyant ou non en l'Evangile, m'ont conduit à penser que la foi et l'Eglise seraient passées au crible par les événements et les situations de cette partie du monde appelée Tiers, et qui constitue le plus puissant révélateur des contradictions et des violences de nos sociétés.

Car l'homme écrasé - révolté ou pas - est toujours signe prophétique qui accuse et qui juge.

Ces années m'ont appris que la foi et l'Eglise de Jésus Christ - certes données, sont sans cesse à redécouvrir, à faire naître et renaître, et qu'elles sont œuvre de violence et d'imagination :

violence pour dénoncer et abattre toutes les contrefaçons de l'Evangile, en nous personnellement comme en nous ecclésiatement,

imagination pour discerner et inventer l'Eglise dans la vie des hommes d'aujourd'hui, car Jésus est, aujourd'hui comme hier, pour le monde et le monde pour lui."

C/ Olivier, au sujet de la crise que traverse l'audio-visuel, est amené à une double analyse :

"Cette crise est chronique au niveau de la production, où elle entraîne un chômage supérieur à 50%; elle est aussi très présente au niveau de l'expression, car la remise en cause du langage et de la culture y sont ressentis plus profondément qu'ailleurs.

Je suis amené, par ces problèmes, à une réflexion de type "analyse politique" (1) ; puisque les solutions de ces systèmes sont de nature politique (au sens où il n'y a pas de possibilités de solution sans une profonde mise en cause de la société où nous vivons).

Actuellement le cinéma, la télévision... sont l'expression même du "système" où nous vivons - ou alors, s'ils ne le sont pas, ils sont condamnés à une diffusion quasi-inexistante.

Finalement, on leur refuse ce qui devrait pouvoir être un de leurs rôles majeurs : le rappel permanent du devenir de l'homme, le refus de tout ce qui risque de tronquer son existence..., finalement la contestation permanente de l'ordre établi...

(1) Par "analyse politique" nous entendons : l'analyse qui vise à dévoiler ce que sont les motivations et les choix qui s'expriment dans les actes collectifs posés, dans les structures mises en place et qui ne se contente pas des intentions ou des paroles proclamées.

Nous employons donc le terme "politique" dans un sens large qui ne se réduit pas à une équation avec "telle ou telle politique".

"Comment veut-on qu'ils puissent honorer cette fonction "prophétique". Le capitalisme qui détient les rênes de la production et de la distribution n'a pas manifesté jusqu'ici un goût très prononcé pour le suicide !

Or face à cela, quelle est l'attitude de l'Eglise? Globalement, elle me semble faite :

de moralisme : pour résoudre ce qui est un problème de culture (la "valeur" des films) l'Eglise fait abstraction du système dans lequel les films sont produits et distribués ; elle fait appel aux bons sentiments des gens, à leur sens éthique, à leur bonne volonté...

d'individualisme : la seule analyse à laquelle on se livre, est celle de la valeur de chaque "produit" pris isolément des autres.

Aucune réflexion n'est menée sur le problème politique et économique des conditions de production et de distribution des produits audiovisuels ; c'est pourtant bien cela qui conditionne l'existence d'une culture de masse qui soit vraiment à la mesure de l'homme : source de désaliénation et de promotion véritable...

(il y a une certaine manière de ne s'occuper que du "cinéma d'auteur" qui est très significative de cette absence de réflexion politique)

Or cette attitude de l'Eglise vis-à-vis des moyens de communication sociale, me semble bien exemplaire de la manière dont l'Eglise très généralement se situe par rapport au monde (par ex. vis-à-vis des problèmes économiques et sociaux, où l'on retrouve les mêmes appels à la bonne volonté et aux bons sentiments).

- Pourquoi l'Eglise manifeste-t-elle une telle méconnaissance de la dimension politique de ces problèmes. A quoi cela est-il dû ?

- Si son regard sur les réalités culturelles est si tronqué, comment parviendra-t-elle à avoir un regard critique sur elle-même, sur le contenu culturel qu'elle véhicule, sur ce poids culturel qu'elle a dans le monde d'aujourd'hui ?

N'y aurait-il pas un lien de cause à effet entre les deux ?

- Ne serait-ce pas que la dimension politique est absente de toute la réflexion que nous menons sur l'Eglise?

D/ A propos de l'Eglise et du Monde ouvrier, Jean-Jacques :

"Ce travail en usine m'a fait percevoir combien l'Eglise pouvait être loin non seulement des ouvriers mais aussi du mouvement ouvrier...

L'industrie métallurgique à laquelle j'appartiens est marquée par la lutte des classes : on appartient à la classe ouvrière ou on n'y appartient pas... La chose est d'autant plus claire que c'est le milieu qui décide et pas soi-même.

Or ce qui est sûr c'est que l'Eglise - de par ses richesses, de par son attitude, de par son langage - est vue comme du côté des possédants, donc opposée à la classe ouvrière.

"C'est pourquoi je suis obligé de faire un lien entre l'annonce de Jésus-Christ et la situation politique de l'Eglise dans le monde, puisque l'Eglise m'apparaît comme un obstacle à la foi dans le monde ouvrier, à cause de ses positions idéologiques et pratiques.

L'Eglise est-elle du côté des humbles, des opprimés, des salariés, autrement que par quelques délégués - prêtres ou laïcs - autrement qu'en paroles ?

A-t-elle fait ce choix, avec les conséquences politiques que cela implique ? (à commencer par une analyse de type politique du "système" Eglise, de la situation de ce système dans le monde, et une reconnaissance dans les faits de la situation réelle).

Faute de répondre-positivement à ces questions, je continuerai à faire de la pêche à la ligne, et il n'y aura pas vraiment d'annonce collective de Jésus Christ dans le Monde ouvrier, et celui-ci n'aura pas les points de repères ecclésiaux pour vivre sa foi..."

- * -

II. - Face à ces questions, nous voulant fidèles à l'Evangile, nous nous interrogeons sur l'Eglise.

Bien sûr, à travers tout ce qui vient d'être évoqué, des questions très diverses surgissent... Nous n'avons pu ni voulu en débattre.

Ce que nous avons voulu mettre au jour, c'est la question finale à laquelle nous aboutissions tous : il y a un lien entre ce que nous vivons et notre manière de vivre la foi en Eglise.

Ce lien, quel est-il? Quelle est sa nature? Le subissons-nous? comment en tenir compte et au nom de quoi? ...

Autant d'interrogations qui tournent autour d'une seule et même question, mais qu'il nous semble absolument nécessaire que nous réfléchissions en tant que groupe de prêtres vivant une même démarche missionnaire.

Il nous semble en effet particulièrement urgent que nous tous ici présents nous nous attachions à mettre au clair le lien que nous faisons entre notre regard sur le monde, notre lecture politique du monde et notre attitude dans l'Eglise.

Nous avons tous eu conscience de devenir autre humainement : quelle cohérence y a-t-il entre notre comportement quotidien - dans le travail, dans nos engagements - et notre manière d'être dans l'Eglise ?

La foi n'est pas une abstraction, pas plus qu'un savoir : elle s'enracine dans les implications concrètes de l'existence ; devenir autre humainement et rester le même dans l'expression de la foi et sa relation à l'Eglise ne serait-ce pas le constat pur et simple que la foi n'était finalement pas aussi vivante en nous, aussi imbriquée dans l'humain qu'on souhaitait pouvoir le dire ?

Amenés par notre situation humaine à prendre position contre les formes aliénantes et dégradantes de la société où nous vivons, quelle doit être notre manière de vivre dans l'Eglise :

- alors que précisément nous constatons combien le visage sociologique de cette Eglise est calqué sur celui de la société où nous vivons ?

- alors que nous constatons une dichotomie entre ce que l'Eglise affirme par la parole au sujet d'elle-même, et ce qu'elle vit, entre sa présence au monde telle qu'elle dit la vouloir et telle qu'elle la met en œuvre ?

- alors qu'en Eglise, nous constatons un décalage entre ce que nous vivons individuellement dans le travail et dans nos engagements d'un côté, et ce que nous exprimons collectivement dans l'Eglise, sur elle-même et son rapport au monde ?

- * -

III. - Les conséquences qui s'imposent à nous pour ne pas en rester à un "discours".

1) Dans notre monde, tout est mêlé : domaine social, économique, culturel, politique... Il n'est pas possible, dans une réflexion sur l'homme, d'ignorer cela et de se soustraire à des analyses de type politique pour comprendre la profondeur des motivations qui traversent notre société, lieu de l'annonce de Jésus-Christ...

La tâche missionnaire suppose de telles analyses pour ne pas n'être que de "la pêche à la ligne", mais pour aboutir à ce que des signes, cohérents avec notre foi, soient posés par chacun et par l'Eglise tout entière.

Ainsi la Mission de France a voulu et vécu deux exigences : la priorité au monde ouvrier et la présence dans le Tiers-Monde.

Aujourd'hui, alors que nous sommes nombreux à travailler dans le monde ouvrier, ou au Tiers-Monde, n'est-il pas temps de se demander ce que la fidélité à ces deux exigences réclame dans nos comportements collectifs comme remise en cause de nous-mêmes et de l'Eglise ?

2) Dans un monde en mutation, traversé par des interrogations de toutes sortes, l'annonce de Jésus-Christ doit être :

en actes : c'est d'abord par sa vie que le Christ a témoigné de la "Bonne Nouvelle", la parole ne venant que pour expliquer ce qu'il vivait.

Notre tendance dans l'Eglise est de suivre l'ordre inverse : Nous devons refuser de partir de ce que collectivement nous ne mettons pas en œuvre.

Collective : Le visage de l'Eglise tel que les incroyants le perçoivent n'est pas formé de la somme de nos témoignages individuels.

Or si individuellement nos choix sont clairs et se traduisent souvent par des prises de position, collectivement la Mission de France se tait sur de nombreux problèmes ayant des conséquences directes sur le signe que donne l'Eglise.

Pourquoi? est-ce normal? Est-ce la conséquence d'une certaine stratégie? Serions-nous affligés d'un mutisme collectif ?

N'y a-t-il pas une certaine dichotomie entre ce que nous vivons personnellement et ce que nous exprimons collectivement ?

Prophétique : l'Eglise l'est : la. Foi nous le dit...

Dans le monde où nous vivons, cette dimension nous paraît particulièrement importante.

(comme étant le rappel permanent des questions qui se posent à l'homme, le refus de tout ce qui risque de le "tronquer", de le réduire à un système quelconque, finalement le dévoilement de ce à quoi Dieu nous appelle).

Il nous semble que tout groupe qui, dans le monde, veut vivre cette dimension prophétique ne pourra pas le faire en vérité s'il ne vit pas, à l'intérieur de lui-même, cette remise en cause permanente.

A l'heure actuelle, la contestation est présente dans l'Eglise, mais elle est rejetée aux franges, aux portes de l'institution.

Au nom même de notre foi, il nous semble essentiel à la vie, au renouvellement' de l'Eglise, à sa fidélité à l'Evangile, que cette dimension prophétique soit reconnue, prise en compte dans l'Eglise autrement que comme un moyen de pression.

N'avons-nous pas un rôle à jouer en ce sens? (et d'abord en voyant si 'cette dimension existe parmi nous) et ce de manière collective ?

3) Notre manière d'exprimer la foi semble inadéquate pour la dire aux incroyants.

L'expression de la foi dans des termes compréhensibles aux hommes d'aujourd'hui suppose une modification profonde de l'Eglise dans sa manière d'être et dans ses choix. Cela implique aussi un nouveau type de relations à l'intérieur de l'Eglise : ce travail est celui de toute l'Eglise ; il a une particulière importance pour nous tous, mais il ne peut être la propriété des clercs !

Aussi nous pensons indispensable que la Mission de France ne fasse plus de rencontres à quel que échelon que ce soit sans que des laïcs y participent.

Dans cette assemblée, alors que nous nous interrogeons sur les questions des hommes d'aujourd'hui, les laïcs sont absents. Bien que compréhensible, ce fait n'en est pas moins intolérable et ne doit pas se reproduire.

4) Face à toutes les questions rencontrées dans nos milieux de travail, face à ce fait qu'est l'incroyance, face aussi à l'incompréhension massive de ce qu'est l'Eglise, il ne nous est pas possible de conduire nos vies en fonction de tactiques ecclésiastiques qui nous empêcheraient de vivre dans l'Eglise ce que nous voulons pour les autres dans le monde. Nous savons bien que toute tactique a comme motivation positive le souci de rendre l'Eglise plus significative de Jésus-Christ, mais il s'agit toujours de travailler pour des "lendemains meilleurs". Or si l'Eglise est signe de Jésus-Christ, ce n'est pas demain qu'elle doit l'être, mais d'abord aujourd'hui : il y va de la vérité de notre foi.

Aussi, laissant l'épiscopat dans la crise actuelle prendre ses responsabilités quant à l'avenir de la Mission de France et refusant, quant à nous, de courir après une définition ou d'être talonnés par une échéance, il nous paraît indispensable que tout ce qui concerne de nouvelles formes de vie collective soit mis en place, avec le souci d'être réellement au service

- . de la réflexion à faire
- . des actes à poser

dans une volonté clairement affirmée d'ouverture (aux autres prêtres - aux laïcs).

Ce qui suppose :

. que chacun prenne ses responsabilités dans la vie de la mission, sans se décharger sur les permanents des options qui déterminent sa vie collective,

. que tout ce qui est mis en place promeuve une réelle liberté d'expression et de recherche, sans exclusive de question (par ex. célibat, autorité, engagement politique, doctrine, nouvelles formes de communauté chrétienne, etc...)

Ces différents points sont l'expression de notre volonté de faire le lien entre notre manière d'être dans le monde et notre manière de vivre dans l'Eglise...

Il est bien évident qu'à tout cela nous ne pourrions répondre collectivement que si aujourd'hui nous nous donnons, pour l'année qui vient, les moyens de mener à bien cette recherche et si nous exprimons ensemble notre volonté d'aboutir à des actes.

Il nous semble que l'enjeu en vaut la peine, car il y va de la cohérence du signe ecclésial dont nous avons à témoigner dans nos milieux respectifs.

Et s'il apparaît à quelques uns que la Mission de France est quelque peu souffrante, n'est-il pas connu qu'en bonne logique évangélique "la plus belle fille du monde peut donner bien plus que ce qu'elle a"!

-*-*-*-*-*-*-*-*-*-*-*-

I.- LA MARTINIQUE

1° Contexte

Celui qui débarque à Fort-de-France se croit d'abord dans une ville de province française. Un mois lui suffit pour découvrir la "différence": "Arrivé en Martinique depuis bientôt deux ans, je dois avouer que je pense être toujours en terre étrangère"

Le langage "créole", celui de la conversation courante pour la masse n'est pas seulement un "patois", il exprime la mentalité d'une population qui en est à son "quatrième siècle" d'histoire antillaise. L'esclavage date d'à peine un peu plus d'un siècle (4 générations) et l'Eglise ne jouit d'une liberté relative (fondation d'un évêché) que depuis la même époque environ (1848-1850)

- Ce qui frappe tout d'abord, c'est, d'une part, la mentalité d'"assistés" qui règne à tous les échelons de la vie politique, économique et sociale, d'autre part la "religiosité" qui affleure partout, même chez ceux qui font profession d'athéisme.

- Terre "coloniale" et pays de "chrétienté" depuis toujours la Martinique apparaît aujourd'hui comme un des coins du monde où l'homme est le plus aliéné. La fameuse "sensibilité antillaise, l'instabilité foncière du martiniquais et son insécurité profonde appellent sourdement la véritable libération qui n'est pas encore venue. Mais déjà existe un nouveau type d'homme conscient et capable de prendre des responsabilités, pour qui "la révolte s'impose comme un devoir premier, comme la tâche humaine la plus féconde, non point seulement comme un préalable, mais comme le lieu où s'affirme la conscience nouvelle en train de naître".

- Inclue dans la "civilisation des plantations", qui va du Brésil à la Louisiane, la Martinique participe à sa manière à la pauvreté du Tiers-Monde. Mais elle est marquée tragiquement par l'insularité et l'exiguïté de ses dimensions. Entre un passé qu'il a peur de regarder en face et un avenir apparemment bouché, le martiniquais est condamné au désespoir ou à la démission s'il n'apprend pas à construire patiemment dans le présent les conditions d'un futur qui lui soit propre.

2° Situation de l'Eglise

Le chrétien martiniquais n'est pas adulte dans sa foi. Transplanté dans le christianisme, en même temps qu'il était arraché la terre ancestrale "il a reçu, à l'origine, une teinture chrétienne qui, pour l'immense masse, lui a donné de passer des dévotions païennes aux dévotions chrétiennes, en intensifiant la sacralisation". Dans ces conditions l'Eglise risque d'être l'obstacle majeur à la libération de l'homme. On aurait tendance à faire "dégorger" ce peuple, en le libérant de gestes qui ont sans doute valeur religieuse, mais qui sont incapables de faire participer à la mort-résurrection du Seigneur et de faire face à la vague montante de l'athéisme pratique.

./..

- L'Eglise apparait à beaucoup comme le symbole du passé. Ceux qui sont tournés vers l'avenir ne la respectent que parce qu'elle est encore le support du sentiment religieux des masses. Mais sur ce terrain même, elle commence à être remise en question par l'apparition de sectes multiples : évangélistes, adventistes, témoins de Jéhovah. "L'Eglise catholique est en perte de vitesse", telle est la constatation habituelle des gens.

Quelles sont les causes principales de cet "éclatement" ?

- D'abord la réaction contre le cléricalisme traditionnel. Le Martiniquais veut être pris au sérieux. Témoin ces réflexions quand il rencontre un autre visage du prêtre : "C'est nouveau... les autres venaient pour leurs œuvres, leur mouvement, mais pas pour être avec nous... vous êtes venus pour nous et non pour vous renseigner sur nous".

- Réaction aussi contre le juridisme et le moralisme coupés de la vie réelle : "Ce qui fait la vie et la préoccupation de l'Eglise est pour eux, bien étranger à ce qui fait le sérieux de leur vie", "Je n'ai pas souvenir d'avoir rencontré dans le milieu de travail habituel, des hommes qui se sentent responsables de l'Eglise et du visage qu'elle donne. Dans les meilleurs cas, ils se considèrent comme pratiquants du seuil, tout en s'affirmant bons catholiques".

- Dans certains milieux dynamiques, être catholique aujourd'hui en Martinique est un signe inquiétant de débilité mentale. C'est en tout cas un handicap sérieux pour participer à la construction de l'avenir du pays. Le christianisme apparait, en effet, comme une fixation dans l'individualisme et l'infantilisme, en opposition avec le sentiment collectif et la volonté de promotion humaine qui sont en train de naître. Dieu était, et est encore souvent, "celui qu'on mobilise" pour échapper aux diverses calamités. L'individualisme religieux se révèle actuellement comme un ferment privilégié pour la croissance d'un arrivisme forcené à base de débrouillardise : chacun pour soi, Dieu pour tous".

3° Les aspirations de l'homme martiniquais

L'homme martiniquais a un immense besoin d'être révélé à lui-même. L'histoire lui a appris plutôt à copier les modèles étrangers. Il a pris l'habitude d'attendre des autres la solution de ses problèmes. Il n'a pas confiance en lui-même et dans ses compatriotes. Et cependant aujourd'hui se font jour des aspirations qui, pour le moment, ne sont conscientes que chez un petit nombre, et qui sont même combattues par la plupart.

Aspiration à la dignité, dans un pays où règne le racisme sous sa forme la plus pernicieuse peut-être, celle du préjugé de classe. Ce n'est pas seulement, en effet, entre les quelques trois mille "békés" (blancs créoles) ou les quelques cinq mille blancs métropolitains et le reste "coloré" de la population (330 mille) qu'existe cette discrimination "sociale", elle passe à travers toutes les nuances de la population de couleur elle-même. Sans doute la "négritude" a été mise en valeur depuis quelques décennies, par un Césaire en particulier, mais cette action n'a pas encore pénétré la masse. Elle s'est faite d'ailleurs sur la base d'une "africanité" encore aliénante pour le martiniquais. Aujourd'hui elle évolue vers une "antillanité" (Glissant) plus adapté à la réalité humaine du pays. Mais c'est encore un sujet tabou dans la plupart des milieux.

/

Aspiration à vivre un amour humain et une vie familiale authentique, Les habitudes du temps de l'esclavage ont pesé lourd. L'âge du mariage est élevé (32 ans pour les hommes, 29 pour les femmes) ; les célibataires de plus de 20 ans représentent 44 % de la population (métropole : 15 à 20 %) ; on compte 32 % de foyers "matrifocaux", c'est à dire dont le chef de ménage est féminin.

Les interdits religieux se révèlent impuissants à faire évoluer une telle situation, quand ils ne servent pas à la camoufler. Il y faut une éducation humaine de base et ce n'est pas la scolarisation massive qui le fera. Avec l'augmentation rapide de la population et l'accroissement des jeunes (plus de 50% de moins de 20 ans) le besoin d'une véritable éducation de base se fait sentir tragiquement.

Aspiration à plus de justice sociale - Derrière une façade de consommation accélérée entretenue par une publicité importante, on découvre que la plupart des familles vivent d'expédients. Le chômage est considérable, surtout chez, les jeunes (25 % pour les garçons de 16 à 24 ans, 44 % pour les filles (Métropole 2 % et 4 %)). L'insécurité de l'emploi est telle qu'il est pratiquement impossible de développer l'action syndicale ; en dehors de certains secteurs bien organisés (bâtiment par ex.). La fermeture progressive des usines à sucre (il n'en reste que 5 sur 12) a fait prendre conscience à beaucoup du caractère précaire de leur situation

Aspiration à un avenir politique "propre" - Il n'est plus possible d'envisager la réalité martiniquaise sans faire une certaine analyse politique. C'est un fait que, paradoxalement, la "départementalisation" a fait prendre conscience à nombre de martiniquais qu'ils n'étaient pas français "à part entière". Le développement économique se faisant en fonction-de l'"assistance" de la métropole, aboutit à une hypertrophie du secteur tertiaire (commerce et secteur public) qui approche de la saturation sans résoudre les problèmes.

Entre une métropole lointaine et quasiment inaccessible à ses questions réelles, un ensemble caraïbe morcelé et culturellement divisé, un continent américain dominé par la toute-puissance des Etats-Unis le martiniquais s'interroge avec angoisse.

CONCLUSION

Plus qu'ailleurs sans doute, il importe de modifier profondément le visage de l'église pour qu'elle puisse témoigner d'une véritable espérance pour l'homme martiniquais. Certains prêtres, laïcs et religieuses le comprennent Ils sentent le besoin pour se faire, d'être en liaison vivante avec d'autres églises. Il faut être présent de manière nouvelle, efficace et fraternelle, aux hommes qui vivent le drame actuel de la Martinique ; et, en même temps rester solidaire de l'Eglise martiniquaise, en collaborant au maximum avec tous ceux qui ne le refusent pas. Il faut lutter contre une "insularité" qui tend sans cesse à tout niveler, comme la mer efface toute trace sur le sable. La mission de France essaie d'être ce lien vivant avec l'Eglise de France, tout en poussant à en créer d'autres avec les îles voisines de la Caraïbe. Sa présence est ressentie par beaucoup comme une espérance, qui dépasse largement les possibilités personnelles des membres de l'équipe.

./..

II - AMERIQUE LATINEI° La situation actuelle en Amérique Latine.

Parlant de l'Amérique Latine au nom des petits copains qui y sont, je crois qu'il faut noter, dès le départ, la différence qui peut exister entre l'Argentine et le Brésil. L'équipe d'Avellaneda le précise d'ailleurs. Le standing de vie argentin est supérieur à celui de l'ensemble des pays d'Amérique Latine et pourtant il y a là aussi un décalage énorme entre riches et pauvres. Un petit patron de 30 ouvriers gagne 800.000 pesos pendant qu'un de leurs ouvriers en gagne 35.000, ce qui est une moyenne bien supérieure à l'ensemble. La pauvreté apparaît pourtant encore plus massive au Brésil, Les pauvres, c'est-à-dire des milliers de familles (90% de la population) non intégrées à la vie politique, sans accès aux moyens de culture, dont l'univers social est la famille, les voisins, la rue, le quartier.

Des pauvres oui, mais des gens qui ont d'étonnantes qualités humaines. Le Brésilien a généralement pour sa part un bon réseau de solidarités superficielles, une grande simplicité, des capacités étonnantes d'intelligence, une certaine innocence devant le monde actuel, une immense bonne volonté, même au sujet de la foi. Il est handicapé par l'univers à l'horizon limité dans lequel il vit et où l'irrationnel tient une place importante, Il n'a pas de lignes directrices, ne fait pas de prévisions à long terme, même pour la vie familiale et dans beaucoup d'imprécision. Il est condamné à la constance (qui ne peut être dite fidélité) parce que déterminé par le poids permanent de sa situation, de l'instabilité de l'emploi, de l'inconsistance des lendemains, par des maux sans remède, la souffrance, la faim.

L'Argentin paraît, d'après ce que nous en disent les copains, avoir un tempérament plus complexe mais aussi admirablement doué. (nous sommes obligés de schématiser évidemment). C'est un malin, un "vivo" qui cherche à faire son chemin dans la vie. Le "vivo" est maître de la société. Il croit à lui-même, Sans profession, il tâchera de s'en tirer toujours, En économie, il gagne de l'argent. En politique, il cherche des privilèges et au plan intellectuel, le prestige C'est un homme fier. Les chiliens disent qu'il est "sobrador", hautain et supérieur. Il a une peur bleue du ridicule. Il ne doit jamais passer pour un imbécile, mais en fait cela cache une certaine timidité, un certain sentiment d'infériorité qui le rend instable. De ce fait, il n'aime pas être regardé il aime charrier les autres, spécialement l'immigrant et l'étranger, fait de l'humour qui ne veut ni blesser ni critiquer, mais qui permet de ne pas reconnaître ses ennuis ou son erreur et de rejeter la faute sur les autres. Il est un sentimental, un émotif souvent inconséquent, euphorique et sombre à la fois. Un homme qui a le sens de l'amitié, même s'il ne la donne pas facilement.

Parmi ces hommes, il semble y en avoir un certain nombre qui ont la possibilité de prendre davantage conscience d'eux-mêmes et de leur devenir. Ce sont les ouvriers à Buenos-Aires par exemple qui, depuis Peron, ont pris une conscience de classe. Le Peronisme est un fait massif, un courant très profond. Peron, c'était l'âge d'or : salaires améliorés, industrialisation, congés payés, maison de vacances appartenant

./...

aux syndicats. "Nous avions droit à sortir dans la rue, nous avions retrouvé le sens de la dignité". C'était aussi une révolution nationaliste. Et aujourd'hui c'est un vide, une frustration depuis 14 ans, le découragement - "On ne peut rien"-, la division du syndicalisme entre une tendance réformiste (plus ou moins "anschlussée" par le gouvernement) et une tendance rebelle (mélange de chrétiens de gauche, de marxistes de toutes tendances sauf moscovites ; les plus représentatifs de cette tendance dont Ongaro sont en prison).

C'est aussi une dépendance qui se fait plus lourde par rapport à l'étranger: USA (Ford, Dodge), Allemagne (Mercedes), France, (Peugeot, Renault, Citroën) et par rapport au système néo-capitaliste (heures supplémentaires, rythme de travail, rendement), une insécurité plus grande (renvoi, chasse aux activistes, prison pour les dirigeants). C'est le piston qui resurgit, ainsi que la suspicion, la peur de se mouiller, le jeu et l'aliénation religieuse (providentialisme).

D'autres ont aussi conscience de devenir agents du Développement au Brésil. Passionnés, car ayant conscience de forger un nouveau Brésil, ils obtiennent de bonnes réponses dans le peuple aux efforts fournis. Ils se rendent compte des potentialités énormes des hommes et des ressources du pays, mais ils sont craintifs devant les caprices d'une politique instable qui subitement change d'orientation, d'option, qui finance mal, qui provoque des mutations fréquentes.

2° -Les questions que pose cette situation.

Au milieu de toute cette richesse des hommes, et dans ce monde difficile, que sont devenus les copains, et quels sont leurs problèmes majeurs ?

C'est d'abord le sentiment d'un vide, d'une foi nue. Je vis une Pauvreté et une aliénation dont les autres sont victimes, sans l'avoir cherché. Et alors... dit l'un d'eux... Sentiment d'une solitude ; mon impression est que toutes les équipes du T.M. et les "isolés" vivent en régime provisoire".

Le devenir du pays pose question - actuellement pèse sur les épaules du peuple un poids énorme, poids injuste et non senti comme tel, fruit de complicités internationales et nationales. Les vrais problèmes sont peu sentis : emploi, culture, éducation et intégration sociale, maturation et participation politique. Et pourtant une aspiration se fait jour, un désir de libération plus entrevu à un niveau de développement ou à un niveau politique qu'à un niveau religieux. Une préoccupation grandissante pour le problème "éducation" qui s'exprime par des pressions au niveau des états pour y consacrer une part plus importante du budget. On voit au Brésil naître des groupes clandestins nombreux qui privilégient la formation, l'éducation politique longue.

D'autre question majeure touche à la situation de l'Eglise dans ces pays. Elle a une mentalité d'assistée et de colonisée. Elle dépend de Rome, du Nonce et du haut clergé. Elle est monolithique, verticale, autoritariste et intransigeante. Elle n'analyse pas correctement, ne reconnaît pas la situation pour la dénoncer. Il y a des déclarations mais le moment venu de passer e x actes, la hiérarchie se dérobe.

./...

Elle est construite à côté des hommes et des institutions de développement. Les affaires sont "prospères" L'Archevêché de Buenos-Aires est accusé d'être l'un des premiers prêteurs du pays. A part quelques exceptions, elle apparaît comme un soutien de la politique actuelle des gouvernants.

3° Les essais de réponse du croyant et du prêtre

Tout ceci provoque une transformation des hommes et de leurs options, La présence n'est plus la prétention de s'identifier aux pauvres et de partager leurs conditions de vie, mais ce qui permet de raviver la décision de lutter, selon ses dons, là où on peut être le plus efficace, dans une forme concrète qui est le travail professionnel. Encore reste-t-il la question de savoir dans quel sens on travaille. Même en ayant la préoccupation du développement-au service de l'homme, ne va-t-on pas produire un sous-développement spirituel ? Le développement portera-t-il en lui un ferment suffisamment fort pour assumer l'avenir spirituel des hommes et des communautés humaines ? quelle place faut-il avoir dans la politique, dans la révolution ? Comment assumer la dimension politique de son existence puisque ceci paraît être un appel certain de ce monde ?

Leur sens de l'Eglise change aussi - La mission fondamentale reste celle-là : l'édification de l'Eglise. Mais faut-il continuer la coexistence pacifique avec l'Eglise actuelle qui ne donne presque aucun signe prophétique ? Faut-il travailler à la constitution de nouvelles communautés de base avec des non-chrétiens, ou au contraire des communautés réunies au nom de la foi en Jésus-Christ, s'édifiant par échange de la foi vécue dans les engagements de vie familiale, professionnelle et politique. On constate en effet que les communautés paroissiales ne fécondent pas la foi et n'engendrent pas d'autres communautés ? Comment faire exister ces communautés nouvelles non pas à côté, mais au sein de la communauté humaine ?

Et le prêtre ? Il n'est pas évangéliste automatiquement. Le travail met au pied du mur, mais il lui faut retrouver la visée du Christ sur la vie humaine, la traduire dans la vie, par les mots. Comment doit-il participer à l'élaboration de l'histoire, de l'avenir spirituel de ce peuple, et travailler à une plus grande communion entre les hommes d'ici, et entre peuples ? Comment doit-il jouer la contestation à l'intérieur des structures (Eglise et pouvoir), puisque les effets de la révolution industrielle, de la civilisation technique n'ont pas été analysés et échappent à l'ensemble des "pasteurs" ? Etre contestataire c'est plus vite "subversif" qu'en Europe ! Le rôle du prêtre est aussi de dénoncer par fidélité à l'Evangile et à l'Esprit créateur.

Voilà, un certain nombre de questions auxquelles les copains essayent d'apporter une réponse eu long des jours et des années. Ce n'est pas facile, d'y voir clair toujours et ils aspirent à ce que la confrontation demeure entre nous. Ils désirent qu'elle s'établisse à un niveau suffisamment profond et essentiel pour qu'elle soit une aide pour eux, mais aussi qu'elle nous aide à sortir des petits problèmes de l'hexagone.

Rapports du Tiers-Monde

III - AFRIQUE NOIRE

L'Africain. L'homme que nous rencontrons, s'il est notre semblable, est aussi bien différent.

La couleur de sa peau, sa langue, son vocabulaire, la structure même de la phrase et la progression de sa pensée lui sont particuliers.

Communie à la vie

Profondément attaché à la terre dont il est pétri, il est en lien vital avec les végétaux, les animaux comme avec les "esprits". Toute sa vie est une longue initiation à découvrir et respecter ce qui est vivant pour y communier et en tirer le meilleur parti possible selon l'ordre immuable voulu par le Créateur. L'équilibre un moment rompu par l'action d'un membre de la communauté sera rétabli par la "palabre" qui est recherche, longue et souvent difficile, de l'attitude juste qu'on doit prendre.

est structuré par la société familiale

Moment particulier d'une longue histoire qui, par les ancêtres, remonte jusqu'à Dieu et par les descendants se prolonge jusqu'à l'infini, cet homme vit dans la famille, structure fondamentale et globale de son existence.

C'est la famille qui donne "le nom", c'est en elle que s'établit la propriété des biens et la solidarité des personnes, que se rythme et se divise le travail, que se codifient les coutumes minutieuses du mariage, de la naissance et de la mort, de l'héritage, du droit des chefs, et du devoir de l'hospitalité. C'est d'elle qu'il reçoit sa nourriture et son honneur et c'est à elle qu'il rend compte de son action.

a été agressé

Cet homme a été agressé par un étranger à ses mœurs. On a voulu le domestiquer dans la colonisation après l'avoir vendu comme esclave pendant près de 300 ans, au mépris de la personne, sans respect de sa manière de vivre et sous le couvert d'une civilisation chrétienne.

L'étranger lui a imposé son "étalon-or" comme règle de vie sociale, son "école" pour transformer ses enfants et sa technique finalement pour le piller. "Maintenant tout s'achète : la femme, le café, la justice, le travail et même la nourriture".

se révolte, collabore

Cet homme s'est d'abord révolté, il a fui dans la "brousse", boudé les écoles, refusé de se soumettre... (Le devoir de la violence). Il s'est aussi coulé dans le monde qu'on lui proposait, il a affronté cette force étrangère, prenant ses armes; et même collaboré avec elle, avec le secret espoir de la vaincre sur son propre terrain.

./...

séduit

Il a encore été séduit par les possibilités qu'offrent les techniques modernes, qu'il ne pouvait même pas soupçonner.

Désemparé

Mais cet homme est toujours désemparé. Happé par la vie moderne, il ne peut pas l'intégrer à son ordre traditionnel, il est comme désintégré. Désireux de prendre sa place au nouveau soleil du monde, il n'est pas admis à l'égalité de droits et devoirs internationaux.

Craignant de n'être pas "reconnu", il cherche à s'affirmer non pas forcément dans le dialogue mais dans l'opposition à certains courants occidentaux, à certaines formes de société moderne, comme à l'Eglise et à Dieu lui-même.

fait appel (debout)

Redécouvrant ses valeurs et le patrimoine de ses ancêtres, porté par un passé qui a eu ses richesses et qu'on a trop profané, il n'accepte pas d'être enfermé dans un vocabulaire européen ni d'être jugé d'après notre échelle de valeurs.

Il fait appel, en stricte justice

1) "à être reconnu pour ce qu'il est, comme un homme à part entière, même s'il est pauvre".

D'autant plus que s'entreprennent de divers côtés, en Afrique, un effort pour maîtriser la situation (chez des hommes politiques, des étudiants, des gouvernements ou des syndicalistes);

2) à la liberté de recherche des formes de son présent et de son avenir;

3) à ce qu'on lui laisse le temps et la paix.

Ce que nous devenons.

Ainsi provoqués,

La rencontre avec cet homme tellement "autre" provoque une remise en cause de tout ce que nous sommes et oblige à des révisions fondamentales.

nous prenons conscience

de notre étrangeté

Il s'agit d'abord d'accepter d'être dépaycé, de ne plus se sentir à l'aise dans ses manières de penser, de parler, d'ironiser, d'abstraire et de comparer.

C'est accepter la condition d'étranger exclu, naturellement, des soucis et des joies de ce peuple à côté duquel nous vivons et qui n'aurait pas même l'idée de nous les faire partager.

Accepter de ne pas avoir, pendant de longues années, d'ami véritable, être réduit au silence politique, ne pas pouvoir "intervenir" dans la vie économique à part entière.

de notre impérialisme

Il s'agit ensuite de se reconnaître "impérialiste" parce que solidaire "par couleur de peau" de ceux qui ont été colonisateurs et de ceux qui aujourd'hui encore imposent la dure loi des échanges internationaux (économie locale, cours internationaux du café à New-York, détérioration des termes de l'échange, etc.).

"il est comme nous", dit le blanc

Contraint à reconnaître que nous voulons "assimiler" cet homme et son pays pour qu'il entre dans nos cadres et notre mouvement et que nous l'obligeons à vivre avec nos codes civil et criminel, notre administration, nos passions et nos goûts.

Religion occidentale

Nous découvrons aussi que notre manière de vivre le christianisme tant sur le plan de son expression liturgique que sur celui du comportement moral et du langage théologique se réfère à une structure "occidentale" spécifique mais particulière et qui n'est pas de soi universelle, et qu'il est impossible pour les africains de ne pas lier, confondre, commerce, administration, et religion... des blancs, avec ce qui est étranger.

"Se marier à l'Église" = se marier comme les blancs.

DécouvertesOriginalité de l'acte de foi au Christ

Puis on fait concrètement et douloureusement la découverte que la foi en Jésus-Christ .est originale, spécifique, purement une adhésion à une personne vivante et que tout le reste est relatif à un lieu, à un temps et à une structure de vie, et que la "conversion" à Jésus-Christ est rupture avec les fétiches "gris-gris pour l'africain", médaille ou technique audiovisuelle pour le blanc; en tout cas dépassement de formes religieuses particulières.

Sens de l'homme

Redécouverte de la valeur de l'homme si divers, si plein de possibilités qui ne sont pas reconnues, admises et mises en œuvre.

C'est vouloir le rencontrer, partager sa vie, ses colères, ses espoirs, sa lutte pour conquérir la dignité, pour réussir. Et cela pour le compte des plus petits, des moins favorisés.

Développement et foi

On vit dans la crainte que son "développement" ne soit pas nécessairement un épanouissement total de toute la population ni de tout l'homme et qu'il soit tenté de faire l'économie de la rencontre avec Jésus-Christ Sauveur.

Membres de l'Eglise

En Afrique noire l'Eglise a au plus 100 ans, et souvent beaucoup moins.

Elle est puissamment tenue en main - malgré des efforts pour africaniser - par des étrangers (2/3 des évêques, 3/4 des prêtres structures d'Action Catholique - Argent - Nonciatures.)

Elle compte relativement peu de chrétiens baptisés (10% en Côte d'Ivoire, 20% au Cameroun, 30% au Congo Kinshasa)

Il est évident que nous sommes devant une église naissante et pourtant elle est déjà trop structurée à la méthode occidentale et compte déjà beaucoup de "vieux chrétiens".

"Le 2° souffle"

Elle n'a pas pris son vrai visage qui permettrait aux africains d'y reconnaître le visage du Seigneur.

Nous sommes profondément interpellés à mesurer les déficiences actuelles et à agir pour les combler.

Nous nous interrogeons sur nos possibilités de mettre en route une autre présence de l'Eglise, (situation hors paroisse, effort de catéchèse renouvelée, travail professionnel au service de la formation professionnelle et du développement). Nous cherchons le contact avec les prêtres locaux pour être avec eux, réfléchir avec eux et vivre proche d'eux en étant nous-mêmes et en respectant ce qu'ils sont. Ils sont pour nous les partenaires privilégiés du dialogue puisque nous partageons en profondeur la même foi et le même Seigneur. Mais ce sont eux - et pas nous - qui pourront donner sa forme significative à l'Eglise dans leur pays.

En Conclusion

Les prêtres vivant à • Kinshasa, Douala, Abidjan

- ont conscience d'être situés en un lieu privilégié où se forme aussi l'homme de l'avenir, pour lui annoncer Jésus Christ ;
- ils s'interrogent sur les multiples questions que la vie leur pose sur la foi, la signification et l'avenir de l'Eglise ;
- ils souhaitent pouvoir continuer et amplifier cette recherche avec d'autres chrétiens ou d'autres hommes diversement engagés;
- ils espèrent qu'un minimum de structure puisse soutenir et prolonger leur réflexion et leur effort de vie.

+°+°+°+°+°+°+°+°+

Rapport des équipes du Tiers-Monde

IV.- AFRIQUE DU NORD.

L'homme maghrébin

- apporte une culture

Façonné dans sa mentalité par des siècles de civilisation islamique, l'homme maghrébin vit dans un autre univers mental que l'homme d'Occident, ce qui rend plus difficile la rencontre, et permet de penser que son évolution future, au contact du monde moderne, en restera marquée.

Pénétré au plus profond de sa conscience par le sens d'un Dieu transcendant, seul Absolu, à qui nul ne peut demander de comptes, le musulman, même si le sens de ce Dieu s'est un peu émoussé chez lui, garde par contrecoup, le sens de la relativité de toute la création, relativité de la nature et de ses lois ; un certain pessimisme de la connaissance, puisque le seul qui mériterait d'être connu est inconnaissable - relativité et petitesse de l'homme qui n'est rien devant Dieu ; difficultés de concevoir la valeur du temps et la créativité humains à la mode occidentale ; sens profond de l'égalité de tous les hommes qui ne sont rien devant Dieu quels que soient leurs titres ; sentiment de ne devenir quelque chose que dans la mesure où il est "considéré" par Dieu, dans la mesure où il est entré dans la société des croyants musulmans : "Il n'y a d'être humain valable que le croyant musulman ; les autres êtres sont des êtres de seconde zone. De même la seule société véritable est la société des croyants, la cité musulmane, "l'umma"

Lorsqu'il est devenu athée, l'homme musulman transpose ces données dans son athéisme. "L'Athéisme occidental consiste pour une large part à souligner la réalité de l'homme et de l'efficacité humaine au dépend de la réalité de Dieu." "Pour devenir athée, à la façon occidentale, le musulman devrait renoncer à l'idée de la relativité de l'homme. Or c'est chez lui une conviction ineffaçable".

- est tendu vers l'avenir

C'est avec cette structure de pensée que le maghrébin se trouve situé dans le monde moderne et entend ses appels. Depuis que les pays du Maghreb ont conquis leur indépendance, les peuples, ayant pris en main leur destin, cherchent à construire leur avenir l'homme maghrébin est un homme qui se cherche. Il se cherche dans le désir de voir le monde arabe et musulman trouver sa place au soleil (engagement avec les Palestiniens, Conférence de Rabat) ; dans l'attrait pour des mystiques ou des systèmes qui sont nés hors de son monde (marxisme), avec la volonté de les traduire dans la réalité arabe ; dans la hantise du pays à bâtir, la foi dans l'avenir et parfois l'enthousiasme ; dans l'effort d'industrialisation qui apparaît nécessaire et dont on pressent cependant les bouleversements qu'elle opérera dans les mentalités ; dans la recherche d'un certain type de socialisme malgré les difficultés de sa mise en place ; dans l'aspiration très profonde des familles à ce que leurs enfants accèdent à l'instruction qui ouvre les portes des métiers.. et en même temps les portes d'un monde redoutable ; dans la prise de conscience de l'importance de la vie politique, non seulement à l'inté-

rieur du pays, mais sur un plan international : volonté d'être 'non alignés', soutien à tous les mouvements de libération, sentiment d'une communauté de destin avec tous les peuples du T.M. victimes de l'injustice ; désir d'être partie prenante dans l'unification de l'Afrique (OUA)

L'humain se cherche aussi dans l'évolution de la femme, l'aspiration des jeunes filles à un authentique et épanouissant mariage, le désir de former des couples d'un genre nouveau et assortis.

- avec l'humanité toute entière

Cette recherche de l'homme maghrébin, avec ses données propres, rejoint celle d'une multitude d'hommes à travers le monde, recherche de la construction d'un certain "type d'homme" ; ici et partout, on retrouve la revendication fondamentale : le besoin de voir reconnue la dignité humaine des personnes, des groupes et des nations. "C'est dans sa participation effective, non seulement à la marche de son entreprise, de sa cité, mais de sa nation et de toute la société des hommes, que l'homme veut s'identifier en tant qu'homme. Il ne veut plus que l'élaboration de l'histoire de l'humanité soit la "chasse gardée" de quelques-uns, super riches ou super-grands, mais soit effectivement le fait de tous les hommes. D'où la question fondamentale qui se pose : quel type d'homme cherche à se promouvoir, soit d'une manière générale dans le monde, soit plus particulièrement dans le contexte arabo-musulman ?

Les appels que nous percevons

- La question de l'Homme

Cette interpellation fondamentale qui pose avant tout la question de l'Homme, s'adresse d'abord à tous les hommes, où qu'ils soient, et quoi qu'ils pensent. Elle peut s'exprimer ainsi : "Il y a un déséquilibre profond entre les possibilités humaines (développement scientifique et technique) et la manière dont nous les utilisons (développement de l'homme). On peut parler d'un déséquilibre entre le savoir-faire et le savoir-être. C'est vraiment là, dans les temps modernes, que se joue la réussite de "l'aventure humaine". Or "ce déséquilibre se manifeste principalement, à l'échelle du monde, dans la division entre peuples riches et peuples démunis..." D'où l'importance d'être présents là où ce déséquilibre est le plus aigu, et met le plus en cause la réussite de l'homme ; être présent, non pas tant pour apporter une vérité, que pour chercher avec tous ce qu'est cette réussite de l'homme.

Dans cette perspective, il apparaît donc que la tâche première pour un homme, un chrétien, ou un prêtre, c'est "de participer à l'élaboration de l'histoire avec tous ses frères les hommes, en cherchant avec eux, tâtonnant avec eux, s'engageant avec eux, y compris quand il y a des risques". Tout ceci peut se traduire par : "Une option radicale pour cet homme en train de naître". Cette option devrait se retrouver au niveau de l'Eglise, car elle intéresse le Salut des hommes en Jésus-Christ. L'Eglise pourrait être une "force de progrès dans la conscience des hommes". La question est posée : "Apparaît-elle dans ses structures, ses préoccupations, sa hiérarchie, la majorité de ses mem-

bres, comme engagée dans cette genèse de l'Homme, comme hantée par un monde nouveau qu'il appartient à l'homme de faire exister ?"

- Invitation à des attitudes

- de Présence

Il faut d'abord "travailler à établir des rapports fraternels avec l'Islam...". "Une osmose entre chrétiens et musulmans, les uns et les autres restant eux-mêmes, pourra leur permettre de réfléchir ensemble aux problèmes posés par le monde moderne.

Ceci suppose comme première condition "d'être avec", au milieu des hommes, "solidaires de leurs recherches, dans une situation permettant de sentir le pays, de percevoir tout un monde d'interrogations latentes inexprimées, les espoirs et les découragements", dans une situation de partage de vie et de recherche commune.

- de Collaboration

Il apparaît que cette recherche ne peut pas être faite par les prêtres tout seuls, mais en liaison intime avec les laïcs. "Si on ne part pas de notre commune situation par rapport aux non-chrétiens et des problèmes que posent à la foi les pays du Tiers-Monde et la situation d'aujourd'hui, on ne voit pas comment avancer". "Ce sont les échanges à la base qui doivent fournir la matière de la réflexion collective et déterminer les orientations". Ce qu'on pourra traduire en termes concis : "Inventer avec les gens d'en-bas".

- Un approfondissement de la Foi

Parmi les interpellations que pose l'homme en devenir, qu'il soit maghrébin ou non, une question émerge : qu'est-ce que Dieu ? qu'est-ce qu'il peut bien signifier pour l'homme qui refuse tout ce qui est "étranger à lui-même" ? qu'est-ce que Dieu qui sauve alors que c'est l'homme qui veut s'en sortir ? qu'est-ce que la foi pour l'homme engagé dans cette genèse de lui-même ?

"Je constate que l'Islam, avec ses représentations religieuses, n'arrive pas à avoir d'impact sur le monde musulman en pleine évolution... or l'Eglise n'a pas amorcé elle-même ce problème..." "Nous restons en paroles et en conception du monde, dans un mode, une gamme religieuse, faite de certitudes et d'affirmations qui n'ont plus de prise sur la vie et qui aboutissent à des conclusions qui ne signifient plus rien..." "Trop souvent on a repeint la maison, mais on n'est pas sorti de catégories religieuses anciennes que les gens ne comprennent plus.

C'est pourquoi le problème majeur pour l'Eglise d'aujourd'hui c'est "la redécouverte des réalités vivantes que recouvrent les mots Dieu et Jésus Christ..." "Nous pressentons, peut-être mieux qu'avant, que les souffrances de ceux qui nous entourent ont quelque chose à voir avec la croix du Christ. Nous pressentons que le travail de tous, les efforts de tous, les bribes de succès, ont quelque chose à voir avec le mystère pascal de Jésus Christ. Nous pressentons que le grand espoir de promotion des jeunes, des femmes, la soif de promotion humaine sous toutes ses formes, a quelque chose à voir avec l'espérance en Jésus Christ. Nous pressentons que notre foi, notre espérance, doivent passer par cela, si elles sont foi et espérance en Jésus-Christ. Et nous sa-

vons en même temps que ce n'est pas que cela... Et nous nous sentons dramatiquement incapables de trouver le mot qui pourrait annoncer la bonne nouvelle, c'est-à-dire le lien entre notre vie et Jésus-Christ "

- La manière d'être de l'Eglise

Tout cela suppose que l'Eglise prenne l'homme au sérieux, sans tricher... non comme un étranger à qui nous avons tout à apprendre... mais comme un frère dont nous avons beaucoup à recevoir. Cela suppose aussi qu'elle "change ses priorités", c'est la mission auprès des non-chrétiens qui fait l'Eglise. D'où la nécessité aussi de changer son propre mode de vie, "de refuser fondamentalement toute position de triomphalisme, de refuser une église puissante qui s'affirmerait par des structures importantes", nécessité de renoncer à tout privilège ou à toute puissance financière, ou politique, de se désolidariser des peuples riches au profit des peuples en voie de développement. "C'est croire en une Eglise qui tient toute sa force, ni de sa puissance, ni de la solidité de ses structures, mais de sa capacité de foi, et de sa capacité d'aimer. C'est croire en une Eglise qui serait susceptible d'être le terrain d'accueil, de rencontre, de confrontation, de tous ceux qui ont adhéré à Jésus-Christ ou qui le cherchent dans le tâtonnement de leur foi ou de leur incroyance."

En conclusion,

Il apparaît aux équipes d'Afrique du Nord que les caractéristiques essentielles de la Mission de Franco se situent ainsi :

- "Il nous semble que ce qui nous caractérise c'est, avant tout, le type de questions dont nous venons de parler et sur lesquelles nous tentons d'établir une confrontation."

Nous ne sommes pas seuls à les poser, et nous ne les posons pas pour nous, mais il y a une manière d'aborder ces questions, de les poser, de les approfondir, qui semble nous être propre.

- D'autre part, nous ne posons pas ces questions en théorie, mais à partir de l'expérience vécue au contact des hommes, dans des cultures et des pays différents, de telle sorte que la confrontation que nous tentons d'établir entre nous saisisse davantage les aspects divers et les aspects de l'homme en train de naître partout dans le monde, à la fois le même et différent.

- "Si l'Eglise n'y prend garde, ce qui s'est passé en Occident au 19ème siècle risque de se produire dans le T.M. à bref délai. Par le fait conjugué de la révolte des pauvres et de la confiance accrue dans la puissance de la science et de la technique, ce sont les grandes masses humaines qui lanceront leur défi : le salut de l'homme est en l'homme seul et non en Dieu.

Le souci originel de la M.D.F., identifiant confusément "monde des pauvres" et "monde païen" était plus vrai et plus universel qu'on ne le croyait à l'époque. Peut-être est-ce là qu'il faut chercher son caractère spécifique. Si elle ne peut en avoir le monopole, peut-être est-il exigé d'elle qu'elle soit, plus que d'autre, soucieuse d'aller jusqu'au bout des exigences d'une telle prise de conscience."

- : - : - : - : - : -

Intervention d'une équipe urbaine

APPARTENANCE A UNE COMMUNE MARXISTE :

DECOUVERTES ET INTERROGATIONS.

INTRODUCTION :

Portées et limites de cette réflexion :

L'itinéraire spirituel qui va être décrit n'est qu'un itinéraire parmi d'autre, il devrait être confronté à des expériences vécues en d'autres villes. Pour pouvoir comprendre et situer ce qui a été vécu ici par un certain nombre de chrétiens - prêtres ou laïcs - il est nécessaire d'évaluer rapidement les dimensions de notre cité.

Un certain nombre de traits spécifiques doivent être relevés :

. Pour une ville de taille moyenne, une forte concentration ouvrière. 3 600 ouvriers aux C.N.I.M. avec un mouvement ouvrier puissant, marqué par la C.G.T. (75 % des horaires).

. Un monde scolaire nombreux, puisque 25 % de la population est scolarisée et que le lycée comptait plus de 3 000 élèves en 68-69.

. Une municipalité communiste depuis 22 ans, dynamique dans ses réalisations sociales.

Une image peut résumer une des originalités de cette cité : dans un cercle de moins de 300 mètres de rayon, se trouvent concentrés les principaux centres de la vie collective, à savoir les C.N.I.M., la mairie, le lycée et l'église. Cette proximité explique les multiples recoupements qui se font entre le mouvement ouvrier, la vie municipale et le monde enseignant.

Nombreuses sont les réalités collectives qui interpellent l'Eglise. Sans oublier leur importance, nous ne parlerons ici que du monde marxiste : voulant apporter une réponse globale aux questions posées à l'homme d'aujourd'hui, il lutte pour réaliser une transformation radicale de la Société. Nous nous efforcerons de dire comment la rencontre habituelle du "monde marxiste" bouleverse notre manière de comprendre l'homme, la foi et l'Eglise.

I - CHEMINS ET ETAPES D'UNE RENCONTRE

A. LES JALONS D'UN ITINERAIRE.

Le microcosme qu'est cette cité est très réactif aux grands événements politiques et aux événements du mouvement ouvrier... et pourquoi ne pas le dire aussi, aux mutations de l'Eglise. Il faut avoir ces événements présents à l'esprit pour situer les évolutions locales qui seront seules décrites ici.

. Il y a 13 ans ...

Chrétiens et marxistes se situaient surtout comme les membres de deux camps opposés. Ce sont :

- des organisations avec leurs structures et leurs adhérents.

Du côté de l'Eglise : forte implantation matérielle, œuvres, écoles, syndicats, etc.... L'on se souvient des bagarres épiques des faucons rouges et des gosses du caté.

- des adversaires politiques.

Aux beaux printemps du gaullisme un vicaire de la paroisse appelait à la sortie de la messe à voter PPF...

- des mondes étrangers l'un à l'autre.

Malgré de multiples contacts (par exemple les sacrements demandés par les communistes), un rideau de fer spirituel séparait les uns et les autres : des sectarismes réciproques l'exprimaient.

Lorsque la Mission de France arriva dans cette cité, en 1956, un billet dans le journal communiste dénonça l'arrivée de ces prêtres envoyés en commando par Liénart pour reconquérir la mairie.

.Les chemins de rencontres.

Un regard sur l'histoire des 13 dernières années manifeste que des hommes et des femmes, affrontés aux mêmes problèmes, se sont découvert les uns et les autres.

En effet, après des premiers pas timides et maladroits, l'équipe sacerdotale a vite saisi que, s'il devait y avoir un jour rencontre et dialogue, ce serait d'abord sur les terrains de la vie collective qui conditionnent la vie de la cité et où sont engagées les forces vives du PCF.

Il faut d'abord noter le sol de ces rencontres.

La vie municipale a appelé la participation de prêtres et de chrétiens à tous les niveaux de la vie collective, de ses événements quotidiens et de ses organisations

vie culturelle :Office municipal de la culture, cours de russe,
musique, astronomie,
vie sportive,
vie scolaire (APE, etc...),
service des vieux,
association des déportés,
etc...

- la lutte pour la paix en Algérie a amené un certain nombre de chrétiens et de prêtres à militer au Mouvement de la paix ; un premier repas débat a laissé une trace durable chez les participants marxistes ou chrétiens.

- La dureté de l'exploitation aux chantiers a conduit un certain nombre de militants ouvriers chrétiens, CGT ou CFDT, à s'engager très fermement dans les luttes difficiles du mouvement ouvrier dans un chantier naval en difficulté. Plus largement c'est toute la population .qui a été provoquée par l'éventualité de la fermeture du chantier : c'était une menace de mort pour la ville. Le combat pour la survie du chantier (1954-1956), les grandes marches, ont vue se rencontrer des hommes d'horizons variés.

. Ces premiers pas, l'équipe sacerdotale les a faits avec quelques "grands militants", ouvriers ou enseignants, que leur valeur militante avait porté à des responsabilités importantes au sein de l'entreprise, de l'école ou de la ville, (délégués du personnel, secrétaires de syndicats, secrétaire de l'Union locale, conseillers municipaux, etc...)

Mais cette présence concerne également un certain nombre de militants, aux responsabilités modestes, par exemple à l'intérieur des A.P.E.

Elle concerne également les prêtres présents à différents niveaux dans la vie municipale. Le travail-à temps partiel pour les prêtres appelait, parfois, selon l'importance de l'entreprise, certains contacts. et certains engagements syndicaux.

Mais peu à peu le cercle s'agrandit. A cause du climat général d'une ville à direction communiste, l'évolution concerne de façon très large, une bonne partie de la population.

Elle concerne à des titres et des niveaux divers tous ceux dont la famille (mari et femme, frère et sœur) ou les relations d'amitié, de voisinage ou de travail entraînent la rencontre quotidienne de communistes.

Il n'est pas rare qu'un militant communiste connaisse ainsi un prêtre dans le travail, un chrétien dans le syndicat, un autre prêtre à l'occasion d'un geste sacramentel.

Il faut noter cependant que la masse des pratiquants est encore fort peu partie prenante de cette intégration à la vie de la cité.

B. L'APPRENTISSAGE DE L'ACTION MENEÉ ENSEMBLE

Ce n'est qu'à travers de multiples actions communes que ce chemin a pu être parcouru. Au long des années et des événements qui ont marqué le mouvement ouvrier (crise du chantier, gaullisme, mai 1968) un certain nombre de chrétiens ont expérimenté, aux côtés de leurs camarades communistes, la rigueur et la profondeur de la lutte des classes.

- Il ne s'agit pas seulement de conflits sociaux localisés, parfois violents, mais limités aux dimensions des entreprises ou des branches professionnelles.
- Il s'agit d'un combat dont l'enjeu est politique, l'accession du monde .du travail aux responsabilités est liée à la propriété des moyens de production et à la prise du pouvoir.
- Plus radicalement deux conceptions du monde s'affrontent, deux manières de concevoir l'avenir de l'homme dans la ligne d'un capitalisme amendé ou dans une voie socialiste.

Ces découvertes et cette expérience sociale conduisent peu à peu à vérifier l'exactitude d'une bonne partie de l'analyse économique marxiste :

- d'une part, la critique marxiste du capitalisme met à nu les véritables dimensions de l'exploitation économique et de l'aliénation culturelle. A noter, sur ce point, qu'une incompréhension entre chrétiens et communistes apparaît souvent pour analyser et comprendre l'exploitation des pays sous-développés.
- d'autre part, l'intuition marxiste met en valeur la large dépendance des idéologies et des structures sociales, par rapport aux conditions de vie et de travail.

C. QUAND LES MASQUES TOMBENT, DES HOMMES SE DECOUVRENT

Multiples sont les problèmes que soulève l'expérience d'une vie menée en commun. Ce qu'on peut constater d'abord c'est qu'à travers l'action commune, dans l'amitié partagée, des chrétiens et des communistes se découvrent ; peu à peu ils abandonnent les caricatures qu'ils avaient de l'autre et ils apprennent à se connaître en luttant pour l'homme.

1. Compagnonnage avec les hommes de parti.

Rares sont au point de départ les chrétiens - prêtres ou laïcs - qui avaient une dimension politique. C'est ainsi que beaucoup découvrent la grandeur de la tâche politique à travers leurs camarades communistes. Cette constatation explique que la découverte des communistes par les chrétiens se réalise souvent en deux temps :

- Dans un premier temps on reconnaît la générosité, les valeurs humaines, le sens de l'homme de certains militants communistes. L'amitié naît avec des hommes mais l'on met un peu entre parenthèses le fait qu'ils soient communistes, on les apprécie comme hommes malgré leur idéologie, malgré leur appartenance à un parti.
- Dans un second temps apparaissent à la fois les multiples visages humains de militants communistes, et leur trait commun d'hommes politiques :

- L'homme formé politiquement apprécie tout fait même individuel dans son rapport au collectif. L'évènement est lu et compris à travers une analyse politique. Les exemples sont innombrables, ils englobent tout à la fois les évènements ouvriers, la réalité locale ou la vie de l'Eglise.

- Le communiste appartient activement à un parti qui est en même temps école de pensée politique et, par sa structure et sa discipline, moyen d'action efficace. Aux yeux du chrétien parfois étonné se découvrent à la fois les raisons profondes de l'attachement et de l'amour du communiste pour son parti, ainsi que le risque de mutilation des hommes lorsque la démocratie joue mal au sein du P.C.

- Toute action même limitée est sous tendue par un projet politique d'ensemble. L'action est exécutée dans la perspective proche ou lointaine de la prise de pouvoir, elle se situe à l'intérieur d'une stratégie précise. On expérimente en même temps la grandeur de cette perspective politique et les risques qu'elle a de se dégrader en tactique.

2. Chrétiens ou incroyants : Des hommes engagés dans le même combat.

Le fait est là, des hommes marxistes ou chrétiens se trouvent ensemble engagés et combattent pour l'homme, pour le service de l'homme.

Les militants, communistes ou chrétiens, apprennent à se connaître ; ils sont tout étonnés de découvrir chez l'autre des valeurs qu'ils croyaient jusqu'alors leur propre apanage, par exemple lorsque des communistes voient vivre chez des chrétiens un sens aigu du collectif, lorsque des chrétiens découvrent chez les communistes une attention aux personnes. Lorsque les masques tombent, les uns et les autres commencent à percevoir que ce qui les amène à se rencontrer, ce n'est pas d'abord le fait qu'ils soient "marxistes" ou "chrétiens" mais que c'est la réalité de la vie qu'ils veulent mener en hommes les uns et les autres. Ce qui leur permet de se rencontrer, c'est d'avoir un chemin à parcourir, celui de la vie à humaniser de plus en plus.

Sur la route, avec l'amitié, naît également un désir : celui de mieux se connaître, de se comprendre plus profondément. Le dialogue voit le jour. Ce ne saurait être seulement le dialogue tactique d'organisation à organisation, ce ne saurait être non plus le dialogue des sourires faciles où l'on cache ce qui est l'essentiel de sa vie ; ce dialogue ne saurait se réduire non plus au dialogue des seuls intellectuels formés théoriquement. C'est un dialogue qui germe dans une expérience humaine : il part du concret de ce qui est vécu ensemble, c'est un dialogue qui ne grandit que dans l'amitié, partagée. Il ne peut se poursuivre que "dans la recherche menée dans la liberté et le respect mutuel". Il est exigeant parce qu'il appelle à comprendre l'autre dans son propre point de vue, dans sa logique propre

Selon les mots d'un ami communiste, "la vertu du dialogue n'est pas de nous convaincre mutuellement, mais de nous faire réfléchir mutuellement. En ce qui me concerne, je réfléchis beaucoup depuis quelques années. Le "Dieu de vie" comme tu dis, le "Dieu amour" comme me dit X... j'ai essayé de comprendre ce qui il vous a apporté, ce qu'il vous apporte. Je crois que nous pourrions utilement nous rencontrer... L'homme que nous voulons délivrer de l'exploitation, sans égalitarisme aucun, c'est celui de la société de demain, fraternelle, qui permettra à cet homme de se connaître et de se développer harmonieusement..

II - MAIS LA FOI, QU'EST - CE AU JUSTE ?

A. QUESTIONS D'AMIS COMMUNISTES

A travers l'engagement de laïcs et de prêtres dans le service de l'homme, à travers un compagnonnage d'amitié, quelques camarades perçoivent en pointillé un nouveau type de chrétien, différent de ce qu'ils avaient rencontré jusque là

" Avant de vous rencontrer, je croyais que Dieu ce n'était pas sérieux. Si je m'amusais à regarder les croyants que j'ai connus avant vous, je ne les entendrais pas disant : "Dieu est amour". Le diraient-ils, leur vie est à l'opposé de cette affirmation. C'est autre chose pour ta communauté..." "Maintenant je vois que l'idée de Dieu, c'est sérieux, cela fait vivre certains. Mais ce que je ne comprends pas c'est que cela ne transforme pas tous les croyants, Certains ne sont pas du tout transformés. Alors pourquoi ?"

Pour certains, leurs camarades chrétiens sont vus comme sérieux dans leur combat pour l'homme, mais ils le sont malgré leur foi. "Vous êtes comme nous, mais il vous manque quelque chose. Vous n'avez pas encore pris conscience de la réalité". "Tôt ou tard vous viendrez chez nous".

Si la foi n'est qu'une étape provisoire dans la progression de l'homme, plusieurs se révoltent contre la distinction établie entre croyants et incroyants : "Dieu est si grand, si bon, dites-vous... Pourquoi l'Eglise crée-t-elle des divisions entre croyants et incroyants ? Le cœur de l'homme appartient-il à la seule Bible ? L'amour est-il le privilège de Dieu ?"

Quelques-uns sentent que l'engagement vécu par des chrétiens pour bâtir un monde socialiste est vécu en lien avec une foi solide. "A vous voir vivre, on voit bien que votre foi est quelque chose de sérieux, qu'elle ne diminue pas votre foi en l'homme". A partir de cette constatation, naissent bien des questions : "Mais nous ne connaissons que vous comme chrétiens. Nous voulons chercher à vous comprendre. Nous savons bien que le christianisme est différent des autres religions, mais en quoi ?". "Nous sommes bien d'accord pour lutter contre le capitalisme et même pour construire le socialisme. Mais après, que deviendra votre foi ? Pour vous la foi est un don, d'où vient ce don ? Sera-t-il donné à beaucoup d'hommes en régime socialiste ? qui reçoit ce don ? Pourquoi ?"

B. RECHERCHES DE CHRETIENS.

L'interpellation d'amis communistes est un vigoureux stimulant pour les chrétiens. Nous sommes en même temps bousculés par la découverte de l'homme politique que nous devenons.

- découverte de la valeur et du sens du monde.
- découverte de l'importance du collectif,
- découverte des dimensions de l'engagement politique.

Sur cette route, bien des questions de nos amis communistes sont devenues nos propres questions. A travers l'action syndicale, municipale ou politique, s'opère une transformation de la foi. Nous sommes dans un creuset où se réduisent bien des formes aliénantes de la foi. Notre foi est équarrie, bien des morceaux tombent. Impression de se trouver nu. Nous sommes interpellés : cette purification de la foi est-elle - comme le pensent les marxistes, et comme l'ont vécu nombre de chrétiens - une étape dans un processus irréversible de disparition de la foi ? Ou bien des chrétiens engagés dans la construction du socialisme peuvent-ils être le signe d'une foi qui grandit et s'approfondit, avec les années ?

Pratiquement, nos recherches s'orientent suivant trois pistes :

1. Dimensions politiques de l'amour :

La charité ne peut se contenter de panser des blessures individuelles, elle doit chercher à supprimer les causes du mal collectif.

Les chrétiens ont l'habitude de proclamer des valeurs, mais une pléthore de paroles mêmes incisives ne peut suffire à changer le monde.

Les chrétiens aiment à rencontrer les personnes, alors que le service de l'homme requiert de l'aimer politiquement par biais d'organisations efficaces.

Les vraies dimensions d'une charité politique dépassent les impatiences stériles devant l'injustice et l'attitude moralisatrice ; elles appellent l'amour à se risquer dans le service politique de l'homme. Un apprentissage est à faire d'un engagement que vérifiera le service concret des masses : l'organisation est-elle tendue par le souci constant de la libération des petits ? Quelle est la place réelle qu'occupe le service des masses ?

Ce que beaucoup cherchent en tous cas, ce sont les chemins d'une foi cohérente. Vivre en Jésus-Christ la tâche politique. Que l'amitié avec Jésus-Christ soit vécue au cœur de la tâche politique. Ce que tous cherchent ce sont les chemins d'une foi unifiée (engagement politique au sens le plus global, vie de famille, travail, amitié, etc...). Cette volonté sous-tend la recherche d'un ressourcement et, d'un approfondissement de notre foi de prêtres et de laïcs, pas seulement d'un noyau de militants mais d'une masse de petites gens moins engagées,

2. Responsables de l'avenir de l'homme.

Je ne suis pas responsable seulement de lutter contre les injustices du capitalisme, ni même d'abattre le capitalisme, mais de travailler à l'instauration d'une société qui mette un terme à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Les analyses économiques indiquent laborieusement quelles structures mettre en place. Mais l'homme sera-t-il transformé avec l'instauration du socialisme ? L'homme de demain ne cherchera-t-il pas à dominer d'autres hommes ?

Le pouvoir risque-t-il de se corrompre même en régime socialisme ?

D'une manière plus radicale, avoir foi en l'avenir de l'homme relève-t-il d'une certitude scientifique ou d'une utopie généreuse ? L'évolution des régimes socialistes, la diversification des systèmes socialistes ou même l'expérience d'une municipalité communiste rendent urgente la réponse à cette question qui débouche sur une autre : Jusqu'à quel point l'homme et sa liberté sont-ils fragiles ? Quelle est l'origine du mal collectif ? L'origine du mal est-elle dans les structures de la société ou bien est-elle dans l'homme lui-même ? Les structures que l'homme se donnera peuvent-elles se retourner contre l'homme et l'écraser de nouveau ?

Toutes ces éventualités ne doivent pas démobiliser dans la recherche et le combat pour une société à la taille de l'homme mais appellent à une lucidité exigeante.

Lucidité d'homme, lucidité de chrétien. La foi parfois difficile en l'avenir de l'homme interpelle la foi du chrétien. S'il vit profondément uni au Christ, le chrétien acquiert d'expérience comme d'instinct - une lucidité sur les racines dernières du mal et de l'injustice ; il se renouvelle en même temps dans l'espérance fondée en Jésus-Christ. Nous n'avons pas fini d'inventorier tout ce que Jésus-Christ et son message ont à dire sur l'avenir de l'homme. Ce qui est sûr c'est que seules des vies unifiées en Jésus-Christ peuvent déchiffrer la convergence - qui n'est pas confusion - la convergence entre l'avenir humain que les hommes construisent politiquement et l'avenir absolu annoncé en Jésus-Christ.

3. Rendre compte de la foi.

Ces recherches de chrétiens pour vivre de Jésus-Christ aujourd'hui se mènent "sous les yeux" d'amis incroyants. Le mari communiste athée d'une chrétienne interpelle :

- "La plupart des communistes ont eu une expérience chrétienne dans leur enfance, souvent jusqu'à 15 ans. Mais moi, j'appartiens à une génération de communistes extérieure au christianisme. Vous employez des mots comme : prière, foi, etc... Je me sens complètement étranger à ce vocabulaire, je ne vois pas du tout ce que cela veut dire sur quelle expérience humaine cela s'appuie.

Plus directement, un autre communiste en dialogue avec des chrétiens depuis des années, questionne :

"Pour vous, nous le voyons bien, la foi, la prière, l'eucharistie, la résurrection sont des choses importantes, Dites-nous un peu ce que c'est pour vous ; sinon, si vous ne pouvez nous en dire rien, c'est qu'à vos yeux nous sommes des sous-hommes".

Là encore nous sommes aiguillonnés pour une recherche à peine entamée : comment rendre compte de notre foi ? Comment exprimer notre foi dans un langage qui soit celui de l'homme que nous devenons ? Jésus-Christ sauveur. Jésus-Christ ressuscité. Nous sentons bien tous la nécessité d'un travail d'équipe, entrepris sous différentes formes, sur les expressions collectives de notre foi. Pour que cette recherche ne soit pas une recherche de francs-tireurs, nous sentons le besoin d'une confrontation avec d'autres équipes, vivant en commune marxiste, mais aussi avec d'autres équipes travaillant à la construction du monde dans divers milieux de cultures.

III - MAIS L'EGLISE, QU'EST - CE AU JUSTE ?

A. QUESTIONS D'AMIS COMMUNISTES

En raison des dimensions de la ville, et de l'imbrication du mouvement ouvrier, de la ville municipale, et de la vie collective des quartiers, le chrétien n'est pas vu seulement comme un franc-tireur isolé dans le mouvement ouvrier avec ses "problèmes de conscience", mais il est vite repéré comme faisant partie d'un collectif d'Eglise .ou plutôt comme appartenant à une organisation, une "forme sociale".

1. Mutation du regard

En même temps qu'évolue la manière dont un certain nombre de chrétiens regardaient le P.C., l'image de l'Eglise changeait aux yeux de quelques communistes.

HIER : L'Eglise était à leurs yeux :

- soit quantité négligeable ne présentant aucun intérêt
- soit soutien de forces de droite à abattre.

AUJOURD'HUI :

Par suite de l'engagement d'un certain nombre de laïcs et aussi de prêtres dans le mouvement ouvrier et la vie municipale, par suite aussi de prises de positions publiques du clergé dans la crise des chantiers, et dans les événements collectifs du mouvement ouvrier, l'Eglise commence à apparaître comme une réalité plus complexe. C'est une réalité qui évolue :

une petite minorité a fait ses preuves dans le mouvement ouvrier et mérite de partager de plein droit le travail et l'action municipale. Mais globalement l'Eglise reste perçue comme une organisation.

- tantôt comme une organisation à utiliser (force d'appoint, des gens à mouiller, à compromettre). Tandis que la masse dit facilement après une prise de position devant des injustices sociales : "Le curé en a deux...", ou "Les curés sont avec nous", les responsables du PC téléphonent à la cure "Pour la fermeture de telle usine, pour le licenciement de X, pour la paix en Indochine, etc... que compte faire votre organisation ?"

A la veille d'élections municipales ou cantonales, un secrétaire du PC prend contact demandant à présenter le candidat à l'ensemble des prêtres. Au même moment, des copains communistes nous disent : "Vous avez eu raison de ne pas accepter une rencontre à ce moment. Ces camarades ne considèrent le dialogue avec les chrétiens que pour vous utiliser politiquement". Ce fait manifeste qu'à l'intérieur du P.C., comme à l'intérieur de l'Eglise, le dialogue est compris de diverses manières.

- tantôt comme une organisation dont il faut se méfier parce qu'elle fomente le gauchisme. Surtout depuis mai 1968, mais plus largement dans un climat où est difficile la véritable acceptation d'un pluralisme des forces de gauche, une inquiétude se manifeste sur les visées politiques de l'Eglise locale.

Repérant un certain nombre de militants ouvriers, enseignants ou ouvriers, et connaissant leur appartenance à l'A.C.O., ou à la J.E.C., et leur amitié avec des prêtres, des amis communistes interpellent :

+ "Pourquoi tu n'as pas empêché X de commettre une lourde erreur politique en se présentant comme candidat au PSU aux cantonales face au candidat communiste ?"

+ "Vous, l'Eglise, vous avez éveillé par la JEC des militants ? Mais maintenant, ils "voguent" au plan politique, ils n'ont pas l'aide d'un parti qui les aurait formé politiquement, c'est dangereux".

+ L'interrogation rebondit quant à la nature exacte du regroupement de chrétiens dans l'A.C.O. Ainsi s'est posé le cas de l'adhésion au PC d'une chrétienne. Je ne parle pas ici de la réflexion de foi faite loyalement en A.C.O., mais de l'étude faite dans la cellule et la section. Ce qui a fait problème, pour le parti, ne fut pas sa foi chrétienne, ni son appartenance à l'Eglise, mais son appartenance à l'A.C.O. Quelle est l'action menée par l'A.C.O. ? N'est-ce pas une action politique en monde ouvrier qui risque d'être concurrente de celle du P.C. ?

D'une manière, plus large, pas mal de communistes pensent : "on vous estime vous les chrétiens, mais on vous voudrait sans Eglise".

2. "Comment pouvez-vous appartenir à une Eglise traversée par la lutte des classes ?"

Plus précisément, à partir de nombreux conflits sociaux, dans lesquels les parties adverses se disent chrétiens, l'on ne comprend pas notre appartenance à l'Eglise. Il y a six ans, lors d'un licenciement important d'ouvriers d'une boîte sous-traitante, et où s'étaient affrontés violemment un délégué syndical CGT, chrétien, et le directeur d'alors lui aussi chrétien, les gars disaient : " l'Eglise, c'est le point de vue du directeur, Toine n'est qu'un franc-tireur".

Dans bien d'autres conflits, des hommes en bagarre se retrouvent à la même eucharistie : "Alors vous dites qu'un chrétien ne peut pas être au P.C., et d'un autre côté il peut communier avec son adversaire de classe qui est d'extrême droite, pourquoi ?"

En mai 1968 se manifeste clairement la division de l'Eglise locale : un tout petit nombre de chrétiens mais vigoureux, est partie prenante des 28 jours d'occupation des chantiers, tandis que la masse demeure étrangère ou hostile au mouvement. Pendant ces semaines chaudes, un jour le maire me rencontre dans la rue : "Pour ne pas te gêner, je n'ai pas essayé de te rencontrer. Mais, après la grève, je te demanderai comment tu fais pour être curé dans une Eglise traversée par la lutte des classes".

Mais les questions se précisent peu à peu de la part de quelques-uns :

- "Dieu est si grand dites-vous. Pourquoi tous ces groupuscules que je découvre petit à petit depuis un an : A.C.O., Paroisse universitaire, etc... Votre unité dans la communauté chrétienne, quelle est-elle ? ACO, ACI, etc... Qu'y a-t-il de commun à ces gens-là ? Pourquoi pas une ACA (Action Catholique des athées !) puisqu'à vos yeux je suis aussi fils de Dieu ?"

Devant la diversité de la manière de vivre des chrétiens, un grutier du chantier disait à quelques amis : "Votre Dieu c'est un peu une auberge espagnole, chacun met un peu ce qu'il veut dans l'idée de Dieu. Le directeur, l'ingénieur, le syndicaliste chrétien n'ont pas le même Dieu ? Alors, est-ce que ce n'est pas vous qui fabriquez vous-mêmes votre Dieu ?"

Le même s'interroge sur les visées de la Mission de France : "Pourquoi la mission de France, lorsqu'on regarde la carte, se trouve-t-elle dans des endroits où le parti est majoritaire ? On constate que - qui que vous soyez à la M;d.F. - vous êtes prêtres du même modèle, un modèle très différent de celui des prêtres du diocèse. Y aurait-il deux langages ici et à la cathédrale ? Pourquoi ? Est-ce que cela ne serait pas une tactique de l'Eglise pour se récupérer de la classe ouvrière ?"

Et, regardant plus loin vers l'avenir, un autre camarade se demande : "Que deviendra l'Eglise lorsque le socialisme sera instauré ? Lorsque le parti et l'état dépériront, lorsque les relations des hommes deviendront morales et s'humaniseront, l'Eglise aura-t-elle encore un rôle à jouer ? Lequel ?"

B. RECHERCHES DES CHRETIENS.

Les interpellations sont multiples, pour une bonne part, ces questions sont devenues nos propres questions :

- quel est le sens du regroupement de chrétiens ayant opté pour construire le socialisme ?
- quelle église locale fabriquer dans cette ville ?
- l'église est-elle une organisation parmi d'autres et en concurrence avec elles ?

1. Regroupement de chrétiens ayant opté pour le socialisme.

Au temps de l'unité d'action CGT - CFDT, le regroupement de chrétiens du mouvement ouvrier posait peu de question : ce n'est pas seulement la foi qui était commune, mais également une lutte menée ensemble pour assurer l'avenir.

Depuis mai, les divisions profondes du mouvement ouvrier ainsi que le mûrissement de la conscience politique des chrétiens (un ou 2 au P.C., quelques-uns au PSU) ont changé les conditions du regroupement. Devant les affrontements parfois violents les équipes ont risqué d'éclater.

Des hommes et des femmes ont mûri leur option du socialisme. Ce sont des socialistes ne faisant pas les mêmes analyses politiques, des socialistes n'ayant pas les mêmes options stratégiques, des socialistes n'appartenant pas au même parti, ils peuvent confronter leurs points de vue de socialistes : il y a une aspiration à ce genre de rencontre au moment où les organisations ont du mal à dialoguer et même à se rencontrer. Cette confrontation politique ne saurait être organisée par des chrétiens et tenir lieu de confrontation entre organisations compétentes.

Dans la mêlée, des raisons plus fondamentales de se regrouper entre chrétiens apparaissent.

Ces hommes, parce que chrétiens, veulent échanger sur la manière dont ils vivent de la foi dans leur responsabilité politique.

A quel plan peut se faire cet échange ? Le chemin de notre recherche nous indique :

. Pas directement au plan des analyses et des techniques économiques. Cela relève au premier chef de la science économique.

Pas directement non plus au plan des tactiques. Cela relève d'abord de la décision des partis politiques qui mettent ainsi en œuvre leur propre idéologie.

. Mais l'échange peut se faire au plan des options politiques fondamentales et de la stratégie déterminant les voies menant au socialisme. Tant de choses sont mises actuellement sous le mot "socialisme". Quel type de société bâtir pour que l'homme puisse y vivre en homme ? Parmi les expériences socialistes déjà vécues, quelle voie choisir pour que la société devienne une société d'hommes responsables ?

Les orientations socialistes fondamentales concernent l'homme. Ici la foi chrétienne est directement concernée : en Jésus-Christ l'homme nous est révélé dans sa dignité - à la fois sa grandeur et sa fragilité - sa dignité de personne appelée à entrer en communion avec Dieu et avec ses frères. C'est au plan de ces références essentielles que peut se faire l'échange entre chrétiens. C'est au plan d'une nouvelle découverte de Jésus Christ que peut se faire le partage de foi entre chrétiens. L'expérience concrète et difficile de ce partage nous rappelle que l'homme n'est pas un être à tiroirs : parce que l'homme est une synthèse vivante, ce niveau ne sera jamais saisi à l'état pur. Ce n'est souvent qu'à travers une divergence d'analyses économiques, ou d'options politiques qu'on pourra s'interpeller sur la fidélité à Jésus Christ que les uns et les autres s'efforcent de vivre dans le service de l'homme. On ne se rassemble pas pour convaincre politiquement le camarade chrétien. Nous remarquons qu'il est essentiel à la vérité des échanges et au respect des options de chacun que l'on se rassemble pour une raison précise : éclairage de nos options politiques fondamentales à la lumière du sens de l'homme dévoilé en Jésus-Christ. A ce plan tout chrétien est interpellé de manière permanente. A cette condition le partage de la foi n'entre pas en concurrence avec la loyauté du chrétien par rapport à son parti.

2. Quelle église locale fabriquer ?

Plus fondamentale est l'interpellation "comment faites-vous pour appartenir à une église traversée par la lutte des classes ?" C'est vrai, les conflits sociaux - patrons et ouvriers -, les affrontements d'idéologies - pour faire bref capitalisme et socialisme - secouent notre église, traversent nos rassemblements eucharistiques.

La question a une dimension générale. Elle a une dimension locale : quelle église fabriquer ici ?

Une église ouvrière ?

Une église ayant opté pour le socialisme ?

Un soir de Jeudi-Saint, les militants d'A.C.O. réunis avec les prêtres pour une réflexion commune sur l'église, disaient ceci : "Il ne s'agit pas de faire une communauté chrétienne ouvrière, mais une communauté chrétienne universelle où le monde ouvrier ait sa place. Il ne saurait être question de rejeter une classe pour en accueillir une autre. Le monde ouvrier sait bien de quoi il parle, lui qui a été tenu si longtemps à l'écart de l'Eglise. Mais ici se pose une question : l'Eglise met-elle le paquet pour une évangélisation authentique du monde bourgeois ?"

Ce qu'il ne faut pas faire est clair, Ce qu'il faut chercher à faire l'est moins.

Ne pas faire une église ouvrière.

Ne pas faire une église où l'option soit requise à l'entrée. Que deviendrait alors la catholicité ?

Nous sommes acculés à une recherche sur la catholicité. Comment fabriquer une église où le pluralisme ne soit pas un mot creux ? Déjà, de multiples manières se cherchent à la fois :

- une église faisant option pour le service de l'homme. L'Eucharistie ne peut nourrir l'amour passionné de Jésus Christ sans nourrir en même temps la passion du service collectif de l'homme. L'Evangile n'est pas silencieux sur l'idolâtrie de l'argent, l'injustice, l'inhumanité de rapports sociaux de domination. L'accès au pluralisme n'est pas une tiède neutralité.

- mais une église à l'intérieur de laquelle puissent s'admettre et s'affronter clairement divers choix politiques et idéologies. Cela suppose de chercher à vivre une expérience d'un pluralisme exigeant où l'on accepte de se questionner sur la fidélité à Jésus Christ en se reconnaissant différents.

Dans cette recherche, la confrontation avec les copains du tiers monde et leur mode d'appartenance à l'église universelle est plus que nécessaire pour que ces recherches ne soient pas des recherches de "boutique".

3. Un nouveau type de relations prêtres-laïcs.

Malgré les années, l'Eglise continue d'apparaître encore à la plupart des communistes comme une organisation parmi d'autres. Les prêtres, eux, sont vus d'abord comme des responsables d'organisation. Mais une interrogation commence à pointer de diverses manières : à partir du travail salarié des prêtres, le retour de prêtres dans la masse est suivi avec attention :

"Je ne suis pas d'accord avec votre conception du prêtre. Aux yeux de votre Dieu vous êtes des hommes supérieurs. Vous êtes au-dessus des autres... et vous devez avoir la direction de la communauté chrétienne. Vous, je ne vous comprends pas

"les laïcs vous traitent trop par-dessus la jambe. Il faut une autorité. Le responsable doit décider même à l'intérieur du centralisme démocratique. J'y tiens : les copains les meilleurs refusent d'être permanents. Au fond, vous suivez le chemin inverse de nos meilleurs militants. Nous cherchons à les dégager pour qu'ils aient une action plus efficace. Vous, vous faites le contraire". Cette réflexion, parmi d'autres, prend d'autant plus de poids qu'elle est faite à un moment où bien des permanents, syndicaux ou politiques, sont contestés parce que trop coupés de la classe ouvrière.

Du côté des chrétiens, la recherche d'un nouveau statut social pour le permanent ecclésiastique qu'était le prêtre ne va pas sans poser de questions. L'image du prêtre pour les chrétiens recouvre bien des choses : père, il est à la fois le soutien dans l'épreuve, le guide qui conseille, celui qui a plus reçu et qui donne. Bien des résistances avouées ou non empêchent de le percevoir comme un serviteur de l'Evangile, et de voir le laïc comme un co-responsable dans l'Eglise.

Dans une commune marxiste, plus qu'ailleurs, la modification du style de relations des prêtres et des laïcs n'est-elle pas ce qui pourrait le mieux manifester le caractère original de l'Eglise ? Parmi les organisations politiques, syndicales, sociales, l'Eglise n'est pas une organisation comme les autres. On la voit spontanément comme une organisation à côté d'autres organisations, une organisation concurrente d'autres organisations. Le rôle du prêtre dans l'Eglise n'est pas de donner des consignes aux membres de son organisation ; le prêtre n'est pas un dirigeant d'organisation. S'il joue son vrai rôle de serviteur de l'Evangile, le prêtre peut signifier ce qu'est la vraie nature de l'Eglise. Serviteur de l'Evangile, il est témoin du don de Dieu proposé à tous les hommes. Il n'est pas le propagateur d'une idéologie ; il est serviteur de la liberté des hommes dans l'accueil de ce don. Chacun à leur place, prêtres et laïcs sont ensemble serviteurs de l'Evangile de Jésus Christ et serviteurs des hommes ?

Bien des questions restent ouvertes que seule l'expérience commune permettra d'éclairer au jour le jour : quelle place revient aux laïcs, aux prêtres, à la communauté chrétienne dans le service politique de l'homme aujourd'hui ?

CONCLUSION : MISSION DE L'EGLISE DANS LA CITE

Un jour, un responsable du parti, avec qui nous sommes en dialogue et en amitié depuis des années, nous interroge - sans vouloir tendre un piège - mais parce que cela correspond pour lui à une question vraie :

"Le parti est au pouvoir ici depuis plus de vingt ans, il sait où il va, il sait ce qu'il veut faire. Vous, on entend peu parler de vous. Et pourtant l'évangélisation doit être importante pour vous. Comment voulez-vous évangéliser cette cité ?"

La question est vraie ; nous-mêmes nous nous demandons souvent : dans une citée gouvernée par le parti communiste et où son empreinte est si forte, qu'est-ce qu'un projet global d'évangélisation ?

Au-delà du prosélytisme et des tentatives annexionnistes de récupération, voici quelques points de repère qui nous apparaissent actuellement :

- Bien sûr, d'abord, la présence des chrétiens, prêtres et laïcs, à la vie collective dans un esprit loyal de service, dans une franche acceptation de la laïcité.

- L'existence aussi de chrétiens engagés qui se construisent progressivement dans la foi en Jésus-Christ. L'itinéraire est bien connu des chrétiens que l'expérience politique conduit à l'athéisme ; et le dernier livre d'Antoine CASANOVA, "Vatican II et l'évolution de l'Eglise", voit dans le travail de Vatican II et l'effort des chrétiens d'aujourd'hui un bricolage des matériaux évangéliques : phrases et mots de l'Evangile sont bricolés pour être réemployés et pouvoir être utilisés dans les combats de la libération de l'homme. S'agit-il d'une manipulation de mots qui fourniront une nouvelle couverture idéologique ? S'agit-il d'une amitié avec Jésus Christ vécue d'une manière nouvelle ? La seule réponse possible est celle d'une évangélisation qui passe par des chrétiens vivant dans leur chair l'expérience de Jésus Christ ressuscité.

- Partageant le combat politique avec des hommes athées, le chrétien devient partie prenante également de la recherche des hommes et de ses questions. Je m'étonnais de voir l'intérêt d'un couple de professeurs communistes à expliquer PASCAL à leurs élèves. Voici leur réponse : "Qu'ils croient en Dieu ou non, peu importe, mais qu'ils réfléchissent sur le sens de leur vie, qu'ils s'engluent dans la société de consommation, ou qu'ils soient happés par l'activisme militant, c'est bien ce que dénonçait Pascal sous le nom du divertissement, qui dispense de s'interroger sur l'homme, sur le sens de son action et de sa vie".

S'interroger sur l'homme : l'action politique, au sens le plus large de combat pour l'homme, est un terrain privilégié de cette expérience spirituelle lorsqu'elle est vécue comme une expérience humaine globale. Lorsqu'il n'est pas tronqué arbitrairement (par exemple par une idéologie réductrice), lorsqu'il n'est pas coupé de la rencontre des personnes qu'il prétend servir, le combat politique, qui est combat pour l'homme, met l'homme en face de lui-même, l'homme impliqué dans toutes ses relations avec les autres hommes et avec les femmes, avec les enfants, les jeunes et les vieux, avec la masse comme avec les militants. Dans le travail, dans la famille, dans les diverses organisations l'homme est affronté aux événements de la vie prévisibles ou imprévus, aussi divers que l'amour, la souffrance, la réussite, l'échec, la mort, etc... Multiples sont les événements qui interpellent les hommes, chrétiens ou incroyants, et qui les provoquent à chercher ensemble.

N'est-ce pas ce chemin d'une pauvreté radicale dans le partage et dans la foi qu'il faut parcourir en se questionnant ensemble, pour qu'un jour un homme communiste puisse lui aussi et en toute liberté se poser la question de Dieu sans avoir à renier ce qu'il y a de plus noble dans ses aspirations de communiste ? En attendant, les uns et les autres sont appelés à d'incessants dépassements dans la compréhension de l'homme et de Dieu.

Intervention d'un prêtre au travail

ESPERANCE HUMAINE ET FOI EN JESUS CHRIST

=====

Parler de l'Espérance des hommes du monde ouvrier, ou de leurs questions me paraît prétentieux et spontanément je me méfie de tous ceux qui s'engagent sur cette voie.

Aussi je me contenterai, puisque cela me fut demandé, de dire comment j'interprète, comment je traduis ce que je vis avec les copains. J'essaierai de dire ce que je suis, c'est donc avec tout le relatif d'un témoignage que cela doit être reçu. •

I - Il me semble qu'un des derniers papes a dit que "le politique était le lieu de la plus grande charité". Je ne sais les justifications qu'il donnait de son affirmation, mais je souscris à cette dernière car c'est bien dans le politique que doivent se respecter, s'organiser, Se coordonner tous les besoins des hommes, familiaux, culturels, économiques etc... j'en fais l'expérience quotidienne et les vieux thèmes éculés de l'apolitisme ne font pas long feu quand on est obligé de défendre son bout de gras et de gagner son pain à la sueur de son front au prix d'un travail chichement payé.

. Comment j'ai vu réagir les copains sur ce terrain politique ces derniers mois.

a) - Les discours de de Gaulle avaient un certain impact dans la conscience de beaucoup ; à la limite avec de Gaulle, on entrait dans la mythologie

b) - je ne connais pas un gars qui se soit senti concerné par la déclaration politique générale de l'actuel 1er ministre quant à la nouvelle société qu'il veut bâtir pour les français, pourquoi ? Parce que les travailleurs n'acceptent pas de recevoir des leçons de moralité des tenants d'un régime d'exploiteurs ; où la seule morale c'est la morale du plus fort, et du profit. Combien de fois j'ai entendu dire "le morale capitaliste c'est la morale des curés : faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais".

c) - Par contre je connais beaucoup de camarades qui se sont sentis concernés par la campagne électorale de Jacques Duclos qui pendant 3 semaines s'est uniquement contenté de parler à l'affectivité des masses exploitées et frustrées. Le langage de ce leader politique était comme une reconnaissance de l'existence du monde ouvrier.

Le jugement qu'à titre personnel je porte sur ce style de campagne électorale importé peu. Je constate qu'une grande partie du peuple s'y retrouve parce que là sans doute il reconnaît ses questions. Et j'ai maintes fois constaté lorsque la télé nous introduit dans les débats parlementaires, que seuls les élus communistes savent parler des besoins précis et de la situation du travailleur en usine et chantier ou des vieux des quartiers populaires. Dans leur projet politique, l'homme de la rue, le travailleur, la travailleuse retrouvent leurs dimensions d'homme, retrouvent leur existence.

II - Le politique m'intéresse fort. Je m'interroge sur la manière dont les chrétiens, l'Eglise et nous prêtres, nous répondons aux besoins des hommes sur ce terrain. C'est un sujet sur lequel nous n'avons pas beaucoup réfléchi, il n'est pas plus tabou que les autres, il nous faudra bien un jour répondre aux questions qu'il nous pose, non seulement en théorie, mais aussi en situation. Le politique m'intéresse fort, mais je ne suis inscrit à aucun parti ; par contre, je suis militant syndicaliste CGT et depuis 18 mois j'ai des responsabilités à la base, comme délégué du personnel et comme secrétaire syndical adjoint.

La pauvreté des effectifs syndicaux est effarante. Le taux moyen de syndicalisation se situe aux environs de 10 % ! peut être pris comme révélateur du degré de conscience donc de dignité de la classe ouvrière. Pour ma part, si parfois je ne récus pas cette interprétation, je la prendrais plutôt comme le signe révélateur du poids de la lutte, des contraintes, pressions et répressions que font peser les patrons sur le mouvement ouvrier. Chacun sait que cela coûte fort cher d'accepter des responsabilités syndicales. Toute action syndicale est entravée, combattue, souvent avec de puissants moyens intelligemment employés. La lutte est inégale, la disproportion des moyens effarante, jusqu' au jour où une vague de fond rassemble la multitude des écrasés contre la poignée des tenants du pouvoir, comme en mai-juin 68. Même si l'on considère le printemps 68 comme une révolution avortée cela demeure après le printemps 36, un des grands moments du mouvement ouvrier français. Pour ma part dans mon entreprise de 1000 ouvriers employés, j'ai été frappé de voir, alors que la vie syndicale était moribonde, comment il y a des réveils subits qui traduisent des aspirations fondamentales.

Dans cette période, j'ai rencontré des hommes libres. L'ouvrier qualifié, l'employé de bureau, le manœuvre voulaient faire quelque chose, être au service de l'ensemble. Dans un moment difficile pour eux et leur famille ils étaient capables de s'engager pour que la collectivité ouvrière y trouve son compte.

J'ai vécu des jours où l'on avait l'impression de paradis retrouvé, où tout est permis parce que l'on sait, - ou l'on croit que personne n'utilisera de cette liberté contre son copain ; la pesanteur, le carcan des conditions de travail avaient disparu. Nous étions là dans l'unité, échafaudant des perspectives d'avenir, attendant 3 semaines avant que la direction accepte d'engager des négociations.

Je relie cette expérience du climat psychologique de la grève à ce que j'expérimente chaque année lorsque je vais à la fête de l'Humanité, dans cette atmosphère de kermesse mi commerciale mi idéologique ; je retrouve une humanité en quête de fraternité universelle où pour une journée, puisqu'on a franchi l'enceinte de la fête, toute discrimination, tout racisme est aboli, la lutte de classe est terminée, les antagonismes sont vaincus. Ce sont des frères qui sont là. Une sorte de communion mystique dans la possibilité d'un bonheur terrestre qui pourrait être pour le lendemain matin. C'est prodigieusement merveilleux, en même temps que prodigieusement décevant.

Le monde ouvrier qui est le mien, que je connais et qui me façonne, celui avec qui je vis, au-delà de ses comportements superficiels, me semble aspirer à la fraternité comme à un but. Il rêve d'unité comme moyen pour y parvenir. Il veut la paix, qui est indissociable de cette fraternité universelle.

Mais ces aspirations, ces désirs immenses et généreux n'arrivent pas à lui forger une conscience forte, parce que ce qu'il voit ce qu'il subit : les contraintes quotidiennes viennent dénoncer toutes ces aspirations, les ridiculiser, et l'expérience qu'il fait de cette fraternité, de cette liberté est tellement réduite, qu'il ne peut y reconnaître le visage de ce qu'il a entre aperçu dans ses rêves.

Je reviens d'un voyage en République Démocratique Allemande. J'étais le seul non communiste de la délégation, nous étions tous des militants de base. Il fallait voir quel stimulant, quel tonique ce voyage fut pour tous en particulier pour mes camarades, parce qu'ils voyaient, ils touchaient du doigt les bases d'un état socialiste alors qu'ils en sont réduits aux rêves.

III - Les contraintes de la société capitaliste

J'expérimente que les Espérances les plus fondamentales de l'homme sont refoulées, ne se disent pas souvent, ne s'expriment que dans des moments privilégiés de libération. Une grève, une fête de l'Huma, etc... parce que l'ouvrier est un homme muselé, un homme esclave et exploité.

Pour le travailleur il n'y a pas de liberté ; son embauchage, ses conditions de travail, son salaire, sa promotion s'inscrivent dans un climat de lutte de classes. Ce qui le protège a été arraché par la force, et la portée de cette protection est constamment réduite par ceux qui détiennent le pouvoir.

C'est dans ce contexte que l'on se rend compte du ridicule des voix patronales et parfois ecclésiastiques qui réclament lors des mouvements de grève la liberté du travail.

Les camarades de travail qui veulent faire une promotion professionnelle et accéder aux responsabilités dans le cadre de la société, sont obligés d'abdiquer. La promotion se paye d'une dépersonnalisation, car on est contraint d'adopter les comportements du camp patronal.

IV – Des hommes marqués par la déception et la révolte.

Les hommes que je vois, les copains avec qui je suis lié d'amitié, m'apparaissent tels que je les déchiffre comme des hommes exploités, méprisés, des outils de production, certains n'en n'ont pas conscience, ils sont entrés dans le système et tirent profit au maximum des compensations que l'on ne manque pas de leur proposer. D'autres sont conscients, mais ils ont abdiqué trouvant dans cette abdication un refuge et une tranquillité, d'autant plus qu'il y a de multiples manières de se donner sur ce chapitre une bonne conscience. D'autres sont lucides, conscients, ils luttent avec un courage étonnant, une persévérance mêlée de scepticisme. L'espérance humaine des lendemains qui chantent est parfois renvoyée à la fin des temps, mais on bagarre, parce qu'il n'y a pas d'autre issue.

Chez la plupart, il me semble découvrir la révolte, la déception, révolte contre ceux qui possèdent et jouissent de tout, contre la société qui permet ces injustices, ces discriminations, qui honore l'argent et méprise le travail.

Révolte et mépris de l'Eglise qui apparaît uniquement comme puissance morale, morale qu'on leur a enseignée, mais dont ils découvrent qu'elle protège le plus fort contre le plus petit ; qu'elle défend celui qui possède contre celui qui n'a rien ; qui donne les honneurs à celui qui brille, mais ignore, méprise et refuse l'existence à celui qui subit le poids du travail obscur et quotidien.

Je découvre aussi révolte et déception devant le socialisme entraperçu brièvement comme une possibilité d'en sortir, de faire une terre plus humaine, mais qui s'enlise et... sclérose, apparaissant dans telle ou telle situation, incapable d'assumer le risque de l'aventure et de mener à son terme l'Espérance des hommes. Et dans ce domaine, comme dans d'autres, les réussites ont moins de retentissement dans la conscience des simples, que les échecs.

Je découvre des hommes sceptiques, car ne sachant plus où raccrocher leur révolte afin de la transformer en Espérance.

On peut taxer mon témoignage de subjectif. Mais je crois qu'il en est toujours ainsi. Je ne prétends pas faire une analyse ayant toute

la rigueur scientifique, mais je n'ai pas "rêvé" les observations qui me permettent de dire ce que je dis.

V - Je suis un homme révolté

En décrivant comment je "lis" les hommes que je rencontre, je me décris moi-même très certainement. Car c'est vrai que je me repère comme un homme révolté ; révolté contre une société qui fait de moi comme de mes compagnons de travail un outil de production que l'on tâche d'entretenir, autrement dit un robot. Comme compensation, on fait de moi un consommateur, et chaque jour, par la publicité : affiches, journaux, radio, télé, vitrines, je suis invité à consommer plus, car c'est là, me dit-on, que je trouverai le bonheur. Ainsi le cercle est bouclé : "produis davantage - tu consommeras plus - tu seras plus heureux".

Cette révolte ne date pas de mon entrée à l'usine il y a 3 ans ; elle s'enracine dans un lointain passé où je suis apparenté avec tous ceux dont je partage la vie quotidienne ; mais il est certain que depuis 3 ans très particulièrement, cette révolte a dépouillé ma Foi. L'enveloppe de la religion, de la morale même, a été sérieusement décapée et il me faut me défendre contre le rêve d'une foi toute une qui, je le sais, ne pouvait plus vivre.

Et cependant prêtre de l'Eglise catholique

Ma révolte que je sais être celle de mes frères, qu'ils en aient conscience ou non, m'oblige à penser et inventer de nouveaux rapports de Foi avec la personne du Christ, avec l'Eglise.

Avec l'Eglise que je dis être prêt à combattre si elle est nuisible à l'homme dans ses combats terrestres, et je crois que cela lui arrive quand elle formule une morale bourgeoise qui tend à faire de l'homme un être soumis ; cette morale n'a rien à voir avec la morale de l'Evangile. Avec l'Eglise, dont j'affirme aussi être membre et chargé par elle d'un ministère, qui me semble consister d'abord à partager la vie des exploités, afin de pouvoir témoigner de l'Espérance au plus creux de la révolte et du scepticisme - car je crois bien que c'est là la Mission de l'Eglise - qu'elle soit une question à l'homme aussi bien dans ses succès pour lui demander où cela le mène, comme dans ses révoltes et ses désespoirs pour lui proposer comme un au-delà de lui-même qui est tout de même sa véritable destinée, lui proposer un ailleurs pour lequel il est fait, sans que cela soit une évasion de sa propre identité, de ce qu'il saisit de son expérience.

Je crois plus fermement que jamais, que le royaume de Dieu dont nous devons être les témoins, ne peut faire l'économie des espérances terrestres, non par tactique, mais parce que ces espérances font partie du Royaume. Mais par ailleurs, ces espérances humaines, nous ne pouvons les identifier au royaume sans quoi, nous le trahirions tout autant.

Comment réaliser cela dans nos vies ?

Je n'ai pas de recette. Je ne sais pas comment l'Eglise doit faire et je pense que nul ne le soit, pas plus les évêques que le pape. Mais que c'est tous ensemble que nous devons chercher. Dans une fidélité de chaque jour à Jésus Christ qui nous a donné le salut en prenant notre humanité et en triomphant de la mort et aux hommes, particulièrement à ceux qui ne sont pas reconnus comme hommes dans la situation qui leur est faite et qui cherchent à travers leur révolte et leur espérance, leur véritable identité.

- Avec Jésus Christ qui est le seul salut ayant assumé toute la vie humaine pour l'amener à son terme en le faisant franchir la barrière de la mort. Situant l'homme dans l'ailleurs pour lequel il est fait. Et pour moi, soit dit en passant, c'est cela très particulièrement le contenu de l'Eucharistie que je célèbre.

En conclusion, qu'est-ce que j'attends de l'Eglise : qu'elle dise tout fort ce que j'essaie de vivre. Qu'elle se situe à ce niveau où vivent les hommes, que ce soit le prolétaire du pays développé ou les affamés du Tiers Monde. Et non pas dans un au-delà qui n'a rien d'un au-delà de la Foi, mais qui est trop souvent sociologique. Je pense que c'est nuire à l'homme que de lui proposer la démocratie chrétienne quand il crie sa révolte et sa misère.

Pour moi, la distance qui sépare l'Eglise des hommes d'aujourd'hui est symbolisée par le fait que le pape sort du Vatican quand l'homme s'en va mettre le pied sur la lune.

Que nos évêques acceptent de ne pas avoir de permission à nous donner, mais qu'avec nous, à leur place, ils participent à notre recherche, tentent de donner une réponse aux questions des hommes, car notre recherche n'est pas une recherche individuelle ou privée. Baptisés, membres du peuple de Dieu, ordonnés à un ministère, les questions qui me sont posées sont posées à l'Eglise, les réponses que je tente de donner doivent être des réponses d'Eglise. Toute la foi est engagée dans cette démarche.

Et parce que la Foi en l'Eglise, au salut de Jésus Christ, concerne tout l'homme et tous les hommes, nos questions, nos recherches, nos éléments de réponse doivent nécessairement être confrontés avec les recherches qui se situent dans d'autres réalités où d'autres hommes sont concernés.

=====

Intervention d'un prêtre au travail

TRAVAIL, EUCHARISTIE DEUX MOMENTS D'UNE MEME ACTION.

Ce qui fait l'EGLISE, c'est la COMMUNION DE VIE des croyants. C'est à dire l'accord profond qu'il y a entre eux sur la manière de vivre aujourd'hui l'EVANGILE. C'est aussi l'accord qui existe entre eux pour PARTAGER ce que chacun vit pour le bénéfice, ou mieux " l'Edification" de tous, au sens fort de ce mot.

Avant toute tactique, toute politique fût-elle " pastorale", il y a LA VIE. Avant la concertation organisée, il y a la COMMUNION au même SEIGNEUR, à la même MISSION.

C'est pour cela que j'ai cru important de participer et de préparer cette ASSEMBLEE GENERALE. Car elle est l'occasion unique pour chacun de nous de témoigner du meilleur de lui-même, sans escamoter les questions restées sans réponse

Nous n'avons pas accepté d'être prêtres,
pour être broyés par des structures,
ni pour être condamnés à l'uniformité,
ni pour être transformés en techniciens de l'Apostolat,
ni même en purs robots missionnaires

HOMMES parmi les hommes

PRETRES parmi les hommes, nous restons convaincus qu'il y a quelque chose d'original à mettre en œuvre. Car, aujourd'hui, comme hier, ce monde que nous aimons passionnément a besoin de la révélation de JESUS CHRIST.

Il est vrai que le monde d'aujourd'hui ne nous fait pas de cadeau. Il n'a pas besoin d'"inutiles", mais il ne rejette pas ceux qui sont préoccupés du bonheur de l'homme, et de la construction d'une cité plus fraternelle.

Pour le moment, notre FOI, notre APPARTENANCE A L'EGLISE ne veulent peut être rien dire pour ceux que nous rencontrons.

Mais, une QUESTION reste posée.
Si la réponse ne dépend pas uniquement de nous,
il dépend certainement de nous que la question soit mieux posée,
en des termes plus clairs, et
par des signes moins équivoques.

Dans la réflexion faite, j'ai essayé de faire le point "sur-ce-que-je-vis", reprenant fidèlement réactions et réflexions notées au cours de ces dernières années. Je ne me suis pas perdu dans la description du boulot lui-même et de son ambiance. J'aurais pu le faire, et elle n'aurait manqué ni de couleurs ni de grisaille. J'ai voulu davantage m'interroger sur le sens profond de ce que j'essaie de vivre.

En cheminant dans cette recherche, j'ai pu honnêtement relever combien je suis redevable à la MISSION. Ce que je suis devenu aujourd'hui, je le dois aux différentes équipes de la Mission dont j'ai fait partie. J'y ai souvent

plus reçu que je n'y ai moi-même apporté. J'ai appris à être exigeant pour rendre compte de ce que nous vivons; exigeant pour moi-même, exigeant pour les autres. Mais, au-delà de l'équipe, j'ai rarement senti de la part de l'Eglise les mêmes exigences.

C'est fidèle à cette exigence de rendre compte que je me suis attelé à ce travail de réflexion. Ce que j'ai à dire ne vous apprendra rien. Mais je reste convaincu que de l'apport de chacun naît et s'approfondit une conscience missionnaire commune, et s'élaborent des attitudes concrètes. De plus, en m'interrogeant, je mesure mieux les limites de ce que je vis et combien il est indispensable de COMMUNIER à ce que d'autres EXPRIMENT DE LEUR VIE.

Je limite volontairement mon intervention à un seul aspect de ma recherche, un aspect qui me paraît résumer l'essentiel de ma vie.

Accueillez-le comme le témoignage fraternel de quelqu'un qui cherche ce-que-veut-dire-être-prêtre en 1969, dans un partage de vie avec des non-croyants, et qui pour cela a besoin du témoignage fraternel de tous.

+++++

COMMENT ARRIVONS-NOUS A RELIER LES DIVERS ASPECTS DU SACERDOCE DANS NOTRE VIE ?

=====

Voilà une question passionnante. Elle sollicite le bonhomme en chair et en os que je suis, à dire : s'il s'y retrouve et, comment, dans la vie qui est la sienne.

La vie au boulot est une vie simple. Je n'ai pas de gros problèmes techniques à résoudre. Si je n'oublie pas de mettre mon fenwick en charge le soir, je sais que le lendemain je pourrai rouler jusqu'à 17 heures. Je connais assez la boîte de fond en comble depuis deux ans, pour aller là où on me le demande. Je sais comment m'y prendre pour mettre en place un tour automatique de 16 tonnes aussi bien que pour vider les poubelles du service, déboucher un égout ou démonter un bureau....

La vie au boulot est dure par sa monotonie. Le lundi on soupire après le Vendredi soir; et en Septembre on commence à rêver aux congés de l'année prochaine.

Les conversations sont simples, comme est simple l'amitié. Parfois ça se complique, mais la vie, le bon sens l'emportent toujours.

Dans l'Action syndicale, c'est simple aussi, du moins certains jours. Quand ça se complique : on se rassemble, on discute et ça s'éclaire. Ça devient moins simple ; là, le bon sens, l'action l'emportent

Dans l'Eglise, aujourd'hui, plus rien n'est simple. On complique tout. Il faut des structures nouvelles pour remplacer les anciennes. Il faut des labels.

On prononce des oukases. L'annonce de Jésus Christ est devenue technique d'Évangélisation, technique qui a ses spécialistes, qui eux-mêmes sont spécialisés : ceux de la catéchèse, ceux de la pastorale ordinaire, ceux de l'Action Catholique spécialisée, car dans d'autres cas elle est générale,

Loin des rivages de la Galilée, l'Eglise s'avance à grands pas vers de l'annonce de Jésus Christ par ordinateur Control data ou IBM....

Rien ne paraît simple. Pourtant il reste de simples prêtres qui essaient de se dépatouiller dans ce marais.

Alors, sans nullement chercher à faire du simplisme, je me rends compte que la vie au boulot dépouille, purifie, ramène à l'essentiel. Et tout ce qu'il nous est donné de vivre retrouve une saveur d'Évangile, les rivages de Palestine se rapprochent.

Pour célébrer une fête, un anniversaire, une naissance, un mariage, une voiture neuve, un gain au tiercé, une promotion, l'approche des congés ou un départ en retraite, on achète une bouteille de RICARD et on trinque, on boit ensemble. Tout le service y passe.

Nous n'en sommes qu'à la célébration du Ricard ou du Martini, bu à la sauvette pour que le chef ne nous pique pas sur le fait. Mais cela existe. Cet arrosage nous rassemble. Nous célébrons la même joie, le même événement. Luc nous rapporte cette petite phrase qui dicte toute une attitude en X, 7 "Demeurez dans cette maison, mangeant et buvant ce qu'il y a chez eux."

J'ai assez exprimé tout au long de cette recherche comment dans ma conscience de prêtre est première l'attention à la vie, combien j'aime la vie et ceux que je rencontre. Sens de l'Amitié, de l'Amour. Ces arrosages au boulot sont un mode de célébration de l'amitié oui nous unit. Et dans cette vie simple et monotone, l'amitié transforme tout. Car elle donne des raisons de vivre et d'espérer.

Le boulot c'est le gagne-pain, c'est le pain, c'est la VIE.

L'usine, c'est là qu'on lutte pour gagner son pain, défendre le pain de tous, c'est la VIE...

Aussi, gagnant mon pain, luttant pour défendre le pain de tous, prendre le pain et le vin, ce n'est pas "marcher à côté de mes pompes", être déphasé par rapport à ce que je vis, c'est au contraire accomplir une démarche essentielle à l'homme. Tout le sérieux; l'essentiel de la vie de l'homme est résumé, symbolisé là.

Cela m'amène à RENDRE GRACES au Seigneur pour ce que nous vivons. PRETRE, je suis soucieux "de ne laisser perdre aucune miette qui tombe de la table." Qu'il y ait au moins quelqu'un qui rende grâce pour ce qui se vit dans notre usine sachant que c'est ainsi un écho vital de la classe ouvrière qui est présent dans l'EUCARISTIE.

En rassemblant ce qui se vit, je n'ai pas d'autre intention que de préparer le pain de l'EUCARISTIE. Car pourrait-il avoir un goût de Dieu s'il n'était chargé d'aucune signification humaine, s'il n'avait rien à voir avec notre vie d'homme, avec nos recherches d'unité et nos attitudes d'hommes ? Par exemple, avant de participer à un congrès du syndicat, à l'union locale, il ne me paraît pas inutile et déplace de présenter notre vie, nos luttes, nos aspirations...

Les jours ne se ressemblent pas ! Aussi est-il des jours où le pain que j'ai à présenter n'est pas bien épais, pas très levé, mais c'est le pain que j'ai pétri ce jour-là, aussi, honnêtement, je ne présente que cela.

Parfois ce pain a un goût amer. Car en le gagnant nous nous sommes disputés, opposés, voir même divisés. Il y a des jours où je voudrais fuir tellement l'atmosphère est viciée par l'égoïsme, la niaiserie, le racisme. L'intercession pour nos péchés prend alors la place de l'ACTION DE GRACES.

Ce pain a souvent une saveur de Liberté, de libération, comme au soir de grève terminée dans l'unité. Je crois qu'il est dit dans la bible : " La Vérité vous rendra libres". Dans un monde aliéné, il est bon de se sentir libéré par la Foi au Christ, de voir se biser les chaînes, de rencontrer des hommes libres, des hommes bons. Rendre Grâces parce que le Christ nous libère, nous désaliène. C'est le moment de célébrer la PAQUE, et de prendre une plus juste mesure de ce que nous devons mettre en œuvre pour que l'HUMANITE entière soit libérée de ses chaînes

EUCARISTIE "PROTOTYPE" DU RASSEMBLEMENT EN JESUS CHRIST.

EUCARISTIE, TYPE NOUVEAU DE COMMUNION PROPOSEE AUX HOMMES.

En Mai-Juin 1968, pendant l'occupation de l'usine, la Communauté d'esprit et de lutte était telle que j'aurais aimé prendre du pain et du vin et célébrer cette communion.

" Le repas est prêt, mais les invités ne le sont pas."

Célébrer l'Eucharistie, quelles que soient les circonstances de la célébration, est le rappel permanent de l'ANNONCE à faire, du CORPS à rassembler, de l'AMITIE à pousser jusqu'à ce qu'elle devienne AMOUR et COMMUNION.

Ma Conscience de prêtre, que je sois au boulot, ou plus directement à célébrer l'Eucharistie, reste sur la même longueur d'onde. Il n'y a pas de déséquilibre ; ce sont seulement les moments d'une même ACTION.

EUCARISTIE COMME ACTUALISATION DU MYSTERE DU CHRIST MORT ET RESSUSCITE

Un autre aspect qui équilibre ma vie de prêtre au boulot.

La dimension pascale de ce qui nous est donné de vivre tous les jours avec plus ou moins d'intensité.

Passage de la mort à la vie,

Passage de l'égoïsme, de la division à l'amour, à l'unité.

Pendant la grande grève de Mai-juin 68, j'ai aimé lire et approfondir Phl.II, 1 à 11 (Garder dans une vie vécue avec simplicité, l'unité) Cette grève, comme bien d'autres événements qui ont jalonné l'histoire du mouvement ouvrier, a sonné "l'heure de Vérité" pour chacun, chaque groupe, chaque organisation.

Ce n'est que dans la lutte, la souffrance et même le sang que la classe ouvrière se libère, accédant à de meilleures conditions de vie. Les travailleurs le savent Certains, les plus conscients l'acceptent et l'assument ; d'autres, par contre se contentent de subir, N'est-ce pas la LOI de la VIE que ce passage à travers la souffrance et la mort ? N'est-ce pas aussi la LOI de l'AMOUR que de passer par la mort pour accéder à la VIE, à la LIBERTE.?

C'est à ce niveau de prise de conscience que me paraît SCANDALEUSE la coupure existant entre la classe ouvrière ,et l'Eglise.

Prêtre, soucieux de la révélation du sens de la vie, et du sens de l'histoire, tel qu'il nous est donné dans le Christ Ressuscité, je suis partie prenante de cette histoire. Et si, pour le moment, il ne m'est pas possible de dire qui est le Seigneur, il me paraît indispensable de Célébrer l'EUCCHARISTIE, car c'est ainsi affirmer pour tous que le CHRIST EST VIVANT et qu'il nous propose son ALLIANCE d'AMOUR.

Il ne dépend pas que de moi qu'un jour nous puissions célébrer ensemble la dimension pascalle des événements que nous vivons; et donc que nous puissions nous rassembler pour célébrer l'EUCCHARISTIE.

Célébrée seule ou en équipe, l'Eucharistie reste marquée par toute cette tension d'une communauté d'esprit, de luttes, d'une unité qui ne débouche pas encore dans une communion au mystère du Christ mort-Ressuscité pour sauver l'Humanité.

Cela nous engage à rechercher comment nous nous exprimons "religieusement" ce que nous vivons ; comment nous en recherchons l'expression avec d'autres chrétiens, pour qu'un jour se fasse la Révélation aux hommes de ce qu'ils vivent personnellement et le sens dernier de l'Histoire qu'ils fabriquent.

Tout ce que je viens d'exprimer n'est pas de mon invention. C'est inspirer et nourri par la "rencontre" sur la route d'Emmaüs (Lc XXIV, 13-35) Tout y est dit, dans la simplicité et la profondeur d'un récit raconté par les témoins de cet événement pascal. Souvent j'y reviens, car cela met pleinement en lumière de quel type doit être la démarche de l'Eglise dans sa rencontre des hommes, si elle veut rendre possible la révélation de Jésus Christ au cœur même de la vie et des préoccupations des hommes, De l'abattement, du désespoir à l'EUCCHARISTIE, en passant par la lecture de l'EVENEMENT par excellence, et la RENCONTRE PERSONNELLE ET COLLECTIVE de JESUS CHRIST ressuscité

Tout y est, même la JOIE "Notre cœur était tout brulant".

La JOIE, La JOIE PASCALE, semblable à celle de la mère qui vient, dans la souffrance, de donner naissance à un Fils

Je crois que quelque chose manquerait à ce papier, si je ne disais pas ici que je suis un homme heureux, joyeux.

Il m'arrive souvent de "faire la gueule", d'avoir le front plissé, de ruminer, de ne pas avoir envie de parler. Parfois j'accuse le coup, je ne sais pas bien où j'en suis, où je vais. Je supporte difficilement les contradictions et les mises en cause. Mais cela n'est pas le fond de ma conscience.

Je sais qu'il n'est de joie véritable que celle qui passe par le renoncement à soi-même. La vie au boulot ne m'épargne pas les "emmerdements" les soucis ; il y a des solidarités, des responsabilités qui à certains jours pèsent lourd dans le sac.

Je ne sais pas si ce que je vis, ce que je fais, ce que j'essaie d'être est très utile au monde et à la venue du Royaume. Je pense être utile et non indispensable.

Dans son livre " Pavillon des Cancéreux", l'écrivain soviétique Soljenitsyne écrit :

"Ce n'est pas le niveau de vie qui fait le bonheur des hommes,
mais bien la liaison des cœurs,
et notre point de vue sur notre vie.
Or l'un et l'autre sont en notre pouvoir,
et l'homme est toujours heureux s'il le veut,
et personne ne peut l'en empêcher " (P.410)

Fort de tout ce que je me suis permis d'exprimer ici, je souscris totalement à cette assertion.

Pas de joie sans qu'elle ne cherche à s'exprimer. L'EUCCHARISTIE, si lourde de signification pour notre monde, est aussi pour moi une FETE, celle de la VRAIE VIE. Une FETE, car quel que soit mon niveau de conscience au moment où je célèbre, j'y rencontre Jésus Christ, celui qui est ma raison de vivre, et celui que j'aimerais tant que d'autres puissent rencontrer.

EN RELATION AVEC LES ETUDIANTS :

Une année d'expérience !

- Une petite université (6.000 étudiants) qui doit son titre à Mai 68.
- Peu ou pas de conscience étudiante
- Les étudiants de l'extérieur (petites villes, campagne) sont désormais majoritaires.
- Au départ (octobre 68), une aumônerie "classique", c'est à dire des locaux, des réunions. Cela au centre de la ville, la Cité (1000 étudiants) étant à la périphérie. "L'aumônier des étudiants" est perdu comme le "permanent" voire le chapelain des "étudiants catholiques".

Deux prêtres (1 MdF, 1 diocèse) sont en contacts fréquents avec des étudiants.

I - Une réalité difficile à cerner : analyse sommaire.

1. Diversité Si la démocratisation réelle n'existe pas encore, cependant des jeunes d'origines sociales diverses se côtoient. Cela ne va pas de soi. Il n'y a pas d'étudiant "type".

2. Scolarisation Le contrôle continu des connaissances mal compris a accru le bachotage. Les méthodes d'enseignement n'ont guère évolué.

S'il y a encore des littéraires qui n'ont que 12 heures de cours par semaine il y a aussi ceux qui en ont 35 (IUT).

Vivent très immergé dans le contenu de leurs études, les rares points de repère sont les week-ends, les "partiels" ou les "dégagements-détente"... Les changements dans l'organisation des études perturbent plus qu'on ne croit.

3. Isolement Beaucoup sont des déracinés. D'autre part l'université, concrètement telle faculté, représente une masse anonyme où ils se sentent fort peu intégrés. La vie en cité n'arrange rien. Il y a beaucoup d'isolés.

4. Insécurité par rapport à l'avenir à court terme (examen) et à la profession (problème des débouchés), mais aussi par rapport au présent dans la mesure où ils ne sont pas "reconnus".

5. "Revendication" affective intense Conséquence de l'anonymat, du fait que les études sont ressenties comme abstraites ("le savoir que je reçois n'est pas opératoire... ce n'est pas ce que je vis"...). L'expression et la communication, existant fort peu en fac, elles sont recherchées dans des petits groupes dont les motivations sont diverses (même origine géographique ou sociale, études communes, "dégagements" ensemble...). Le vrai c'est ce qui est senti, ce qui est dit par l'autre qui est en face de soi. Dans un monde sans référence, la parole "personnelle" est souveraine. Ne pouvant se situer intellectuellement (les idéologies multiples sont relativisées), l'action étant difficile dans un monde éclaté, on cherche à se situer dans la relation à l'autre.

6. "La vie est ailleurs" Peu se trouvent dans ce qu'ils font (au moins dans le premier cycle). La "fuite" de l'université est une réalité massive (cf. l'évolution des mouvements étudiants l'année dernière) Cette fuite prend parfois la forme de la polarisation dans le travail.

7. "Consommation et individualisme" La grande machine de l'université n'a guère changé ! Aux espoirs de Mai (ici ils n'avaient rien de révolutionnaire) ont succédé la déception, le scepticisme, très concrètement l'individualisme. On se sent écrasé devant la complexité de l'université et de la société. La peur de l'embrigadement est une autre raison de cet individualisme.

Une telle situation, même très incomplètement analysée, permet de comprendre qu'il soit difficile de dégager des aspirations communes assez nettes.

On peut retenir :

- l'importance de la relation personnelle, de la vie de groupe.
- l'absolutisation fréquente du vécu immédiat, du présent.

II - Les chrétiens rencontrés

1. Pour la majorité d'entre eux le Christianisme est un système de valeurs morales et d'actes religieux même si ce système n'a plus de signification pratique et existentielle. Cette représentation tenace les handicape quand ils cherchent à "se dire" chrétiens aujourd'hui.

2. "Nous sommes l'Eglise ?" Leur éducation dans ce domaine les a peu habitués à dire "je" ou "nous" (sauf qqes militants d'AC). L'Eglise, ils en parlent à la troisième personne (elle) quand ils en parlent... Ils ont vécu leur foi comme les adeptes d'une religion où l'on fait ce qu'il "faut faire". Aujourd'hui, ils se sentent peu liés parce que dit ou fait l'Eglise. La "vie" change tellement... Dans le climat d'insécurité et d'indifférence on pose encore çà et là quelques actes "religieux" mais l'attente est "ailleurs".

3. Une certaine attente Cette attente plus ou moins explicite est profonde même si elle ne peut apparaître comme magique à certains égards. Il s'agit de vivre avec d'autres, de se rencontrer, de s'exprimer, d'être enfin vrai, de se situer.

(Dans notre langage, nous traduirions volontiers : l'Eglise (dans le cas précis, des groupes) est vécue comme lieu de réconciliation de communion. Là aussi, on insiste plus sur l'être ensemble, sur la qualité de la rencontre que sur le "faire".

- Quelle vie est suscitée par ces rencontres de groupes ?
- Où est la référence à Jésus Christ dans ce genre d'expérience ? Comment sont-ils l'Eglise
- N'y-t-il pas confusion entre l'expérience chrétienne dont les signes sont clairement manifestés dans l'Évangile et un vague "sentiment religieux" ?

Ces questions sont légitimes, mais on doit les dépasser.

4. Disponibilité réelle mais qui a du mal à prendre forme concrète. (parfois cependant sur le plan caritatif). L'ère du militant semble dépassée. L'engagement suppose, en effet, un minimum de "certitudes" ou de "convictions", ce qui n'est pas le cas.

Mission est un "mot" qui n'a pas d'impact.

L'expérience d'autrui (ce qu'il vit, ses questions, etc.) est volontiers acceptée, mais toute formulation un peu tranchée qui sente un tant soit peu la "doctrine" passe mal. Le primat est à l'expérience.

5. Des jeunes qui ont abandonné toute pratique ou des "athées" posent souvent des questions que nous qualifions de plus radicales : sur le mal, la souffrance, voire sur l'existence de Dieu aujourd'hui.

Chez les "vieux 'chrétiens" il y a un contentieux à liquider : institutions et formes d'expressions existantes ne sont pas niées mais sont perçues comme privées de sens.

III - Notre démarche.

A travers des rencontres ou des actions limitées nous essayons de dépasser (en les intégrant !) les petits univers très fractionnée de chacun en créant des solidarités.

Entre les institutions et les valeurs existantes de la société et de l'Eglise et le vécu immédiat il y a discordance. La spontanéité, la communication ne peuvent suffire pour interpréter ce que nous vivons.

Après la dissociation du langage de la foi et de la vie (dernières décades) nous sommes pris dans la désintégration de la vie chrétienne. L'interrogation ne porte plus tellement sur le "comment transmettre", mais sur le contenu même de l'existence chrétienne (contenu = attitudes de vie et non pas d'abord doctrine).

L'existence chrétienne n'a plus d'expression (attitudes, action, parole) ou disons que ce qui est identifié par la conscience commune comme signes du christianisme (les institutions, les sacrements) n'a pas de sens vécu.

Tant au niveau de l'action que de l'expression de la foi dans la prière ou la réflexion, nous manquons de critères pour apprécier ce que nous essayons de vivre. Cette existence se veut pourtant chrétienne.

=====

MONDE DES HOPITAUX,

CIVILISATION MODERNE & VIE DE FOI

+++++

Dans ce milieu si particulier des hôpitaux, nous sommes une équipe de prêtres qui y vivent des situations diverses. Cette même réalité que nous regardons ensemble, nous l'appréhendons sous des angles assez différents et, de pouvoir confronter en permanence nos points de vue, c'est une ouverture pour notre présence d'Eglise.

Des questions reviennent sans cesse ; qu'est-ce qu'être chrétien dans ce milieu? qu'est-ce qu'être prêtre dans ce milieu ?

Nous n'avons pas à donner ici une réponse. Avouons plutôt que nous sommes en recherche au nom de l'Eglise. Nous nous laissons interpeller dans notre foi et patiemment, avec d'autres, nous cherchons. Ajoutons que des laïcs ont cheminé avec nous et leurs questions sont les nôtres.

I. - QUELQUES FLASHES POUR PRESENTER LE MILIEU !

Hier, l'hôpital était œuvre de charité, un hospice, une assistance qui accueillait ou cachait les pauvres réduits à la misère. Des hommes et des femmes s'y dévouaient, répondant à une "vocation".

Aujourd'hui, c'est un lieu où l'on combat pour la vie, avec des techniques de plus en plus efficaces. L'homme qui y travaille, qu'il soit médecin ou membre du personnel soignant, exerce un métier où le dévouement ne peut plus suppléer à la compétence technique. Les hommes naissent et meurent à l'hôpital pour une grande part et beaucoup y font un séjour plus ou moins long.

500 000 malades sont hospitalisés à l'Assistance Publique (Paris) dans une année; ce qui totalise, pour cette durée, 14.000.000 de journées d'hospitalisation. Un hôpital moyen de 800 lits dans la région parisienne soigne 16.000 malades dans une année.

L'hôpital est un univers très cloisonné, hiérarchisé. Un tas de monde gravite autour du malade, mais l'équipe soignante n'est encore qu'un vœu. La rencontre n'existe pas entre les médecins d'une part et le personnel soignant d'autre part, ou si peu. Et dans ce personnel existe un véritable prolétariat, astreint à des tâches de service, mal rémunéré, mal considéré. Il faudrait ajouter la place importante des gens de couleur à Paris, Antillais en particulier, et le racisme reste à fleur de peau.

L'hôpital d'aujourd'hui est une véritable usine. Le personnel pointe. Mais il a du mal à faire entendre sa voix. S'il revendique pour ses repos ou son salaire, il sait qu'il revendique pour un bien plus précieux : que les malades, dont il a la charge, soient mieux soignés. Mais une grève reste difficile dans les hôpitaux. La division du personnel en services, salles, lui permet mal de se rencontrer. Le groupe des médecins, très séparé du personnel et non solidaire, reste celui d'une profession libérale et bourgeoise, qui pèse de tout son poids sur les structures de l'hôpital. Il demeure une puissance d'argent au service de l'ordre.

Ce sont tous ces éléments conjugués qui expliquent combien est malaisée dans le personnel hospitalier la lutte pour changer sa condition.

Le personnel hospitalier est profondément marqué par le malade qu'il soigne et par l'ambiance dans laquelle il vit. Il n'est pas insensible à la souffrance, à la mort. Ou bien il accepte d'être sans réponse et de cheminer en vivant son métier ; ou bien, il se réfugie dans le fatalisme ou l'évasion.

L'ambiance ne favorise pas son épanouissement. Par son métier, il est souvent en marge de la société : Horaires, travail le dimanche.

Il se sent souvent mal considéré par les patrons, les médecins qui ne savent pas s'intéresser à son travail, de même que par une administration anonyme.

Il faudrait ajouter que le milieu est en pleine évolution, évolution due aux progrès de la science, de la technique. La compétence est de plus en plus exigée. Le service et le soin des malades sont devenus un véritable métier.

- * -

II. - LA VIE HOSPITALIERS INTERPELLE L'HOMME

1. Ambiguïté de la profession La finalité même de la profession (surtout pour ceux qui sont en contact direct avec les malades) met en cause autre chose qu'une classique conscience professionnelle, puisqu'elle implique une relation humaine très étroite, même si elle est brève. Ces professions étaient considérées autrefois comme des "métiers de dévouement", ou "sacerdotes" pour lesquels il n'y avait ni horaire, ni recherche de conditions de travail plus faciles... Le passage d'un statut de ce type à celui d'un métier intégré dans un circuit administratif n'est encore réalisé ni dans les faits, ni dans les mentalités. Pour être généralisables comme le nécessite l'ampleur sans cesse accrue des besoins, il est évident que ces professions, qui tournent autour de l'humain et de la souffrance, doivent pouvoir être accomplies par des gens qui veulent par ailleurs mener une vie normale et avoir des conditions de travail analogues à celles de leurs contemporains ; elles gardent pourtant un caractère particulier qu'il faut sans doute arriver à définir, et à maintenir, si l'on veut que les malades ne soient pas un simple matériau. Dans l'état actuel des choses, cette ambiguïté persistante, amplifiée par les carences institutionnelles explique certainement les difficultés de ces professions à se recruter et à garder un personnel de valeur.

2. L'hôpital est le lieu où se soigne une civilisation

Si la science a pu vaincre dans nos pays certains fléaux, d'autres se développent aujourd'hui. Il est significatif que les causes de décès qui viennent en tête aujourd'hui sont les maladies cardio-vasculaires, dues pour une bonne part aux tensions, aux conflits qui assaillent l'homme moderne. Il n'y a plus assez de place dans notre monde pour la gratuité, la contemplation, la vraie détente de l'esprit. C'est la loi de la jungle où l'argent est roi.

Autre traduction de ce phénomène : les maladies mentales. Des hommes sont écrasés dans notre société : ils n'arrivent plus à surmonter des conflits affectifs ou familiaux ; d'autres sont rejetés par le monde du travail, car ils ne sont plus rentables. La cité aux dimensions gigantesques n'est plus capable d'assurer le repos et le calme aux gens surmenés par le travail et les transports. Beaucoup de nos contemporains hantent alors les hôpitaux psychiatriques parce qu'ils ne peuvent s'adapter ou qu'ils sont rejetés.

Il nous faut citer aussi l'alcoolisme qui demeure un fléau de notre temps. 42% du budget de la santé sert à soigner de tels malades. C'est la névrose du pauvre, dit-on. C'est aussi l'inadaptation d'un tas de gens et la traduction de beaucoup de conflits.

Notre civilisation est encore accusée par la présence très nombreuse de frères étrangers malades dans les hôpitaux. Mal logés, mal accueillis, la tuberculose les atteint et ils traînent des mois, des années, dans les hôpitaux. Inadaptés, ils sont victimes d'autres maladies, dites maladies d'adaptation, maladies psychosomatiques.

Ces quelques faits signent notre civilisation et nous interpellent. Nous récusons cette société, productrice d'un homme déchet humain, physique, moral et spirituel. Nous récusons aussi toute compromission de l'Eglise avec un tel système; parce que chaque jour nous en voyons le prix humain.

3. La technique et l'humain

L'hôpital est un lieu où la technique croît à grande vitesse et dans le même temps le malade réclame une personnalisation et la chaleur d'une présence. On ne peut freiner la technique sous prétexte de considérations humanitaires; nous entrons dans son mouvement. Entre le malade et le soignant, la technique devient un intermédiaire. Sera-t-elle un élément de communication ou un écran ? C'est pour nous encore l'ambiguïté.

La technique doit respecter certains absolus : droit à la mort par exemple, d'où conflits journaliers entre le technicien qui veut mener la vie jusqu'aux dernières limites et le soignant qui aime le malade et respecte pour lui la mort libératrice.

Le malade est de moins en moins le patient qui subit et accepte. Il a peur d'être cobaye. Il interroge. Mais son interrogation est souvent sans réponse.

./..

La "psychologie" : approche de la vérité de l'homme

Parmi tant d'autres biens, notre société moderne "consomme" de la psychologie : publicité, vulgarisation par les moyens audiovisuels.

Mais c'est de par notre insertion dans le monde "sanitaire" que nous sommes amenés à nous interroger sur les techniques nouvelles qui sont de plus en plus largement appliquées au psychisme humain.

Quelques faits sont à citer

- . la multiplication alarmante des malades mentaux,
- . les recherches actuellement menées sur les retentissements réciproques du psychisme et de l'organique (développement de la psychosomatique),
- . le nombre d'institutions proposant des "séminaires" de techniques et de dynamique de groupe avec membres des milieux sanitaires, éducatifs et sociaux : assistantes sociales, éducateurs, enseignants...,
- . l'extension croissante des cercles psychanalytiques où se reconnaissent comme dans un monde familial ceux qui ont vécu la même expérience.

Nous nous trouvons là, devant un univers dont on peut décrire certaines manifestations :

- Celui qui s'est prêté une fois à ce genre d'expérience en reste profondément marqué. Au-delà des techniques d'animation ou d'organisation, toute dynamique de groupe oblige à revoir le personnage que l'on présente aux autres et à creuser le type de relation que l'on a avec eux,
- Une supervision régulière, et bien plus profondément encore l'aventure psychanalytique, aboutissent à une réévaluation radicale de ce que l'on est ou de ce que l'on prétendait être : l'activité dévouée, généreusement désintéressée, camouflait un réel besoin de trouver son compte auprès de personnes faciles à dominer...
- Cet univers qui rend "autres" ceux qui s'y aventurent finit par envahir tous les domaines de la vie : non plus seulement les relations, mais les attitudes de conscience les plus secrètes, les rêves, ce qu'on n'ose pas exprimer.
- C'est un univers qui donne l'impression de gagner du terrain par "contamination", tant il est vrai que celui qui a commencé à déchiffrer pour lui-même l'inconscient éveille insidieusement les autres à la perception de leur propre inconscient.
- De façon plus particulière, dans les milieux consacrés à la santé mentale et à la psychiatrie, naît une déformation professionnelle du regard, qui recherche et retrouve partout des symptômes pathologiques. Il arrive que tout soit alors remis en question, y compris des comportements tels que la générosité ou le don... du fait que ces valeurs peuvent être considérées en pathologie comme des sécurités, du refoulement, du masochisme, etc.

Ainsi se dévoile l'homme dans sa réalité, débarrassé de ses prétentions, de ses faux-semblants et de ses masques. Ce qu'il perd en illusion, il le gagne en vérité. L'épreuve est dure ; mais, au terme du cheminement, celui qui a persévéré se découvre autre, parce qu'il peut enfin assumer son être et vivre une plus grande liberté pour la reconnaissance d'autrui.

En quoi la foi est-elle concernée ?

D'abord un fait constatable ; une bonne proportion des membres de ces professions sanitaires et sociales ont choisi au départ une telle orientation au nom de leur christianisme. Or les techniques qu'ils utilisent les amènent à prendre progressivement leurs distances par rapport à la foi et à sa mise en œuvre.

Quelques exemples ici encore :

. pour un éducateur, les références morales, autrefois directement liées à la foi, font place peu à peu à des critères strictement psychologiques : c'est ainsi qu'il ne s'agira plus d'empêcher les affrontements au nom d'un idéal de bonté, charité fraternelle... Mais de laisser s'exprimer l'agressivité, sous une forme peut-être brutale, en tout cas profitable ;

. certaines expériences de dynamique de groupe aboutissent à une élucidation très profonde des attitudes et des tendances habituelles. Proches de la révision de vie, elles lui sont finalement préférées au nom de la vérité et de l'efficacité. On ne voit plus très bien ce que la Révision de vie apporte de plus, ce que la foi vient encore y faire ;

. la critique du contenu des relations à autrui, au cours d'une supervision ou d'une analyse, remet en cause les effets autrefois attendus du Sacrement de Pénitence. C'est souvent l'occasion d'un réel apprentissage de l'humilité (non plus seulement rêvée), d'une prise de conscience de la vanité de tant de contritions et de bonnes résolutions.

Faut-il ajouter que bien des chrétiens ne se sont finalement résignés à l'analyse que devant l'échec consternant de toutes leurs tentatives d'ordre spirituel ?

. Imprégné de cette déformation professionnelle déjà décrite plus haut, le milieu psychiatrique ne peut que suspecter toute manifestation de foi, toute expression de sentiments ou de désirs religieux. Ceux-ci ne sauraient être pris au sérieux, considérés sereinement. Un réflexe de défiance ne veut y lire que les signes d'une illusion tenace, sinon d'un délire.

Et au-delà de la sympathie humaine que peut susciter l'aumônier chez tel ou tel soignant, c'est plus souvent la crainte d'une nuisance, le sentiment d'une inutilité, que l'espoir d'un bienfait thérapeutique, qui sont exprimés à son sujet. Une telle ambiance compromet ainsi la vie de foi des soignants : ceux-ci finissent par se sentir atteints dans leurs convictions personnelles ; ils découvrent la fragilité de leurs propres conceptions religieuses : irréelles, illusoire.

Il faut d'ailleurs bien avouer que l'on retrouve dans les délires des malades mentaux les thèmes à peine forcés de bon nombre de prédications vraiment "délirantes". On récolte ce que l'on a semé. C'est dans l'exagération pathologique que l'on se rend brusquement compte du caractère insupportable de certains thèmes du discours religieux. Il y a donc là une provocation bénéfique à une révision sérieuse de notre langage, à une compréhension nouvelle de la "Rédemption" où de l'invocation au Dieu-Père, par exemple. Tout un travail est à entreprendre pour une expression post-freudienne de la foi.

./...

*

* *

Attitude de l'Eglise

Comme en d'autres domaines scientifiques, l'Eglise a boudé ces recherches et ces découvertes nouvelles. Elle s'est méfiée. Elle a condamné. Mais, plus encore que pour d'autres sciences, l'Eglise s'est perçue comme menacée par ces techniques d'analyse, pressentant - non sans intuition - qu'elles l'attaquaient sur son propre terrain.

"Mère et Maitresse", elle s'est choquée de voir ébranler à la fois les fondements de la morale séculaire, dont elle s'était faite la gardienne (peur et répression de la sexualité) et les bases de son comportement (autorité). Réflexe de crispation qui l'a empêchée de regarder plus loin, au-delà des premières impressions, vers cette nouvelle et meilleure compréhension de l'homme qui était proposée.

C'est un virage qui n'a pas été pris à temps.

Reconnaissons que nous n'avons guère été plus courageux. Témoin cette réflexion récente d'une psychologue : "vous, à la Mission de France, qui avez pris autrefois de si gros risques avec le marxisme, vous êtes loin d'en avoir pris autant avec le Freudisme".

Pourquoi? de quoi avons-nous peur? Il serait intéressant de creuser les raisons conscientes et inconscientes de nos répugnances. Il ne s'agit pas tant de "garder la foi" coûte que coûte, que de croire avec plus de vérité et d'intelligence. La vérité de la foi ne saurait se passer de la vérité de l'homme. La foi du peuple de Dieu n'a-t-elle pas toujours été une marche risquée?

- * -

III. - PRESENCE AUX MALADES1. Présence d'amitié

L'aumônier d'hôpital est constamment interpellé et choqué dans sa conscience par tout ce qui, dans la vie de l'hôpital et dans le comportement du corps médical ou chirurgical, révèle une dégradation du sens de la personne et du respect de sa liberté.

Au milieu de l'engouement pour "la recherche" dont le matériau - et bien souvent le cobaye,- est le malade, devant un acharnement thérapeutique pour le maintien d'une vie qui n'est plus une vie humaine et au prix d'une souffrance, celle du malade, à laquelle on ne prête plus toujours attention, sa mission de témoin de ces valeurs qu'on oublie et de prophète lui est toujours présente à l'esprit.

Son incapacité à y être fidèle, en face des médecins et de l'administration de l'hôpital, s'il veut garder sa place auprès des malades, est une souffrance.

La rencontre quotidienne, ou quasi quotidienne, avec la mort - 3 décès par jour dans un hôpital moyen de 800 lits - le contact permanent avec la souffrance, ou plutôt avec des hommes, des femmes, des enfants, qui souffrent et vivent dans l'anxiété, le bouscule dans sa foi.

C'est à lui plus facilement - et non pas aux médecins - que, devant le scandale de la souffrance et de la mort, on pose des questions. Il est sans cesse interrogé, en tant que ministre d'un "Dieu qui permet la souffrance", "qui est trop injuste", "qui me punit", "qui n'a pas répondu à toutes les prières qu'on lui a faites", par des gens pour qui souffrance et mort ne sont pas des problèmes en l'air, mais la réalité d'aujourd'hui au cours de leur vie.

Plus il est agressé par de telles interrogations, plus il se sent pauvre, démuné pour tenter d'y répondre. Il n'a rien à dire ou pas grand-chose. Ce qui lui reste à faire, et par quoi "il dira" tout de même quelque chose, c'est, par sa présence amicale, être témoin de la proximité, de l'amitié de Jésus-Christ, pour tout être qui souffre et qui meurt.

Au cœur de la souffrance et à l'approche de la mort, tous les masques tombent, la comédie est finie : on éprouve alors le besoin d'être vrai, pressentant peut-être plus ou moins consciemment la minute de vérité par laquelle on va passer, et le besoin d'être rejoint dans la vérité de sa vie, et aussi parfois le désir de savoir ce qui est au cœur de la vie de l'autre, du prêtre.

Le malade ne veut pas de théories, de systèmes ; il attend, dans la solitude que crée la maladie, que le prêtre soit un compagnon, un ami, un frère, qui le comprenne, le rejoigne, partage et, par là, l'aide à supporter.

C'est manifesté par tous ceux, incroyants ou croyants, avec lesquels on a pu entrer en relation vraie, c'est-à-dire ceux qui ont pu faire disparaître le personnage "M. l'Aumônier"... "M. le ministre du culte", pour rencontrer un frère humain.

A force de sentir cet appel à la vérité et à l'amitié, et d'essayer d'y répondre, l'aumônier se repose des questions sur les sacrements qu'il donne aux chrétiens.

Il éprouve le besoin, ici encore, de se situer dans une relation de compréhension humaine avant de faire un geste rituel.

A l'égard des non-chrétiens, des incroyants, des mal croyants, auprès desquels il a à témoigner de l'amour de Jésus-Christ, il se demande si le jeu de l'amitié partagée, reçue d'un prêtre et donnée à ce prêtre, ne prend pas une valeur "sacramentelle".

Etre témoin de l'amitié de Jésus Christ, en face de la souffrance et de la mort, cela consiste le plus souvent, comme il l'a fait lui-même, à se taire.

Cela demande en même temps de se faire proche de ceux qui souffrent et meurent, de se laisser malmener par ce qu'ils endurent et par les questions qui les assaillent.

2. A la recherche d'une nouvelle dimension de la charité

Dans ce monde le chrétien n'est pas reconnu par son dévouement, sa charité. Des non-chrétiens exercent le même métier avec les mêmes qualités, la même conscience professionnelle.

Ce travail auprès des malades, qui est la raison d'être principale de l'hôpital, a été vu longtemps comme un exercice de charité, en ce sens que la charité consistait essentiellement à soigner les personnes souffrantes considérées individuellement. Mais les conditions actuelles de ce travail, en référence avec la société dans laquelle nous sommes insérés, nous ont ouverts à d'autres perspectives. Nous ne pouvons plus nous contenter d'être charitables, du moins de la même manière. Pour que l'homme soit reconnu dans ses droits et sa dignité, l'homme malade comme celui qui le soigne, cette idée s'est imposée à nous qu'il fallait nous engager dans une dimension collective, politique, et, en essayant de le réaliser, nous pensons que nous sommes du Christ, dans une plus authentique charité.

Devant la souffrance et la mort nous sommes interpellés. Non seulement nous, mais, plus ou moins, tous ceux qui passent par l'hôpital. Comme nous l'avons signalé particulièrement dans le témoignage du prêtre aumônier, c'est la question de Dieu qui est posée, le sens de la vie humaine, la signification du message de l'Evangile pour les hommes de notre temps.

Hier encore les prêtres, les religieuses, certains chrétiens, disaient assez facilement aux souffrants des paroles de consolation. Ils croyaient avoir une réponse valable et toute prête à l'interrogation angoissée de leurs frères. Maintenant ce langage est intolérable aux non-croyants comme aux croyants. Le Dieu "Maître de la vie et de la mort" ne peut plus être supporté.

Nous refusons la résignation. Nous nous interdisons les paroles vides. Il n'est pas question de chercher avec les gens : "pourquoi la souffrance, pourquoi la mort ?". Il s'agit pour eux qui souffrent de découvrir laborieusement l'attitude pratique qu'ils ont à vivre. Et pour nous, le silence, signe de notre impuissance à parler, de notre respect envers eux, dans la torture qu'ils vivent. Nous avons médité Job. Nous avons fixé notre regard sur la Croix, sur notre Dieu, qui n'explique pas le pourquoi de la souffrance, mais la fait sienne en solidarité avec nous.

Le Christ nous presse aujourd'hui de chercher, au cœur de l'Eglise, une toute nouvelle expression de son message, encore inconnue. Il nous éclairera à travers l'expérience des hommes, nos frères, Lui qui est vivant au milieu de nous. Pour l'heure, il est vrai, nous connaissons plutôt le dépouillement et le décapage brutal. Cette nuit est nécessaire, pour que la foi ne soit pas aliénation mais libération.

--*--*--*--*--

INTERVENTION DE L'EQUIPE DE DUNKERQUE

COMMUNAUTE DE VIE ET QUESTIONS ROSSES DANS LE MONDE DU GRAND DEPLACEMENT

I.- Le monde du grand déplacement.

Depuis 20 ans nous sommes insérés dans cet univers du GRAND DEPLACEMENT du fait de notre condition de salariés dans la marine marchande au Long Cours et dans les Expéditions polaires et antarctiques françaises.

De la somme des rapports qui nous ont été demandés, dans lesquels on nous demandait de mettre en lumière les conditionnements qui pèsent sur cette réalité, et la mentalité que ces conditionnements engendrent, DEUX DOMINANTES semblent émerger, qui caractérisent ces hommes du Grand Déplacement :

- La rupture d'avec leur environnement habituel : en effet le marin est absent de chez lui 10 mois sur 12 ; quant aux expéditions antarctiques leur durée est de 16 mois.

- Et la convivance forcée : nous vivons 24 heures sur 24 avec des camarades de travail qu'on ne se choisit pas et qui changent à chaque embarquement ou à chaque expédition.

Mettre son point d'honneur quand on est jeune à connaître une femme de chaque pays où l'on passe.

Transférer presque totalement ses responsabilités de père, sur son épouse en matière de logement, de scolarité des enfants, d'impôts politiques, et ne pas voter.

Se faire une raison, car après tout, on n'en a plus que pour quelques mois à vivre avec tous ces cons...

Mais la liste serait trop longue, et ce ne sont là que quelques aperçus d'une MENTALITE engendrée car ces CONDITIONNEMENTS.

Là n'est pas notre propos.

II.- La communauté maritime de Dunkerque.

A ma naissance, dans les années 46-50, l'aumônerie maritime de Dunkerque était le fait de 2 prêtres diocésains, aumôniers de l'Œuvre des marins, fournissant des services et un cadre social pour des gens que la paroisse n'atteint pas. Ces aumôniers avaient à cette époque toute la notabilité attachée à leur titre et ils en usaient la plupart du temps d'ailleurs, à bon escient.

Grâce à ces activités, un certain regroupement se faisait autour de ces deux prêtres, pour célébrer l'Eucharistie. Il s'agissait de quelques Officiers de tradition catholique et de quelques frères de couleur, élevés dans la religion catholique, dans leur pays d'origine, trouvant auprès de ces aumôniers un secours matériel et un réconfort moral dans le dépaysement qui leur était imposé par le métier.

Aujourd'hui la Communauté Maritime de Dunkerque est le regroupement de Gens de mer et de leur famille ayant domicile sur Dunkerque ou fréquentant habituellement le port, et qui éprouvent le besoin de se regrouper dans le plus grand respect de l'appartenance sociale, politique, syndicale et religieuse de ses membres, pour vivre une vie plus fraternelle et réfléchir sur leur vie.

Cette communauté est constituée d'un noyau : à savoir : une centaine de navigants au Long Cours avec une périphérie immédiate, à savoir : des femmes de marins "longs courriers" et de portuaires : et enfin d'une zone plus floue composée de frères et sœurs qui, bien que n'ayant pas d'attache directe avec la réalité maritime, entendent cependant se mettre à son service. Nous notons en particulier la visite systématique de tous les marins hospitalisés sur la ville, la gestion d'une petite maison de campagne qui permet à des marins et à leur famille de s'y reposer, l'accueil des marins de passage.

Soit approximativement 200 frères et sœurs, constituant nommément cette communauté.

Cette Communauté maritime de Dunkerque se rassemble en Assemblée Générale deux fois par an et a son courrier qui essaye d'être mensuel.

A titre d'illustration voici le résumé de la dernière Assemblée Générale, envoyé à chacun de ses membres

- La Communauté ne s'explique que par les navigants : s'il n'y avait pas de navigants cette communauté n'existerait pas.
Un Electricien l'exprimait ainsi : "C'est les marins qui font que tout ça, ça existe et c'est grâce à eux et pour eux qu'on est là".
- La communauté est un lieu d'accueil fraternel où l'on s'entraide.
5 femmes de Long-courriers disaient : "On ne se sent plus seules et le fait de savoir qu'il y a toujours quelqu'un à la baraque, même si en n'a pas besoin de faire appel à lui, ça nous aide".
- La Communauté est le lieu de la mise en commun et du partage, par le courrier, de ce que chacun vit dans le monde maritime, et ceci : dans le plus grand respect fraternel des opinions de chacun.
Un garçon au Long Cours l'exprimait ainsi : "On est tous des frères et des sœurs qui sont là rassemblés pour vivre ensemble tout ce qui nous concerne dans la marine. Je suis musulman et ceux de mes frères et sœurs qui sont chrétiens respectent ma religion. C'est pour ça que je veux dire que c'est vraiment une communauté fraternelle respectueuse des opinions de chacun".
- La communauté est un lieu où certains de nos frères et sœurs vivent leur foi en Jésus-Christ en Eglise et entendent en témoigner par la joie qu'elle leur procure
Une femme de long courrier : "Je dois dire toute l'importance que la messe a maintenant pour moi. La foi en Jésus-Christ pour moi c'est cette joie de vivre qu'elle m'apporte. Je voudrais bien qu'elle m'aide à vieillir sans aigreur et j'en suis venue à me dire que le meilleur moyen pour cela c'est de faire partager cette joie autour de moi".

Ainsi donc et pour nous résumer : il y a 23 ans il y avait une Aumônerie de la mer, aujourd'hui il y a une communauté maritime.

III.- La situation de l'équipe, son évolution et sa constitution présente.

A ce transfert d'un regroupement clérical vers un regroupement tel que nous venons de le présenter correspond un autre transfert à l'intérieur de l'équipe, qui n'ont d'ailleurs pas été sans s'influencer l'un l'autre.

En 1950 il y avait une équipe de deux prêtres. En 1969 il y a une équipe de 13 baptisés dont 7 sont prêtres.

Historiquement cette équipe a été voulue en vue du service des Gens de mer sous la seule autorité d'une Société Cléricale, avec toutes les franchises que celle-ci d'ailleurs lui laissait. Signalons pour mémoire que ces franchises ont permis à l'équipe de passer entre autres une série d'événements difficiles : 1954 - 1960. Ceci lui valut un élargissement de son activité aux Terres Australes, ce qui du même coup l'autorise à parler de Grand Déplacement et non plus seulement de Marine. L'équipe souhaite partager avec d'autres équipes cette réalité.

Dans la mouvance immédiate de toute cette recherche 6 baptisés nous ont fait part d'une demande. Voici leur texte :

"Nous sommes 6 membres de la Communauté qui n'appartenons à aucun mouvement et qui essayons pourtant de vivre notre foi dans notre milieu de vie et de travail.

Nous nous rendons bien compte que la foi ne peut pas se vivre seul, tout comme nous savons bien qu'on ne peut pas transmettre la foi en son nom personnel. Il faut pour cela être d'Eglise.

Pour nous l'Eglise c'est l'équipe des prêtres au sein de la Communauté car nous savons qu'ils ont reçu la charge de transmettre la foi.

Pour nous qui avons découvert Jésus-Christ et qui avons le souci de le faire découvrir, nous avons réalisé que le meilleur moyen était de rentrer dans le jeu.

C'est pourquoi nous vous demandons s'il est possible de participer à ce qui fait l'objet de votre mission".

Aujourd'hui l'équipe est le lieu de confrontation de ceux, prêtres et laïcs qui veulent partager et faire partager leur foi vécue dans le Grand Déplacement.

Aujourd'hui cette équipe entend être le regroupement en Eglise de ceux qui, au sein de la Communauté Maritime de Dunkerque adhèrent à Jésus Christ vivant et se sentent concernés par la phrase de l'Evangile : "Allez, annoncer la Bonne Nouvelle..."

De fait aujourd'hui l'équipe est d'avantage une émanation de la Communauté au sein de laquelle elle entend être une cellule animatrice à l'égard de tous ceux et celles qui sont en recherche du Christ dans un dialogue permanent et respectueux avec les autres frères et sœurs de cette communauté ne partageant pas notre foi.

Ainsi donc, pour nous résumer : A l'intérieur de cette communauté maritime de Dunkerque existe une cellule d'Eglise.

IV.- Les questions posées par la vie du Grand Déplacement.

C'est dans ce contexte que nous essayons tant bien que mal de répondre aux questions quotidiennement renouvelées qui nous sont posées par la vie du grand déplacement, sachant bien qu'il s'agit d'une patiente recherche.

Trois impératifs - au moins - s'imposent à nous pour une juste formulation de ces questions et les réponses que nous essayons d'y apporter :

1/ Malgré l'existence de fortes structures terriennes faites pour le porter, le Long Courrier se sent de passage à l'Eglise, pas à l'aise, voire étranger. Nous ne vous donnons pour seule illustration que ce témoignage d'un matelot : "Quand je suis au pays en congés je ne peux pas faire autrement que d'accompagner ma femme et mes 2 filles à la messe, mais moi je n'y crois pas". et encore ; "les permanents syndicaux ? - Ils ne peuvent plus comprendre. Ils sont trop habitués aux tapis verts des salles de réunions".

Il s'agit donc pour lui, marin, de s'inventer sa propre instance de dialogue où il peut rester lui-même dans sa condition d'absent. C'est pourquoi la lettre mensuelle de Communauté est toujours la copie d'une lettre d'un frère qui navigue. Et uniquement sa lettre. Jamais aucun chapeau ou petit commentaire n'est venu coiffer ou conclure ce qu'il a à dire.

2/ Rôlé à cette vie partagée entre hommes presque'exclusivement, il est habitué à cohabiter avec des gens qui ne pensent pas comme lui. Sans cesse il est remis en question par ce nouveau camarade de cabine ou de travail. De ce fait, il est vraiment celui qui "s'attend à tout" et par rapport à quoi il n'y a jamais de réponses toutes faites ou sécurisantes.

Ceci est d'ailleurs amplifié par les pays qu'il traverse où il peut constater différents types de civilisation, d'économie, de culture, de religion.

Cette absence de sécurités en tout genre - si elle a pour conséquence un certain jemenfoutisme et une jouissance immédiate de la vie, chez beaucoup - facilite cependant chez certains une prise de conscience de la condition universelle de l'Homme.

Les quelques 30 lettres reçues concernant les rapports Blancs et Noirs, et réexpédiées sous forme de dossier, sont une expression de cette aptitude.

3/ Son dégoût profond pour la Hiérarchie - héritage du service militaire dans la marine de guerre -, dégoût souvent justifié par des vexations et des abus d'autorité, a pour conséquence qu'il se braque face à tout rapport de type maître à esclave, ou de professeur à élève.

Par contre lorsqu'il se sait en confiance, sur un même pied d'égalité dans sa recherche avec d'autres, il rentre loyalement dans le jeu des questions que lui pose la vie.

Sur les 62 marins participant actuellement à la recherche, 13 officiers seulement acceptent le dépouillement que cela suppose. Ainsi donc, pour nous résumer :

- besoin de se sentir exister individuellement pour ce que l'on est
- Nécessité de se situer dans un Corps Social
- Exigence d'égalité dans la recherche

Tels sont les 3 motivations qui sous-tendent notre recherche.

Compte tenu de ces motivations, la recherche de Communauté nous semble correspondre pour sa part à l'attente des marins, tel que le métier nous forge. Ceci nous a imposé une certaine manière d'échange. Là sont apparues les questions essentielles.

Le Courrier et la minicassette étant la manière habituelle d'échanger, nous en sommes venus au cours de ces dix dernières années, à regrouper tout ce courrier par centres d'intérêts.

Chaque mois, une ou plusieurs lettres reçues sont photocopées et renvoyées à l'ensemble de la Communauté. Et lorsque nous jugeons le moment venu, nous faisons imprimer, certaines de ces lettres qui sont incluses au fur et à mesure de leur réception dans un petit classeur.

A travers tout ce courrier reçu - au moins 500 lettres par an - nous constatons depuis quelques années que les sujets abordés et les questions soulevées se regroupent sous 3 niveaux :

La vie à bord ou en expédition, à savoir :

- . les réalités proprement professionnelles
- . les rapports socio-professionnels
- . la réalité des escales

(A titre d'illustration, cf. lettre 115 ci-dessous)

Les rapports Homme - Femme - Enfants, à savoir :

- . l'Amour
- . les rapports Parents/Enfants et Enfants/Parents
- . le comportement à leur égard

(A titre d'illustration, lettre 206)

Ces deux 1er niveaux mettent en lumière surtout le "Comment" de notre existence.

- Le 3ème niveau est une expression en IMAGES de toutes les lettres et conversations insistant plus sur le "Pourquoi" de cette existence: le sens de la vie, la place qu'on occupe dans la société, la dimension universelle de l'homme, une certaine vision du monde dans laquelle on est capable de trouver sa place active. Ce niveau est actuellement en cours d'impression.

Pour chacun de ces 3 niveaux, il s'est dégagé à travers les lettres qui les constituent, une certaine méthode de travail qui a été mise au point mais qui est constamment sujette à modifications grâce à l'apport permanent des nouvelles lettres qui arrivent.

Ces 3 niveaux sont le lieu d'échange où se forge notre conscience et notre ouverture à l'autre.

Le 4ème et la 5ème niveau sont le lieu où ceux de la communauté qui entendent adhérer à Jésus-Christ vivant, mettent en commun leur réflexion, leurs motivations, leurs raisons d'agir DANS ce qui fait le recherche, comme à tous, des niveaux précédents. En particulier l'urgence toujours renouvelée de la proposition de l'Evangile et en conséquence : notre façon d'être et la façon d'être de l'Eglise.

Une recherche analogue est menée parallèlement sur place, aux expéditions polaires.

Tel est l'état actuel de ce que nous sommes, de nos travaux et de notre recherche.

oooooooooooo

COMMUNAUTE MARITIME DE DUNKERQUE
Fiche de formation N. 115

"En prenant ma plume ce soir, je suis cafardeux. Il est 20 heures. Nuit d'encre. Froid de canard. Bref : tout pour plaire. Dans une quinzaine d'années, je pourrai enfin tondre mes pelouses. Dès l'instant où j'ai posé mes valises au pied de la coupée (c'est la 34^e fois) j'ai éprouvé comme une angoisse à l'idée de ce qui m'attendait. Je viens de passer des jours heureux dans mon foyer, la seule chose que j'aurai possédée en propre. Mais maintenant que j'ai refermé le portillon derrière moi, je me trouve encore une fois seul, n'étant plus d'aucune utilité pour ma famille.

Si ces responsabilités familiales que l'on m'empêche d'exercer étaient encore compensées par d'autres responsabilités à bord... mais non, bien au contraire : me voici encore une fois asservi. Serf moderne que l'on ne chasse plus à coups de bâton, mais qui doit savoir dire " OUI " s'il ne veut pas apporter la misère aux siens. Dire "Oui" à tout, à n'importe quoi, aux ordres, aux contre-ordres, et cela pendant cinq mois, 24 sur 24. Je dois supporter des décisions qui révoltent en moi le sens de la Justice. J'en suis rendu à supprimer de mon vocabulaire le mot "Liberté" pendant mon temps d'embarquement.

De plus pendant tout ce temps, je représente un Capital, une somme de travail exploitable : je dors et prends mes repas dans mon usine et si je dois tomber malade ou accidenté je serai débarqué dans un Hôpital dont certains n'ont d'ailleurs que le nom.

Et pourtant dans cette usine d'un genre spécial, on DEVRAIT POUVOIR VIVRE EN COMMUNAUTE.

Mais ceux qui dirigent l'affaire de là-bas, "de Paris", au lieu d'aider et de favoriser cette vie en communauté, préfèrent cloisonner, séparer, étager, hiérarchiser : autant d'obstacles qui existent bien et qui nous font trébucher.

Obstacles physiques, matérialisés par des échelles ou des coursives avec "des choses" écrites dessus ou à côté, des interdictions ... finalement un tas de moyens astucieusement étudiés en vue d'empêcher les hommes qui sont enfermés dans ces quelques tôles, de se rencontrer fraternellement.

Alors, puisque c'est construit comme ça, POUR ça, on tourne en rond pendant des mois, en se croisant nuit et jour, mais sans jamais se voir.

Obstacles moraux aussi : c'est forcé que se constituent des "castes" et des clans, aussi bien "en haut" qu'"en bas" et du coup nous voilà comme dans ces cages. On nous vole notre conscience d'hommes libres. Nous sommes embrigadés que nous le voulions ou pas, et même lorsque nous ne sommes pas de service nous restons soumis à toutes ces contraintes.

Heureusement jusqu'à maintenant on n'a encore rien trouvé pour nous interdire d'espérer et de garder la force de préserver notre union avec ceux que nous chérissons par-delà la séparation physique.

L'état d'esprit dans lequel nous vivons est souvent proche de la lassitude (je ne parle pas des jeunes qui commencent). Il faut sans cesse se battre pour sauver ce qui nous reste de notre état d'homme qui se croit encore libre. Et ce "Reste" ce sont nos "idées" : celles-là nos maîtres ne pourront jamais nous les voler.

Devant cette situation il nous faut réagir, nous et les jeunes avec s'ils doivent rester, et rechercher avec eux les chemins de la Justice; ça suppose qu'on sorte de notre torpeur ; ça suppose aussi qu'on s'invente les moyens qui vont nous permettre d'échanger nos points de vue, de nous confronter et de faire aboutir nos justes aspirations.

Un exemple ? - Il y a encore des compagnies où il n'y a pas de "Postal" alors qu'il y a depuis toujours un Garçon pour les Officiers et un Garçon pour le seul Commandant. Nous ne voulons plus de "parents pauvres" ni à ce sujet, ni sur tout le reste.

Sous la torpeur, se cachent des envies légitimes. Mai et Juin ont prouvé qu'on était encore capable de réagir. Puisse chacun des frères qui lira cette lettre s'interroger honnêtement et décider de sortir de cet état de servitude que tout à bord contribue à nous faire admettre."

COMMUNAUTE MARITIME DE DUNKERQUE

- 206 -

En mer ...

".... Le "Spectaculaire" a une certaine efficacité et donne des satisfactions, mais est-ce-que ça peut durer longtemps ? Jeunes, ma femme et moi nous nous sommes fait beaucoup d'illusions sur cette forme d'action et d'ailleurs à chaque fois, la vie s'est chargée de nous remettre à notre place, durement même...

Aujourd'hui nous en sommes arrivés à nous dire : "Chacun à sa place, honnêtes avec nous-mêmes et dans nos relations avec les autres, sans chercher l'Extraordinaire mais en étant fidèles aux choses toutes simples de la vie qui d'ailleurs sont très belles.

Oui, nous pensons que tout ce qui a été mis de beau à notre disposition a eu pour base la souffrance et l'amour. La souffrance ET l'amour, parce qu'on ne peut pas dissocier les deux : si on sait souffrir on sait aimer. Et on ne peut non plus aimer sans savoir souffrir.

Il y a. une chose que l'on a tendance à oublier tous autant qu'on est, c'est que si soi-même on est malheureux de quitter son foyer, les autres le sont aussi. Rester chacun de son bord et se sentir irresponsable en dehors de sa famille ? - alors ça aboutit à toutes sortes de choses, pas belles en général ; mais si on prend courageusement en main cette situation qui nous est commune à tous et si on est convaincu, au départ, qu'on a tous quelque chose à s'apporter les uns les autres alors on construit sur du solide.

La vie sur un bateau, c'est très complexe et donc difficile. Il y a des clans, c'est un fait, mais j'ai souvent remarqué une chose : quand séparément dans chaque clan il y a une entente fraternelle, on réussit à la longue à n'en faire plus qu'un seul. A terre c'est bien pareil : il ne peut y avoir de bonnes relations dans le quartier que si les ménages s'entendent.

C'est pour ça qu'à mon avis, chacun doit œuvrer dans son petit univers et ce n'est qu'ainsi, qu'un jour, nous arriverons au Grand Rassemblement. Croyez-moi, ce n'est pas une idée toute faite : depuis que je navigue nous avons souvent réussi à obtenir cette entente presque parfaite : il suffit que dans chaque clan, un homme mette l'ambiance et fasse le lien, et presque fatalement, on finit par se rencontrer et ne plus former avec tous, qu'une seule communauté.

Ici nous n'avons pas encore cette ambiance fraternelle mais les relations de bon voisinage existent et se font de jour en jour plus intimes. Le tout est que chacun accepte de briser ces frontières qui nous séparent, surtout ces idées toutes faites qu'on a sur les différents services ou les différentes fonctions à bord.

A bien réfléchir, si j'étais né dans une famille sénégalaise je serais nettoyeur, et si j'étais né dans une famille bourgeoise je serais peut-être commandant, Et j'en viens à me dire qu'il faut prendre sur soi pour trouver le frère qui se cache derrière la fonction qu'il occupe, car c'est LA que s'opère la rencontre,

Je crois que ça demande surtout de savoir, écouter.

Un bon dépanneur me disait l'autre jour, en me racontant l'accident mineur qu'avait eu son fils : "Tu ne peux t'imaginer les soucis que peuvent t'apporter les enfants". J'ai essayé de le comprendre en silence: Plus tard, dans la soirée, un autre copain cafardeux, pour cause de santé "à la maison", m'exposait ce qui arrivait chez lui, assez grave. Et puisqu'on était sur les enfants, j'ai essayé de lui parler le plus naturellement possible des miens, dont deux sont des retardés, physiques et mentaux. Sa conclusion ? On vient de passer une soirée formidable. Merci !"

C'est bien vrai qu'il s'agit d'une lutte continuelle comme le dit le frère de la lettre 115, et si on s'apitoie sur soi-même on est battu d'avance car à ce moment-là la souffrance fait place au malheur et alors là tout est foutu.

Dans la vraie vie, l'accouchement sans douleur n'existe pas."

Plus directement partie prenante au titre de leurs responsabilités, de ces nouveaux "lieux" (les sciences humaines, l'audio-visuel) où se crée, loin de la foi et de l'Eglise, le visage de l'homme d'aujourd'hui, trois des membres d'un groupe de travail, constitué depuis deux ans, font part de leurs interrogations et de leurs recherches.

I.- REFLEXIONS D'UN SOCIOLOGUE

Voici plus de dix ans que j'assure une présence dans la sociologie du catholicisme. Mais mon intention est de déborder cette discipline pour vous faire part de certaines activités des hommes d'aujourd'hui qui progressivement me sont apparues importantes et significatives de notre époque. Si mon intervention revêt parfois un aspect général, ne croyez pas que c'est une théorie abstraite et désincarnée que je développe. C'est à partir de recherches personnelles, à partir d'une collaboration avec des chercheurs professionnels, des spécialistes de l'électronique et des mass-médias, enfin à partir d'un travail avec d'autres prêtres que ces réflexions ont mûri.

1° - Place grandissante de l'opinion publique.

A plusieurs reprises, j'ai entrepris des études sur les mass-médias et j'ai travaillé avec des professionnels de la presse, radio, cinéma, télévision et publicité. Enfin j'ai pénétré dans les studios d'Europe I et d'Inter-Variétés pour être interviewé après un commentaire d'un sondage d'opinion organisé par la SOFRES sur les Français et les prêtres.

D'abord j'ai réalisé dans tout mon être les énormes possibilités de communication qu'offrent les mass-médias. Si on ne l'a pas vécu, c'est très difficile de s'en rendre compte. Mais par exemple, écrire un texte dans un hebdomadaire qui tire à 500.000 exemplaires et savoir que votre prose va être lue par environ 2 millions de personnes, cela fait réfléchir. Se tenir dans un studio de la radio, entouré de techniciens, et réaliser que vos paroles sont entendues par des millions de gens, c'est la même chose. En ces quelques instants, je m'adressais à un auditoire beaucoup plus nombreux et varié que la somme de tous les auditoires auxquels je m'étais adressé pendant les dix ans où j'ai été vicaire. Ménie Grégoire à RTL communique avec beaucoup plus de femmes que n'importe quel directeur de conscience éminent ou qu'une supérieure générale d'un ordre de religieuses. J'ai expérimenté comment dans l'information et l'opinion publique ce sont quelques individus, quelques groupes d'hommes qui s'adressent à des publics énormes. Or actuellement, tout ce qui touche et intéresse l'homme est abordé par les mass-médias qui forgent une opinion publique.

Notre société est donc marquée par la communication, mais ce qui me frappe en même temps, ce sont les difficultés de dialogue, les résistances et la gêne à communiquer qui vont parfois jusqu'à l'impossibilité de communiquer, non seulement entre des individus mais aussi entre groupes sociaux, L'histoire de la M.D.F. pourrait illustrer ce que j'ai observé par ailleurs.

./...

2° - L'importance croissante de l'informatique

Plusieurs enquêtes m'ont permis de collaborer avec divers techniciens de services mécanographiques équipés d'ordinateurs électroniques. J'ai découvert un peu l'informatique, c'est à dire le traitement automatique de toute information. Une information, vous le savez, c'est une idée qui est codée dans un langage et qui est matérialisée par des signes ou des caractères, eux-mêmes placés sur un support. Or au cours de mon travail, j'ai rencontré certains hommes passionnés par leur métier, complètement pris aussi par lui, confiants dans les possibilités toujours plus grandes des ensembles électroniques. De même, j'ai réalisé comment, depuis la femme qui perfore les cartes jusqu'au responsable de service en passant par le programmeur et l'analyste, tous, à des titres divers, exercent des métiers très éprouvants pour les nerfs.

Sans faire de poésie, car elle n'a pas de place en ce domaine de l'informatique, j'affirme que celle-ci vous séduit par la multiplication inouïe des possibilités de l'esprit humain qu'elle offre. Je comprends que des hommes s'y passionnent et passent plus d'heures à leur travail qu'un horaire normal. Grâce aux ordinateurs, à des vitesses impensables, l'homme arrive à faire faire des démarches intellectuelles compliquées ; il arrive à communiquer à distance avec la téléinformatique. Il peut puiser instantanément dans une documentation abondante que sa mémoire ne pourrait pas retenir. L'informatique contribue à situer l'homme d'aujourd'hui d'une nouvelle manière par rapport au temps et à l'espace. Dans cette même ligne, notons la place prise par les prévisions et la prospective. Nos contemporains mettent l'accent sur l'avenir pour le préparer, l'orienter.

Sans aucun doute, l'informatique prendra dorénavant une place plus importante non seulement dans la vie professionnelle, mais aussi dans l'organisation du commerce, des loisirs, des villes, les sciences, la recherche, la justice, la médecine. La France espère avoir 20.000 unités d'ordinateurs en 1975. Or l'informatique touche directement à l'homme et aux relations sociales. Tout récemment se tenait à l'Unesco un colloque sur la "gestion automatisée et l'humanisme". A quelles conditions l'informatique restera-t-elle un outil au service de la pensée humaine ?

3° - L'existence d'un monde imaginaire

Au cours des recherches, m'est apparue aussi l'existence de ce que l'on appelle l'imaginaire, c'est-à-dire le domaine des rêves et des mythes collectifs, de toutes les créations de l'imagination et des arts en particulier. Certes l'imaginaire a toujours existé et ne date pas d'aujourd'hui. Il est nécessaire à l'homme qui en a besoin, ne serait-ce que pour s'assurer de la réalité de ses mythes. Un mythe, ce n'est pas une fable, des balivernes, mais ce qui est tenu pour vrai, hautement précieux, exemplaire et significatif. Dans un mythe, il y a de l'irréel et du surréel, mais ce n'est pas forcément une évasion de la vie quotidienne et de la société. Le mythe renvoie à la vie et à la société, c'est un appel à les transformer,

Or aujourd'hui, grâce en particulier aux mass-médias, ce monde imaginaire est fabriqué d'une manière industrielle, diffusé, quotidiennement à des foules. Se vérifie l'affirmation de Paul Valéry : "Le fabuleux aujourd'hui est dans le commerce". Mythes et rêves se multiplient, durent plus ou moins se renouvellent, et sont diffusés largement et rapidement. Là aussi l'homme est concerné, car les mythes lui fournissent des axes de conduite.

4° - Une manière différente de vivre la sexualité

Un domaine où l'imaginaire tient une place importante et où les hommes d'aujourd'hui évoluent, c'est celui de la sexualité. Je remarque que l'on parle beaucoup de changements dans les rapports entre les sexes, de l'évolution du rôle et du statut social de la femme. Certains invoquent l'indécence, l'érotisme, la liberté sexuelle dans la presse, la littérature, les films, la publicité et les comportements. Ce qui était tabou autrefois devient souvent affaire publique. Pour avoir fait des recherches sur la situation du clergé français, je puis dire que la sexualité est impliquée dans les problèmes posés actuellement sur le célibat des prêtres. Elle l'est aussi dans la situation de la famille contemporaine. A mon avis, un accueil aurait été plus favorable à l'encyclique "Humanae vitae" si des données psychologiques récentes concernant la sexualité avaient été davantage considérées. Voici donc un domaine qui évolue où l'homme est concerné profondément et où les sciences humaines peuvent apporter leur lumière.

5° - Remarques sur la "réponse d'Eglise"

. L'opinion publique, l'informatique, l'imaginaire, la sexualité sont des réalités humaines vécues d'une façon inédite, jamais rencontrées précédemment. Comme indice, je rappelle que la télévision, les procédés de télécommunication, l'informatique et les ordinateurs n'existaient pas chez nous quand la M.D.F. a été créée. De plus ces activités spécifiques de notre époque échappent aux cadres mentaux et institutionnels utilisés généralement dans l'Eglise. Son quadrillage territorial, les distinctions de couches sociales respectées dans certaines œuvres ou les mouvements d'A.C. sont bousculés et incapables de permettre une évangélisation complète de ces activités humaines. En effet, celles-ci concernent toutes les catégories sociales.

Aussi, le premier pas de la démarche missionnaire me paraît d'observer ce que signifient dans notre société ces nouvelles réalités. Par exemple, se demander en premier si la télévision est immorale ou si elle est déchristianisée ou déchristianisante, c'est, à mon avis, mal poser les données de l'évangélisation. Il faut se demander ce que représente la télé à notre époque et dans l'avenir, quelles relations sociales nouvelles entraîne-t-elle même chez ceux qui ne la regardent pas ? Que peut-elle apporter aux hommes ? Indirectement c'est poser l'épineuse question de l'information honnête des citoyens. A quelles conditions un homme informé est-il libre ?

./..

Ce n'est pas parce que quelqu'un regardera régulièrement le journal télévisé qu'il sera mieux informé et plus libre. De même que deviennent le secret et l'intimité dans notre société où l'opinion publique et l'information occupent une grande place ?

. L'Eglise en France doit préparer, à mon avis, pour les domaines que j'ai évoqués, des missionnaires spécialisés, compétents en sciences humaines, se trouvant dans des conditions normales de recherches. Elle devrait préparer notamment des psychologues religieux et des psychosociologues religieux. Ceux-ci pourraient éclairer par exemple des sujets comme le passage de la foi à l'incroyance ou à l'indifférence religieuse ou encore les conditions pour vivre en chrétiens dans la société de consommation dont on parle tant. Peut-on servir à la foi Dieu et les biens de consommation ?

Il faudrait des missionnaires compétents car nous sommes ici dans les techniques et nul ne s'improvise qualifié. Il faut apprendre et non pas trop tard dans la vie. J'ai souffert personnellement d'être obligé de retourner à la Sorbonne et de participer à des séminaires à 35 ans, non pas pour un recyclage mais pour une nouvelle formation que je ne prétends pas d'ailleurs avoir terminée. Or cette compétence technique, jointe à une ardeur et à une honnêteté rigoureuse dans le travail me semblent le premier témoignage à porter.

En fait, les réactions de l'Eglise, en France et ailleurs, je dirais, celles de l'institution M.D.F., sont loin d'être marquées par la compréhension et l'accueil nécessaires vis-à-vis des sciences humaines et de l'opinion publique. Après dix années de recherches, les activités humaines dont j'ai parlé m'apparaissent revêtir un intérêt croissant ; je n'oublie pas pour cela les autres aspects de la situation missionnaire. Mais j'espère que l'Eglise et la M.D.F. saisiront dans l'avenir l'enjeu des réalités d'aujourd'hui que je n'ai fait qu'évoquer.

(Julien Potel)

II - INTERROGATIONS POSEES A L'HOMME

Ainsi posé l'horizon des faits sur lesquels les sciences humaines appliquent aujourd'hui leur capacité d'analyse, il me faut avouer mes propres interrogations.

Ce sont ces mêmes faits que je retrouve, pour ma part, à deux principaux rendez-vous ; celui du scoutisme, guidisme, celui de l'audio-visuel en enseignement religieux.

Personnellement ces deux rendez-vous je les accepte et je les prends eux-mêmes comme des faits. Des faits et non des fonctions. Ils ne m'intéressent pas en tant qu'arguments idéologiques et leurs contre-arguments ne m'intéresseraient pas d'avantage. Car ce qui vu de l'extérieur pouvait apparaître comme des "institutions" s'est peu à peu dévoilé à moi comme une "expérience". Ces rendez-vous sont devenus pour moi beaucoup moins des "domaines" qu'une "dimension". Je m'y sens moins responsable de ce que je fais que de ce que j'y suis.

Il m'est alors apparu que la question d'y être "reconnu" était une fausse question : si effectivement la mutation que nous vivons est une crise de la signification, "être reconnu" par définition ne signifie plus rien... Reste pourtant qu'à ce rendez-vous j'ai appris un certain métier.

L'Eglise a-t-elle encore besoin des hommes ?

Le scoutisme-guidisme d'abord - Voulus d'une tentative de réconciliation de l'homme avec lui-même à un moment de l'histoire où le rationalisme tenait d'avantage à l'idée de l'homme qu'à l'homme lui-même, ils furent rapidement captés (ou capturés) par les Eglises, ils devenaient alors une œuvre parmi d'autres, bientôt insignifiantes (c'est-à-dire ayant perdu toute signification)

Ce n'est pas la moindre des questions que celle d'une intervention de l'Eglise qui aboutit ainsi à une dévaluation de sens...

Assez souvent des stratèges me disent: "Si le scoutisme-guidisme étaient des mouvements neutres, au moins on pourrait les évangéliser !..." C'est pour moi le pire des réflexes du cléricalisme, celui qui dénie à l'homme le droit d'exister pour lui-même et qui ne s'intéresse à lui qu'en tant qu'il est un objet possible d'évangélisation.

Je ne citerai qu'une autre réaction, elle m'a beaucoup interrogé. Il s'agissait de jeunes des deux mouvements scouts et guides, affrontés aux exclusives d'une pastorale insulaire, ils parlaient entre eux : "Mais pourquoi tu t'ennuies, l'Eglise n'a pas besoin de nous ! et bien nous, nous pouvons vivre avec Jésus Christ sans passer par l'Eglise..."

C'est en effet une autre question d'importance : l'Eglise a-t-elle encore besoin des hommes ? N'a-t-elle pas déjà appris à se passer d'eux sans que cela la gêne pour tourner comme un moulin ?

Ce n'est plus l'idée qui intéresse l'homme : c'est l'homme.

Ensuite l'audio-visuel en enseignement religieux - Pour trop de Chrétiens l'image n'est encore qu'une illustration de la Foi abstraite, l'emballage qui fait passer l'idée. Merveilleuse invention que le magnétoscope ! mais on ne l'a repéré que comme la mode du goût du jour, celle qui va permettre de faire du moderne, celle qui va le mieux faire passer le message. (Les chrétiens n'ont-ils pas toujours un peu considéré la vérité comme une purge qu'il faut faire ingurgiter ?) Mais précisément en changeant le véhicule de la pensée, le progrès a aussi changé la pensée. Ce n'est plus l'idée qui intéresse l'homme, c'est l'homme !

Ce n'est pas une mince question :

Que celle de chrétiens, qui armés de bonnes intentions apostoliques, prennent des images dont ils tordent le sens à leur gré pour en faire des preuves...

Que cette Eglise qui ne retient du progrès technique que ce qui va lui permettre de diffuser ses idées...

Que ce manque de respect des chrétiens qui dénoncent l'immoralité de l'érotisme mais se comportent eux-mêmes en véritables "voyeurs"; sous prétexte de témoignage ils sont prêts à violer toutes les intimités, tous les faits de vie, tous les cadavres, en oubliant qu'une image est toujours une image de quelqu'un. Même quand elle est la photo de quelque chose : il y a toujours un photographe derrière l'objectif.

L'image ne triche jamais, peut-on en dire autant des chrétiens ? Avant de faire dire quelque chose aux images, les chrétiens ont-ils pris conscience que les images avaient quelque chose à leur dire ?

Pour moi je me reconnais assez volontiers dans cette phrase de Ricœur : "Comprendre notre temps, c'est mettre ensemble en prise directe les deux phénomènes : le progrès de la rationalité et ce que j'appellerai volontiers le recul du sens. Nous sommes les contemporains de ce double mouvement".

Crise de la signification.

Nous sommes là en pleine crise de langage c'est-à-dire au cœur d'une crise de la signification.

- En entrant dans le monde de l'information des mass-médias et de l'opinion publique, nous entrons dans une nouvelle façon de vivre le monde, mais paradoxalement nous finissons par avoir trop de moyens, trop d'informations ou plus exactement trop de détails et pas assez d'informations. L'homme manque d'une conscience à la taille de ses informations : l'homme n'a pas les moyens de ses moyens.

- En entrant dans le monde de l'informatique nous sommes devenus capables de passer du projet au programme. Nous avons trouvé la clef pour programmer le monde mais nous ne savons pas programmer notre vie. Les techniciens traitent leur ordinateur comme une personne mais nous ne savons plus ce que c'est qu'une personne. Nous nous abritons derrière Mounier mais aujourd'hui Mounier nous dénoncerait. L'homme prend le risque d'aller dans la lune mais les risques ont d'abord été stérilisés et l'homme devient une mécanique d'exécution - l'homme sans risque sera-t-il encore un homme ? l'homme devenu transparence pure sous les faisceaux implacables de l'informatique sera-t-il encore un homme ? l'homme sans erreur sera-t-il toujours un homme ? Ce ne sont pas des craintes mais des questions qui me concernent.

En entrant dans le monde de la prospective et des prévisions, l'homme manifeste son progrès en développant une intelligence des moyens, une intelligence de l'instrumentalité, mais en même temps il y a une dissolution des buts et une crise de la finalité : la psychologie devient un psychologisme, la pédagogie un pédagogisme, la sociologie, un sociologisme ... et la mission peut-être aussi un missiologisme.

En entrant dans le monde de l'imaginaire, l'homme entre dans une réalité qui le transforme lui-même, l'imaginaire ne fabrique pas seulement des mythes, des rêves, de l'érotisme, il se constitue en une véritable industrie de l'homme. Il y avait les sciences humaines, y a l'industrie humaine, qui ne fabrique plus seulement du prêt-à-porter, de l'alimentaire, du loisir, du bonheur pour ses clients. Elle fabrique aussi ses clients. Non plus seulement les besoins de ses clients mais véritablement ses clients. Dans le courant de l'urbanisme l'industrie fabrique à la chaîne des "hommuniformités".

En entrant dans le monde de la sexualité l'homme est au cœur de sa destinée dans ce qu'elle a de plus dramatique. La sexualité révèle à l'homme sa difficulté à dire "Je".

Son incapacité à admettre que le monde n'ait pas commencé par lui et ne finisse pas avec lui - Voici soulevé tout le contenu de la relation. Paradoxalement en surmultipliant les idéologies jusqu'à la soustraction d'idéologie, l'homme m'avoue son incapacité à engendrer une idée force pour notre temps autour de laquelle un consensus puisse s'établir. L'incapacité politique du Français aboutit à une politisation extrême. Au lieu de s'enraciner dans la conscience de l'homme, la relation devient un en-soi qui tourne dans le vide...

L'homme sera-t-il capable d'une sexualité humaine ?

Ma seule passion est de comprendre.

Je tente de faire la connaissance de l'homme le plus étranger à moi-même, je fais l'expérience de l'homme le plus étrange et le plus inconnu de moi et qui est moi-même.

Dieu pour moi ne me permet pas d'échapper à ce risque ni à sa logique, ni à sa rigueur et j'en suis heureux.

Dieu ne m'encombre pas, il ne m'explique rien.

Je l'ai suffisamment soupçonné pour qu'il ne vienne pas dans mon dos tirer les ficelles de ma destinée. (Ce mot était abstrait jusqu'au jour où il a pris mon nom et mon visage).

Avec Dieu le rendez-vous est toujours un face à face.

Je suis de la race de Jacob : avec Dieu nous ne nous épargnerons aucune question.

J'aime que Dieu aussi soit quelquefois sans réponse.

Dieu est une question de sens.

La Foi veut toujours donner des leçons à l'homme, mais que de choses la Foi pourrait apprendre de l'homme si elle savait l'écouter.

L'homme n'est pas encore au bout de l'homme que déjà la Foi vient l'arrêter sur son chemin, comme si la Foi avait peur d'une révélation de l'homme par l'homme (n'est-ce pas toujours cette "panique de l'arbre de la connaissance...") La Foi veut toujours répondre - La Foi ne sait pas encore poser des questions d'homme, elle ne sait encore que traiter des questions religieuses.

Il est bien évident - mais cela va encore mieux en le précisant que cette Foi ici remise en question est la mauvaise Foi, celle qui trahit la Foi, celle qui voudrait encore trop nous faire croire que l'homme ne pourra être sauvé que s'il est arraché à l'homme.

Cette mauvaise Foi veut bien, d'une main, donner à l'homme ce qui elle lui retient de l'autre: elle veut bien entrer dans une fidélité à la vie, à condition d'être elle-même dépositaire des critères de cette fidélité. Elle veut bien rejoindre l'homme dans son milieu à condition de se considérer comme le seul juge de cette appartenance. La mauvaise Foi incapable d'aider l'homme à éclairer sa signification lui vante les mérites de sa propre signification à elle.

Pendant ce temps-là, la pastorale incapable d'assumer la vie quotidienne de l'homme se réfugie dans une théorie de la vie quotidienne. Incapable de parler à l'homme le langage de sa justice, de sa tendresse, de son bonheur, de ses contradictions, de son épaisseur, de son existence de ses rides, de sa peau, de ses vacances, la Pastorale en démissionne entre les mains de la publicité à qui elle laisse le soin de révéler à l'homme qui il est, et même qui il sera, ne se réservant souvent pour elle-même que le soin d'en faire la théorie.

(Jean Debruyne)

III.- DANS UN MONDE EN ATHEISATION.

Ces réflexions se veulent faire l'écho :

1) De différentes rencontres avec des incroyants très divers, aussi bien des rencontres personnelles que des rencontres de groupes. Au niveau groupe : surtout des marxistes, des maçons, des rationalistes, des libres penseurs.

- des marxistes du Parti et hors du Parti, des communistes du Comité central et d'autres de la base, .des intellectuels marxistes, des syndicalistes et des militants de base,
- des vieux maçons anticléricaux et de jeunes maçons engagés dans le Tiers-Monde,
- des indifférents philosophes et des indifférents tout-venant.

2) D'expériences de nombreux groupes qui commencent à exister :

- soit des chrétiens qui réfléchissent ensemble sur les réactions et interrogations des incroyants rencontrés,
- soit des chrétiens et incroyants ensemble attelés à une même tâche et réfléchissant ensemble.

I.- Deux facteurs essentiels d'athéisation.

A travers ces rencontres et recherches, il me semble qu'il y a pour l'homme d'aujourd'hui deux facteurs essentiels d'athéisation. Cela paraîtra schématique, mais tout n'est pas au même titre facteur d'athéisation. Il faut revenir à l'essentiel et distinguer ce qui est plus strictement et fondamentalement athéisant. Cela pourra paraître évident, mais les évidences premières ne sont-elles pas souvent écartées pour des projets secondaires ?

L'Eglise et la Justice ?

Le premier facteur d'athéisation c'est le fait d'une injustice globale dans notre univers de la fin du XXe siècle et de l'indifférence pratique des institutions religieuses et en particulier l'Eglise catholique face à cette injustice.

Pour l'ensemble des incroyants rencontrés, intellectuels qui analysent le monde, gens de tous les jours qui le perçoivent, l'exploitation de l'homme par l'homme est manifeste. Les religions qui ont jadis contribué à ces servitudes imposées par des hommes à d'autres hommes semblent être aujourd'hui, même si elles font des proclamations d'intention, décalées sur le plan de l'efficacité. Quelle stratégie d'ensemble les Eglises proposent-elles aux problèmes du monde ouvrier et du Tiers-Monde ? Comment faire confiance, accorder crédibilité aux Eglises devant ces multiples faits d'injustice devant lesquels, quand elles n'y participent pas, elles paraissent se laver les mains (toujours avec la meilleure volonté du monde).

On a beaucoup affirmé que l'Eglise était pour le progrès. Mais ceci est secondaire devant l'injustice. Bien des incroyants ressentent comme une imposture le fait que l'Eglise insiste, d'une manière unilatérale, sur le progrès comme participation à la création et à l'épanouissement de la personne humaine ; l'Eglise invite à accroître progrès et bonheur mais en refusant, dans le même temps, que soient pris les vrais moyens de traquer les injustices. Un incroyant m'a dit que les Eglises qui, à première vue, paraissent spiritualistes, sont, à ses yeux, à long terme profondément matérialistes.

. L'Eglise et la liberté ?

Le second facteur d'athéisation, c'est le fait de la prise de conscience générale de l'existence de la liberté personnelle et collective et de la peur panique des Eglises face à cette découverte.

A côté du monde sans voix des travailleurs et des opprimés, le monde de ceux qui ont une certaine possibilité de s'exprimer, de ceux qui ont acquis les moyens de mieux lire leur vie, de ceux aussi qui s'expriment pour-autrui (aussi bien les philosophes que les reporters de télé, les journalistes et les sociologues) ce monde s'athéise de plus en plus, Pourquoi ? Parce que les Eglises paraissent à ceux-là même qui ont lutté pour cette liberté comme des obstacles à la liberté.

a) Les grandes recherches intellectuelles de notre temps se sont réalisées, en gros, en dehors des Eglises (Marx, Freud, Nietzsche, Heidegger), Ces dernières ont regardé de haut ces recherches, les ont souvent dévaluées et ont donné l'impression qu'elles n'avaient pas à participer à ces quêtes de liberté puisqu'elles-mêmes possédaient déjà la vérité. Par le fait même les Eglises n'ont guère permis que des recherches vraies soient menées à l'intérieur de leurs structures ; et quand on le permettait, on réservait cette recherche à des théologiens clercs qui, bien souvent, n'avaient pas mené de recherches dans les domaines dits profanes (sciences humaines dont on a parlé). Les Eglises paraissent comme des lieux non pas de liberté, mais d'a priori intellectuel: d'idéologie.

b) Les églises paraissent comme des gardiennes de l'ordre moral elles veillent jalousement sur le trésor moral sans avoir, en ce domaine, de réelle inventivité.

Les incroyants ne reprochent pas aux Eglises de promouvoir une morale, mais ils s'écartent de ces Eglises parce que celles-ci imposent des moralismes, des comportements figés atteignant ainsi la liberté des êtres et des sociétés qui en sont réduits à des appréciations puériles du permis et du défendu. J'ai vu des incroyants approuver Humanae vitae où ils arrivaient à voir une défense de la vie, mais être scandalisés par des mesquines pressions faites par l'Eglise sur tel ou tel Etat pour faire interdire telle chanson ou telle longueur de jupes.

c) Troisième non-liberté : les Eglises paraissent, en notre temps de réseaux de communications, des lieux de silence et de secret. Eglises du silence : elles se taisent sur les vrais problèmes et ont une inflation verbale sur les problèmes secondaires ; ce qui est du mutisme de part et d'autre. Eglises du secret : une extrême pudeur, comme si elles avaient toujours quelque chose à cacher, une fausse retenue.

Conformisme intellectuel, morale de sécurité, manie morbide du secret, sont les trois aspects de non-liberté qui sont provocateurs.

II.- Ces deux facteurs d'athéisation sont liés.

Ces deux facteurs d'athéisation interfèrent sans cesse l'un avec l'autre, s'appuient l'un sur l'autre à tout moment et en toute situation.

1/ C'est ainsi qu'on ne peut séparer les recherches intellectuelles de la vie du monde quotidien. Marx a souligné avec raison que les problèmes soulevés par les intellectuels ne sont pas autres que les problèmes du monde où ils vivent, même si leur langage a sa technicité propre et si leur mode de saisie paraît anticiper sur les problèmes. Refuser dans l'Eglise de travailler avec l'intelligence, y avoir peur de l'intelligence, ne peut qu'aboutir à s'éloigner de la vie même de ceux qui se battent avec la faim, la misère et toutes les injustices.

La schizophrénie est la même des deux côtés : un même refus de regarder le réel, sous deux modes d'appréhension différents mais indissolublement liés. Autrement dit, c'est coopérer en fin de compte à l'athéisation que de considérer comme surfaits et abstraits les processus et les recherches de l'intelligence tout autant que ce fut jadis une coopération à l'athéisation que de considérer les problèmes intellectuels comme les seuls réels, en ayant une tranquille insouciance des problèmes dits basement matériels. On ne peut s'en sortir que par une démarche concertée. Et il faut bien voir que l'athéisme pratique des masses et l'athéisme théorique de quelques-uns s'appuient continuellement et s'interpellent pour se renouveler et se fortifier mutuellement. Le marxisme l'a admirablement compris.

2/ L'inventivité morale créatrice qui est absolument nécessaire doit constamment prendre comme point de mire non pas le perfectionnisme moral individuel, mais la réalisation morale collective qu'est la lutte pour la justice. Lutte toujours recommencée. "L'Eglise est arc-boutée sur des interdits mesquins, me dit un incroyant ; elle ne propose pas des lendemains, une prospection, un avenir".

3/ Il faut lier enfin le 3° aspect de non-liberté - le silence et le secret - avec l'injustice.

Bien des incroyants ressentent qu'il y a en ce domaine des chassés croisés dans l'Eglise qui leur paraissent injustes et ignobles. Par exemple, on condamne les Eglises dites souterraines alors que les dénonciations existent et qu'on les laisse s'acheminer, que l'on met à la question sans possibilité réelle de défense, tous procédés souterrains. Ou encore on met en exergue une religion dite populaire inscrite au cœur des masses pour écarter et faire taire les recherches, et dans cette manière de faire, on utilise la peur pour regrouper les croyants, faisant croire par exemple que les prêtres en général sont en train d'"assassiner Dieu" : cette méthode de peur n'est-elle pas profond mépris et viol du peuple ?

III.- Une même réponse d'Eglise ?

Que l'athéisation d'aujourd'hui se fasse essentiellement en ces deux réalités, celle du travail et celle de l'expression, il me semble difficile de le contester. Mais, à ce point du diagnostic, nous en arrivons au problème crucial : comment faire, non pas pour participer à l'une ou l'autre de ces deux réalités mais à l'une et l'autre à la fois, pour être de l'un de ces deux univers sans omettre l'autre ?

Notre première réaction est de penser que ces deux univers s'ignorent, qu'ils ont un langage différent, que nous devons les respecter tels quels, dans leur différence même, sans chercher leur mutuelle communication, sans aider à leur réciproque interrogation puisque ce compagnonnage paraît impossible.

Cette réaction est pour moi dramatique : c'est acquiescer au cloisonnement, c'est renoncer à toute possibilité de catholicité. L'idéalisme monolithique des princes qui ont gouverné l'Eglise a conduit à rejeter la Chine, son langage et ses rites dans les ténèbres extérieures. Sur le plan de la foi et de l'incroyance d'aujourd'hui, n'est-ce pas agir de la même manière que d'écarter l'un des deux pôles - travail, expression - en refusant de les voir ensemble, indissolublement liés, dans l'athéisation ou dans le progrès de la foi ? Il ne s'agit pas, bien sûr, de vouloir fondre ce qui est distinct mais de permettre aux deux pôles, en dialectique de communier et ainsi d'atteindre le réel.

A mesure même où j'aperçois la tâche de l'ensemble de ceux qui, en France, se sentent, par vocation première, appelés aux incroyants, j'aperçois l'urgence de cette osmose vivante et cette coordination constante entre ces deux réalités qui ne peuvent marcher l'une sans l'autre. Comment faire, en inventivité, pour y parvenir le mieux possible ?

(J.Fr. Six)

=====

Une équipe de prêtres en milieu scientifique.

PROBLEMES POSES PAR L'ACTIVITE DE RECHERCHE

- Depuis une quinzaine d'années, les membres de notre équipe travaillent dans divers centres de recherche. Ils essayent d'être, au milieu des chercheurs, signes de cette réalité fondamentale : "Seul le Christ récapitule tout". Aussi nous nous identifions de plus en plus aux chercheurs scientifiques, nous réfléchissons continuellement pour mieux les comprendre et préciser ce que signifie, de ce point de vue, le Christ. Cependant nous ne sommes encore qu'au début des interrogations fondamentales qui se posent en nous. Nous allons essayer de résumer ce qui nous paraît essentiel, en essayant de préciser la radicalité des questions qui nous sont posées.

Dans cette communication, nous ne dirons pratiquement rien ni de l'Eglise, ni du sacerdoce. Ce n'est pas parce que nous n'y avons pas réfléchi, ni que nous n'essayions pas de les vivre avec le plus de vérité possible. Nous voulons simplement insister sur un aspect fondamental et peu reconnu de l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui.

De plus il faudra se garder de réduire notre équipe, et nos réflexions à ces quelques lignes. Notre vie sacerdotale est riche de beaucoup d'autres aspects.

- Il semble inutile d'insister sur le fait que le monde actuel est fait par la science et la technique, Beaucoup sont plus sensibles à la lutte des classes, à la libération des peuples, aux situations d'oppression ; si ces faits restent vrais, il est nécessaire de voir comment le monde évolue, et comment l'homme se construit. Peu d'hommes et spécialement les croyants et les prêtres sont conscients du fait que nous sortirons prochainement de la civilisation dite industrielle, pour entrer dans la civilisation technique et scientifique, Toutes les statistiques des pays industriels montrant que dans 10 ou 20 ans, par les progrès de l'automation, de la chimie, le nombre de chercheurs, ingénieurs et techniciens aura énormément crû. Cela doit changer complètement la notion de travail. La science devient un mode d'existence humaine de plus en plus important, une forme spécifique moderne d'existence de l'homme. L'aspect de l'homme producteur lié à la machine aura tendance à régresser, L'homme aura peut-être la possibilité d'être libéré pour chercher, connaître, se développer.

Cette libération n'a rien d'automatique, mais elle peut être envisagée. La technique, en tant que telle, peut devenir aliénante. De même ses conséquences, comme la société de consommation peuvent aussi dégrader l'homme. Mais nous pensons que le travail, s'il est transformé, peut être une source de libération.

./..

Avec la civilisation technique, le travail d'exécution disparaîtra. Il y aura un "dépassement du travail". Aujourd'hui, tant en régime capitaliste que socialiste, le travail industriel n'est qu'un ennui pour l'homme. Comme le disait une équipe de chercheurs tchèques de disciplines diverses, dans le livre "Civilisation au Carrefour" : "Dans la civilisation industrielle, au travail l'homme ne vit pas, mais ne fait que gagner sa vie qui, elle, ne commence qu'après le travail. L'homme devient aliéné. Avec la civilisation scientifique, on peut viser un développement de l'homme en tant que but en soi."

Le développement intensif de la recherche fondamentale et appliquée semble être la seule voie qui puisse permettre à l'homme de devenir créateur.

D'où l'importance de réfléchir d'abord sur la mentalité de cet homme scientifique qui ne fera qu'augmenter en nombre. C'est ce que nous esquisserons dans une première partie, en insistant sur le mode de connaissance spécifique du scientifique.

- Mais nous sommes croyants, nous avons la certitude que "le Christ est le sens et la vérité de l'homme", nous avons une culture religieuse, un mode de connaissance religieuse. Comment cela s'imbrique-t-il avec notre mode de connaissance scientifique ? Cette recherche de la vérité se fait-elle avec les mêmes modèles, avec la même méthode ? C'est une question-clef qui est fondamentale et que nous analyserons dans une seconde partie. C'est là que se trouve le point essentiel de remise en question.

- En conclusion, nous verrons que cette recherche nous réinterroge profondément sur ce qu'est Dieu, ce qu'est le Christ. "Le Christ n'est-il pas la structure de l'Univers ?". Nous indiquerons simplement les axes de notre réflexion.

- Enfin, nous pensons que ce n'est qu'ensuite que nous-pourrons mieux discerner, en fonction de ce qu'est l'homme et de son devenir, la nécessité de l'Eglise, sa mission et, à l'intérieur de cette mission, le rôle et la place du sacerdoce. Dans l'interrogation fondamentale actuelle sur l'Eglise, le prêtre, la "déclergification" est nécessaire, parce qu'elle est une condition pour mieux appréhender la réalité, mais elle ne résout pas tout, Même si tous les prêtres étaient au travail, s'ils étaient mariés suivant leurs aspirations, s'ils étaient engagés dans des organisations politiques ou syndicales, rien ne serait encore résolu.

Dans cette période de recherche difficile mais passionnante, il ne faut pas télescoper les étapes et se centrer d'abord sur ce qu'est l'homme et sur ce qu'est Dieu, Notre mission nous semble de plus en plus, pour nous qui effectuons un travail de recherche scientifique, d'être, en tout humilité et même ignorance, les prophètes de ce que doit être l'homme chrétien de terrain vivant en Eglise, Si on veut que la foi au Christ ne soit pas totalement hétérogène à la manière dont l'homme de l'an 2000 sera structuré, selon les prévisions possibles actuellement, il faut qu'aujourd'hui des hommes vivent, réfléchissent et "réconcilient" cette humanité en devenir avec le Seigneur.

Les quelques réflexions qui vont suivre ont été exprimées en équipe, Elles marquent une volonté de poser correctement les questions avant de leur apporter des réponses. Evidemment, elles ne disent pas le tout de nos êtres et de notre vie d'équipe. Suivant nos caractères, nos tempéraments, suivant le genre de travail et son environnement social et politique, nous sommes, comme en dit, plus ou moins "militants". Mais notre mission essentielle n'est pas là : toutes nos "activités" doivent ou devraient être en corrélation avec cette mission principale. Ce qui n'empêche pas que, quoiqu'on en dise, nous pensons être "à la base", c'est-à-dire là où s'élaborent les idées, à travers lesquelles tous les travailleurs prennent conscience de leur situation et expriment leurs exigences.

- = * = -

I - LE MODE DE CONNAISSANCE DU SCIENTIFIQUE

1/ Quel que soit son type de travail (sciences expérimentales, humaines) on peut relever les traits suivants de la mentalité du scientifique :

- Le scientifique part de la certitude que tout est acquis par les seules forces de la société et de l'homme. D'où cette foi dans les possibilités illimitées de l'homme pour tout découvrir tout savoir, tout connaître.

- La connaissance scientifique part d'un donné expérimental acquis dans les siècles passés ; elle part de lois ou de relations découvertes par l'homme, et non d'un révélé indémontrable que l'on doit accepter. Les découvertes des autres hommes sont intégrées facilement dans notre univers mental et considérées comme vraies, comme base de progrès parce qu'on peut les vérifier et les soumettre à la critique. L'ordonnance du monde, la composition de la matière, la structure de l'homme sont à découvrir sans avoir recours à des présupposés philosophiques ou théologiques.

- Le scientifique se contente de cette connaissance objective de la réalité valable pour elle-même et sans nécessité d'action.

C'est une connaissance chiffrable par les grands nombres et la statistique. (1)

- Cette connaissance se traduit par des modèles fabriqués par l'esprit pour mieux appréhender la réalité. Le modèle étant une sorte de système de relations entre des données, qui permet de prévoir et d'expliquer l'évolution de l'ensemble.

- Le scientifique accepte une critique continuelle des concepts et modèles. Il est à l'opposé, s'il est honnête, de l'attitude dogmatique.

2/ Cette mentalité réagit sur l'homme et elle est une certaine conception de l'homme, En voici quelques aspects :

- Grande difficulté de rechercher la signification de l'homme autrement que par la démarche scientifique. Par exemple, difficulté de croire à une connaissance de l'autre par l'intuition, l'amour.

(1) La vérité s'approche non pas des certitudes individualisées mais par des comportements globaux et collectifs.

- Difficulté de voir les valeurs qui existent dans d'autres domaines. En tout cas, tendance à les placer à un rang second, loin de la valeur scientifique.
- Affirmation d'un progrès indéfini : tous les chantiers sont ouverts et possibles. On peut tout savoir, expliquer et peut-être maîtriser les comportements des hommes. La "morale" est de peu de poids devant cette soif de connaître même si elle s'oriente vers la mort et la destruction.
- Sens de l'efficacité dans tous les domaines.
- Tendance à considérer les hommes comme des objets : les hommes ne peuvent pas s'opposer à la réalité des découvertes. Les lois scientifiques semblent inéluctables et l'homme doit s'y plier.
- Critique de tout langage (les mots y compris) qui n'est pas "scientifique". Nous y reviendrons par la suite.
- Difficulté de ne pas se laisser enfermer dans un travail parcellaire et spécialisé.

3/ Toute cette mentalité donne un sens particulier au travail technique que nous effectuons quotidiennement. Tout d'abord, ce travail nous passionne. Et nous croyons que c'est dans l'acte du travail que se découvre, que se fait l'homme scientifique. Le travail scientifique nous paraît même être un point privilégié pour connaître ce qu'est et ce que sera de plus en plus le travail pour l'homme. Nous sommes convaincus que le travail scientifique appelle et facilite la nécessaire "confrontation" entre hommes travaillant dans différents domaines : ouvriers, agriculteurs, techniciens, chercheurs... On ne pourra progresser sur les questions fondamentales que se posent les hommes tant qu'une large réflexion collective ne sera pas faite sur cette question.

4/ Enfin il y a un point sur lequel nous nous interrogeons : le travail scientifique est-il source de culture? Y a-t-il une culture scientifique ? Là, nous balbutions, car il faut savoir de quoi on parle quand on emploie le mot culture, mais il est sûr que c'est une question essentielle pour l'avenir.

En conclusion de cette analyse, nous voulons insister sur la nécessité de définir une anthropologie. Il n'est pas nécessaire de réfléchir d'abord au salut éternel, aux modes de relation trinitaires, ou aux modes d'être collectif du sacerdoce, aux mouvements d'Action catholique, au corps sacerdotal interdiocésain... Si on ne sait pas ce qu'est l'homme, cela ne sert de rien. On plaque des formules et on ne répond en rien à la question fondamentale qui nous est posée.

II. - RECHERCHE RELIGIEUSE & RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Nous abordons un point important qui semble être à la charnière de toute évangélisation. Balbutiant comme nous l'avons fait dans le paragraphe précédent sur ce que sont les hommes scientifiques, avec néanmoins quelques axes précis, nous nous posons les questions suivantes : Comment la présentation du Révélé, l'explicitation de la foi peuvent-elles intéresser cet homme, et à quelles conditions ?

La plupart des croyants que nous rencontrons (et nous aussi) ont été baptisés jeunes et ont grandi en même temps dans leur conscience religieuse et leur conscience scientifique. La maturité humaine et religieuse ne se développent souvent pas ensemble. Notre mentalité religieuse s'est forgée en fonction d'une philosophie, d'une théologie qui, dans sa formulation, n'a plus rien d'actuel. Aussi l'homme croyant et scientifique chemine dans la vie avec beaucoup de mal à faire son unité. De plus, le scientifique marié a une vie familiale et sociale. Si la dimension religieuse de sa vie s'accorde souvent avec la dimension familiale, il en est rarement de même pour le travail.

On peut dire très brièvement qu'il y a quatre types de relations entre recherche religieuse et recherche scientifique :

Hétérogénéité - Concordisme - Adéquation - Unification.

Nous allons les analyser et voir quels problèmes elles nous posent.

1. Hétérogénéité

Il semble que ce soit la position la plus commune : la démarche pour atteindre et connaître Dieu est tout autre que la démarche pour connaître le monde, la vie. Ces deux démarches n'ont aucun point commun. La foi n'est nullement réfléchie. Elle a été l'objet d'un enseignement, puis admise comme vraie sans critiques. Elle n'est pas un mode de connaissance actif. La foi c'est la fidélité à un donné, le copiage ou la mise en place de conseils évangéliques. La foi part d'un donné qui nous attire. La définition du Christ est une sorte d'axiome qu'il faut admettre, ce n'est pas une hypothèse de travail. On réfléchit, mais seulement sur les modalités de traduction de cette foi : sur la prière, les sacrements, le statut social du prêtre, l'Eglise, les groupes dans l'Eglise..,

Dieu apparaît uniquement comme l'irrationnel, comme non soumis aux lois de la raison. On le définit avec des mots : trois personnes, une nature, et beaucoup de scientifiques semblent étrangers à ces notions qu'ils ne manipulent pas dans leur travail.

La connaissance de Dieu, son approche ne se font pas à travers l'univers. Le Dieu qui sous est présenté ne semble pas partie intégrante de notre univers.

Toute la mentalité scientifique semble complètement hétérogène à cette mentalité religieuse. Aussi, le travail en tant que tel, les facultés intellectuelles que l'on met en œuvre, les méthodes et outils rationnels que l'on utilise sont totalement étrangers à la vie de foi. Tout est différent.

./...t f.

Ainsi le croyant scientifique est coupé en deux, souvent sans le savoir. Il s'habitue à vivre dans une dichotomie : d'un côté sa vie religieuse avec, ses mots, son style de réflexion, de l'autre son travail avec son mode de connaissance scientifique. Il est incapable d'expliquer sa foi : il n'ose même pas le faire, parce qu'il se rend compte que les mots qu'il emploie, les facultés qu'il met en jeu sont étrangères à sa vie normale. Il est obligé de faire continuellement un retournement intellectuel pour s'expliquer. Et quand il arrive à se justifier lui-même, il ne trouve que cette porte de sortie : "mon être est cloisonné en plusieurs domaines hétérogènes, mais au fond c'est normal, c'est cela l'homme, c'est la conséquence du péché. Mon attitude de chrétien est d'admettre cette séparation dans la souffrance".

Aussi, nous pensons que cette situation si souvent vécue, fruit d'une mauvaise présentation de la foi, n'est pas un point de repère pour nous, ni le signe de ce que devrait être le croyant scientifique.

2. Concordisme

Le concordisme de la fin du XIXe siècle a disparu des théories scientifiques, mais non pas de la conscience populaire chrétienne, ni même toujours de la conscience quotidienne des scientifiques. Aujourd'hui, du reste, ce concordisme peut prendre de nouvelles formes, surtout chez les pseudo-scientifiques, qui ont tendance à tout rationaliser. On l'appellera "l'horizontalité de la connaissance". Par exemple :

- Dieu est affirmé dans le prolongement strict des valeurs humaines, comme la perfection de ces valeurs. Le Christ est l'homme idéal. Le Royaume de Dieu est au bout de la construction de la société socialiste.

- On applique le raisonnement au donné de la foi et on tire des conséquences impératives qui deviennent des normes. On prouve que le Christ a été révolutionnaire (1), Dieu, et surtout sa Parole à travers l'Evangile, sont des données objectives, des sortes de lois, des théories, que tout chrétien doit appliquer. On recrée des dogmatismes religieux.

- La science comme telle se suffit à elle-même comme connaissance et comme éthique. La science est le tout de l'homme. Elle doit tout expliquer. On essaiera ainsi de démontrer, d'expliquer le comportement religieux, toute attitude religieuse, Mais on peut oublier certaines hypothèses de base qui peuvent se discuter. Il faut alors faire rentrer le concept de Dieu dans la théorie. Ce concordisme, qui, au fond fait de Dieu un idéal, une théorie, élimine beaucoup d'aspects de ce que l'Evangile nous a révélé.

3. Adéquation

C'est une sorte d'équilibre instable, de recherche perpétuelle de cohérence et de cohabitation, Dans la connaissance religieuse, c'est la présence de la rationalité, de la critique, de l'inquiétude, de la vérification. C'est aussi l'essai d'une vision globale et structurée. Par exemple :

(1) en scrutant l'Evangile, donc tout chrétien doit être révolutionnaire,

- Cohérence entre la vision du monde, de l'homme, de l'humanité qui est fournie par le donné religieux, et celle que le scientifique se forge par sa réflexion, ses études, ses recherches. On reconnaît au départ que les deux visions sont vraies, qu'elles doivent se compléter, s'unifier, et que rationnellement dans ma conscience réfléchie, je dois trouver une certaine unité. Ainsi actuellement la vision scientifique évolutive est cohérente avec la vision évolutive du devenir religieux.

- Adéquation entre les actes religieux que je pose et le sens qui y est attaché, adéquation entre le symbole et la vérité qu'il veut exprimer. Par exemple pour l'Eucharistie, souci de vérité : si on veut que les Paroles prononcées sur le pain et le vin soient vraies, il faut que ma vie soit adéquate à ces paroles.

- Refus d'éliminer les explications scientifiques fournies par les chercheurs dans tous les domaines. Si elles ne semblent pas adéquates au donné révélé (ce qui ne doit pas arriver) on ne les élimine pas pour autant.

- Recherche pour exprimer sa vie religieuse en utilisant des modèles souvent pris dans des modèles mathématiques ou géométriques. Les modèles étant des analogies permettent de mieux atteindre le divin que des définitions philosophiques abstraites. Par exemple : l'Amour entre deux êtres correspond analogiquement à la relation entre deux corps de charge opposée qui s'attirent. L'Amour peut être "modélisé" aussi par l'attraction universelle. Sans faire de concordisme une sorte d'unification peut s'établir dans ma conscience,

- Refus d'expliquer certaines attitudes, certaines valeurs, certains sentiments par des raisons mystiques et religieuses. Il est trop facile de baptiser "pauvreté évangélique" ce qui n'est souvent que tempérament ou équilibre biologique,

- Refus de donner une valeur religieuse à ce qui expérimentalement n'en a pas. Très souvent on baptise religieusement la disponibilité, le don aux autres, alors qu'il n'y a là que l'expression d'un tempérament calme et pacifique. Il faut d'abord étudier le comportement humain biologique avant de reconnaître la valeur religieuse de tels actes.

- Tendance, sans faire de concordisme, à rechercher des preuves de l'existence de Dieu. On cherche à dépasser l'incohérence entre la connaissance scientifique de l'historien et les affirmations tirées de la Bible telles que l'on peut les enseigner.

- Refus de ce qu'on peut appeler "action immédiate de Dieu : pulsion religieuse, découverte instantanée de la "volonté de Dieu". C'est un choix intelligent rationnel, réfléchi entre des options différentes qui dicte ma conduite. Le Seigneur me parle à travers l'exercice de la raison dans ma conscience, mais ne se substitue pas à elle.

En résumé cette attitude d'adéquation apparaît surtout dans la manière de s'interroger, de se connaître en utilisant des techniques un peu similaires dans le domaine religieux et le domaine scientifique. Le croyant scientifique est déjà moins écartelé, mais est-ce suffisant?

./..

4. Unification

On ne rejoint le véritable croyant scientifique que de l'extérieur, nous semble-t-il, si on ne cherche pas à trouver et à vivre ensuite concrètement la signification religieuse de la connaissance scientifique, Si Dieu est entré dans l'histoire des hommes, notamment en Jésus-Christ, il n'est connu qu'à travers des symboles, des médiations historiques, lesquels sont soumis à la démarche scientifique.

Il faut .s'atteler à discerner la manière exacte dont Dieu se révèle chaque jour à travers des cultures, des constructions, des recherches, des travaux, des efforts, la valorisation constante de l'homme. Tout cela doit faire émerger l'idée de Dieu. Mais il ne faut pas tomber dans le concordisme qui identifie Dieu ou Jésus-Christ aux réalisations, aux constructions, Aucune construction humaine, aucune action de libération des hommes, aucun mode de rassemblement culturel ecclésiastique n'est identifiable à Dieu. Mais c'est à travers cette connaissance scientifique de la réalité que l'on peut découvrir Dieu.

La foi nous révèle que le Christ est l'alpha et l'oméga, le Créateur et le Terme du monde, l'Intelligence du monde. Le Christ qui vit dans tout scientifique est intégré dans cette démarche de connaissance scientifique. C'est à travers cette démarche que le Christ permettra à l'homme de se connaître, et que l'homme pourra connaître ce qui est original en Dieu.

Si on comprend et si on vit cette relation entre le Christ et la démarche scientifique, on comprend que celle-ci n'est jamais terminée et ne doit pas se centrer sur elle-même. Elle est ouverture sur quelque chose d'autre, sur Quelqu'un d'autre, mais sans aucune évasion de son domaine propre.

Le croyant scientifique ne pourra être unifié que s'il vit cette démarche scientifique comme un acte essentiellement religieux, comme l'acte de Dieu qui se fait connaître à l'homme, dans le geste même où l'homme cherche toujours à se mieux connaître et à se faire.

Cette attitude nous pousse à faire une critique fondamentale de ce qu'est pour nous le Christ et de la manière dont est vécue sa présence dans l'Eglise, L'analyse de notre comportement et de celui de nos camarades nous place toujours devant une question essentielle : quelle est la relation qui s'établit entre le Christ et notre travail, notre démarche scientifique ?

De plus en plus, il nous semble que l'on en restera toujours aux frontières de la véritable évangélisation si on ne réfléchit pas à ce niveau de profondeur. Sinon, admettons d'emblée que l'homme est divisé, et que ce que l'Eglise lui présentera se trouvera toujours hétérogène à sa manière d'être. Et cela nous interroge aussi sur le sens que nous donnons tous à notre travail. Et c'est une interrogation que nous faisons à tous les prêtres au travail : votre démarche, votre attitude au travail fait-elle partie intégrante de votre démarche religieuse ?

Aussi, il nous semble nécessaire que notre vie d'équipe soit toujours tournée vers la réflexion sur ce qu'est le Christ, sur sa relation avec le travail, la création, les hommes.

Quand BONHOEFFER, dans son "Éthique", dit :

"Il n'y a pas deux réalités, mais une seule, c'est la réalité de Dieu révélée en Jésus-Christ dans celle du monde" (p.159)

"Le monde, le naturel, le profane, la raison sont d'emblée assumées en Dieu, ils n'ont pas d'existence en eux-mêmes, leur réalité se situe dans celle de Dieu en Jésus Christ" (p. 160).

Il pose à sa manière la question de l'unification dans nos êtres de deux réalités, de deux démarches, de deux modes de connaissance.

Qu'est le Christ : une référence, un critère, ou bien une relation, une personne? Nous avons essayé de critiquer ce qu'on mettait sous les termes de Christ Sauveur, Réconciliateur. Et puis nous nous sommes demandé si le Christ n'était pas la structure de l'Univers. Et nous avons longtemps réfléchi sur ce que signifiait la présence sacramentelle du Christ en son Eglise.

Toute cette intervention, qui peut paraître intellectuelle, n'avait pour but que de montrer les interrogations profondes que le travail, l'homme que nous sommes et que nous rencontrons nous posent. Et nous sommes convaincus que l'on pourra voir clair dans ce qu'est le sacerdoce qu'après avoir commencé à répondre à ces questions fondamentales.

Comme nous l'avons dit dans l'introduction, nous n'avons volontairement rien dit de l'Église et du sacerdoce. Nous ne les remettons nullement en cause, bien entendu. Mais peut-être est-ce un souci de logique et de rationalité qui nous pousse d'abord à réfléchir sur l'essentiel.

-----oooO * Oooo-----

MOTION LUE PAR Fr. CORENWINDER

1°) Nous constatons que le style de vie des prêtres de la Mission de France et d'autres prêtres, a créé des rapports d'un style nouveau avec des hommes. Ces rapports sont fraternels; ils se situent sur un pied d'égalité. Ce ne sont pas des gens que nous avons choisis mais qui se sont reconnus dans nos orientations et dans nos actions.

Il est regrettable que cette réalité de base ne se retrouve pas au niveau interdiocésain et national, et il est regrettable que l'Association., tulle qu'elle est pratiquée, risque de renforcer cette contradiction.

2°) Nous constatons que la situation actuelle du monde appelle une analyse nouvelle de type socio-politique, tenant compte de :

- l'avènement efficace de la science et de la technique
- la lutte des classes et la lutte des peuples pour se libérer des impérialismes
- les reculs et les renaissances du mouvement ouvrier,
- la discussion ouverte sur la construction du socialisme.

L'expérience nous a appris que faire fi de cette analyse sociopolitique mène inévitablement à des comportements ou à des déclarations d'intention sans prise aucune sur la réalité, et ambigu car il risque finalement de cautionner l'injustice et la violence régnante. Ce faisant, nous n'entrons pas pour autant dans un nouveau cléricalisme, nous revendiquons au contraire la légitime autonomie de la conscience politique.

Or, il se trouve que le chemin parcouru dans cette direction est précisément le chemin de la rencontre avec les laïcs auxquels nous sommes liés et avec tous ceux qui ont compris que l'amour vrai des hommes d'aujourd'hui passe par les actions découlant de cette analyse. Cela nous conduit à penser que notre réflexion sur la foi et notre action dans l'Eglise ne peuvent se faire sans eux, à quelque niveau que ce soit ? C'est pourquoi, nous définir exclusivement comme un corps sacerdotal mutile la réalité que nous vivons.

3°) Nous constatons que les séminaires ferment. L'une des causes profondes de cette situation n'est-elle pas que le message chrétien, faute de cette prise de conscience qui l'enracinerait dans la cité des hommes, est en train de perdre sa signification et sa force d'attraction ? Il nous faut rompre avec la tradition lévitique, redécouvrir dans la fraternité des groupes de base la signification des services dans l'église, retrouver là le goût d'une parole vraie et de gestes expressifs de ce que nous vivons dans la foi.

En conclusion, NOUS PROPOSONS POUR LA PERIODE DE RECHERCHE qui est ouverte, trois objectifs principaux :

1°) Mener en commun et à égalité avec les laïcs toute recherche et toute action d'Eglise, et cela, à tout niveau de confrontation, d'élaboration et de décision.

2°) Faire sienne avec lucidité l'analyse socio-politique de notre monde déjà entreprise par tant de nos contemporains, afin d'assumer le message de Jésus Christ avec tout le sérieux que requiert notre temps.

3°) S'orienter vers la possibilité pour les communautés de base de proposer et de préparer certains de ses membres à un service de l'Eglise.

Motion présentée par 27 participants
de l'Assemblée Générale.

Fontenay, le 26 octobre 1969

TEXTE AMALGAME

1. Nous reconnaissons une espérance et une richesse au cœur même des tensions qui ont traversé notre assemblée. Nous avons accueilli comme un apport décisif ce que nous vivons de manière très diverse, au cœur du monde d'aujourd'hui; de ce monde en pleine mutation, nous partageons les aspirations et les luttes.

2. Ce monde soumet la foi des chrétiens, et d'abord la nôtre, à une critique et à une épreuve constantes, qui vont jusqu'à la racine. Mais, à travers nuits et combats, nous savons que le Christ est la lumière de ce monde. Pourtant, il ne le sera que si l'Eglise se libère de tout ce qui empêche les hommes de reconnaître, à travers elle, le visage du Seigneur.

3. Nous constatons que le style de vie des prêtres de la Mission de France et d'autres prêtres, a créé des rapports d'un style nouveau avec des hommes. Ces rapports sont fraternels ; ils se situent sur un pied d'égalité. Ce ne sont pas des gens que nous avons choisis mais qui se sont reconnus dans nos orientations et dans nos actions. Cela nous conduit à penser que notre réflexion sur la foi et notre action dans l'Eglise ne peuvent se faire sans eux, à quelque niveau que ce soit. C'est pourquoi, définir exclusivement la Mission de France comme un corps sacerdotal mutilerait la réalité qu'elle vit.

4. Nous constatons qu'il existe entre nous des affrontements. Ils tiennent aux données mêmes de notre vie et de notre responsabilité de croyants et de prêtres dans le monde. Parmi ces données, nous attachons une importance majeure à l'exigence d'une analyse nouvelle de type socio-politique tenant compte de l'avènement efficace de la science et de la technique, de la lutte des classes et de la lutte des peuples pour se libérer des impérialismes, des reculs et des renaissances du mouvement ouvrier, de la discussion ouverte sur la construction du socialisme. L'expérience nous a appris que faire fi de cette analyse risque de mener à des comportements ou à des déclarations d'intention sans prise sur la réalité.

Cette donnée ne doit pas faire oublier d'autres questions qui nous restent posées :

- l'incidence des sciences humaines,
- le changement de l'image que l'homme a de sa sexualité et le changement des rapports entre hommes et femmes,
- la naissance de l'Eglise en des mondes particuliers,
- l'expression de la foi dans diverses cultures,
- le lien de la foi avec la lutte des hommes pour leur libération,
- le sens de notre confrontation entre prêtres,
- les relations entre prêtres et laïcs dans le Peuple de Dieu,
- la prise en charge par l'épiscopat de nos recherches et de nos initiatives, et le caractère interdiocésain de celles-ci.

./..

5. Ces questions ne sont pas extérieures à nous. Elles sont le cœur de notre existence, ce qui justifie à la fois la vigueur avec laquelle nous nous apposons et notre volonté d'avancer ensemble,

6. Sans préjuger de l'avenir de l'institution Mission de France, ni vouloir créer une nouvelle structure, nous sommes décidés à répondre aux appels entendus dans cette Assemblée.

7. Cette recherche est progressive et se fait avec d'autres. Elle façonnera peu à peu les modèles nouveaux dont l'Eglise a besoin dans le monde d'aujourd'hui.

8. Nous pensons donc poursuivre aux plans local et régional la confrontation entreprise. Elle est normalement le fait de tous les chrétiens, prêtres et laïcs, qui sont engagés dans un effort missionnaire caractérisé.

9. La Mission de France a voulu manifester et mettre en œuvre la responsabilité collective des prêtres dans l'évangélisation, en liaison avec la responsabilité collégiale des évêques. Cette intuition nous semble concerner un grand nombre de prêtres ; elle devrait trouver dans l'avenir des formes nouvelles, pourvu que l'idée même de cette responsabilité collective soit reconnue comme valable pour l'ensemble du peuple de Dieu et promue par tous ses membres.

10. Nous constatons que les séminaires ferment. L'une des causes profondes de cette situation n'est-elle pas que le message chrétien, faute de cette prise de conscience qui l'enracinerait dans le cité des hommes, est en train de perdre sa signification et sa force d'attraction ?

Fontenay, le 26 octobre 1969

PROJET N° 2 du TEXTE FINAL

=====

1. Notre Assemblée est un évènement. Nous reconnaissons une espérance et une richesse au cœur même des tensions qui l'ont traversée. Nous avons accueilli comme un apport décisif ce que nous vivons de manière très diverse, au cœur du monde d'aujourd'hui ; de ce monde en pleine mutation, nous partageons les aspirations et les luttes.

2. Ce monde soumet la foi des chrétiens, et d'abord la nôtre à une critique et à une épreuve constantes, qui vont jusqu'à la racine, Mais, à travers nuits et combats, nous savons que le Christ est la lumière de ce monde. Pourtant, il ne le sera que si l'Eglise se libère de tout ce qui empêche les hommes de reconnaître, à travers elle, le visage du Seigneur.

3. Notre Assemblée est l'élément d'un tout. Nos efforts, ceux de nos équipes, ceux des diocèses ou des groupes auxquels nous appartenons, Mission de France et autres, sont engagés dans un ensemble qui nous dépasse. Ils sont un aspect et un moment de la dynamique du Royaume qui est sans commune mesure avec eux.

II

4. Nous constatons qu'il existe entre nous des affrontements. Ils tiennent aux données mêmes de notre vie et de notre responsabilité de croyants et de prêtres dans le monde, Parmi ces données, les suivantes nous semblent être essentielles :

- importance de l'analyse socle-politique,
- incidence des sciences humaines,
- naissance de l'Eglise en des mondes particuliers,
- expression de la foi dans diverses cultures,
- lien de la foi avec la lutte des hommes pour leur libération,
- sens de notre confrontation entre prêtres,
- relations entre prêtres et laïcs dans le Peuple de Dieu,
- prise en charge par l'épiscopat de nos recherches et de nos initiatives, et caractère interdiocésain de celles-ci.

5. Ces questions ne sont pas extérieures à nous. Elles sont le cœur de notre existence, ce qui justifie à la fois la vigueur avec laquelle nous nous opposons et notre volonté d'avancer ensemble.

./...

III

6. Sans préjuger de l'avenir de l'institution Mission de France, ni vouloir créer une nouvelle structure, nous sommes décidés à répondre aux appels entendus dans cette Assemblée.

7. Cette recherche est progressive et se fait avec d'autres. Elle façonnera peu à peu les modèles nouveaux dont l'Eglise a besoin dans le monde d'aujourd'hui.

8. Nous pensons donc poursuivre aux plans local et régional la confrontation entreprise. Elle est normalement le fait de tous les chrétiens, prêtres et laïcs, qui sont engagés dans un effort missionnaire caractérisé.